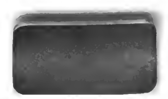
TOULOUSE. MUSÉE DES ANTIQUES

Description...



Description

MUSÉE DE[illegible]

DE TO[illegible]

M. ALEXANDRE DU MÈGE[illegible]

[illegible]

A PARIS[illegible]

Chez F. G. LEVRAU[illegible]

Même Maison, rue [illegible]

DESCRIPTION

DU

MUSÉE DES ANTIQUES

DE TOULOUSE.

DESCRIPTION

DU

MUSÉE DES ANTIQUES

DE TOULOUSE,

PAR M. ALEXANDRE DU MÈGE, DE LA HAYE,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI; DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE; DE CELLE DES ANTIQUAIRES DU NORD A COPENHAGUE, ET DE CELLE DE NORMANDIE; DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE; MAITRE ÈS JEUX FLORAUX, ETC., ETC.

Gloriæ Majorum.

A PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, Libraire, rue de la Harpe, n.° 81.

Même Maison, rue des Juifs, n.° 33, A STRASBOURG.

1835.

INTRODUCTION.

Toulouse est l'une des plus anciennes villes de France, et ses illustrations remontent aux premiers temps où les Gaulois, sortant de leurs limites, se précipitèrent en vainqueurs dans la Péninsule Hispanique, dans l'Italie et la Grèce. On sait peu de chose sur son état durant la domination romaine, mais on ne saurait oublier qu'Ausone, né à Bordeaux, et qui fut précepteur de Gratien, consul et préfet, la place, dans ses éloges des villes de l'Empire, immédiatement après Catane et Syracuse, et avant Narbonne, qui cependant jouissait d'une bien haute célébrité. Les rares débris de monumens que l'on découvre dans ses murs annoncent à la fois et la grandeur et la magnificence [1]. Mais les temples, les palais ont disparu, et l'on a même détruit les dernières marques du séjour des Visigots dans cette ville, qui fut la capitale de leur royaume. La race des Mérovingiens y fit peut-être élever des églises, des cloîtres : le royaume d'Aquitaine, rétabli dans la personne de Charibert, dura peu, et l'on n'oserait affirmer que nous possédons encore quelques marbres de cette

1 Pages 137 *et seqq.*

époque [1]. De nouveau capitale, durant environ vingt années, pendant que Louis le Débonnaire y fixa son séjour, on peut bien croire que quelques monumens de ce temps y subsistent encore; mais il serait possible de contester avec quelqu'avantage leur origine et de leur assigner un temps moins reculé [2]. Ce n'est guère que depuis le onzième siècle que l'on voit Toulouse se couvrir de monumens et chaque année ajouter à ses richesses architecturales. En apercevant de loin ses hautes tours, élégantes encore, qui s'élancent et dominent sur les habitations, on éprouve une satisfaction bien vive; mais un examen réfléchi prouve bientôt à l'observateur qu'il ne va guère retrouver que des ruines. « Au premier abord, dit un judicieux écrivain [3], Toulouse présente l'aspect d'une de ces villes de paysages du 15.me siècle, dominées par une foule de clochers pyramidaux et d'immenses nefs, hautes et larges comme des tentes plantées par une race de géans pour abriter leurs descendans affaiblis. On approche, on ne trouve qu'une ignoble écurie ou un grenier à foin....

» Toulouse n'en est pas moins une ville qui mérite au plus haut point l'intérêt et l'attention du voyageur, ne fût-ce qu'à cause du grand nombre de ruines qui la parent encore, et qui ont conservé, au milieu de leur humiliation, tant d'imposantes traces de leur an-

---

1 Pages 190, 191 *et seqq.*
2 Page 193 *et seqq.*
3 M. de Montalembert, *Lettre à M. V. Hugo.*

tique beauté ; mais le sentiment le plus vif et le plus fréquent que leur vue doit exciter, n'en est pas moins celui de l'indignation.

» Rien n'a été respecté, et l'on dirait que l'on a choisi avec une sorte de recherche les plus curieux monumens du passé, pour les consacrer aux usages les plus vils. L'église des Cordeliers, bâtie au 14.me siècle, célèbre par ses fresques, ses vitraux, par des bas-reliefs de Bachelier, élève de Michel Ange [1] et l'un des meilleurs sculpteurs de la renaissance, par les tableaux d'Antoine Rivalz [2], par le tombeau du président Duranti, et sur-tout par son caveau qui avait la propriété de conserver les corps dans leur état naturel ; cette église a été complètement dépouillée et changée en magasin de fourrage.

» L'église des Jacobins ou Dominicains, à deux nefs d'une hauteur prodigieuse, si vantée dans toutes les anciennes descriptions de cette ville, est complètement inaccessible aujourd'hui. Elle a été octroyée à l'artillerie, qui a établi une écurie dans la partie inférieure, et distribué le reste en greniers et en chambres. On ne peut juger de son ancienne forme que par l'extérieur qui est en briques, et notamment par son admirable clocher étagé, qui a été épargné jusqu'à présent, et qui est le plus beau de Toulouse.

---

1 Voyez plus bas, page 247 *et seqq.*

2 Né à Toulouse ainsi que Bachelier. Une bonne partie de ses tableaux est conservée.

» L'église des Augustins, le troisième des grands monumens de Toulouse, a été transformée en Musée; le cloître attenant, qui est d'un caractère excellent, avec des arcades en ogives tréflées du 14.me siècle, doit être disposé pour recevoir le Musée de sculpture qui se compose des débris les plus précieux de tombeaux et de bas-reliefs du moyen âge. Je ne pense pas qu'il se trouve en France de collection plus originale, plus nationale. On y remarque sur-tout les statues tumulaires des comtes de Comminges, des évêques et archevêques de Narbonne, ainsi que de délicieuses madones en pierre et en bois. »

Certes, nous avons gémi, comme l'ingénieux auteur de ce passage, des dévastations exercées dans Toulouse; mais à l'époque où tant de vieux monumens furent si ignoblement transformés, un système de destruction pesait sur la France : il avait commencé, comme je le montrerai dans cet ouvrage, dès l'année 1790. En ordonnant la vente des domaines du clergé, en les livrant à des spéculateurs avides qui, d'avance, avaient calculé combien de toises cubes de matériaux contenait chaque saint édifice, bien qu'elle eût pris la précaution de réserver les statues, les bas-reliefs, les mausolées qui pouvaient s'y trouver placés, l'Assemblée nationale devait être persuadée qu'elle ne trouverait que difficilement chez les hommes alors en place dans les départemens, des amis des arts et des vieilles gloires

nationales. Plusieurs de ces *fonctionnaires publics*, comme on disait alors, voyaient avec horreur ces images sacrées, qu'ils nommaient des monumens de la superstition, et aucun n'aurait voulu conserver ces statues sépulcrales, ces mausolées qui décoraient les temples, qui s'enfonçaient sous les arcades creusées dans les murs des cloîtres; c'étaient, disaient-ils, des monumens de la féodalité, des marbres qui insultaient à l'égalité. De sorte que, même dans les lieux où l'on obéit aux ordres de l'Assemblée nationale, ce fut sans aucun soin que l'on arracha, des sanctuaires profanés et des murs des églises qu'on allait renverser, tous ces précieux monumens que les arts et l'histoire avaient placés sous la garde de la religion. Ce ne fut que mutilé et confondu avec les plus vils matériaux, que l'on transporta le tombeau de Duranti dans le dépôt du Musée, et ses débris furent même bientôt vendus à un marbrier ignorant. Les grands édifices religieux de Toulouse, concédés, dès 1791, à un industriel qui dut y établir des manufactures, lui furent bientôt ravis, et ces immenses constructions, déjà dépouillées, furent transformées en casernes, en écuries, en magasins. Réclamer contre ce vandalisme, aurait alors été le signal d'un arrêt de mort; et plus tard, même sous l'empire et sous la restauration, on a plus fait encore que de souiller nos temples si majestueux, nos cloîtres si vastes et si pittoresques. Des démolitions nombreuses ont été ordonnées sous le spécieux prétexte d'assainis-

sement de la ville ; c'est même, a-t-on dit, *pour son embellissement* que l'on a fait disparaître cette admirable colonnade du cloître du couvent des Carmes, que l'on pouvait facilement transporter ailleurs. C'est sans songer même qu'il y avait quelque intérêt à le conserver, quelque charme religieux et poétique qui s'y rapportait, que l'on a vu abattre celui des Cordeliers ; mutiler d'abord, et depuis, détruire celui des Dominicains, dont le souvenir néanmoins sera conservé dans les belles lithographies des *Voyages Pittoresques dans l'ancienne France* [1]. N'est-ce pas en 1812, qu'un Préfet a vendu la tour de Saint-Jean, dont la masse quadrangulaire s'élevait et paraissait belle encore près de la tour colossale de la Dalbade ? En vain on représenta qu'à cette tour se rattachaient quelques souvenirs de l'histoire ; en vain aussi quelques membres de la classe des Inscriptions de l'Académie de Toulouse réclamèrent-ils au nom de cette Société : leurs voix ne furent pas entendues. A la même époque, le fisc fit renverser la belle colonnade du cloître de la Daurade, et sans la générosité de ce manufacturier dont j'ai déjà parlé, et auquel on abandonna les matériaux, il ne demeurerait peut-être pas même un souvenir de cette élégante construction, si précieuse comme monument de l'art chrétien et de l'histoire nationale. Que

1 Par MM. Charles Nodier et Taylor. Qu'il me soit permis d'ajouter ici, comme souvenir d'honneur, que j'ai eu l'avantage d'être associé à leurs travaux sur la belle province de Languedoc.

dirai-je de la démolition exécutée, il y a moins de huit années, de ces portes de ville si pittoresques, si monumentales, auxquelles pendaient encore les longues herses qui y avaient été placées au 15.me siècle? En vain Valenciennes, dont le nom est une des gloires de Toulouse, avait conseillé aux jeunes peintres d'aller dessiner, d'aller étudier ces tours, ces vieux remparts, si chauds de ton, si pittoresques, antiques moniteurs d'un autre âge : tout a disparu pour faire place à de prétendus boulevards et à de chétifs édifices, tandis qu'il aurait été possible, facile même, de conserver en monumens ces vieilles portes de ville qui rappelaient tant d'événemens remarquables, mais où des maçons n'ont vu que des murs à renverser, que des matériaux à employer dans de nouvelles constructions.

Placé au milieu de tant de ruines, j'ai réussi quelquefois à soustraire à la destruction des fragmens précieux, et, bien avant 1817, époque à laquelle Toulouse vit s'ouvrir son Musée d'antiquités, j'ai pu ajouter à ses richesses les débris du cloître de la Daurade, la porte de son chapitre et celle du cloître de Saint-Etienne, des statues, des tombeaux, de nombreuses inscriptions sépulcrales. Plus tard, les sculptures grecques et romaines de Calagorris [1], les

---

1 Les restaurations en marbre des différens monumens découverts à Calagorris, ont été faites avec un vrai succès par M. Beurné, d'après les médailles antiques possédées par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse, et aussi d'après l'*Iconographie Romaine* de M. Mongez.

autels votifs des déités Pyrénéennes, sont venus accroître nos collections, et ce n'a pas été trop de 18 années de soins constans, de recherches suivies, pour les former. Mais les efforts d'un simple particulier sont trop souvent impuissans, et depuis 1831, la *Société Archéologique du Midi de la France* a bien voulu seconder mes travaux, appuyer de son influence des investigations qui se continuent dans toute la chaîne des Pyrénées, dans tous les départemens situés entre ces montagnes et les frontières du Rouergue [1]. Ainsi, de nouvelles et de plus heureuses découvertes ajouteront peut-être à nos richesses monumentales, et cette antique cité, trois fois capitale d'un royaume puissant, régnera encore sur les contrées qui l'avoisinent, et par le charme des arts et par les souvenirs de son héroïque histoire.

Le *Musée des Antiques de Toulouse* forme, dans ce qu'on nomme en général *le Musée*, un établissement

---

1 C'est avec l'aide d'une Commission prise dans le sein de la *Société Archéologique*, que les dispositions des Galeries d'antiquités ont été arrêtées. Qu'il me soit permis d'être à ce sujet l'interprète de la reconnaissance publique envers MM. le Marquis de Castellane, Colonel Dupuy, Urbain Vitry et Belhomme, qui se sont occupés de ce travail si difficile. Le dernier a bien voulu me remplacer lorsque, forcément, je n'ai pu assister à l'arrangement de quelques-uns de nos nombreux monumens.

L'administration doit aussi une reconnaissance bien vive à ceux qui ont contribué à enrichir le Musée. Ainsi, les noms de M.me de Puligneux, de MM. T. de Papus, Cantarèle, Lagèze, Gravié, Medalle, Clausade, Lange, François Lucas, Beurné et Vigan, statuaires; Bellecour, Thébé, Boyer-Fonfrède, P. Scintetz, Marquis de Castellane, de Foucaut, Rivet, ingénieur; de Lacroix, Balguerie, Jallabert, d'André, Roques père, correspondant de l'Institut, etc., seront conservés avec soin dans les souvenirs de ce bel Etablissement.

particulier. On y parvient par trois issues. La première s'ouvre à la gauche du salon des tableaux. Là, précédé d'une belle décoration architecturale, un escalier en pierre conduit dans la *Salle des Plâtres*, admirable construction à deux nefs, que séparent des colonnes élégantes et sveltes de forme octogone, et qui supportent de légères voûtes en ogives. La hauteur du salon au-dessus de ce local si pittoresque, ajoute encore à son effet monumental. C'est une crypte immense qui réclame, au lieu de tant de plâtres rares ou vulgaires, qui y sont seulement placés pour l'étude, et qui seraient si bien dans l'école des arts, les inscriptions, les statues sépulcrales qui gisent oubliées, recouvertes par de grandes herbes dans des cloîtres en ruines, sous les arceaux à demi renversés des vieilles abbayes de nos provinces. De cette admirable salle, en passant sous le portail rétabli du chapitre de Saint-Etienne, l'on parvient dans le grand cloître ayant en face la *Galerie des Tombeaux*, et à droite, celle du *Moyen âge*. Au fond du salon des tableaux, une colonnade en marbre de Languedoc précède un autre escalier en pierre, qui conduit dans le petit cloître ou dans la *Galerie de la Renaissance*. Dans celle-ci, à gauche, en face du monument du Cardinal Briçonnet, une grille en partie dorée sépare les deux cloîtres, et le grand offre, en face, la vue de la *Galerie des Empereurs*, et à gauche, celle de *la Vénus*. La troisième issue s'ouvre dans la rue du Musée, et communique avec le petit cloître.

C'est dans ces galeries qu'animent le bruit des eaux de deux fontaines et qu'embellissent encore quelques fleurs jetées de loin en loin, et la verdure d'un jardin planté sans art, que sont rangés environ neuf cents monumens de tous les âges. Ce nombre pourra être doublé en peu d'années si l'Administration, qui a tant fait pour cet établissement, le protége encore, et s'il nous est permis d'y recueillir tous ces débris précieux que l'ignorance et le vandalisme ont entassés çà et là dans le Languedoc et la Guienne. C'est alors que Toulouse justifiera la devise que nous avons inscrite sur son Musée d'antiquités, destiné à perpétuer les souvenirs de son histoire et celle des vertus de nos aïeux.

DESCRIPTION

DU

MUSÉE DES ANTIQUES

DE TOULOUSE.

MONUMENS ÉGYPTIENS.

AVANT la glorieuse expédition qui soumit l'Égypte à la France, on connaissait bien peu cette contrée célèbre, mais on recherchait avec empressement tout ce qui pouvait en retracer le souvenir. On trouvait dans tous les cabinets des figurines égyptiennes, on les considérait avec cette sorte de curiosité qu'inspire un grand peuple sur lequel on possède peu de documens historiques, et on avait pour ces faibles produits des arts du dessin une vénération fondée sur la haute antiquité qui leur était attribuée. Ces objets sont devenus plus communs, sans être moins précieux, depuis les trois dernières années du 18.me siècle. « C'est, dit M. Champollion-Figeac, l'époque de la résurrection de l'Égypte ancienne, et ce fut le génie de la France qui opéra ce miracle. Les contrées que la victoire occupait étaient aussitôt explorées par le compas du géomètre, le crayon de l'architecte, les instrumens du physicien, le marteau du géologue et la science de l'antiquaire. » Celle-ci fit sur-tout de grands progrès en cette occasion, et a même, dans la suite, couronné ses travaux par une conquête inespérée. Le système graphique de la mystérieuse Egypte

a été retrouvé [1]; on a pénétré tous ses secrets par la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes, et « ainsi se sont dissipées les ténèbres qui enveloppaient l'origine de ses temples, de ses palais, de ses tombeaux, les noms de ses dieux, de ses rois, les époques les plus anciennes de son histoire, la date de ses monumens, et l'ensemble de ses pratiques civiles et religieuses. » Turin et Paris ont depuis peu de temps des Musées égyptiens, où les images des Pharaons occupent une place près des plus humbles stèles et des simples papyrus qui nous ont conservé les croyances psycologiques des habitans des bords du Nil, ainsi que leurs rites funéraires. Toulouse a cherché à augmenter, en ce genre, ses richesses monumentales; mais son Musée ne possède encore qu'un très-petit nombre de statuettes égyptiennes, de stèles et de vases. Nous allons indiquer avec brièveté ces divers monumens.

FIGURES EN BRONZE.

1. Dieu égyptien, tenant le fléau et le crochet dans ses mains, la mitre flanquée de deux appendices recourbées vers le haut : son corps est serré. On pourrait y reconnaître soit le Dieu *Pooh* (*Lunus*), directeur des âmes, ou *Osiris*, roi de l'*Amenthi*, ou Enfer égyptien. Un appendice en forme de barbe tressée est au menton du Dieu.

2. Statue plus petite que la précédente, et ayant les mêmes symboles.

3. Autre qui ressemble entièrement aux deux précédentes. On sait que ces figures sont extrêmement communes.

4. Statue en bronze d'une Déesse. Ses mains sont pendantes. Un vêtement léger presse ses formes et les dessine. Sa tête est couverte de la dépouille d'une pintade et du Pschent; mais cette coiffure est en partie brisée. On peut conjecturer que cette petite statue représente la déesse *Néith*, qui est l'*Athênè* ou *Minerve* égyptienne.

---

1 C'est à M. Champollion le jeune, qui nous honora de son amitié, que l'on doit cette découverte qui sera si féconde en résultats. Un jeune Toulousain, M. Dulaurier, continue aujourd'hui avec succès les travaux de Champollion.

5. Statue assise. Elle représente un jeune homme. Sur sa tête est la dépouille d'un oiseau; une mèche de cheveux tressés en forme de corne, pend sur l'oreille droite; la coiffure a un appendice qui, du côté gauche, touche à la poitrine. Deux cornes s'élèvent au-dessus de la dépouille d'oiseau; et entre ces cornes, on voit plusieurs vases. Le doigt indicateur de la main droite du Dieu est placé sur ses lèvres. On a cru qu'Harpocrates, ou le Dieu du silence, était ainsi représenté, mais il est douteux que la forme entière de celui-ci remonte aux temps les plus anciens de l'Égypte. On pourrait reconnaître ici *Horus Arsiési.*

6. Ce taureau, qui porte un disque entre ses cornes, est encore un petit monument égyptien.

7. Taureau accroupi. Les yeux sont creux et ont reçu autrefois quelque pièce de métal. Un objet placé jadis entre les cornes a disparu.

8. Autre statue de même métal. Le personnage représenté a une barbe tressée, et tient les symboles que portent presque toutes les petites figures que l'on trouve dans les caisses des momies. Une inscription, en caractères hiéroglyphiques, est gravée en une seule bande perpendiculaire sur le derrière de la figure. C'est une image sépulcrale.

FIGURES EN GRANIT ET EN MARBRE.

9. Cette tête en granit rose, dans l'ancien style égyptien, a de hauteur, y compris la mitre ou le Pschent qui la couvre, environ 0,28ᶜ. L'un des yeux est encore incrusté d'une matière verte qui en dessine la forme. Ce curieux reste de la sculpture égyptienne a été porté en France par le général de division Dugua, qui commandait en chef dans les provinces de la Basse-Egypte et au Kaire, pendant l'expédition de Syrie.

10. Cette autre tête en marbre rouge antique est d'un très-beau travail. Elle représente un Dieu jeune encore. Le style indique une époque postérieure à celle où la tête du numéro précédent a été sculptée.

11. Figure accroupie, d'ancien style, en granit noirâtre. Ce

monument, dont la conservation est parfaite, a aussi été rapporté d'Egypte par M. le général Dugua.

12. On a vu plus haut une figure en bronze, ayant des cheveux formant une mèche qui tombe sur le côté droit, et portant l'index de la main droite sur la bouche; cette figure a ainsi les plus grands rapports avec cette petite statue en marbre blanc, qui a le même attribut et qui fait un geste identique. Le travail et le style n'annoncent pas une époque antérieure aux Lagides, et peut-être faut-il lui assigner une époque moins reculée encore. Ce petit monument, dont la conservation est satisfaisante, est encore un des objets qui composaient le cabinet du général Dugua, militaire distingué par ses talens et sa bravoure, et qui aimait les sciences et les arts. Quelquefois, l'Hercule Egyptien, *Djom* ou *Gom*, a, comme cette figure et celle du numéro 5, une mèche de cheveux pendant sur l'oreille.

13. Main en granit noir. C'est un fragment d'une statue découverte dans la Haute-Egypte. Elle provient aussi du cabinet du général Dugua.

14. Statuette de femme en basalte. Ce petit monument est intéressant et par sa conservation presqu'entière et par les légendes hiéroglyphiques dont il est chargé.

15. Scarabée en pierre verte; il a sur le revers onze lignes horizontales de caractères hiéroglyphiques, et sa conservation est parfaite.

16. Peinture sur pierre. Un héros foule et perce d'une sorte d'épieu un groupe d'ennemis. Sa main droite est armée de l'épée que l'on voit si souvent dans la main des Dieux sur les temples et les pilônes. Des hiéroglyphes presqu'entièrement effacés expliquent cette curieuse peinture. Le trait a été tracé avec une pointe qui a laissé dans tous les contours la marque de son passage.

STATUES EN TERRE VERNISSÉE.

17. Cette statuette est d'une belle conservation. Elle est en gaîne ou en momie; la coiffure, qui ne porte aucun ornement, laisse passer en dehors les oreilles; les deux mains, croisées

sur la poitrine, tiennent la houe, le fléau et la corde du semoir. Une inscription en caractères hiéroglyphiques, et divisée en sept bandes ou lignes horizontales, couvre la partie inférieure de la figure, depuis les coudes jusqu'aux pieds.

18. Autre statuette en terre vernissée, ou en faïence de couleur bleue. La coiffure est pareille à celle de la figure précédente, mais peinte en noir; les oreilles sont en dehors; elle ne porte point cette barbe tressée que l'on voit à beaucoup de figures semblables, ce qui indique qu'elle représente une femme. Une inscription hiéroglyphique, dont les caractères sont peints en noir, forme une bande ou ligne perpendiculaire sur le devant de la statue. On y voit des signes qui paraissent indiquer le nom du Roi de l'*Amenthi* ou Enfer égyptien, *Osiris :* d'autres peuvent exprimer *la demeure* ou *la maison d'Ammon :* enfin quelques autres ressemblent à ceux qui, suivant M. Champollion, signifient *Seigneur des biens*, épithète donnée à *Ammon*.

19. Petite figure en faïence verte, tenant les mêmes symboles que celle qui vient d'être indiquée; elle a une barbe tressée. Une inscription hiéroglyphique forme, sur le devant de la statuette, une ligne perpendiculaire.

20. Autre petite statue en terre. Les symboles qui sont dans ses mains ne diffèrent point de ceux que tiennent les figures placées sous les n.os 8, 17 et 18. Une inscription hiéroglyphique existe sur le devant de la statue.

21. Cette statue en terre blanche a perdu la couleur verte qui la couvrait autrefois; on n'en voit plus que de légères traces. L'inscription en caractères hiéroglyphiques qui forme une ligne perpendiculaire sur le devant de cette figurine est très-bien conservée.

Les statues portant les n.os 8, 17, 18, 19, 20 et 21 sont du nombre de celles que l'on offrait aux morts. Chacune d'elles a ordinairement, comme celle-ci, une inscription dont les caractères sont en creux. On sait que ces inscriptions contiennent souvent le nom du mort et une prière adressée aux dieux pour son bonheur futur. Quelquefois nous avons cru remarquer qu'il n'y avait d'inscrit sur ces figures que la prière dont nous venons de parler, et cela devait être, car

on trouvait sans doute ces statuettes toutes prêtes chez les Taricheutes. On a aussi observé que sur quelques-uns de ces monumens on avait laissé l'espace nécessaire pour y mettre le nom du mort : il fallait alors le graver, ce qui pouvait présenter quelques difficultés lorsque les figurines étaient en terre émaillée. Quelquefois elles sont totalement privées d'inscriptions. On trouve ces monumens dans les tombeaux, et quelquefois on les a rassemblés « dans des caisses divisées en cases. Ces caisses, qui sont peintes, ont environ deux pieds de longueur et la moitié de hauteur. Un couvert à coulisse ferme l'ouverture de chaque case. »

22. Figure creuse en terre bleue vernissée. Elle est nue et difforme dans sa partie inférieure. Un couvercle en forme de petase aplati, couvre la partie supérieure de la tête.

STÈLES FUNÉRAIRES.

Les monumens sépulcraux sont, presque chez tous les peuples, les monumens les plus nombreux. Mais c'est sur-tout en Égypte que l'on retrouve une plus grande quantité de ces moniteurs des générations éteintes. Les possesseurs de la vallée du Nil, consacraient la plus grande partie de leur vie à préparer leurs tombeaux. Des corporations entières qui existaient dans l'état, étaient spécialement chargées de tout ce qui avait rapport à l'embaumement, à la sculpture des figures sépulcrales, à tous les détails des inhumations. D'ailleurs, comme les plus anciens peuples, comme les Chinois encore de nos jours, ils consacraient une sorte de culte à leurs parens; ils adressaient des vœux au ciel pour leur bonheur. Chaque chef de famille devenait l'un de ses Dieux, lorsqu'après avoir terminé une vie passagère, il avait été reçu dans l'*Amenthi* par Osiris et par les autres déités, ses parèdres. Les stèles funéraires sont des monumens de ce culte de la famille, et aussi des vœux adressés aux immortels pour ceux que l'on avait perdus : les unes offrent des actes d'adoration à Osiris, à Horus, fils et vengeur de son père Osiris, à Isis, qualifiée des titres de grand'mère divine, de dominatrice du Ciel, de rectrice de tous les Dieux, et l'on y voit aussi des fils pieux présentant à leurs parens défunts, des libations, « des fruits, des fleurs de lotus; » dans d'autres,

on fait un « acte d'adoration, tant à Osiris, seigneur de la région de stabilité, et au Dieu seigneur de la contrée Orientale, pour qu'ils accordent une demeure pourvue d'alimens, de bœufs, d'oies, de parfums et de cire, à celui qui en fait la demande..... » Les stèles, tantôt en bas-relief, tantôt gravées seulement sur des dalles de calcaire ou de grès, étaient en général encastrées dans les murs des hypogées, près des momies de ceux en l'honneur desquelles on les avait exécutées; c'était en quelque sorte leurs épitaphes. Le Musée de Toulouse possède un petit nombre de ces objets que je ne ferai qu'indiquer avec rapidité.

23. Stèle en calcaire. Les deux yeux, symboles du Soleil et de la Lune. Au-dessous, cinq lignes horizontales de caractères hiéroglyphiques qui contiennent un acte d'adoration en faveur d'un personnage assis au-dessous, devant un autel ou une table chargée d'offrandes. Cette stèle est d'une très-belle conservation.

24. Stèle en calcaire. Hauteur, 0,43^{c}; largeur, 0,32^{c} Les deux yeux symboliques, et quatre lignes horizontales forment le premier registre. Dans le second est un homme assis (celui pour lequel le monument a été élevé). Devant lui est un autel couvert d'offrandes. Un homme vêtu d'une peau de tigre tient un offertoire en forme de bras chargé d'une coupe et le présente au personnage assis. Derrière lui est une femme, les bras pendans et sans aucun attribut. Entre eux est une colonne de caractères hiéroglyphiques, parmi lesquels on remarque le signe *Homme*. Dans la troisième division, au dernier registre, sont placés en regard deux femmes accroupies et en regard. Elles sont séparées par deux bandes perpendiculaires de caractères hiéroglyphiques.

25. Stèle en calcaire. Elle est d'une hauteur médiocre. Deux schakals y sont en regard sur deux autels, et des caractères hiéroglyphiques sont répandus dans le champ. Ces schakals étaient considérés comme les gardiens de l'hémisphère supérieur et de l'hémisphère inférieur du ciel. Deux bandes parallèles de caractères, divisées entr'elles par deux lignes perpendiculaires, séparent ce registre du suivant, où l'on voit trois hommes à genoux ou assis sur leurs talons. Les deux premiers regardent de droite à gauche. Entre le premier et le second est un autel ou

plutôt une table chargée d'offrandes. Entre le second et le troisième personnage qui regarde de gauche à droite, est un autre amas d'offrandes; une inscription est gravée entre chaque autel et les deux premiers personnages. Le troisième tableau ou registre représente quatre hommes à genoux; tous regardent à droite. Une ligne hiéroglyphique sépare chacun d'eux de celui qui est en avant de l'autre. Sur beaucoup de monumens égyptiens, les petites inscriptions, ainsi disposées, indiquent le nom du personnage représenté.

Enfin, le dernier registre montre trois hommes et une femme à genoux et dans la même attitude que les précédens; une ligne perpendiculaire de caractères égyptiens désigne chacun d'eux.

26. Stèle en grès. Hauteur, 0,48[c]; largeur, 0,33[c]

Ce monument a les formes des portiques égyptiens, tels qu'on les voit entre deux pylones. Quatre lignes de caractères hiéroglyphiques viennent ensuite. Plus bas, on voit un homme que deux femmes semblent vouloir retenir; trois colonnes d'hiéroglyphes sont à droite de cette scène, une seule paraît à gauche. Dans la partie inférieure, on voit quatre autres lignes hiéroglyphiques. Ce monument est de la plus belle conservation.

Quels que soient la roideur des contours, les formes anguleuses qu'ils présentent, le système d'après lequel on offrait presque toujours de profil les têtes, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a dans le groupe gravé sur cette stèle la pensée d'une bonne composition. Winkelmann n'avait pas assez vu de monumens égyptiens pour bien connaître l'état de l'art chez ce peuple où d'ailleurs la statuaire ne s'est jamais donné pour but spécial la reproduction des belles formes de la nature, mais qui se livra plus souvent à la notation des idées qu'à la représentation exacte des choses. Il faudra d'ailleurs, comme le dit feu Champollion, apprécier avec un peu plus d'équité qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les efforts persévérans d'un peuple qui, jetant les premiers fondemens de la civilisation humaine, entra aussi le premier dans la carrière des arts [1].

27. Stèle en calcaire, hauteur 0,42, largeur 0,28.

Un homme assis et d'une grande taille, d'après la comparaison qu'on en fait avec celle des autres personnages qui

---

1 *Lettre* 1 *à M. le Duc de Blacas*. 2.

sont représentés sur ce monument. Son siége est couvert de caractères hiéroglyphiques. En face, un autre homme étend les bras vers lui, tandis qu'un second, dont la tête ne parvient pas à l'abdomen de ce dernier, fait une libation avec un vase qu'il tient de la main droite. La liqueur qui en découle est reçue dans une large coupe. Cette scène, qui forme le premier tableau ou registre, est encadrée en haut et en bas par des lignes de caractères hiéroglyphiques. D'autres remplissent tout le champ. La ligne perpendiculaire d'hiéroglyphes, à droite, continue jusqu'au bas. Le reste est divisé en quatre compartimens encadrés par des hiéroglyphes. Dans chaque cadre est une femme accroupie, et des hiéroglyphes sont encore gravés près d'elle; enfin, deux lignes perpendiculaires de caractères semblables, sont gravées et peintes en vert sur le côté droit de ce monument.

28. Stèle en calcaire. Hauteur 0,57^{c}, largeur 0,39^{c}.

Elle se divise en trois tableaux ou registres.

Le premier représente une de ces scènes que l'on retrouve souvent dans les rituels ou manuscrits funéraires. Une femme, en attitude d'adorante, a devant elle des offrandes qu'elle présente aux Dieux qui sont en regard. On voit d'abord Osiris, *seigneur de l'Amenthi, de la région de stabilité;* il tient un sceptre à tête de coucoupha, et posé comme une statue sur une plinthe. Derrière la femme adorante est une ligne d'hiéroglyphes contenant la prière qu'elle adresse au Dieu des morts. Dans la partie supérieure, sont quatre colonnes d'hiéroglyphes; derrière Osiris, ou le Dieu qui tient la première place, est *Horus Arsiési,* à tête d'épervier, coiffé du Pschent, orné du Lituus; il tient dans la main droite la croix ansée, le signe de la vie divine. Quelques caractères hiéroglyphiques sont gravés près de sa tête. La déesse qui vient ensuite est Isis, caractérisée par un globe entouré de deux cornes.

Le second tableau contient l'image d'une femme accroupie, dont la tête ne paraît plus, la stèle ayant été brisée en cet endroit. Deux autres femmes dans la même attitude tiennent chacune une fleur de lotus; enfin, un homme, de très-petite taille, est debout et ses mains sont pendantes. Douze colonnes d'hiéroglyphes sont gravées au-dessus de ces personnages.

Le troisième tableau montre aussi trois femmes accroupies, tenant chacune une fleur de lotus, et à l'extrémité du registre, une femme debout, d'une très-petite taille.

29. Stèle. Hauteur, 0,46^{c}, largeur, 0,29^{c}; autre monument sépulcral ou psycologique. Un homme placé à droite, invoque, en leur faisant des offrandes, quatre divinités qui semblent le recevoir. La première, coiffée du Pschent, tient le sceptre et le fléau; on peut y reconnaître Osiris, seigneur de l'Enfer ou de l'Amenthi; le Dieu qui suit, à tête d'épervier est Horus; il tient un sceptre. La Déesse placée derrière lui est *Tafné* ou *Tafnet;* elle a une tête de lionne, et on la retrouve quelquefois dans les tableaux funéraires; vient ensuite Anubis, à tête de schakal, élevant la main gauche et tenant de la droite la croix ansée, signe de la vie divine. Entre chaque figure ou au-dessus, se trouve une inscription en caractères hiéroglyphiques. Le second tableau offre un homme et une femme assis; devant eux sont des offrandes : ce sont deux morts parvenus au bonheur de la vie future, ou, comme on disait, *justifiés*, ce qu'exprimait le mot égyptien *Thmeut*, que nous trouvons gravé sur plusieurs de nos monumens chargés d'inscriptions. Une fleur de lotus est parmi les présens offerts aux deux défunts. Devant eux est un homme jeune qui fait une libation. La femme assise a un cône sur la tête; il en est de même des trois autres qui accompagnent ou suivent celui qui fait la libation : elles ont de plus une fleur de lotus sur la tête. Le cône est, selon Champollion jeune, un signe que la personne qui le porte est morte, et l'on trouve en effet sur la tête de beaucoup de momies, des cônes de diverses matières; mais comme dans les bas-reliefs et les peintures on retrouve aussi cet emblème sur la tête des personnes qui assistent aux cérémonies funèbres, aux offrandes adressées aux défunts, on peut croire, avec M. Rosellini [1], que c'était pour les personnes vivantes un emblème de douleur, un signe de deuil.

30. Stèle en pierre calcaire. Hauteur, 0,50^{c}, largeur, 0,28^{c}. Globe ailé. Au-dessous la *Bari* mystique dans laquelle paraît le Dieu Phré (*le Soleil*), tenant le sceptre comme modéra-

1 *Di un Basso rilievo Egyziano*, etc., 25, 26.

teur du monde. Sa tête est coiffée du Pschent à appendices relevées. Derrière lui est gravée une barque ou vaisseau, caractère figuratif. Devant lui, sur un cippe élevé est un schakal.

Le second tableau ressemble à toutes les autres stèles ; on y remarque qu'il y a deux femmes adorantes, séparées du premier tableau par deux lignes horizontales d'écriture hiéroglyphique ; il y a dans ce dernier registre quatre colonnes de caractères.

31. Stèle en calcaire. Hauteur, 0,42c.

Ce monument est l'un de ceux qui offre le plus d'intérêt parmi ceux que nous possédons. Il est en effet chargé d'un plus grand nombre de figures que tous ceux que nous avons déjà décrits.

Il se divise en quatre tableaux ou registres.

Dans le premier, on voit un homme à genoux et faisant un proscynème, ou acte d'adoration. Devant lui est un autel chargé d'offrandes. Au-delà est Osiris, roi de l'Amenthi ; il tient, avec ses deux mains, le pedum, le sceptre et le fléau. Il est assis sur un trône. Derrière son siége est une Déesse élevant la main gauche et tenant de la droite le symbole de la vie céleste. Sur sa tête est un modius ou un petit édifice, ou plutôt, la partie inférieure du Pschent.

Le second registre se compose de cinq personnages ; savoir : deux femmes et trois hommes. Au-dessus on voit onze petites colonnes d'hiéroglyphes. Là sont contenus les noms de ces personnages et leurs titres à figurer dans cet acte d'adoration, comme *fils* et *filles* de *Lui*, c'est-à-dire, du personnage pour qui ce dessin a été composé.

La troisième division montre neuf personnages ; savoir : deux hommes et sept femmes, agenouillés et priant pour le défunt, afin que le Dieu lui accorde, comme on le trouve sur une foule d'autres stèles, tous les biens de la vie céleste. Il y a vingt colonnes d'hiéroglyphes au-dessus des têtes.

Le quatrième registre nous montre sept personnages, trois hommes et quatre femmes, tous accroupis ou assis sur leurs talons et priant.

Toutes les figures du troisième et du quatrième tableau sont d'une très-petite proportion.

On voit souvent représentées sur les stèles des familles nombreuses priant pour leur chef défunt; mais celle-ci est une de celles où l'on remarque le plus de personnages. Il y en a en effet vingt-un dans les trois tableaux, et la traduction des légendes qui se rapportent à chaque personnage ou à celui pour lequel le monument a été fait, remplirait plusieurs pages.

VASES FUNÉRAIRES.

Il existait en Egypte, avant l'établissement du christianisme, une classe de prêtres, chargée spécialement de tous les détails de l'embaumement des corps; on les nommait *Taricheutes* et *Cholchytes*. Des actes retrouvés depuis peu d'années font connaître en détail cette classe sacerdotale. Ils retiraient du corps tous les viscères, toutes les parties intérieures, et ils les préparaient à part. Le cœur, le cerveau, le foie, etc., étaient enveloppés dans des langes, après avoir été imprégnés d'une liqueur conservatrice, et on en formait quatre paquets d'une forme cylindrique. Ces paquets étaient ensuite déposés dans des vases qui avaient tous le même galbe, mais dont les couvercles étaient différens selon les parties qu'ils renfermaient. Ils représentaient les têtes symboliques des quatre génies des morts, *Amsèt*, *Hapi*, *Soumautf* et *Kebhsniv*; le premier à *tête d'homme*, le second de cynocéphale, le troisième de schakal et le dernier d'épervier. Dans les peintures funéraires on voit assez souvent le défunt adorant ces quatre génies. Souvent ils accompagnent Osiris, roi de l'Enfer égyptien ou de l'*Amenthi*. Ces génies, frères d'*Anubis*, nommé quelquefois le *Surveillant des corps*, étaient censés présider à l'embaumement. Quatre vases étaient placés près de chaque momie, aussi le nombre de ceux qu'on découvre est-il très-considérable. Mais les Arabes, violateurs des tombeaux, fouillant dans tous ces vases, animés par l'espoir d'y trouver de l'or, replacent ensuite sans soin et au hasard les couvercles, de sorte que, le plus souvent, les têtes symboliques sont mises de manière à n'avoir aucun rapport avec la légende hiéroglyphique gravée ou peinte sur le vase et où on retrouve le nom du génie funèbre auquel il est consacré. Il aurait été facile, à l'aide de la lecture des inscriptions gravées sur chacun des vases [1]

1 Nommés en général et très-improprement *Canopes*.

que possède le Musée, de rendre à chacun une tête symbolique en rapport avec la consécration ; mais nous ne possédons qu'un très-petit nombre de variétés de couvercles : beaucoup sont détachés et les vases auxquels ils appartiennent ne nous sont point parvenus. Le nombre des têtes humaines, ou qui représentent *Amsèt*, est sans aucune proportion avec le nombre des vases. Les irrégularités que l'on pourra donc observer en ce genre ne proviennent que du manque d'une assez grande quantité de couvercles en rapport avec les vases. Plus tard, sans doute, nos collections s'accroissant, on pourra donner à chaque vase la tête qui doit le couvrir.

32. Vase en pierre calcaire, couvercle formé en tête de Cynocéphale ou représentant *Hapi*. Hauteur, 32^{c}.

33. Les proportions de ce vase, l'identité de la matière, semblent indiquer qu'il a appartenu à la même momie que le précédent; le couvercle est bien celui qu'il a eu d'abord; c'est une tête de schakal ou celle du génie *Soumautf*.

34. Ce couvercle, qui représente aussi une tête de schakal, est en albâtre. Il a 25^{c} de hauteur et devait appartenir à un vase d'une grande proportion.

35. Autre à tête de cynocéphale en pierre calcaire. Hauteur, 7^{c}.

36. Autre représentant aussi la tête symbolique de *Hapi*. Ce couvercle est en albâtre et a 14^{c} de hauteur.

37. Cette tête d'épervier, ou du génie *Kebhsniv*, a 11^{c} de hauteur.

38. Sous ces cinq numéros on a placé autant de couvercles de
39. vases funéraires représentant une tête humaine ou *Amsèt*.
40. Deux sont en albâtre; l'un a 11^{c}, l'autre 14^{c}; le troisième
41. et le quatrième sont en pierre calcaire [1] et le dernier est
42. en terre cuite [2].

43. Ce vase funéraire en albâtre zoné est couvert par une tête humaine qui ne lui appartenait pas. Une inscription est peinte sur la partie antérieure. Hauteur, 42^{c}.

---

1 Hauteur, 12^{c}, 14^{c}.

2 13^{c} de hauteur.

44. Une très-grosse tête humaine, ou celle du génie *Amsèt*, recouvre ce vase, faute de mieux. La légende hiéroglyphique, gravée sur le devant, forme quatre lignes perpendiculaires.

45. Le couvercle à tête humaine qui recouvre ce vase, serait, indépendamment de la convenance scientifique, très-bien placé sur un vase d'une plus grande hauteur. Celui-ci n'a que 40^c.; quatre longues lignes hiéroglyphiques sont gravées sur sa partie antérieure.

46. Cette tête d'*Amsèt* ne devrait pas être placée sur ce vase d'albâtre zoné, et appartient bien évidemment à un autre. La légende hiéroglyphique contient aussi quatre lignes.

47. Le vase placé sous ce numéro est formé aussi en albâtre zoné. Il a 27 centimètres de haut, et sa légende hiéroglyphique offre cinq lignes perpendiculaires. La tête d'*Amsèt* qui le recouvre n'est pas celle qui devrait être ici.

48. *Hapi*, l'un des génies des morts, est représenté par la tête de cynocéphale placée sur ce vase d'albâtre zoné, dont la hauteur est de 30^c. Quatre longues lignes hiéroglyphiques composent la légende gravée sur ce monument.

49. Ce petit vase, aussi en albâtre zoné, a pour couvercle une tête de cynocéphale, et n'a que 24^c. de haut. Quatre lignes d'hiéroglyphes, bien conservées, sont gravées sur ce petit monument.

50. On ne voit point de légende sur ce vase en albâtre, qui porte pour couvercle une tête d'épervier, symbole du génie *Kebhnisf* ou *Kebhnisv*. Hauteur, 32^c.

51. Selon M. Champollion, et d'après les monumens, l'on reconnaît à sa tête de schakal le génie *Soumautf*. Le vase placé sous ce numéro n'a été uni qu'à présent au couvercle qui le surmonte. Hauteur, 42^c.

52. Le couvercle à tête de schakal placé sur le vase qui porte ce numéro, et qui a 44^c. de haut, n'appartient pas non plus

à celui-ci. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'inscription hiéroglyphique gravée en quatre lignes sur la partie antérieure. On y trouve en effet la mention du premier Génie (*Amsèt*) répétée deux fois, deuxième et troisième colonne. Voici la traduction que M. Edouard Dulaurier, de Toulouse, jeune savant très-estimé, et qui marche à grands pas sur les traces de mon illustre ami M. Champollion, a donné de cette légende hiéroglyphique :

« Hommage religieux aux divinités de l'Amenthi (divinités infernales), afin qu'elles accordent la force et la vie divine au défunt *approuvé* par *Amsèt*, glorifié par *Amsèt*, à Lemocris, prêtre et hiérogrammate *justifié*. »

FIGURES EN BOIS, TABLEAUX FUNÉRAIRES, etc.

J'ai déjà fait connaître quelques statuettes en bronze et en terre vernissée qui représentent des morts ; ces sortes de figures se trouvent dans les catacombes de l'Egypte où on les déposait, comme on a dit plus haut, en très-grand nombre. Souvent on trouve quelques centaines d'images funéraires d'un même individu. Elles sont dans leurs formes générales des imitations plus ou moins exactes d'une momie ou corps humain enveloppé de bandelettes. Les inscriptions dont ces statuettes sont chargées, contiennent habituellement le nom propre et la filiation d'un individu, l'indication des fonctions qu'il avait remplies de son vivant, etc. Elles ont, comme la plupart des momies, les bras croisés sur la poitrine et leurs mains qui sont censées sortir des bandelettes, tiennent presque toujours une houe, une pioche et un cordon aboutissant à un sac rempli de semences.

53. Cette figure est d'une forte proportion. Elle est en bois, peinte en noir, et n'offre aucun emblême, aucun hiéroglyphe. On remarque qu'elle n'a point sous le menton l'appendice en forme de barbe tressée que l'on voit aux représentations des hommes.

54. La figure, peinte de diverses couleurs, et placée sous ce numéro, n'a point non plus cet emblême... Deux plumes vertes se placent à volonté sur la tête. Une légende hiéroglyphique est peinte sur le devant de cette figure, qui

tient les symboles que l'on voit presque toujours dans les mains des morts [1]. Cette figure est posée sur un socle en forme de coffre, et dans lequel s'ouvre un tiroir où l'on a retrouvé quelques objets d'embaumemens.

55. Tête en bois de sycomore. Elle a fait partie d'une petite caisse de momie, mais les peintures dont elle était ornée n'ont pas été conservées.

56. Cette autre tête en bois provient du premier convercle d'une momie d'homme; elle est bien conservée. C'est le général Dugua qui l'apporta en France.

Les tableaux funéraires peints à la détrempe sur des tablettes de bois de sycomore, façonnés en forme de stèles, se retrouvent aussi dans les hypogées, ou catacombes, et près des momies. Ce sont des *actes d'adoration* ou Προσκυνήματα. On y voit le plus ordinairement l'âme du défunt se présentant devant les Dieux de l'*Amenthi.*

57. Tableau peint à la détrempe sur bois de sycomore. Dans le haut un globe rouge et ailé (le Soleil intellectuel). Le défunt ayant la carnation rouge, se présente les bras élevés dans l'attitude de l'adoration. Il est reçu par un Dieu ayant aussi un globe rouge sur sa tête et tenant le sceptre. Le disque ou globe rouge est quelquefois sur la tête de *Souk,* ou le *Chronos* des Grecs, sur celle de *Pooh* ou *Lunus*, considéré comme directeur des âmes. Ce serait peut-être ce dernier que la peinture extrêmement grossière placée sous ce numéro représente. Derrière ce Dieu on en voit quatre autres. Peut-être faut-il y reconnaître les quatre Génies des morts, *Amsèt, Hapi, Soumautf et Kebhnisv*, enfans d'Osiris, qui présidaient à l'embaumement, sous la direction d'Anubis, leur frère, *surveillant des corps et de la porte divine*. Au-dessous, il y a

---

1 On peut remarquer, sur-tout dans nos statuettes en terre vernissée, que les bras des personnes représentées, et qui paraissent sortir de dessous les bandelettes qui enroulent le corps, sont croisées sur la poitrine. Les mains tiennent ordinairement une charrue, ou une houe, une pioche, un fléau et un petit cordon qui aboutit à un petit sac, souvent placé sur le dos, et qui est destiné à renfermer des semences. Tous ces emblêmes avaient rapport aux travaux agricoles auxquels on supposait que les âmes se livraient dans les champs du bonheur, dans la demeure d'Osiris, roi de l'*Amenthi.*

quatre lignes en caractères hiéroglyphiques. Hauteur, 0,36c; largeur, 0,23c.

58. Cet autre *acte d'adoration* se compose d'un disque ailé de couleur rouge (on sait que dans des manuscrits hiéroglyphiques ou rituels funéraires, on trouve quelquefois une prière pour que le défunt obtienne la contemplation du disque de la lumière dans toute sa splendeur). Un personnage dont les carnations sont rouges, et vêtu de vert et d'une étoffe blanche rayée de noir, portant un collier vert, se présente devant les Dieux. Près de lui est un autel sur lequel est offerte une fleur de lotus. Six divinités le reçoivent. Le premier, dont la tête a été mutilée en Egypte, est vêtu de vert; il tient le sceptre à tête de huppe. Derrière celui-ci est ou Nephtys ou plutôt *Isis Pterophore*, c'est-à-dire, ayant des ailes [1]. Ces ailes sont rouges et vertes. Sur sa tête est une sorte de trône, emblême d'Isis. Derrière elle sont les quatre Génies des morts, l'un à tête d'homme, *Amsèt*, le second à tête de cynocéphale, *Hapi*, et le suivant, à tête de schacal, ou *Soumauft*, et le dernier, à tête d'épervier ou *Kebhsniv*. Le vêtement qui serre leur corps est vert dans la partie supérieure, et rouge dans le bas. Leurs coiffures sont noires. Quatre lignes horizontales composent la légende hiéroglyphique. Hauteur, 0,31c; largeur, 0,22c.

59. On voit ici le Disque ailé, emblême de l'intelligence divine. Auprès de lui les *Uræus*, la tête surmontée du disque, symboles des filles ou parèdres de *Phré* et de *Pooh* (le Soleil et la Lune); en regard de chaque côté un schakal noir, armé du fléau, ayant un collier rouge. Ce sont les gardiens des deux hémisphères. Au-dessous on voit le défunt vêtu de noir et de blanc, à la carnation rouge, portant sur sa tête une sorte de couronne bleue surmontée d'un cone, bleu aussi. Devant lui est un autel d'offrande, au-dessus duquel on voit une boule ou un fruit rouge et une fleur de lotus. Il est reçu par un Dieu vêtu de rouge, ayant un collier jaune et le pschent. Ses chairs sont bleues. Il tient le sceptre à tête de coucoupha. Derrière lui une Déesse à carnation jaune, et ayant un collier de même couleur, la coiffure bleue, et au-dessus un trône. Ses vête-

1 Cette épithète vient de deux mots grecs πτέρον, *une aile*, et φέρω, *il porte*.

mens sont rouges, ses mains tiennent un sceptre. Une autre Déesse vient ensuite. Elle tient aussi le sceptre, et sur sa coiffure bleue paraît la partie inférieure d'un trône surmonté d'un croissant rouge. La dernière figure est celle d'Anubis coiffé du pschent, orné du lituus. Auprès de chaque Dieu est un petit tableau hiéroglyphique n'ayant que trois ou quatre caractères chacun, et parmi lesquels il faut compter une pyramide et la croix ansée, symbole de la vie éternelle. Ce tableau, bien conservé, est porté par deux pieds, en forme de gradins. Sa hauteur est de 0,52c.

60. La figure en bois, coiffée du pschent aux appendices relevées sur les côtés, et tenant le fléau, la houe et le pedum, qui est au-dessus du tableau, est assurément antique; mais il paraît qu'elle n'a la place qu'elle occupe aujourd'hui, que d'après la fantaisie du marchand qui a cédé ce monument au Musée.

61. Scarabée ayant fait partie d'un collier funéraire.

62. Autre.

63. Autre.

64. Fragment d'une caisse de momie avec le scarabée sacré peint.

65. Autre fragment d'une caisse de momie.

66. Stèle moulée sur l'original, et décrite dans les Mémoires de l'Académie par M. l'abbé Barthélemy.

MONUMENS GALLO-ROMAINS.

AUTELS.

A l'époque où les Celtes apparurent dans nos contrées, il s'opéra une de ces révolutions qui changent ou modifient l'aspect des sociétés. Une grande armée s'avança pour conquérir de nouvelles demeures. A l'avant-garde, on voyait les *Volces*, distingués entr'eux par les noms d'*Arécomiques* et de *Tectosages*. A leur droite étaient les peuples qui, se mêlant aux *Ibériens,* établis en petit nombre de ce côté des monts, couvrirent la troisième partie de la Gaule, l'Aquitaine primitive, qui avait pour bornes, selon César, la Garonne, l'Océan et les Pyrénées. Derrière toutes ces tribus marchaient les *Belges* qui s'habituèrent dans les régions situées entre la Marne et le Rhin.

Les Gaulois étaient, selon Plutarque, une nation Celtique : leur trop grande multitude les obligea d'abandonner leur patrie qui ne pouvait plus les nourrir. On comptait parmi eux plusieurs millions d'hommes armés. Les uns allèrent du côté de l'Océan septentrional, passèrent les monts Riphées, et occupèrent les extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

On peut croire que d'autres colonies avaient déjà peuplé, en partie, les côtes et les frontières de ce territoire immense. Des traditions, trop mythiques peut-être, annoncent qu'à une époque très-reculée, les Grecs avaient jeté les fondemens de quelques villes dans les Gaules. Diodore y conduit Hercule et montre ce héros élevant les remparts d'Alexie. Ce fut, selon les poètes, l'amante d'Alcide, la fille de Bebrix, Pyrène, qui imposa son nom aux montagnes qui s'étendent de l'une à l'autre extrémité de l'isthme formé par les Sinus Gaulois. Suivant Ammien Marcellin, les Doriens, ayant suivi l'ancien Hercule, vinrent habiter les cantons voisins de l'Océan, et c'est encore dans ces cantons qu'existent aujourd'hui tant de noms de lieux empruntés à la Grèce. *Sestos* et

Abydos, *Scyros* et *Samos* [1], sont des bourgades de la Novempopulanie. Depuis long-temps on a remarqué le grand nombre de mots grecs ou dérivés du grec qui font partie des divers dialectes en usage dans les provinces situées entre l'Océan et le Rhône; et, comme je l'ai dit ailleurs, l'historien Dupleix, né à Lectoure, dans la Novempopulanie, en avait formé un lexique qui contenait, disait-il, plus de douze cents mots. On s'aperçoit facilement dans ces contrées de ce que l'on pourrait appeler l'*hellénisme* du langage; et souvent les formes grammaticales offrent avec celles du grec une ressemblance que l'on ne saurait regarder comme un effet du hasard.

D'après les témoignages des anciens auteurs, la Garonne traçait une ligne de démarcation entre les Celtes et les Aquitains; *ab Aquitanis (Celtas) Garumna disterminat flumen.* On retrouve cependant dans la Novempopulanie, ou Aquitaine primitive, des dénominations géographiques qui appartiennent à la langue des premiers, ce qui indique manifestement que les Celtes aussi ont formé des établissemens et bâti des villes dans cette partie de la Gaule; le nom de *Lugdunum*, entr'autres, fut celui de plusieurs localités. Les dernières syllabes des noms de *Montlezun*, de *Montlegun*, etc., sont toujours traduites par *Lugdunum,* dans les anciennes chartes. *Lugdunum Convenarum* était comptée aussi au nombre des villes de l'Aquitaine.

Si l'on en croyait Freret et Menard et ceux qui, de nos jours, ont adopté les opinions de ces écrivains, il paraîtrait que l'Aquitaine aurait d'abord été remplie de colonies ibériennes, ainsi que cette partie de la Gaule narbonnaise qui se prolongeait jusqu'aux Pyrénées et au Rhône. Ce serait sur ces colonies que les Celtes auraient conquis le territoire qu'ils occupaient, long-temps même avant l'invasion romaine. Mais on a peut-être trop insisté sur cette conquête. Quelques tribus ibériennes ont bien pu s'aventurer sur le revers septentrional des Pyrénées; mais nous ne croyons pas qu'elles y aient formé des établissemens d'une grande importance. Elles furent

1 *Sestos*, Σεστος, écrit quelquefois *Estos,* village près d'Oloron, sur la rive droite du *Gave d'Ossau; Abydos,* dit aussi quelquefois *Bidos*, sur la rive gauche du même Gave. Une ville des Gaules portait ce nom, et l'on en a encore des médailles avec la légende ABYDOS. *Scyros* ou *Siros* est un village bâti entre Lescar et Orthez, sur la gauche de la grande route. *Sames* ou *Samos* existe dans l'arrondissement de Bayonne.

bientôt refoulées au-delà des monts, ou forcées de perdre leur nationalité et de se mêler avec les Celtes et les autres peuples qui, dans la grande migration, marchaient à la droite des *Volces*. Ce mélange n'effaça pas néanmoins toutes les traces des Ibères dans l'Aquitaine, et les peuples de cette province avaient dans leurs mœurs et dans leur langage beaucoup de ressemblance avec ceux de la Péninsule.

D'autres colonies étrangères, s'étendant de proche en proche, avaient peut-être atteint les deux extrémités de la chaîne des Pyrénées, et fondé des comptoirs sur les côtes des deux Sinus Gaulois. Des recherches linguistiques, encore infructueuses, il est vrai, tendaient naguères à démontrer que la langue des *Escualdunac* ou des Basques, était un dialecte du Punique [1]; et encore aujourd'hui des savans croient trouver dans les dénominations géographiques de quelques points de l'ancien comté de Roussillon, des marques de la présence d'une antique colonie Phénicienne [2].

Saint Hiéronyme [3] dit que Pompée, après avoir vaincu le reste des partisans de Sertorius, fit descendre du sommet des Pyrénées, où beaucoup d'entr'eux s'étaient réfugiés, des *Vettons*, des *Arebaci* et des *Celtibériens*, et qu'il les réunit en corps de cité; leur ville principale fut connue sous la dénomination de *Lugdunum Convenarum*, et le dernier nom lui fut assigné afin d'indiquer que le nouveau peuple était composé de gens rassemblés. Il s'étendit bientôt des sources de la Garonne, jusque vers la Louge, et posséda le territoire qui porta plus tard le nom de *Comminges*.

Ainsi plusieurs nations, différentes d'origine, de mœurs et de langage, se sont rencontrées au pied des Pyrénées. Et là aussi se sont trouvés en présence les systèmes religieux du midi de l'ancien Monde et ceux qui tiraient leur origine des contrées lointaines d'où les Celtes étaient sortis.

Ces derniers conservèrent-ils dans toute leur pureté native les préceptes du Druidisme? On peut en douter; on peut croire que leurs communications avec les peuples de la Péninsule et les colonies grecques et puniques, si elles n'altérèrent point leurs principales idées religieuses, durent ajouter

---

1 M. Lécluse, *Grammaire de la langue Basque.*
2 M. Puiggari, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse.*
3 *Advers. Vigil.*

cependant de nouveaux êtres divins à leur imposante théogonie et de nombreuses fables à leurs mythes et à leurs croyances.

Les écrivains de l'antiquité ont laissé peu de détails sur le culte rendu par les Gaulois à leur déités particulières, et ces auteurs ont même trop souvent confondu celles-ci avec les divinités grecques et romaines. L'entière conquête de la Celtique, de l'Aquitaine et de la Belgique, introduisit dans ces vastes contrées le système religieux des vainqueurs; mais les antiques cérémonies du Druidisme, modifiées peut-être dans nos contrées par les croyances des Ibères, des Hellènes et des Phéniciens, subsistèrent encore; les peuples rendirent encore des hommages solennels aux Dieux invoqués par leurs pères; les marbres sur lesquels ils leur offrirent des sacrifices prirent seulement des formes plus élégantes et devinrent semblables aux autels élevés dans l'Italie. On a trop négligé ces restes précieux où l'on retrouve l'indication des fables sacrées des Gaulois, exprimée dans la langue des Latins. La chaîne des Pyrénées, et les régions qu'elles ont recouvertes de leurs débris, possèdent, ou ont fourni, beaucoup de ces monumens que l'on peut appeler *Gallo-Romains*, puisqu'ils sont consacrés à des Divinités Celtiques et Aquitaniques, et que l'idiome dont on s'est servi pour en marquer la dédicace est celui des Romains qui possédaient alors cette partie de l'Europe.

67. Vers la fin du seizième siècle, Joseph Scaliger découvrit dans le territoire des *Convenæ* trois monumens consacrés à un Dieu nommé *Abellion*. Les inscriptions gravées sur ces marbres antiques furent d'abord publiées dans les notes de l'édition des poésies d'Ausone, données, à Lyon, par A. Gryphius [1]; Gruter les inséra ensuite dans son immense recueil [2]. D'autres monumens dédiés au dieu *Abellion* ont depuis été retrouvés par MM. de Lassalle, de Lasteyrie [3], et par l'auteur

1 *Ausonianarum lectionum*, I, 9.

2 XXXVII, 4, 5, 6.

3 L'un des autels trouvés par M. de Lassalle a passé, du cabinet de M. F. Lucas, dans celui de l'auteur de cette Notice. Millin en a donné, dans son *Voyage*, une figure inexacte; la copie de l'inscription ne l'est pas moins. J'ai publié une description de cet autel.

Un autre, dédié à *Abellion*, et trouvé à Saint-Béat par M. le Comte de Lasteyrie, a été donné par Millin.

de cet ouvrage [1]. Suivant Gruter et Reinesius, le Dieu *Abellion* est le même que *Belenus*, *Apollon* ou *le Soleil*. Reinesius a même osé avancer que c'est d'*Abellio* qu'*Apollo* a été formé. Vossius a cru que le nom d'Apollon dérivait du crétois Αϐελιο. Hésychius [2] dit en effet que les Crétois appelaient le Soleil Αϐελιον, et que les Pamphiliens nommaient Αϐελιο et Αϐελιης tout ce qui avait rapport au Soleil. Ce témoignage a porté plusieurs auteurs recommandables à dire que le dieu *Abellion* n'était pas différent du Soleil ou d'Apollon. L'inscription gravée sur la face principale de cet autel est ainsi conçue :

DEO
ABELLIO
NI
MINVTIA
IVSTA
V. S. L. M.

Les quatre sigles ou lettres initiales qui la terminent signifient : *Votum Solvit Lubens Meritò*.

Les autels dédiés à *Abellion* existent presque tous sur des points éloignés les uns des autres, et cette circonstance peut porter à croire qu'*Abellion* n'était pas seulement un de ces Dieux topiques dont le culte ne passait point dans d'autres régions.

L'autel élevé au Dieu *Abellion* en accomplissement d'un vœu, par *Minutia Justa* et placé sous ce n.°, a été découvert dans le territoire des *Convenæ*, à Aulon, village du 4.me arrondissement du département de la Haute-Garonne.

68. *Ageion* fut l'un des Dieux adorés autrefois par les *Bigerrones* et les *Convenæ*, et il paraît qu'il présidait aux Montagnes; son culte fut même, comme on va le voir, uni au culte de celles-ci. Oihénard [3] avait, en 1638, fait connaître deux inscriptions votives consacrées à un Dieu nommé *Aghon*; mais ces inscriptions avaient été mal copiées, et, dans son édition de 1656, cet écrivain substitua le mot Ageioni à ce-

1 *Monumens religieux des Volces-Tectosages, des Garumni et des Convenæ* : 193, 194, 195, 196, 197, 198, etc.

2 *Voce* Αϐελιον.

3 *Notitia utriusque Vascon.*

lui d'*Aghoni*. Quelques découvertes de monumens élevés au même Dieu, ont depuis confirmé la dernière leçon [1]. On retrouve ce nom sur cet autel découvert à Baudéan, village situé près de Bagnères de Bigorre. Ce monument est consacré aux *Montagnes* apothéosées, au Dieu *Ageion*, et peut-être aussi à *Nethon*. On lit en effet ce dernier nom sur l'autel. On sait que le *Pic de Nethon*, point le plus remarquable de *la Maladetta*, est aussi le plus élevé des Monts Pyrénéens, et qu'il a 1787 toises, ou 3482 mètres de hauteur absolue [2]. D'Orbessan qui, le premier, a fait connaître ce monument, n'avait lu que le premier mot de l'inscription qui y est gravée. On a sculpté une *patère* et un *præféricule* sur les faces latérales de cet autel.

69. On lit les mots SEX ARBORIBVS sur la principale face de celui-ci. En l'élevant, *Quintus Rufus Germanus* acquitta le vœu qu'il avait fait.

D'Orbessan [3] et Millin [4] ont publié ce monument avec peu d'exactitude; je l'ai donné de nouveau [5].

Selon Millin, il paraîtrait que *Germanus* aurait consacré cet autel à un bouquet d'arbres qui ombrageait sa maison, et qui lui paraissait devoir être l'asile de quelque Divinité champêtre. Nous avions combattu cette opinion, et de nouvelles découvertes ont démontré que, sous les noms de *Sex arboribus*, les *Convenæ* adoraient un Dieu particulier. Dans quelques inscriptions que j'ai recueillies, aussi dans le comté de Comminges, on lit en effet SEX ARBORI DEO [6]. Une patère et un præféricule ornent les petits côtés de cet autel, qui est en marbre blanc des Pyrénées, comme les précédens.

70. Un autel consacré au Dieu *Baicorix*, et découvert dans le 4.me arrondissement du département de la Haute-Garonne, a fait connaître ce Dieu gaulois, adoré autrefois par les *Convenæ*. Je possède deux autres monumens qui lui furent éle-

1 Du Mège, *Monumens religieux*, etc., 311, 312.
2 Du Mège, *Statistique générale des départemens pyrénéens*, I, 46.
3 Mélanges. III.
4 *Voyage dans les départemens du midi*. IV.
5 *Monumens religieux*, 320.
6 Ces inscriptions sont conservées chez l'auteur de cet Ouvrage.

vés. L'inscription gravée sur le côté principal de celui-ci est ainsi figurée :

BAICORI
XO DEO
VERNVS
SERANI....
V. S. L. M

Ce qui signifie, en restituant à la fin de la 4.me ligne la lettre F, initiale du mot *Filius :* « Au Dieu Baicorix, Vernus, fils de Seranus, a volontairement acquitté son vœu.

71. Le Dieu *Bæsert* était de même inconnu avant mes voyages dans les Pyrénées [1]. On peut le compter au nombre des Divinités topiques ou locales; il a en effet donné son nom à un petit territoire, entre les villages d'Huos et de Labroquère; ce canton est encore nommé *Basert.* Ce Dieu y possédait un temple où l'on accourait des lieux voisins et auquel on substitua, pendant le moyen âge, une chapelle dédiée à *Notre-Dame de Basert.* Ce fut le Gaulois *Harbelex,* fils de *Harsus,* qui éleva cet autel pour accomplir le vœu qu'il avait fait au Dieu *Bæsert.* Un sanglier est représenté sur l'une des faces du monument; une amphore est sculptée sur la face correspondante.

72. *Boccus,* autre Dieu adoré autrefois par les *Convenæ,* ou plutôt par les *Onobusates,* doit être placé parmi les Déités topiques. Il a donné son nom au petit village de *Bouccou* en *Nébousan,* où l'on a découvert l'autel placé sous ce numéro. Son culte ne s'est pas étendu à une très-grande distance de Bouccou, puisque c'est à Aulon, qui n'en est éloigné que de 11,000 toises, que l'on a trouvé celui qui a été publié dans le *Thesaurus,* d'après la copie donnée par Scaliger.

L'autel de *Boccus* est en marbre blanc, comme tous nos monumens de ce genre; des vases de sacrifice sont sculptés sur les petits côtés. L'inscription nous apprend qu'en élevant cet autel, *Marcus Valerius Fuscus* acquitta le vœu qu'il avait fait.

73. Les lieux voisins du *Pic de Gar,* montagne de l'ancien Comté de Comminges, dans la vallée de la Garonne et sur la

---

1 *Monumens religieux,* 348, 349, 350.

rive droite de ce fleuve, m'ont offert plusieurs autels consacrés à un Dieu nommé *Car* ou *Gar*. Le premier, placé sous ce numéro, présente l'inscription suivante :

D.... (Sans doute il faut restituer ici les
CARRI lettres EO et lire DEO).
GEMIN
VS SER
VTSLM
T. PROS
ON SER

74. Sur l'autel qui porte ce numéro, on lit DEO CARVNIO ; peut-être faut-il ne voir que le même Dieu sous les deux noms presqu'identiques que présentent ces autels, et y reconnaître le *Pic de Gar* ou de *Car*, déifié comme les *Montagnes* indiquées sur l'autel n.° 68 et le *Pic de Nethon* du même monument.

Plein d'érudition, animé du zèle le plus pur pour les progrès de l'archéologie et des arts dépendans du dessin, M. Millin a mérité l'honorable réputation dont il a joui pendant sa vie, et qui est attachée à son souvenir ; mais, il faut l'avouer, quelques-uns des ouvrages de ce laborieux écrivain se ressentent trop de la précipitation avec laquelle ils furent composés, et, dans le nombre, on doit remarquer sur-tout le *Voyage dans les départemens du midi de la France*. On peut remarquer des omissions essentielles, des erreurs graves dans chaque volume. Ce qu'il a dit sur une de nos Déités locales, nommée *Lahe*, a dû sur-tout exciter l'étonnement. M. Millin avait vu à Toulouse, chez le sculpteur F. Lucas, un autel dont l'inscription commençait par ces mots :

LAHE
PRO SALVTE
DOMINORVM

et il avait vu aussi, dans le Musée, l'autel placé sous le n.° 75, et sur lequel on lit : LAHE DEÆ. Cependant il n'était pas éloigné de croire que c'était le même personnage mythologique que le Dieu *Leherennus*, nommé ici *Laherennus* : « Ce qui fortifierait, disait-il, l'opinion de Keisler, qui croyait que ce Dieu était le même que le Dieu *Lahran* de la Thuringe. » Mais le

mot *Deæ* devait empêcher M. Millin de présenter des conjectures si peu probables. Ce mot prouve que le monument est consacré à une Déesse. Nous avons retrouvé quelques autres monumens qui lui furent élevés, et ce n'est point à Saint-Bertrand, au pied des Pyrénées, comme le croyait Millin, que ces marbres antiques ont été découverts, mais à Castelnau de Picampeau et à Francon, à près de dix lieues de Saint-Bertrand de Comminges.

L'autel dédié à la Déesse *Lahe*, et placé sous le n.° 75, est d'une très-belle conservation; une patère et un præféricule sont sculptés sur les faces latérales. Une couronne paraît sur le côté opposé à celui où l'on a gravé l'inscription [1]. Un tronc a été creusé très-anciennement dans la masse de cet autel.

76. Le Dieu *Leherennus* est depuis long-temps connu par deux inscriptions recueillies par Sirmond, et publiées par Gruter [2]. On asssure que ces monumens, trouvés dans le village d'Ardiége, 4.me arrondissement communal de la Haute-Garonne, ayant été enlevés par un curieux, furent placés sur un radeau qui se brisa contre un écueil. J'en ai recueilli quatre autres. Le premier, placé sous le n.° 76, est orné de vases de sacrifices sculptés sur les faces latérales. On lit sur le grand côté de ce monument une inscription qui nous apprend que *Mandatus*, fils de *Masuctus*, éleva ce monument au Dieu *Leheren*, pour acquitter le vœu qu'il avait fait. Cette inscription, et celles qui ont été données par Gruter, ne nous font point connaître spécialement la place que ce Dieu occupait dans la hiérarchie mythologique. La suivante nous offre, à ce sujet, une indication certaine.

77. Cet autel, dont les petits côtés ont aussi un præféricule et une patère, a été élevé pour accomplir le vœu fait par *Ingenus*, fils de *Siriccon*. Mais ici le mot *Leherenni* est précédé de *Marti*. Ainsi *Leherennus* était une épithète ou un nom topique de *Mars*, chez les *Convenæ*.

On a présenté beaucoup de conjectures sur le Dieu *Leheren*. Keisler [3] prétend que *Leherennus* est le même que *Lahran*,

---

1 Du Mège. *Monumens religieux* : 353, 354, 355, 356, 357, 358 et 359.
2 Pag. MLXXIV, 6, 7.
3 *Antiq. Septent.*

qui fut adoré dans la Thuringe. Selon M. Mongez [1], *Leheren* est peut-être la même divinité que *Nehanelia*; mais je dois faire remarquer en passant que *Leheren* est un Dieu et *Nehanelia* une Déesse. M. Baudouin de Maison-Blanche dit [2] en parlant des inscriptions de *Leheren*, rapportées dans l'*Encyclopédie* : « Elles sont évidemment romaines; mais cette divinité fut certainement empruntée des Gaulois, car *Lec'h er ren* n'est que le *lieu de la conduite, la pierre conductrice*. C'est le Dieu que César a pris pour Mercure, protecteur des voyageurs et du commerce. *Hujus sunt plurima simulachra hunc viarum atque itinerum ducem arbitrantur....* L'erreur sur Mercure me paraît d'autant mieux démontrée, que depuis l'adoption des Dieux Celtiques par les Romains, je ne connais aucune inscription à l'honneur de Mercure, protecteur des routes. Elles s'adressent uniquement à *Leheren* ou à *Lœva*, qui n'en diffère point. » L'opinion de M. Baudouin a été réfutée par M. Eloi Johanneau, qui a dit que « *Leheren* ne peut pas être composé de *Lec'h er ren*, lieu ou *pierre de conduite*, parce que ce nom ne convient pas à un Dieu. » Un savant Basque a cru reconnaître dans *Leheren*, en supprimant, il est vrai, deux lettres dans le nom de ce Dieu, « l'ancien, l'aîné, le premier, celui qui était avant tout : *Lehena, Lehenagocoa, Lehen.* » Mais, retrancher arbitrairement une partie des mots, est trop contraire aux règles admises dans la science des étymologies, pour que l'on puisse s'arrêter à cette opinion.

Le monument placé sous le n.° 78, montre d'ailleurs, comme le précédent, que le *Leherennus* des *Convenæ* et le *Mars* des Romains étaient une même divinité. Ce petit autel votif, acquis par la *Société Archéologique*, présente cette inscription :

DEO
LEHEREN
MARTI
BAMBIX
PVBL. L^IB
V. S. L. M

79 Millin a donné [3] d'une manière très-inexacte le dessin d'un autel votif qui était placé dans la collection de F. Lucas,

1 *Dict. d'Antiq.*
2 *Mémoires de l'Acad. celtique.*
3 *Voyage dans les Départemens du Midi.*

sculpteur Toulousain. La première ligne de l'inscription doit être lue ainsi : *Caius* FABIUS, *Caii Filius*. Mais le savant archéologue n'ayant pas examiné avec assez de soin le monument, voyait, au lieu des sigles C F, l'abréviation C I, et il écrivait : « Cette sigle peut se rendre par *Cilo*, nom qui a été porté par quelques branches de la famille *Fabia*. Ce *Cilo* était probablement client d'un de ces *Fabius*, et il avait pris, selon l'usage, en devenant citoyen Romain, le surnom de son patron *Montanus*. »

Les sigles étant telles que je les ai rapportées, il est évident que l'explication proposée dans le passage que je viens de citer ne peut être adoptée, et que l'on doit lire : *Caii Filius*.

« Au lieu de RDOSSI, qu'on lit à la troisième ligne, dit ensuite Millin, il faut peut-être lire F. DOSSI, fils de *Dossius*; mais il est plus probable que ce mot est la terminaison du nom d'une divinité topique, et qu'il faut lire : N... DOSSI, *Numini* DOSSI, à la divinité de DOSSUS. » Mais, d'après ce qui précède, on peut remarquer qu'il est impossible de lire F. DOSSI, fils de *Dossius*, puisque nous avons déjà eu les mots *Caii Filius*. On ne trouve pas d'ailleurs ici la lettre F, initiale de *Filius*, mais bien la lettre R parfaitement conservée. On ne peut pas lire non plus *Numini* DOSSI, car la lettre initiale du mot *Numini* n'existe pas sur le marbre.

En donnant, en 1814 [1], le dessin de ce monument, je disais qu'il fallait, ainsi que M. Millin, reconnaître dans les lettres RDOSSI, la fin du nom d'une divinité topique, que l'on ne connaîtrait peut-être jamais en entier. Mes craintes à ce sujet ont été vaines. En 1832, on a retrouvé un autel votif, placé dans la galerie sous le n.° 79, et qui porte l'inscription suivante :

ALARDOSSI
L. IVN. FVNVS
V. S. L. M

c'est-à-dire : « A Alardossus. Lucius Junius Funus a volontairement acquitté le vœu qu'il avait fait. »

---

1 *Monumens religieux.*

Il me paraît hors de doute que l'autel sur lequel on ne lit plus que la fin du nom de la divinité à laquelle il fut élevé, RDOSSI, est consacré à la même déité (ALARDOSSI), que l'autel du Musée. Ainsi ce dernier monument sert à restituer ce qui manquait au premier de ces marbres antiques.

80. C'est à une médiocre distance du lieu où l'on a retrouvé l'autel que nous venons d'examiner, qu'a été découvert celui qui est placé dans la galerie sous ce numéro; il fait connaître un autre Dieu Celte ou Aquitain, dont le nom n'est parvenu jusqu'à nous qu'à l'aide de ce monument. Une patère et un præféricule décorent ses faces latérales; sur la partie antérieure, on lit cette inscription jusqu'à présent inédite :

NARDOSIONI
....AVRVS
SOSIONNIS...
.... S. L. M

Le commencement du nom du particulier qui fit élever ce monument est presqu'entièrement oblitéré; il en est de même de la lettre V, qui commençait la dernière ligne formée des 4 sigles V. S. L. M., qui signifient, comme on sait, *Votum Solvit Lubens Meritò*.

La galerie des antiquités ne renferme que ce très-petit nombre de monumens consacrés à des Divinités gauloises. Mais il serait possible d'ajouter beaucoup à cette collection, sans sortir même des limites du département de la Haute-Garonne. Ainsi on pourrait y réunir six autels à *Abellion* [1], un à *Astoilunus* [2], un autre à *Arardus* [3], deux au Dieu *Iscitus* [4], un à *Boccus*, et d'autres aux Dieux *Edelat*, *Ele*, *Expercennius*, *Aherbelste*, *Idiatus*, *Illumber*, *Eteioï*, *Baicorrix*, *Sex-arboribus*, *Xuban*, *Fagus*, *Alcassi*, *Ageion*; aux Déesses *Lahe*, *Artéhe*, etc., etc [5]. Le Musée

1 Du Mège. *Monumens religieux* : 163, 194, 195, 196, 197, 198 *et seqq.*

2 Même ouvrage.

3 Même ouvrage.

4 *Ibid.*

5 Presque tous ces monumens sont placés dans le cabinet de l'auteur de cette Notice.

posséderait alors en ce genre la série la plus complète que l'on puisse former dans le Midi, et cette collection obtiendrait une importance qui ne saurait être contestée, puisqu'elle ferait connaître un grand nombre de faits ignorés, et une mythologie qui n'a pas laissé de souvenirs dans l'histoire.

MONUMENS ROMAINS.

AUTELS VOTIFS.

Le Midi de la France est couvert de monumens élevés pendant la domination des Césars. Néanmoins on a cru, pendant trop long-temps, que les villes d'Arles, de Nîmes et d'Orange possédaient seules des objets dignes d'exciter l'admiration, et de retracer le souvenir du culte et des arts des Romains. Mais cette erreur est dissipée. Les vallées du revers septentrional des monts Pyrénéens et les cités de la Novempopulanie ont conservé des marbres précieux qui, recueillis avec soin, jettent maintenant des clartés inattendues sur l'ancienne histoire de ces contrées. Nous allons examiner ceux qui ont été rassemblés dans le Musée de Toulouse.

81. Le culte de la *Mère des Dieux*, de la *Grande Mère* ou de la *Terre*, adorée aussi sous les noms d'*Ops*, de *Bérécynthie*, de *Rhée* ou de *Cybèle*, fut établi à Rome l'an 548 de la fondation de cette ville. Depuis long-temps l'image de cette Déesse était portée en triomphe dans les villes de la Phrygie, comme le modèle d'une admirable fécondité; les peuples la félicitaient d'avoir un grand nombre de Dieux pour enfans, et de pouvoir presser cent petits-fils sur son sein maternel [1]. La statue de cette Déesse n'était qu'une pierre informe, qui, selon quelques-uns, serait tombée du Ciel, ce qui pourrait faire croire que ce n'était qu'une de ces pierres bien connues maintenant sous les noms de *météorites*

1 ...... *Invehitur Phrygias turrita per urbes*
Læta Deum partu centum complexa nepotes.

ou d'*aérolithes*; d'autres disent que cette pierre avait été extraite du mont Agdus [1]. Les Romains ayant envoyé une ambassade vers le Roi *Attale* pour lui demander la statue ou la Pierre de la *Mère des Dieux*, obtinrent ce monument sacré qui fut transporté en Italie. Dans la suite, les Gaulois, confondus en quelque sorte avec les Romains, rendirent de grands honneurs à Cybèle. Ils promenaient son image à travers les champs et les vignes, sur un char traîné par des taureaux, espérant obtenir ainsi de cette Déesse la conservation des moissons et des fruits. Le peuple, dit Grégoire de Tours [2], chantait des hymnes religieux en accompagnant *Bérécynthie*, et formait des danses sacrées autour de son char. Beaucoup de monumens trouvés dans les Gaules attestent que son culte y fut en grand honneur; l'autel placé sous ce numéro, est un de ces objets. L'inscription gravée sur sa face principale, et que nous avons publiée en 1814 [3], annonce que ce marbre a été élevé à la *Mère des Dieux*, en accomplissement d'un vœu fait par *Cneius Pompeius Probus*, curateur ou intendant du temple de cette Déesse. Ce monument vient d'Alet, petite ville du département de l'Aude. Des vases sont sculptés sur ses faces latérales. Voici l'inscription qui couvre la face principale de cet autel.

MATRI DEVM
CN. POMP
PROBVS
CVRATOR TEM
PLI. V. S. L. M

82. Ce second autel, dédié à la *Mère des Dieux*, provient de *Lugdunum Convenarum*, ville antique qui occupait tout le territoire qui forme aujourd'hui la ville et le faubourg de Saint-Bertrand de Comminges, et le village de Valcabrère. Ce beau monument avait été transporté à Labroquère, qui n'en est éloigné que d'un kilomètre. Un præféricule est sculpté sur l'un des petits côtés : une patère à manche paraît sur l'autre. Des branches de chêne ornent la partie supérieure de l'autel. *Apollodore* 4 dit que le chêne était

---

1 Arnob. *contr. gentes.* lib. II.
2 *In vit. S. Simpl.*
3 *Monumens religieux*, 138.
4 *De Deor. lib. III.*

consacré à *Rhea*. L'inscription gravée dans le panneau de la face principale nous apprend qu'*Antonius Flavius Athenio* éleva cet autel pour accomplir le vœu fait par son épouse *Sabina*, fille de *Sabinus*.

MATRI DEVM
A.FLAVIVS
ATHENIO
EX VOTO
SABINAE.SABIN.F
VXSORIS

Les personnages mentionnés dans l'inscription gravée sur ce monument, habitaient sans doute *Lugdunum Convenarum*· c'est dans les ruines de cette métropole qu'on a retrouvé ce marbre antique. Une inscription qui existait à Rome, a conservé le souvenir d'un particulier qui portait aussi les noms de *Flavius Athenio* [1].

83. Le Dieu dont le culte a laissé le plus de monumens dans la Novempopulanie est sans aucun doute Jupiter, honoré des épithètes de *très-bon* et de *très-grand*. De nombreux autels votifs qui lui furent consacrés sont chaque jour arrachés à la terre qui les recelait depuis seize siècles peut-être.

Gruter a rapporté plusieurs inscriptions qui indiquent le culte rendu autrefois à ce Dieu par les habitans de *Lugdunum Convenarum ;* mais presque tous ces monumens sont perdus. D'autres ont été découverts depuis, et dans le nombre on doit distinguer le bel autel placé sous ce numéro. Des vases d'une forme élégante sont sculptés sur les faces latérales. L'inscription est bien conservée ; on peut la traduire ainsi : « *A Jupiter très-bon et très-grand, Lucius Pompeius Masclinus* a acquitté de bon gré le vœu qu'il *avait fait*. » En voici le texte original,

I. O. M
L. POMPEIVS
MASCLINVS
V. S. L. M

84. Les lieux voisins de la petite ville de Saint-Béat ont fourni plusieurs monumens importans. Là existent encore, au pied

1 *Thesaurus.*

de la montagne de Rie, les carrières où, à l'époque de la domination romaine, on fabriquait des autels votifs et des urnes. Dans l'une d'elles, nommée *le Mail de las higuros*, on voit quelques figures grossièrement ébauchécs. C'est, à ce que l'on peut croire, dans l'une de ces carrières qu'a été façonné l'autel votif placé sous ce nùméro. Le marbre dont il est formé, comme tous ceux qui proviennent de Saint-Béat, ou de la montagne de Rie, a perdu par l'effet du temps l'éclatante blancheur qu'il offrait sans doute lors de son extraction. Neuf lignes sont gravées sur la face principale; elles étaient encore inédites.

I. O. M
PRO SALVTE ET
REDITV. PETRONIÆ
MAGNAE. FORTV
NATVS. ACT. ARAM
CVM. HOSTIA FECIT
ITEM PRO SALVTE SV
A. ET SVORVM OMNIVM
V. S. L. M

On voit que cet autel fut élevé par Fortunatus, en accomplissement d'un vœu à Jupiter très-bon et très-grand, pour la conservation ou la santé et le rctour de Petronia Magna, et aussi pour la conservation de Fortunatus et de tous les siens.

Ce beau monument était placé dans la maçonnerie de l'autel de l'église de Marignac, et il en a été retiré d'après la demande de la Société Archéologique du Midi, et par les soins de M. Victor Cazes, de Saint-Béat, correspondant de cette Académie.

85. Autel consacré au *Soleil* et à la *Lune*, à *Isis Victorieuse* et à *Isis Reine*, par *Caius Aurelius Secundus*. Ce petit monument fut découvert dans le village de *Lunax*, situé dans le 4.me arrondissement du département de la Haute-Garonne [1]. Sur la face principale on lit cette inscription :

SOLI
ET LVNAE
C. AVREL
SECVNDVS
V. S. L. M

1 Du Mège. *Monumens religieux*, 158.

Sur l'un des petits côtés on voit ces mots : ISIDI VICTRICI, et sur l'autre ISIDI REGINæ.

Suivant les systèmes théogoniques créés vers l'époque de la décadence du Polythéisme, le *Soleil* n'était pas différent d'*Osiris*, de *Sérapis*, de *Mythras*, de *Pluton*, d'*Atys*, d'*Ammon*, d'*Adonis*, etc. *Martianus Capella* avait dit, dans un hymne adressé au *Soleil* : « L'univers t'invoque sous des dénominations différentes :

Sic vario cunctis te nomine convocat orbis. »

Nonnus, de Panopolis [1], dans son Poème des *Dionisiaques*, s'écrie en invoquant le *Soleil*, « Roi des astres et Père du monde, sur les bords de l'Euphrate, on te nomme *Bélus*; dans la brûlante *Libye*, on t'appelle *Jupiter-Ammon*; sur les rives du Nil, *Apis*; *Saturne*, chez les Arabes; *Jupiter*, dans l'Assyrie.... O Dieu puissant, soit que l'on doive te considérer comme le *Sérapis* des Egyptiens, ou comme *Mythras*, ou *Helios* de Babylone, ou *Apollon* de Delphes, ou *Esculape* qui chasse les maladies, ou *Ether*, ou *Astrochyton*, daigne entendre ma voix !... »

86. Autel consacré à *Minerve* par *Marcus Attius Sabinianus*.

Ce monument a été trouvé à Saint-Guiraud, village du comté d'Astarac, actuellement du département du Gers [2]. Quatre colonnes à cannelures torses furent découvertes auprès de ce monument. Elles avaient peut-être fait partie d'un ædicule ou d'un petit temple dans lequel Sabinianus avait placé l'autel désigné sous ce numéro.

Le culte de Minerve fut célèbre dans la Gaule entière, et Toulouse se distingua par les hommages qu'elle lui rendit. Si les restes de sculptures découverts dans la Garonne appartiennent au temple que Pallas avait dans nos murs, on peut affirmer que son architecture était grandiose, et ses décorations magnifiques. L'amour des lettres et des arts dut ajouter encore, dans la vieille métropole des Tectosages, à la vénération qu'on avait pour cette Déesse que les anciens regardaient, ainsi que le dit Callimaque, comme se plaisant aux fracas des armes et des chars, et s'attachant à renver-

1 *Dyonisiac.*

2 D'Orbessan, *Mélanges historiques et critiques*, II, 356, 357. Du Mège, *Monumens religieux*, 230.

ser les murs des forteresses [1], mais qu'ils représentaient aussi comme présidant aux plus nobles études. Dans l'antiquité Toulouse a été surnommée la Ville Palladienne [2], et elle s'honore encore de cette épithète. Il est même digne de remarque que jusqu'à présent Toulouse a été représentée sous les formes de Minerve, par tous les sculpteurs et les peintres.

87. Cet autel est, comme le précédent, consacré à Minerve; mais on ne lit plus qu'avec difficulté l'inscription gravée sur la face principale :

I..INERVAE
......I E......
LE ...F
...S. L. M

Les sigles de la dernière ligne expriment la formule ordinaire, *Votum Solvit Lubens Merito*. Des vases de sacrifice sont sculptés sur les petits côtés du monument.

88. Autel élevé aux *Dieux des Montagnes*, à *Diane* et à *Silvain*.

On ne lit pas aisément l'inscription gravée sur cet autel, presqu'entièrement noirci par le temps. Placé d'abord sur l'*Artigue de Salabre*, petite montagne voisine de celle de *Tous*, et environnée de celle d'*Onéide*, de *Cot de l'Aouet*, *des Flaüts*, de *Nerepugn* et d'*Areign*, il recevait encore, il n'y a que peu d'années, les hommages des habitans des vallées voisines. Ce culte rendu aux génies protecteurs des hauts-lieux, est un des restes de cette antique religion, dont le Christianisme n'a pas encore en cet instant effacé toutes les

---

1 Ἔξιθ', Ἀθαναία περσέπτολι, Χρυσεοπήληξ,
Ἵππων καὶ σακέων ἀδομένα πατάγῳ.

2 *Marcus* PALLADIÆ *non inficienda* TOLOSÆ
Gloria, quam genuit pacis alumna quies.
MARTIAL.

Te sibi PALLADIÆ *ante tulit toga docta* TOLOSÆ.....
PALLADIÆ *primum toga te venerata* TOLOSÆ.
AUSON.

PALLADIAM *implicitis manibus petiere Tolosam.*
SIDON. APOLL.

traces dans nos montagnes. Naguères les bergers s'approchaient avec respect de cet autel antique qu'ils nommaient la *Pierre de Tous* : « Malheur, disaient-ils, dans leur langage énergique et pittoresque, malheur à celui qui porterait une main sacrilége sur ce marbre! La foudre frapperait cet impie. » On sait que, dans le 13.me siècle, les peuples du Conserans avaient une vénération profonde pour Diane, dont le nom est inscrit sur notre autel. Cette déesse fut toujours comptée parmi les Déités des montagnes. Le poète Callimaque fait adresser par *Diane* cette demande à *Jupiter* : « O mon père!... cède-moi les montagnes. Je ne demande qu'une ville à ton choix; *Diane* rarement descendra dans les villes : j'habiterai les monts, et n'approcherai des cités qu'aux momens où les femmes, en proie aux douleurs de l'enfantement, m'appelleront à leur aide. » *Sylvain*, qui est associé ici à *Diane*, était le Dieu des forêts; il était aussi compté parmi les Divinités agrestes :

..... Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

J'ai publié plusieurs fois cet autel [1]. Sur la partie supérieure en dessus de la corniche, on remarque un x ou une sorte de *Tau* et un c. Le premier caractère tracé avec quelques variations de forme, se retrouve sur plusieurs monumens du polythéisme que j'ai découverts dans nos montagnes, et j'ai cru y reconnaître une sorte de consécration chrétienne, une marque qui indique que ces objets sont arrachés aux superstitions païennes et dédiés au vrai Dieu. Sur le fust de l'autel on voit les caractères suivans :

DIS MONT
ET SILVANO
ET DIANÆ
I. P. P. V. S. L. M

Le particulier qui éleva cet autel est désigné par les sigles I. P. P. Il paraît d'abord assez aisé de suppléer à ce qui manque pour avoir les noms de ce personnage; mais comme on

1 *Monumens religieux*, 302, 303. *Mémoires de la Société Archéologique*. I, 13.

peut trouver pour chaque lettre initiale plusieurs noms différens, il serait au moins inutile d'essayer la restitution de ceux du dévot Aquitain qui plaça ce monument sur les rochers de *Tous*. Les quatre lettres qui terminent l'inscription signifient, comme je l'ai dit plusieurs fois, *Votum Solvit Lubens Meritò*.

89. Cet autel, consacré à Diane, est depuis long-temps connu par mes recherches. La dernière ligne de l'inscription qui occupe le devant ou la face antérieure est presque entièrement mutilée et ne peut être rétablie.

On croirait d'abord qu'il est possible de retrouver l'épithète d'*Auguste* à la seconde ligne. Gruter et beaucoup d'autres collecteurs d'inscriptions, en rapportent en effet où l'on donne cette épithète à Diane. Mais on s'aperçoit bientôt que les trois lettres qui forment cette ligne A. V. G, sont séparées l'une de l'autre par des points et que chacune est l'initiale d'un mot particulier. On voit d'ailleurs, non pas un G, mais un C à la fin. Il faut donc chercher une autre explication.

D'après les anciens monumens, on donnait souvent à Diane l'épithète d'*Auguste* et c'est ce qu'indique ici la lettre A.

Le V, qui vient ensuite, indique ou la qualité de *Vierge*, ou le mot *Victrici*.

Elle est nommé *Vierge* dans un grand nombre d'inscriptions. Callimaque [1] fait adresser à Jupiter, par Diane, encore dans l'enfance, cette prière : « Accorde, ô mon père, accorde à ta fille de rester toujours *vierge.* »

Δός μοι παρθενίη αἰώνιον, ἄππα, φυλάσσειν.....
etc.....

Des inscriptions donnent aussi à Diane l'épithète de *Victricis*.

Le C qui termine la ligne est sans doute le caractère initial du mot *Cœlesti*. Le surnom de *Cœlestis* convient parfaitement à Diane. On le retrouve d'ailleurs sur plusieurs monumens qui lui sont consacrés.

La troisième et la quatrième ligne contiennent les noms

---

1 *Hymn.*

du particulier qui éleva le monument, *Lucius Pompeius* ou *L. Pomponianus Paulinianus*.

90. L'autel placé sous ce n.° provient du village de la Broquère, situé en face des ruines de *Lugdunum Convenarum*. L'inscription est ainsi conçue :

DEO APOLLI
VOTVM PO
SVIT

Le nom de celui qui consacra le monument n'est point inscrit sur ce marbre, et comme il y avait de la place pour graver deux caractères à la fin de la première ligne et pour former ainsi le mot *Apollini*, j'ai cru [1] que cet autel pouvait appartenir à l'une de ces Déités locales, celtiques ou aquitaniques, dont on retrouve en si grand nombre les autels dans nos contrées. Mais comme aussi les inscriptions que l'on découvre journellement dans la Novempopulanie offrent souvent quantité de fautes de langage, et de la négligence dans la contexture des lettres, on pourrait attribuer à l'oubli ou à l'incurie du graveur, l'absence de la dernière syllabe du nom d'Apollon sur ce marbre. La forme de plusieurs des caractères indique un temps assez bas, et l'on pourrait croire que cet autel ne date que des dernières années du polythéisme.

91. Autel élevé pour accomplir un vœu à *Hercule Illunnus d'Andose*, par *Cneius Pompeius Hyla*, affranchi de *Cneius Pompeius*. Cet autel était placé autrefois dans l'enceinte fortifiée de Narbonne, et l'on ne pouvait lire que l'une des inscriptions qui y est gravée ; l'autre était cachée par la maçonnerie. On voit sur l'une des faces, et en relief, la massue d'*Hercule* et la peau de lion. Sur le côté correspondant est une coupe ou cratère d'où s'échappent des feuilles de peuplier. Le P. *Montfaucon* [2] a traduit ainsi l'inscription qui est gravée sur le côté de l'autel que l'on aperçoit en entrant dans la galerie. « *Cneius Pompeius Hyla* affranchi de *Cneius*, a accompli de son bon gré le vœu qu'il avait fait à *Hercule*

1 *Monumens religieux*, 173.
2 *Antiquité expliquée*, II. part. I. 251. pl. CIV.

Illunnus d'Andose [1]. » L'autre inscription peut l'être en ces termes, suivant le même archéologue : « Le dieu *Hercule invincible.* Il a fait de ses propres deniers une statue d'argent du poids de douze livres. »

DEVS HERCVLIS
INVICTVS
SIGNVM
ARGENTEVM
P. P. XII. DE SVA
PECVNIA FE
CIT

« Pour trouver un sens dans cette dernière inscription, ajoute le savant Bénédictin, il faut mettre un point après le mot *invincible*, et joindre, *il a fait de ses propres deniers*, etc, à l'inscription précédente : c'est *Cneius Pompeius Hyla*, qui, pour accomplir son vœu, a fait de ses propres deniers cette statue. Sclon la manière ordinaire d'abréger les incriptions, les lettres PP. XII, doivent s'expliquer *de douze pieds ;* mais c'est une chose si extraordinaire, qu'une statue colossale d'argent de douze pieds de haut..... que je ne sais si on n'aimera pas mieux lire : *Pondo duodecim librarum*, du poids de douze livres. »

Ce marbre étant encastré dans l'une des courtines de l'enceinte fortifiée de Narbonne, on ne voyait qu'une seule inscription : DEVS HERCVLIS, etc., l'autre étant, comme je l'ai dit, cachée par la maçonncrie. M. de Caulet-Graignague acheta cet autel et le fit transporter à Toulouse.

92. Ce petit autel, trouvé dans les anciens remparts de Valcabrère, fut dédié par *Bihoxus*, à Hercule invincible, ainsi que l'annonce l'inscription gravée sur ce monument, et qui était encore inédite :

HERCVL
I INVICT...
BIHOXVS EX VO
TO POSVIT

1 Voici cette inscription :

CN. POMPEIVS
CN. L. HYLA
HERCVLI
ILVNNO. ANDOSE
V. S. L. M

93. Un autre autel, en marbre blanc comme les précédens, et consacré aussi à Hercule, a été trouvé chez M. Cénac, juge au tribunal de Mirande, dans le domaine de Saint-Elix, sur les bords de la petite Baïse. Il a été décrit et expliqué par M. d'André, membre résidant de la Société Archéologique du Midi [1], et offert par celui-ci à cette Société; il est maintenant placé dans la galerie des Empereurs.

Des vases de sacrifices sont sculptés sur les petits côtés. La face principale contient cette inscription :

HERCVL[I]
TOL[I] ANDOSSO
INVICTO
PRIMIGENIVS
SEMBI FIL
V. S. L. M

Dans sa savante Dissertation, M. d'André examine d'abord si le surnom de *Toliandosse*, donné ici à Hercule, ne se compose point de deux mots, et si, en séparant *Toli* de *Andosse*, on ne trouverait pas un rapprochement précieux avec ce que l'on a vu sur l'autel placé au n.° 91, et où on lit *Herculi.... Andose*. Mais il se détermine à ne voir dans *Toliandosse* qu'un nom local du Dieu auquel ce monument est consacré. Ce serait celui du point où ce dernier a été trouvé, et où, pendant le moyen âge, on vit prospérer un monastère.

Le nom de Primigenius, qui accomplit le vœu d'après lequel ce marbre fut élevé, est, comme l'observe M. d'André, connu par les inscriptions. Il était fils d'un Aquitain nommé Sembus. La base du monument ne subsiste plus.

94. Nous avons vu sur l'autel rapporté sous le n.° 88, le culte de Silvain associé à celui de Diane et des Dieux des montagnes. L'autel que nous examinons en ce moment fut aussi consacré à Silvain; mais l'inscription est, sauf la première ligne, presqu'entièrement illisible. Celle-ci est ainsi conçue :

SILVANO DEO ET....

On voit par la conjonction ET placée à la fin, que le nom d'une autre divinité était indiqué sur cet autel; mais la nature de la

---

1 Tom. 1.

brèche qui le compose a occasionné l'oblitération des nombreux caractères qui y furent gravés. Cette brèche est celle de la carrière de la *Penne Saint-Martin*, près de Saint-Béat ; carrière immense, et d'où l'on pourrait tirer facilement des colonnes de 50 pieds de hauteur. De grands travaux y ont eu lieu à l'époque romaine, et l'on retrouve à Saint-Bertrand ou *Lugdunum Convenarum*, à Martres ou *Calagorris*, à Toulouse, etc., de nombreux fragmens de cette matière. On peut juger de son effet monumental en examinant les quatre piédestaux qui supportent des candelabres sur la place du Capitole. Mais, malheureusement, cette brèche ne peut supporter les effets des agens physiques. A Saint-Bertrand, le tronçon de colonne formé de brèche de la *Penne Saint-Martin*, et que l'on voit dans le cloître, est entièrement criblé de cavités profondes. Les parties blanches, plus dures que les autres, ont seules résisté. Par un effet semblable, l'inscription de l'autel placé sous le n.° 94 a été presqu'entièrement détruite.

Ce monument a de très-belles proportions. Il était, comme celui de Jupiter, indiqué sous le n.° 84, enfoui dans le massif de l'autel de l'église de Marignac.

95. Selon les antiques doctrines des peuples, chaque contrée était sous la protection d'un Génie particulier, et de là naquirent les divinités locales que j'ai fait connaître. Les Romains crurent aussi qu'il y avait dans chaque lieu une déité protectrice. Tertullien dit que chaque peuple, chaque ville a sa divinité tutélaire. Enée, après avoir ceint son front d'un rameau vert, invoque *le Génie du lieu,* et la Terre, la première des divinités :

> *Sic deindè effatus frondenti tempora ramo*
> *Implicat*, et geniumque loci, *primamque deorum*
> *Tellurem.*

Les nombreuses inscriptions où l'on trouve ces mots : *Genio loci.... Jovi optimo maximo et Genio loci*, prouvent que cette croyance était très-répandue. Sous le nom de *Tutele*, les anciens adoraient tantôt une Déesse et tantôt un Dieu. C'est ce que l'on peut manifestement conclure de quelques inscriptions rapportées par Gruter [1].

---

1 *Thesaurus.*

Celle qui est gravée sur l'autel conservé dans le Musée est ainsi conçue :

TVTELAE
LOCI HVIVS
TITVLENVS
V. S. L. M

Ce monument a été retrouvé dans un lieu voisin de l'antique *Elusa*, actuellement Eause, ancienne métropole de la Novempopulanie. Sa conservation est parfaite.

96. Les *Thermes Onésiens* qui, selon Strabon [1], auraient existé chez les *Convenæ*, ont quelquefois été confondus avec les *Aquæ Convenarum*, qu'il faut placer à *Capvern* [2], et aussi avec les bains d'Encausse. J'ai, le premier, montré ailleurs [3] que les plus grandes probabilités se réunissaient pour déterminer la position de ces thermes à Bagnères-de-Luchon. Les monumens que l'on a trouvés dans ce lieu annoncent qu'il jouissait d'une haute célébrité, et que la reconnaissance y éleva un grand nombre d'autels aux *Nymphes Naïades*, Déités tutélaires de ces lieux. L'un de ces autels, placé sous ce numéro, est orné d'une patère et d'un præféricule : l'inscription indique l'accomplissement volontaire d'un vœu fait aux *Nymphes*, par *Valeria Hellas.*

97. Cet autel, dont les formes sont moins élégantes que celles du précédent, a été aussi dédié aux *Nymphes Naïades.* Une femme nommée *Cassia Touta*, née dans la contrée possédée par les *Segusiani*, peuples de la Gaule celtique, fit faire ce monument pour acquitter le vœu qu'elle avait fait.

98. Autel dédié aux Nymphes de Luchon. L'inscription gravée sur la face principale est presque entièrement effacée.

99. Sous ce numéro on a placé plusieurs petits autels découverts à Bagnères-de-Luchon, comme les précédens.

Avant les admirables travaux de M. d'Etigny, intendant

---

1 Των Ονησιων τερμα. *Geogr. liv.* IV. 190.

2 *Monumens religieux des Volces Tectosages, des Garumni et des Convenæ*, 97 et suivantes.

3 *Ibid.* et *Statistique générale des départemens Pyrénéens*, tom. 1, 272. 11, 49 *et seqq.*

d'Auch et de Pau, on ne parvenait à Luchon qu'en suivant les traces d'une voie Romaine qui, de *Lugdunum Convenarum*, s'étendait jusqu'à ces Thermes, aujourd'hui si célèbres. Des restes de colonnes milliaires, épars çà et là, indiquaient, il n'y a pas plus de vingt ans, cet ancien chemin; il doit en exister encore un fragment dans la chapelle à demi ruinée de Burgalaïs, à la droite de la route actuelle. On lit sur ce marbre le mot abrégé IMP... En 1807, M. le docteur Sengès m'a montré à Bercugnas, non loin de l'église, un autre fragment de colonne milliaire, sur lequel on lisait encore, en très-beaux caractères, les mots ITER RESTITVIT. Le commencement de l'inscription où devait se trouver le nom de l'Empereur qui avait fait refaire la voie, n'avait pas été retrouvé; il en était de même de la partie inférieure de la colonne. Ce chemin était un des nombreux rameaux que jetait, dans toute la Novempopulanie, la voie *Ab Aquis Tarbellicis Tolosam;* et c'est par l'un de ces chemins qui ne sont point indiqués dans les anciens *Itinéraires*, que l'on parvenait aussi à Bagnères-de-Bigorre, où des monumens attestent encore la présence des Romains, bien que l'indication de ce lieu ne se retrouve pas plus dans les écrits des anciens que celles de ces Thermes si nombreux qui, dans l'isthme que pressent les deux mers, avaient été construits avec magnificence sous la domination des Césars. On ne retrouve en effet presque rien à ce sujet dans les géographes anciens. Ces auteurs se taisent; mais les monumens attestent encore l'existence de nos anciens Thermes, et le témoignage de ces vieux marbres inscrits ne saurait être contesté.

Après avoir déterminé la place des *Thermes Onésiens* à Bagnères-de-Luchon, je ne dois pas oublier de rappeler ici que le nom de *Luchon* paraît évidemment dérivé de celui du Dieu *Lixon* qui y était adoré. Parmi les nombreux monumens découverts dans cette ville, on remarqua surtout un autel consacré au génie du lieu, et sur lequel on lisait :

LIXONI
DEO
FAB. FESTA.
V. S. L. M [1]

1 Ce marbre, cité par Richard et Bayen, *Recueil d'observations de Médecine des hôpitaux militaires*. II, 612 et seqq., et aussi par d'Orbessan,

100. Débris d'un autel votif découvert dans le village d'Ardiége. Le personnage qui l'éleva se nommait *Lucius Valerius Campanus*.

101. Sous ce n.°, on a placé le fragment d'un autel votif trouvé à Valcabrère, et la partie supérieure d'un autre qui provient de Larivert, lieu situé près de Saint-Béat, en Comminges.

102. Ce bel autel, consacré aux Dieux Mânes, fut découvert durant le 17.e siècle, à Martres, sur le sol où existait *Calagorris* des *Convenæ*. Il avait été transporté à Rieux, par ordre de M. Ant.-Fr. de Bertier; mais il aurait été détruit pendant la révolution, si feu M. de Thomas, habitant de cette ville, ne l'avait retiré du milieu des ruines du palais épiscopal.

La divinité des Mânes, quoique rejetée par quelques philosophes de l'antiquité, fut généralement reconnue par les peuples. Un monument sépulcral publié par Gruter et par le Baron de Labastie, donne les détails suivans sur l'état d'une âme après la mort, ou sur les Mânes, selon l'opinion la plus répandue.

« Tu n'es point morte, ô Proté! mais seulement tu habites des lieux plus agréables que ceux où s'écoula ton existence. Tu es au sein des plaisirs, dans les îles fortunées. Exempte de tous les maux, tu te livres à la joie sur les tendres fleurs qui naissent dans les champs Elyséens. Tu ne crains plus, ni les chaleurs de l'été, ni la froidure de l'hiver. Ta santé ne saurait être altérée. Tu n'es sujette ni à la faim, ni à la soif. La vie humaine n'a plus rien de désirable pour toi, puisque tu vis sans chagrin et sans inquiétude dans une lumière toujours pure et voisine de l'Olympe radieux. »

Mélanges historiques. 11, et encore dans les *Monumens religieux*, 345, fut recueilli d'abord par M. l'abbé Seguin. Il passa ensuite dans le beau cabinet de M. l'abbé de Tersan, mort à Paris il y a peu d'années.

STATUES ET TORSES

EN MARBRE, EN BRONZE ET EN PIERRE,

REPRÉSENTANT DES DIVINITÉS GRECQUES OU ROMAINES.

103. Le culte de Jupiter était, comme je l'ai dit, en grand honneur dans l'Aquitaine. Voici un autre monument de ce culte. La statue, indiquée sous ce numéro, est en pierre, et a été découverte à Auch, il y a peu d'années, et presque sous mes yeux, dans cette portion de l'antique *Climberris*, qui s'étendait sur la rive droite du Gers. C'est là que, chaque jour, on retrouve dans les jardins et dans les champs, et quelquefois presqu'à la surface du sol, des statues, des bustes, des inscriptions, des autels, de nombreuses médailles et des monumens de tout genre, en or, en bronze, en marbre et en terre cuite, et des mosaïques que l'on abandonne à la destruction.

Cette statue de Jupiter donnerait, par ses formes, une assez mauvaise idée du talent des sculpteurs Aquitains sous la domination Romaine, si un grand nombre d'autres monumens ne démontraient que les arts dépendans du dessin furent cultivés avec beaucoup de succès dans la Novempopulanie. Le Dieu est assis. La foudre est dans sa main gauche. La droite, qui tenait sans doute la haste pure, ne subsiste plus. Un aigle est à la gauche du siége. Un bas-relief qui faisait partie du socle, ou du stylobate sur lequel reposait autrefois la statue, représente Ganymède; c'est ainsi qu'on le voit souvent sur les pierres gravées, nourrissant de nectar et d'ambroisie l'aigle de Jupiter [1].

104. Petite statue du même Dieu. Quoique le bras droit ait été mutilé, on s'aperçoit qu'il était élevé; peut-être tenait-il la foudre. On assure que ce monument provient de la petite ville de Caraman, située en Languedoc, à environ cinq lieues de Toulouse. Mais l'antiquité de ce bronze est suspecte.

On a déjà indiqué un autel provenant de l'ancienne ville de *Calagorris des Convenæ*. La grandeur des découvertes qui ont eu lieu sur ce point, impose l'obligation de donner quelques détails sur cette ancienne ville.

---

1 Hauteur de la statue assise et du bas-relief, 1,27 c.

L'un des plus célèbres Pères de l'église, saint Hiéronyme, dans un ouvrage contre l'hérésiarque Vigilantius, nous apprend que ce dernier avait reçu le jour à *Calagurris* ou *Calagorris* des *Convenæ*.

L'*Itinéraire* d'*Antonin* place sur la route *ab Aquis Tarbellicis Tolosam*, une station nommée *Calagorgim*. Selon l'indication de l'Itinéraire, on doit la retrouver à vingt-six milles (M. P. XXVI.) de *Lugdunum Convenarum* ou de Saint-Bertrand; et cette distance portée du centre des ruines, ou des substructions de monumens, dans la ville basse, au centre des indications d'édifices, à Martres, dans le quartier de *Chiragan*, conduit sur le point exact où l'on a fait l'une des découvertes les plus remarquables dont l'archéologie méridionale ait pu s'honorer.

Je n'ignore pas que Danville [1], prévenu de l'idée qu'il ne fallait compter que des lieues gauloises dans toute la Novempopulanie, a cru pouvoir fixer la position de *Calagorris* à Cazères. Mais outre que la distance serait trop grande en lieues gauloises, il faut remarquer que si on comptait des lieues sur la voie *ab Aquis Tarbellicis Tolosam*, on introduirait dans cette portion de la géographie de la Gaule un tel désordre, qu'il faudrait déplacer toutes les villes, toutes les stations connues. En effet, si aux propres termes qui indiquent des milles dans l'*Itinéraire*, on substituait des lieues gauloises, on aurait pour la distance entre *Lugdunum* et *Tolosa*, 72 de ces lieues ou 81,648 toises, tandis que la véritable distance n'est que d'environ 54,000, ce qui fait presqu'exactement les 72 milles romains, manifestement indiqués par l'Itinéraire. Si à cette preuve numérique on veut en ajouter une autre, que l'on suppose, soit *Aquæ Siccæ*, en conservant le texte de l'Itinéraire, soit *Vernosolem*, en opérant une correction dans ce texte, à seize lieues gauloises de *Calagorris*; en comptant ensuite vingt-six lieues de ce point à *Lugdunum*, il en résultera 42 lieues entre la première et la dernière position, ce qui fournira 47,628 toises, et ainsi la ville de *Lugdunum* sera rejetée à 16,876 toises au delà des champs que ses ruines occupent encore, c'est-à-dire, entre les *Aquæ Convenarum* et *Oppidum Novum*.

---

1 *Notice de la Gaule*, au mot *Calagorris*.

C'est à Chiragan, au point exact où vient se terminer l'espace indiqué entre *Lugdunum* et *Calagorris*, au milieu de murs élevés et de ruines entassées, que l'on découvrit en 1634 plusieurs monumens très-remarquables, que M. de Bertier, évêque de Rieux, fit placer dans les murs de l'orangerie de son palais. Ces objets furent décrits par Lebret [1] et vus depuis par M. Lancelot, membre de l'Académie des Inscriptions [2]. Depuis ces découvertes on a retiré de ce sol beaucoup d'autres marbres précieux : et j'ai pu recueillir à Auch deux belles têtes impériales qui proviennent de Martres et qui sont actuellement dans le Musée. En 1814 je priai, mais vainement, l'Administration d'entreprendre des fouilles. Huit ans après, M. le Maire de Martres reçut l'invitation de surveiller les travaux agricoles qui, chaque année, produisaient de nouvelles découvertes. En 1826, la rencontre d'un grand bas-relief représentant Sérapis, et de quelques médaillons en marbre, montra toute la richesse archéologique de ce lieu. Des fouilles commencées alors et qui ont duré pendant près de trois années, aux frais de la ville de Toulouse, ont produit la découverte d'une immense série de beaux monumens. Ce coin de terre, livré depuis long-temps à l'oubli, acquit alors une nouvelle gloire ; et, comme d'autres, nous avons pu dire : « Les ruines avaient couvert le sol. Les descendans de ceux qui avaient péri dans les décombres, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers...... Un jour on bèche, on enfonce la pioche plus avant, quelque chose résiste; c'était une ville [3].

105. Cette charmante statue de Diane, en marbre grec, porte de longs vêtemens. Un carquois était placé sur son dos : on en voit encore les vestiges ; la tête et les bras n'ont pas été retrouvés.

Il existe plusieurs figures de Diane ayant aussi une longue tunique, et dans le nombre on en peut citer une qui était conservée à Venise, et beaucoup d'autres parmi lesquelles il faut distinguer celle qui existe à Paris dans la salle qui porte le nom de cette Déesse. L'attitude de cette dernière, qui a souvent été répétée par les anciens, prouve, ainsi que le dit M. de Clarac [4],

1 Lebret, *Lettres diverses*, 120 *et seqq.*
2 *Mémoires des Belles-lettres.*
3 Dupaty, *Lettres sur l'Italie.*
4 *Description du Musée royal des antiques du Louvre*, 89.

que cette statue est l'imitation de quelque original célèbre. Sur un bas-relief choragique de la *Salle de la Pallas*, n.° 300, Diane porte une robe longue et un manteau, costume qui, dans les figures moins anciennes peut caractériser la Déesse de la nuit [1]. Dans la *Salle de l'Aruspice*, on voit en effet un bas-relief qui représente Diane conduite par trois Amours vers Eudymion endormi, et cette Déesse porte une longue robe qui cache ses pieds. Enfin, dans la *salle d'Hercule et Télèphe*, la statue de Diane, connue pendant long-temps sous le nom de la *Zingarella*, a une longue tunique à manches courtes, et, comme dans la figure de notre Musée, des trous aux épaules indiquent qu'elle portait un carquois. Elle fut trouvée à Martres en 1830. Hauteur 0, 67 c.

106. Cette autre statuette représente Diane; elle est en marbre comme la précédente; mais elle ne provient pas des fouilles faites dans les champs de *Calagorris*. La Déesse est vêtue de la *Xistis* ou habit de chasse: elle court. Ses pieds étaient recouverts par des cothurnes; un chien est placé près d'elle, un carquois paraissait sur ses épaules. Callimaque [2] nous montre Diane encore dans l'enfance, et adressant ces mots à Jupiter: « Non, mon père, tu ne dois pas armer ta fille, les Cyclopes prendront bientôt le soin de me forger des traits, de me façonner un carquois; mais permets-moi de porter des flambeaux, et de revêtir une tunique qui, pour ne point m'embarrasser à la chasse, ne descendra que jusqu'aux genoux...» Plus loin le poète conduit Diane chez les Cyclopes dans l'ancienne Méligounis, aujourd'hui Lipari, et elle leur adresse ces mots: « Cyclopes, hâtez-vous! il me faut un arc, des flèches, un carquois.... Tu parles, ajoute Callimaque, ils obéissent et tu es armée....» La partie antique de cette jolie statue n'a que 0,40 c. de hauteur.

107. Cette statue de Minerve, en marbre grec, a beaucoup souffert. La tête qui avait été ajustée autrefois n'a pas été encore retrouvée. L'égide est sur la poitrine de la Déesse; la pose de cette figure retrace celle de beaucoup d'autres statues de Pallas. Le travail est très-bon et fait regretter la perte de ce qui manque. Hauteur 0,58 c.

---

1 *Ibid.* 129.

2 ΕΙΣ ΤΗΝ ΑΡΤΕΜΙΝ.

108. Statue d'*Isis*. Ce petit monument est en bronze, et, selon moi, son antiquité est suspecte : on dit cependant qu'il fut découvert dans le village d'*Isaut de l'Autel* [1], nom qui pourrait dériver d'un autel élevé à la compagne d'*Osiris*. Si cette figure n'est pas une contrefaçon moderne, on peut du moins assurer qu'elle ne provient pas de l'Egypte. Le diadème, les cheveux partagés sur le front, le *modius* ou boisseau que supporte la tête, et que recouvre par derrière une draperie, tout indique un temps assez bas, des symboles et un style qui diffèrent entièrement des symboles et de l'ancien style Egyptien. Seulement la partie inférieure de la figure ne dessinant aucune forme humaine, annonce que l'on a voulu donner à ce monument un caractère singulier. Une main, la seule qui soit apparente, tient le jeune *Horus*, et la Déesse semble l'offrir ainsi aux regards de ses adorateurs.

On connaît l'attachement qu'à une certaine époque, les peuples placés sous la domination romaine, montrèrent, comme à l'envi, au culte d'*Isis*. On sait que, chaque jour, ce culte commençait par des prières du matin, qu'il se terminait le soir par des prières, et que ceux qui s'y dévouaient, s'assemblaient en grand nombre et dans un costume particulier, au bas des marches du temple d'*Isis*, et autour du principal autel qui était dans l'avant-cour, pour assister à ces solennités, dont les rits étaient d'ailleurs prescrits dans les livres sacrés. Nous avons déjà vu un autel élevé à *Isis reine* et à *Isis victorieuse*. Ce monument, celui que nous venons d'indiquer, en le supposant antique, et deux autres qui existent dans les collections du Musée, et que l'on a découverts dans le département de la Haute-Garonne, pourraient montrer que le culte d'*Isis* fut autrefois en grand honneur dans ces contrées.

109. Cette statue est en marbre gris veiné de blanc. La tête était rapportée, et a été retrouvée en 1829 : elle a été rajustée avec soin, et est en marbre blanc ainsi que le bras et le pied droit, seuls objets ayant appartenu à cette figure et que l'on ait retirés du milieu des ruines. L'ajustement du manteau noué sur la poitrine, et les franges qui ornent les draperies, indiquent une *Isis Romaine*, et l'on est confirmé dans cette

1 *Monumens religieux*, 156, pl. I, n.° 2.

idée, en observant que la main droite, qui se projette en avant, tient encore la poignée d'un instrument qui, sans doute, était le *sistre*, que l'on voit si souvent porté par cette Déesse. La pose forcée de cette main montre le peu de talent du sculpteur. Cependant le travail de ce monument est large et facile ; l'emploi de marbres de différentes couleurs dans la confection des statues et des bustes n'est pas une chose très-rare, et nous trouverons d'autres exemples de cette sculpture polychrôme dans la collection du Musée de Toulouse.

Une des causes les plus probables de l'universalité du culte d'*Isis*, est le pouvoir immense qui lui était attribué. *Apulée* lui dit : « Les Déités célestes te révèrent ; les puissances infernales te redoutent. O Déesse ! c'est toi qui imprimes le mouvement à notre globe. Tu brilles dans le Soleil, tu règnes sur le monde entier, et tu foules aux pieds le ténébreux Tartare. Les astres obéissent à tes volontés; tu répands l'allégresse parmi les dieux; ta sagesse éternelle règle l'ordre des saisons; les élémens sont sous tes ordres; les vents ne soufflent et les nuages ne s'assemblent qu'à ton gré; les semences ne peuvent germer ni croître sans toi. »

On a plusieurs exemples de statues grecques ou romaines exécutées en marbre noir ou gris pour les draperies, comme celle-ci. « Les draperies noires étaient propres à Isis. Mais ce qui caractérise encore mieux cette Déesse, suivant une remarque de Winkelmann, c'est le nœud qui réunit sur la poitrine les bouts du manteau égyptien à franges, appelé *calasiris* ; il paraît que ce nœud se nommait *calasis*. »

Hauteur, 1^{m}85^{c}.

110. Cette statue, en marbre blanc de Luni, représente Isis; elle a les plus grands rapports pour la pose générale, et aussi pour l'ajustement et la forme des draperies, avec celle du numéro précédent. On n'a pas retrouvé la tête de cette jolie statue. Hauteur, dans son état actuel, 0,32^{c}.

On retrouve sur cette figure le même costume que dans la précédente. Le manteau est de même noué sur la poitrine. Le petit mantelet qui sert de voile à cette figure est abattu sur les épaules et paraît détaché de la robe, comme l'est celui de la statue d'Isis, placée dans la *Salle de Melpomène*, à Paris.

111. Ce fragment d'un torse, dont les proportions étaient très-fortes, a sans doute fait partie d'une belle statue représentant un Dieu ou un héros. Possesseur de ce monument, un marbrier l'a placé sous la scie, et il n'en a conservé la partie postérieure que parce qu'il ne pouvait en rien retirer.

112. *Mercure* fut l'un des principaux Dieux des Romains et des Gaulois. Ses images sont très-communes dans le Midi de la France. *Cicéron* [1] comptait cinq *Mercures :* le premier, fils de *Cœlus* et de *Dies ;* le second, fils de *Valens* et de *Phoronis ;* le troisième, fils de *Jupiter* et de *Maïa*, le quatrième, fils du *Ciel*. Le dernier, dont il ne désigne point les parens, et que les Grecs nommaient *Hermès*, régna sur les Égyptiens, leur enseigna les lettres et leur donna des lois. Le plus célèbre de tous fut celui qui naquit de *Jupiter* et de *Maïa*, et on lui attribue généralement la plus grande partie des actions des quatre autres. On représente ordinairement ce Dieu sous la forme d'un jeune homme nu, ou n'ayant qu'un petit manteau sur les épaules. Sa tête est couverte du *pétase* ou bonnet de voyageur ; deux ailes sont attachées à cette coiffure ; d'autres ailes sont quelquefois placées à ses talons : il tient un caducée ; on met une bourse dans sa main gauche.

Les ruines de *Lugdunum Convenarum* ont offert plusieurs monumens relatifs au culte rendu à Mercure. Dans le nombre on distingue une statuette en bronze, qui est conservée chez M. le Baron *d'Agos* [2], et un autel votif élevé par *Masculus*, affranchi d'*Ingenua ;* ce monument est placé dans le cabinet de l'auteur.

113. Cette statuette de *Mercure* est en bronze ; elle a perdu une partie de ses attributs. Le Dieu ne tient plus ni la bourse, ni le caducée [3].

114. Autre petite statue de *Mercure*, aussi en bronze. Ce monument fut trouvé, il y a quelques années, près du village

---

1 *De Naturâ Deor. lib.* iij.

2 Cette dernière figure est remarquable en ce que la tête du Dieu est ceinte d'une couronne de laurier.

3 Du Mège. *Monumens religieux*, 230, pl III. 2.

de Pujaudran, non loin des limites des *Tolosates* et des *Ausci*. Pujaudran a fourni quelques autres monumens, et sur-tout beaucoup de haches en caillou.

115. *Mercure* est représenté, sous ce numéro, la tête couverte d'un casque. Cet attribut se retrouve sur plusieurs monumens donnés par Caylus et par quelques autres antiquaires. Il porte aussi l'épée.

116. *Esculape* était fils d'*Apollon* et de *Coronis*. Celle-ci étant dans le Péloponèse avec son père *Phlégias*, fut se cacher à Epidaure, où elle accoucha d'un fils. Elle exposa cet enfant sur une montagne, nommée Myrthion, des myrtes qui y croissaient de toutes parts. *Esculape* y fut allaité par une chèvre, et pour conserver le souvenir de cette aventure, la montagne prit le nom de Titthyon ou de la Mamelle. Suivant une autre tradition, avant la naissance d'*Esculape*, sa mère s'était laissé séduire par *Ischis*, fils d'*Eletus*. Dans un transport de jalousie, *Apollon* tua *Coronis*, et *Mercure* retira *Esculape* du bûcher. Quelques anciens disaient que la chèvre qui allaita ce dernier, faisait partie du troupeau du berger Aresthanas, et que le chien de celui-ci préserva l'enfant des attaques des animaux. Le berger allant chercher la chèvre et le chien, les trouva près du fils d'*Apollon*, qu'environnait une lumière éclatante. Suivant plusieurs écrivains, *Autolaüs* rencontra *Esculape* exposé dans les champs Thelpusiens, et lui donna *Trigone* pour nourrice. A Leuctres, on croyait qu'*Esculape* était le fruit des amours d'*Apollon* et d'*Arsinoë*, fille de *Leucippe*. Les Sidoniens reconnaissaient *Apollon* pour père d'*Esculape*; mais ils ajoutaient qu'il n'avait pas eu de mère. Les traditions les moins en honneur à ce sujet dans l'antiquité sont celles qui annoncent qu'il était fils de *Mercure* ou d'*Arsippus*. Confié aux soins du Centaure *Chiron*, il apprit à connaître les vertus des plantes, et l'art de guérir les maladies. Après sa mort, il reçut les honneurs divins, et il fut adoré comme le Dieu de la Médecine. Sur une médaille d'*Antonin*, frappée à Nicée, *Esculape* a le titre de ΣΩΤΗΡ ou de *Salutis Dator*: sa fille *Hygea* ou *Hygie*, porte très-souvent une épithète semblable.

La statue placée sous ce numéro a été découverte en 1826, dans les champs de Martres; elle est en marbre

de Luni, et a 68 centimètres de hauteur. La tête avait jadis été ajoutée et n'a pas été retrouvée. Le travail est très-bon, et la conservation du torse et de la partie inférieure laisse peu de chose à désirer. Esculape s'appuyait à l'ordinaire sur un bâton noueux. On voit encore ici le serpent qui est l'un des attributs de ce Dieu, sans néanmoins pouvoir servir d'unique indication pour reconnaître ses images, car d'autres divinités avaient le même symbole. *Pausanias* [1] dit en effet, en parlant de *Trophonius* et d'*Hercina*, qu'on les prendrait pour *Esculape* et *Hygie*, parce que les serpens leur sont communs ainsi qu'à ces derniers.

117. Cette petite statue, en marbre de Paros, due sans doute au ciseau d'un artiste grec du plus grand mérite, n'a que 32 centimètres de hauteur; elle représente Hygie. La tête avait, comme à la statue d'*Esculape*, été rapportée, et l'on voit, de même encore, le creux pratiqué pour la fixer. Ce monument est d'une beauté parfaite, et il est à désirer que de nouvelles fouilles en fassent retrouver la partie supérieure qui doit être du travail le plus élégant et le plus correct, si on en juge par le rare talent que le sculpteur a montré dans l'ajustement des draperies et dans l'ensemble de cette précieuse figure.

La Déesse tient ici un serpent, et cet attribut l'accompagne presque toujours sur les pierres gravées et les médailles. Quelquefois elle porte une patère vers laquelle le serpent se dresse. Placée dans les temples, près de la statue d'*Esculape*, celle d'*Hygie* a souvent à côté d'elle l'image de *Telesphorus*.

118. Il ne reste plus que ce débris d'une petite statuette d'un travail très-précieux et qui peut-être représentait aussi Hygie ou la Déesse *Salus*. Le serpent que l'on voit sur la plinthe peut désigner cette déité. On sait qu'elle avait à Rome un temple célèbre, peint par Q. Fabius, qui de là fut surnommé *Pictor* ou le peintre.

119. Le torse indiqué sous ce numéro est l'un des plus beaux restes de la sculpture antique. La douceur, la grâce du modelé, les formes arrondies, juvéniles et délicates de cet admirable débris, tout concourt à « exprimer cette tran-

---

1 *Beotic.* l. IX, c. 39.

quillité, cette langueur voluptueuse dont les anciens avaient fait le caractère distinctif de Bacchus. » Trouvé à Martres, en 1829, et bientôt transporté à Toulouse, ce marbre a dû exciter l'admiration de tous ceux qui, dans cette grande ville, savent apprécier le sublime de l'art chez les peuples auxquels nous avons succédé. On a retrouvé, à peu de distance de ce torse, quelques restes de ses bras; l'un d'eux a même été rajusté au tronc. Ce monument est placé sur un fragment de colonne antique, en marbre vert et rouge de Campan, trouvé aussi dans les ruines de *Calagorris*. Hauteur, 0,68°.

120. Débris d'une petite statue grecque assise. Elle représentait peut-être ou Silène encore enfant, ou plutôt l'un des jeunes suivans de Bacchus. La tête manque ainsi que tout le bras gauche et une partie du bras droit. Les pieds ne subsistent plus. Une zone ou ceinture environne le corps, entre le nombril et la poitrine. A cette bandelette qui se termine en deux bouts sur les reins, sont attachées, de distance en distance, des grappes de corymbe. Sur la plinthe on lit cette inscription qui faisait connaître le nom de l'auteur de cette intéressante figure; mais ce marbre ayant été mutilé, on ne pourrait restituer que très-difficilement ce nom; voici ce qu'on voit encore sur ce marbre :

ι ΝΗΣΚΑΙΕΣ
ƆΕΠΟΥΟΥ

121. Ce joli fragment d'une statue de Cupidon n'a pas été découvert dans les lieux voisins de Toulouse. C'est l'un des dons que M. Lange a faits au Musée.

122. Un papillon, symbole de l'âme, sert de jouet à l'Amour sur plusieurs pierres gravées antiques. La petite statue en bronze, rapportée sous ce numéro, tient d'une main un papillon et s'appuie de l'autre sur un cippe carré, image de la durée ou de la stabilité. Le cou du Dieu est orné du collier ou torquis des Gaulois. On assure que ce petit monument fut trouvé près de Caraman : je ne puis garantir son authenticité.

123. Le travail délicat et gracieux de la statuette en marbre blanc, placée sous ce numéro, excite des regrets. Elle a extrêmement souffert. La tête n'a pas été retrouvée. Le bras

gauche et la main droite manquent. Cet excellent morceau de sculpture antique provient de la ville d'Auch, ou plutôt de l'antique *Climberris*, et l'on en doit la conservation à M. d'Ayrens, amateur distingué, mort depuis peu, et qui avait rassemblé dans son cabinet une suite d'inscriptions romaines et de débris antiques, ainsi qu'un riche médailler.

124. Cette statue d'Hercule, qui sert de pendant à celle d'Harpocrates, qui va bientôt nous occuper, n'est pas sans doute aussi précieuse que beaucoup d'autres objets de sculpture antique que possède le Musée de Toulouse; mais on y retrouve, dans les parties qui ne sont point mutilées, de très-bons passages; et cette figure, due aux soins de M. Lange, méritait la place distinguée qu'elle occupe dans la Galerie de la Vénus. Hauteur, un peu plus d'un mètre.

125. La petite figure en bronze placée sous ce numéro, représente Hercule dans une attitude qui rappelle en quelque sorte celle de la *Vénus Pudique*. Peut-être doit-on reconnaître ici, avec *Caylus* [1] qui a publié une figure d'Alcide offrant la même disposition, l'*Hercule Misogyne* ou ennemi des femmes, dont, suivant Pausanias, le temple était dans la Phocide.

126. Les savantes recherches de Cuper, de Jablonski, de Zoéga, sur Harpocrates, n'ont pas beaucoup avancé nos connaissances à ce sujet. Il fallait sans doute retrouver la langue Egyptienne, avant de fixer la hiérarchie des génies tutélaires de la vallée du Nil. Millin a d'ailleurs très-bien remarqué que les auteurs les plus anciens ne nomment pas même Harpocrates. « Ce fut après l'expédition d'Alexandre, et sur-tout sous le règne des Ptolémées que son nom fut universellement connu. De la Haute-Egypte, son culte s'étendit dans les provinces voisines du Delta et dans le Delta même. Il prit en quelque sorte la place d'Horus qu'on commença à moins révérer, à nommer et à représenter plus rarement; tandis qu'au contraire, le culte d'Harpocrates se répandit d'Alexandrie dans la Grèce et parvint enfin jusqu'à Rome, où, dans le temps où la superstition Egyptienne était à la mode dans cette ville, on multiplia les images de ce Dieu. »

---

1 *Recueil d'antiquités*, V. pl. LXVI, 188.

La statue d'Harpocrates, qui est placée sous ce numéro, est un ouvrage Grec, digne d'une grande estime. Elle ressemble en entier à d'autres images, publiées par divers archéologues, et sur-tout par Spon dans ces *Miscellanées*. La tête de ce Dieu est décorée du croissant. Le doigt indicateur de la main droite rapproché de la bouche, indique que, chez les Grecs, *Sigalon* ou *Sigalion*, le même qu'Harpocrates, était le Dieu du silence. Une corne d'abondance est retenue par sa main gauche. La pose est simple et naturelle, le travail savant et d'une rare élégance. Quelques portions du cou et des jambes et l'extrémité du nez, ont dû être restaurées. Cette statue serait estimée, comme un très-précieux reste de la sculpture grecque, même dans les plus riches Musées de l'Europe. Hauteur, 1,30ᶜ.

127. Ce torse, en marbre grec, est du plus beau travail et d'une conservation satisfaisante. Les formes juvéniles, les contours gracieux et arrondis qu'on y remarque, indiquent qu'il faisait partie d'une statue représentant ou Bacchus, ou Apollon, ou Mercure, ou un jeune héros. Hauteur, 0,57ᶜ.

128. Cet autre torse, placé comme le précédent sur un socle en marbre noir, est de même d'un excellent travail. Les formes sont plus mâles, plus décidées, sans être cependant ni rudes, ni vieillies. Le marbre est peut-être usé dans quelques-unes de ses parties, mais ce monument est encore un excellent morceau d'étude.

Il aurait sans doute été heureux pour nous de pouvoir déterminer ici le nom mythologique ou héroïque sous lequel chacun de ces torses devrait être désigné. Mais en l'absence de tout symbole, de toute indication, on n'aurait pu présenter que des conjectures vagues et incertaines. Hauteur, 0,70ᶜ.

129. En examinant avec soin les monumens antiques que nous possédons, et qui, presque tous, ont été découverts dans des lieux peu éloignés de cette ville, on voit combien l'existence et les richesses de celle-ci devaient être autrefois remarquables. De simples corniches, des jambages de portes, des chapiteaux, des frises, nous rendent par leurs proportions, les proportions des édifices dont ils faisaient partie. Que ne pouvons-nous rendre de même aux arts et aux studieux admirateurs de la savante antiquité, les statues dont il

n'existe plus que des fragmens plus ou moins informes! Nous ne gémirions pas sur la perte de celle dont nous ne pouvons présenter ici que la jambe et une partie de la cuisse gauche ; restes précieux d'une statue en bronze qui avait environ 5 pieds (1m 65c) de hauteur.

Ce monument a été découvert dans le lit de la Garonne, à une médiocre distance de Toulouse : il allait, comme tant d'autres objets antiques, être vendu à un fondeur et détruit. Mais un particulier le racheta, et, peu de temps après, le déposa dans le Musée.

Le contour de ce fragment est élégant et pur. En l'étudiant, on peut se convaincre qu'il appartenait à la statue d'un Dieu ou d'un héros, représenté à cette époque où l'âge n'a point encore altéré les gracieuses formes de l'adolescence.

130. Les bas-reliefs des tombeaux offrent souvent l'image du Génie du repos éternel. Mais le Musée de Paris possède la seule figure de ronde-bosse qui représente ce Génie. Le dos appuyé contre un pin, les bras relevés avec grâce et posés sur sa tête, les jambes croisées, tout annonce dans cette statue le repos, tel que les anciens le caractérisaient dans leurs ouvrages de sculpture. Je ne sais si le torse placé sous ce numéro ne pourrait pas être considéré comme une autre image de ce Génie. Il est évident que les bras étaient relevés au-dessus de la tête ; les contours sont gracieux, doux et juvéniles ; aucune action, aucun sentiment violent ne les agite. C'était bien là du repos, de la tranquillité, sans roideur. Il serait peut-être difficile d'assigner à ce morceau très-remarquable une autre désignation, à moins qu'on ne voulût y reconnaître Bacchus dans l'attitude du repos et relevant aussi les bras au-dessus de sa tête. Le Bacchus de la *Salle du Centaure*, à Paris, appuie son bras gauche sur un tronc d'orme, et son bras droit est nonchalamment ployé sur sa tête : «attitude consacrée par les anciens, dit M. de Clarac, pour exprimer la mollesse et le repos.»

131. *Hésione* fut exposée sur un rocher au monstre marin nommé *Céto,* envoyé par *Neptune,* irrité contre Laomédon, père d'*Hésione*, qui n'avait point récompensé ce Dieu du service qu'il lui avait rendu en bâtissant les murs de Troie. *Hercule* délivra la princesse et tua le monstre. Quelques monumens antiques représentent ce mythe, et l'on a cru

que le fragment placé sous ce numéro, rappelait aussi cette aventure. Mais il ne reste plus qu'un pied et une cuisse du héros, la tête du monstre marin, et une petite figure de femme, remarquable par la grâce de la composition. On n'en a point la partie supérieure, et les conjectures que l'on peut former sur le tout, seront sans doute toujours vagues et obscures. On aurait pu y reconnaître *Persée* délivrant *Andromède* : les formes élégantes du pied se prêteraient assez à cette interprétation; mais *Persée* porte le plus souvent les *talonnières* que *Mercure* lui avait prêtées. Peut-être encore voyait-on ici *Télamon*, ami d'*Alcide*, et qui reçut de lui la fille de Laomédon.

Le peu de proportion qui existe entre la figure de femme qui peut représenter *Hésione* ou *Andromède*, ne saurait infirmer ces explications. Tous les antiquaires ont remarqué que sur les monumens, les Dieux et les héros ont souvent une taille démesurée, alors qu'on la compare à celle des autres personnages. On en trouve de nombreux exemples, non-seulement dans les monumens Egyptiens, mais aussi dans ceux des Grecs et des Romains. Dès que les Chrétiens jouirent de la liberté de sculpter des images, ils suivirent cette coutume, et, sur beaucoup de sarcophages, on voit le Christ d'une taille double au moins de celle de l'aveugle-né et du paralytique qu'il guérit, et de Lazare qu'il rend à la vie.

132. On trouve encore une preuve de cette habitude dans le fragment placé sous ce numéro, et qui provient aussi de *Calagorris*. On n'y voit plus que la jambe d'un personnage qui, d'après ce reste, devait avoir plus de trois fois la grandeur d'un autre, placé non loin de lui, et vêtu à la Phrygienne, portant le *corno*, les anaxirides et la *candis*. Il serait trop difficile de rétablir ce monument, et l'on n'a pas dû l'entreprendre.

133. L'un des objets les plus curieux que possède le Musée de Toulouse est, sans contredit, cette petite statue en marbre noir. Elle représente un *pêcheur Africain*. Plaute avait imité, dans son *Rudens*, des comédies grecques qui mettaient au nombre des interlocuteurs un vieux pêcheur de la Cyrénaïque. Le même esprit qui porte souvent nos artistes à représenter les personnages qui apparaissent sur la scène, inspirait les

peintres et les sculpteurs de l'antiquité, et le Musée du Vatican possède un *pêcheur Africain*. On en trouve un autre à Paris, dans la *Salle des Caryatides*, n.° 595 ; mais des additions modernes ont changé en quelque sorte cette figure, dont l'aspect est triste et même repoussant. On en a fait un Senèque expirant dans le bain. La figure conservée dans le Musée de Toulouse est une répétition antique de celle du Vatican. On en trouve une autre à Paris, dans le Musée du Louvre, n.° 611. Notre monument provient de la belle *villa* impériale, découverte dans les champs de Martres.

134. Les anciens ont souvent représenté les *Faunes*, divinités adorées sur-tout par les habitans des campagnes. On les a quelquefois confondus avec les *Satyres*, les *Pans*, les *OEgipans*. Ils ont presque toujours des oreilles de chèvre, et une petite queue. Les poètes leur donnent des pieds de bouc et des cornes. Ils ont des verrues pendantes sous les mâchoires; pour tout vêtement ils portent quelquefois la *nébris* ou peau de chèvre, ou bien la *pardalis* ou peau de panthère. C'est ce dernier objet qui est placé près du Faune découvert depuis quelques années à Béziers. On ne trouve l'indication d'aucun de ces vêtemens sur la statue de Faune trouvée à Martres en 1824, et qui est dans le Musée de Toulouse sous ce numéro; la tête manque ainsi que les bras et une cuisse; le devant du torse et le dos annoncent que l'auteur de ce beau morceau imitait avec succès la nature. Un trou, dans le mamelon gauche, et destiné à recevoir un petit boulon de bronze ou de fer, indique que ce Faune tenait près de sa poitrine un objet détaché qui avait besoin d'un soutien ; la cuisse gauche était relevée ; des tenons en marbre laissés par le sculpteur montrent que cette figure faisait partie d'un groupe. Les formes de la partie inférieure étant celles de la chèvre, on ne peut se méprendre en donnant à ce beau morceau le nom de *Faune* ou de *Satyre*. Il est passé, du cabinet de l'auteur de cette Notice, dans la collection formée par la ville de Toulouse.

135. L'argile a sans doute été la première matière employée pour imiter en relief les objets naturels. Il nous reste un nombre presqu'infini de statuettes Egyptiennes en terre peinte ou vernissée. Selon Pausanias, on retrouvait de son temps, en Grèce, des statues de divinités en argile dans plusieurs temples.

Tout le Midi de l'Italie et la Gaule fournissent des figures antiques en terre cuite. On en découvre beaucoup dans le royaume de Naples et dans la Sicile. La ville de Pompéia en a offert un grand nombre. C'est dans cette cité infortunée, ou dans les lieux voisins, que M. Bibent [1] avait acheté le torse placé sous ce numéro; la tête est jointe à ce morceau qui a évidemment été moulé dans un creux, destiné à fournir un grand nombre d'épreuves. Ce petit monument a été peint; il en est de même de l'autre qui se trouve indiqué sous le numéro 136.

137. On découvre très-souvent en France, non-seulement des poteries et des statuettes en terre cuite, mais aussi des moules qui étaient destinés à reproduire un grand nombre de fois les mêmes sculptures. Je publierai dans l'*Archéologie Pyrénéenne*, plusieurs moules trouvés dans la Province romaine et dans la Novempopulanie. On recueille fréquemment à Auch et à Toulouse des figurines moulées en argile. Celle que l'on voit ici provient de cette dernière ville.

« En 1779, en creusant dans une salle basse du collége Mirepoix pour établir une presse pour la manufacture du Sieur Liotard, les ouvriers découvrirent, à la profondeur de vingt pieds, une figure en terre cuite de sept pouces de proportion et qui paraît moulée. Elle représente une femme nue, dont les cheveux se lient en partie et sont partagés vers le milieu du front, les autres forment deux tresses, qui accompagnent les deux côtés du visage. Cette femme a la main droite posée sur la tête d'un enfant également nu, dont la main gauche, appuyée sur la poitrine, tient une espèce de coussinet de forme carrée; le bras gauche est caché par une draperie qui part de l'épaule et descend jusqu'aux genoux. La femme est entièrement enveloppée par derrière d'une mante qui entoure sa tête et descend jusqu'aux pieds; elle en retient le bord avec

---

1 M. Antoine Bibent, architecte, né à Toulouse, auteur du beau *Plan de Pompéi*, en plusieurs feuilles, et d'un texte explicatif de ce plan, texte qui sera bientôt publié, avait accompagné en Egypte M. Champollion jeune; mais sa santé, trop faible pour supporter l'extrême chaleur de cette contrée et les privations auxquelles l'aurait condamné le voyage, le forcèrent d'abandonner l'expédition à l'instant où, du Kaire, elle allait remonter vers la Haute-Egypte. Il revint à Toulouse, où il est mort en 1831 : l'administration municipale a acheté le cabinet d'antiquités de cet estimable artiste.

la main gauche. Cette figure est d'une pâte blanche, molle et très-fine. On trouva tout auprès un fragment de vase de même matière et de couleur rouge, au milieu duquel on lit ces mots imprimés en relief avec une tessère : OFIC. BILICATI...... La nudité de la figure et l'enfant qui l'accompagne, ajoute M. de Montégut, auquel j'emprunte ces détails [1], peuvent faire présumer qu'on a voulu représenter Vénus s'appuyant sur l'Amour.»

Ce petit groupe, où l'on retrouve toutes les indications du moulage, a été offert, en 1834, à la Société Archéologique, par l'un de ses membres, M. Alexandre de Mortarieu, ancien magistrat, auteur de plusieurs opuscules historiques et d'un important Mémoire sur l'état de la Gaule sous la domination romaine, Mémoire qui a été couronné par l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

BUSTES, TÊTES, MÉDAILLONS ET BAS-RELIEFS

REPRÉSENTANT DES DIVINITÉS OU DES SCÈNES MYTHOLOGIQUES.

138. Ce petit buste d'*Isis* est évidemment romain; il paraît qu'il était destiné à être porté comme une amulette. L'universalité du culte de cette Déesse a fait multiplier et répandre ses monumens dans toutes les parties de l'empire romain. Celui-ci provient du village de Tredos, dans la *Vallée d'Aran*, petit canton qui, bien que situé sur le revers septentrional des Pyrénées, fait cependant partie de l'Espagne, mais qui, autrefois, était enclavé dans le territoire des *Convenæ*, nommé plus tard *le Comminges*.

Nos recherches ont produit la découverte de quelques marbres qui prouvent les honneurs rendus à *Isis* par les habitans de la Gaule Narbonnaise et de l'Aquitaine. On a vu plus haut un autel votif sur lequel on lit ces inscriptions :

ISIDI VICTRICI.	ISIDI REGINÆ.

---

1 *Histoire et Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, tom. 1, première série : *Recherches sur les antiquités de Toulouse*, pag. 107, 108, pl. XII, 1.

Dans d'autres inscriptions antiques, *Isis* a aussi le titre de *Victricis* [1]. Apulée [2] nous apprend que les Egyptiens donnaient le nom de *Reine* à *Isis*. Dans le discours que cette Déesse adresse à Lucius, elle dit : « Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des élémens, le commencement des siècles, la souveraine des Dieux, la reine des Mânes, la première des Natures célestes, la face uniforme des Dieux et des Déesses; je domine la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers; ma Divinité unique est honorée dans tout l'univers, mais sous différentes formes, sous plusieurs noms et par des cérémonies diverses. Les Phrygiens, les premiers nés des hommes, m'appellent la *Pessinuntienne*, Mère des dieux; les Athéniens, *Minerve Cécropienne*; ceux de Cypre, *Vénus de Paphos*; les Crétois, *Diane Dictynne*; les Siciliens, qui parlent trois langues, *Proserpine Stygienne*; les habitans d'Eleusis, l'*ancienne Déesse*, *Cerès*; d'autres, *Junon*; d'autres, *Bellone*; quelques-uns, *Hécate*; quelques autres, *Rhamnusie*; Mais les Egyptiens, qui sont instruits de l'antique doctrine, m'honorent avec des cérémonies qui me sont propres et convenables, et m'appellent, de mon vrai nom, la *Reine Isis*. »

139. Quatre Déités, suivant Cicéron [3], portèrent le nom de *Vénus*: la première était fille du *Ciel* et du *Jour*; la seconde était née de *Cœlus* et de l'écume des mers, et fut nommée *Aphrodite*, du mot *aphros* qui signifie *écume*; la troisième était fille de *Tyrius* et de *Syria*, et la quatrième de *Jupiter* et de *Dione*. Bien avant Apulée, le poète Lucrèce [4] regardait *Vénus* comme la première des causes. « O volupté des hommes et des Dieux, lui disait-il; douce *Vénus*, toi qui fais lever sur la mer les signes célestes qui la rendent navigable, et qui couvres la terre de fruits; c'est par toi que tout ce qui respire est engendré et voit l'éclatante lumière du soleil; tu donnes seule des lois à la nature : »

---

1 Gruter, LXXXIV, a.
Du Mège, *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, II, 76-82.

2 *Metamorph.* lib. XI.

3 *De Naturâ Deorum*, lib. III.

4 *De rerum Nat.* lib. I.

...... Hominum Divumque voluptas
Alma Venus, cœli super labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras. Per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortùm lumina solis
....
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas.

Les habitans de la partie méridionale des Gaules rendirent de solennels hommages à la Déesse de la beauté : le temple de *Vénus Pyrénéenne,* bâti sur les bords de la Méditerranée, était célèbre, et révéré par les navigateurs. Des monumens nombreux attestent le culte rendu à *Cythérée* dans la Novempopulanie et dans la région possédée par les *Tolosates* [1]. Lebret [2] a parlé d'une tête de *Vénus* trouvée à Martres, vers le milieu du 17.me siècle, et qui, après avoir été conservée pendant long-temps dans le Palais épiscopal de Rieux, a, d'après notre demande, été déposée dans le Musée par M. Palenc, ancien Maire de cette petite ville. «Nous vîmes, dit Lebret, dans une des salles de l'Evêché, des restes de sculpture qui ne cèdent point à ceux que l'on va tous les jours et en foule admirer en Italie. Ce sont huit têtes de marbre, dont l'une est de *Bacchus* [3], une autre d'un vieillard que je crois *Silène,* son père nourricier, celle d'un Satyre, trois autres de Bacchantes, comme je le jugeai à leurs cheveux entortillés de lierre; la septième d'une femme qui pourrait bien être *Ariadne*, maîtresse de *Bacchus*, ou plutôt *Cérès* qui est souvent invoquée avec ce Dieu, et la huitième celle d'une femme que Gervais [4], habile sculpteur de Toulouse, croit être de *Vénus*, parce qu'elle a beaucoup de rapport avec le tronc de la statue de cette Déesse, qui est chez M. de Frezals, Conseiller au parlement, à qui on l'apporta, il y a quelques années, du même lieu où l'on vient de trouver tout cela.» Cette tête, en marbre de Luni, a souffert anciennement quelques mutilations; l'extrémité du nez a été brisée ainsi qu'une partie de la bouche. Il ne serait pas impossible peut-être de retrouver dans ce monument une impératrice déifiée plutôt qu'une image de Cypris.

1 *Monumens religieux*, 257 et suiv.
2 *Lettres diverses.*
3 Elle est maintenant dans le Musée.
4 Gervais Drouet.

140. Bien supérieure à ce morceau, et même à tout ce qui a été découvert dans les champs de Martres, la tête que l'on voit sous ce numéro, doit être considérée comme l'un des chefs-d'œuvre de l'art statuaire. On a pu conjecturer que le monument indiqué ci-dessus représentait *Vénus;* mais ici il n'y a point de doute. L'imitation de la nature dans ce qu'elle a produit de plus parfait, et le beau idéal dans ses plus heureuses inspirations, n'auraient pu représenter sous de plus admirables formes, cette Déesse que Lucrèce a nommée la *Volupté des hommes et des Dieux.* Une bandelette presse et s'enroule deux fois autour de la chevelure. On retrouve dans les traits ce contour délicat, pur et gracieux qui forme la véritable ligne de beauté. Nous ne croyons point que l'art ait enfanté chez les Grecs une plus agréable image. Cette tête, en marbre de Paros, et qui, d'après les indications de la partie inférieure du cou, doit avoir été ajustée sur une statue [1] de plus de cinq pieds de hauteur, est d'une conservation presqu'entière. L'extrémité du nez avait seule un peu souffert. Les cheveux sont faits avec cette facilité, ce *laisser-aller,* que l'on remarque quelquefois dans le travail des mêmes objets lorsqu'ils sont l'ouvrage des plus célèbres artistes de l'antiquité.

141. En lisant les lettres de Lebret, on voit que l'on avait cru retrouver, à Martres, pendant le dix-septième siècle, une tête d'*Ariadne,* mais que cette tête pouvait aussi être celle de *Cérès.* Cette incertitude provenait sans doute de ce qu'aucun attribut particulier ne déterminait d'une manière précise quelle était la déesse que l'on avait représentée. On ne saurait élever de doutes semblables pour le monument mis sous ce numéro. La tête, en marbre blanc veiné de rouge vers la partie inférieure, est bien celle d'*Ariadne.* Ce n'est plus l'amante de Thésée, abandonnée sur les rochers de Naxos, c'est l'épouse du fils de *Jupiter* et de *Semélé,* dans tout l'éclat de sa beauté. La couronne bacchique, formée de feuilles de lierre et de grappes de corymbe, presse ses cheveux ajustés avec grâce et relevés en nœud derrière la tête. Le vêtement qui couvre le buste, sans déguiser les formes

1 On a retrouvé des portions de bras qui paraissent avoir fait partie de cette statue.

les plus heureuses; est rouge; c'est un nouvel exemple de la sculpture *polichrôme*. Ce monument, qui n'a exigé que peu de restaurations, est dû à un artiste grec du plus rare mérite. La grâce et la pureté des contours, la légéreté du travail, mettent ce buste au rang des morceaux les plus précieux que possède le Musée. Il est placé, ainsi que la tête de *Vénus*, sur un cippe en marbre vert de Campan.

142. Ce petit buste en marbre jaune antique [1], est encore une précieuse représentation d'*Ariadne*. La conservation est parfaite, et plus de vingt siècles ont passé sur ce monument sans en altérer les formes enchanteresses. Les cheveux sont ceints d'une couronne de feuilles de lierre, de corymbes et de grappes de raisins; quelques-unes retombent avec grâce autour du cou et sur le haut de la poitrine. On a placé ce buste sur un cippe en marbre noir antique.

143. Les anciens ont multiplié presqu'à l'infini les têtes de *Bacchus Pogon*, ou *Barbu*, nommé vulgairement *Bacchus Indien*; mais les collections connues en offrent peu d'une aussi grande perfection de travail, et d'un volume aussi petit que celui-ci. Cette tête [2] est à peu près de la même proportion que celle d'*Ariadne* que nous venons de décrire, et l'on pourrait croire d'abord, le marbre étant à peu près le même, que ces deux objets ont formé autrefois un hermès à deux têtes. Mais la partie inférieure de ce petit monument n'ayant pas été retrouvée, et le travail étant encore plus digne d'attirer l'attention que celui du buste d'*Ariadne*, on ne peut rien affirmer à ce sujet. Les cheveux de *Bacchus*, environnés d'un diadème, sont artistement arrangés. Sa longue barbe est coupée d'une manière uniforme. Les yeux ont été creusés pour y rapporter des prunelles en émail ou en pierres précieuses.

144. Ce Bacchus jeune, est, quoique d'un travail grec, bien inférieur aux deux monumens qui viennent d'être décrits. Une couronne de lierre entremêlée de grappes de corymbes, presse ses cheveux. Cette tête antique a été placée sur une naissance de buste en stuc.

---

1 Il n'a que 21 centimètres de hauteur.

2 Elle n'a que 16 centimètres de haut.

145. On a reconnu cette tête du Soleil, en rouge antique, plutôt aux cavités destinées à recevoir des rayons, qu'à l'agrément ou à la majesté de ses traits. Ce morceau est cependant précieux, sur-tout à cause de la matière dont il est formé. Les carrières de ce marbre étaient, à ce que l'on croit, en Egypte, et il est rare d'en trouver aujourd'hui de grands morceaux. J'en ai déjà parlé en décrivant les monumens égyptiens que possède le Musée.

146. Cette tête de Déesse est diadémée et en rouge antique. Sa conservation est parfaite. Le buste noir sur lequel elle est ajustée, est bien celui qui lui appartenait. C'est sur un buste pareil qu'on a placé la tête antique trouvée à Martres en 1634, et décrite par Lebret. *Suprà*, n.° 139.

147. Un diadême orne la tête de cette Déesse. Le menton et le nez ont été restaurés. Je ne sais si on partagera mes doutes sur l'antiquité de ce monument.

148. Cette tête diadémée, mise, comme les précédentes, sur un buste en stuc, n'est pas un portrait; elle a peut-être fait partie de la statue d'une Déesse.

149. A une époque peu éloignée de nous, on a placé un diadême sur cette tête : l'antiquité de ce morceau ne peut faire oublier qu'il est d'un assez mauvais travail.

150. Autre tête de Déesse, présumée antique, et placée sur un buste moderne.

151. On ne saurait former aucun doute sur l'antiquité de cette tête de Déesse. Elle est en marbre noir : une bandelette presse ses cheveux enroulés avec grâce. On a figuré le blanc des yeux par des morceaux d'agathe, où l'on a ménagé des cavités qui devaient recevoir des prunelles en métal, ou en pierres brillantes. Les oreilles sont percées, et durent posséder autrefois des pendans en or, décorés aussi de pierres précieuses, ou de perles. L'offrande de boucles ainsi ornées pour les images des déesses, était un acte de dévotion. L'une des plus belles statues du Musée de Paris, la *Vénus Genitrix*, a les oreilles percées, et nous pourrions citer ici un grand nombre de monumens où l'on remarque, soit le percement pratiqué

pour recevoir des pendans, soit les pendans eux-mêmes sculptés dans le marbre. « On sait, dit M. Mongez [1], que la Vénus de Praxitèle portait des boucles d'oreilles. Les filles de Niobé, la Vénus de Médicis, la Leucothoé de la Villa Albani et une belle tête idéale de basalte vert, conservée au même endroit, ont les oreilles percées. »

Rien ne saurait mieux démontrer la richesse monumentale de la *Villa* qui faisait partie de *Calagorris* des *Convenæ*, que le nombre et la grandeur des morceaux de sculpture qui étaient encastrés dans ses murs. Sans doute, ces sculptures architecturales, la plupart exécutées en marbre de Luni et en marbre des Pyrénées, n'ont, ni la pureté des formes, ni le style gracieux ou sévère des monumens détachés, trouvés dans le même lieu, et que j'ai décrits, ou qui bientôt vont être indiqués; mais on y reconnaît cependant des productions estimables de l'art antique, et le *fini* qui leur manque quelquefois ne doit être attribué qu'à la position élevée qu'ils devaient occuper dans l'édifice, position qui exigeait plutôt l'emploi du grandiose, que la recherche des détails et la grâce de l'ensemble. Ces remarques nous ont paru devoir précéder la description des médaillons et des grands bas-reliefs de la *Villa* que nous avons retrouvée.

152. Médaillon circulaire qui contient le buste de *Jupiter*. La tête du Dieu est ceinte du *Strophium*, large bandeau qu'il porte souvent [2]. La barbe descend en torsades parallèles sur le devant. Les cheveux sont de même arrangés d'une manière uniforme des deux côtés. L'épaule droite de ce buste, qui est en très-grand relief, a été restaurée. Le masque avait peu souffert.

153. Médaillon un peu plus grand [3], et qui contient le buste colossal de *Cybèle*. Cette déesse est parfaitement caractérisée par la couronne murale ou ornée de tours, qui est placée sur sa tête, et que recouvre par derrière une large draperie qui s'étend jusque sur les épaules. Suivant Lucrèce [4], le front

---

1 *Dict. d'Antiq.* I. 489.

2 Ce médaillon a 64 centimètres de diamètre.

3 Il a 82 centimètres de haut sur 60 de large.

4 *De rerum Naturâ.*

de *Cybèle* était orné d'une couronne murale, parce que la terre est couverte de villes et de forteresses.

> *Muralique caput summum cinxere corona,*
> *Eximiis munita locis quia sustinet urbes.*

154. Le buste d'*Attes*, *Attis*, *Attys*, *Attin* ou *Atys* ne pouvait être mieux placé que dans l'enceinte décorée par celui de *Cybèle*. On connaît l'amour que la Déesse conçut pour ce jeune pasteur. Suivant plusieurs écrivains, il eut pour mère *Nana*, fille du roi *Sarganus*; quelques mythologues lui donnent pour père *Calaüs*, roi de Phrygie. Epris des attraits de la nymphe *Sangaris*, il se déroba aux empressemens de *Cybèle*; celle-ci fit mourir *Sangaris* en coupant un arbre auquel ses jours étaient attachés, et *Atys*, dans sa douleur, pratiqua sur lui une mutilation à laquelle les *Galles*, ou prêtres de la grande Déesse, furent soumis dans la suite. Mais *Cybèle* rendit à celui qu'elle aimait ce que, dans son désespoir, il avait perdu. Les monumens représentent quelquefois *Atys* et *Cybèle*, et des inscriptions leur sont consacrées en commun. Ainsi sur un marbre rapporté par Gruter, et où les deux personnages mythologiques paraissent [1], on lit en abrégé une consécration à la *Mère des Dieux*, *Grande Idéenne*, et à *Atys* :

M. D. M. I. ET ATTINIS.

La tête d'*Atys* est ici couverte du *Corno* ou bonnet Phrygien. Ses cheveux tombent en longues boucles des deux côtés. Il a fallu restaurer l'épaule droite et la poitrine.

155. Les images de tous les Dieux de la première classe servaient à la décoration du vaste édifice dont nous avons retrouvé les ruines, et le médaillon que l'on voit sous ce numéro offre, selon toute apparence, la figure de *Junon*, épouse et sœur de *Jupiter*. Ses traits ont de la grandeur, de la majesté. Un diadême ceint sa tête : les cheveux sont disposés avec art.

---

1 *Cybele sive Ideæ Deorum Mater turrita, in cursu sedens, à leonibus vehitur, dextrâ spicas miliumque, sinistrâ tympanum tenens.*
Stat contrà Attis puer pinni innixus, mithratus bracchatuque dextramento subjecta, sinistrâ etiam tympanum tenens, et pedum illi à tergo astat.

156. Ce médaillon a été presqu'entièrement rétabli à l'aide des fragmens épars que l'on a retrouvés dans les fouilles; la face seule a dû être restaurée. *Minerve* est la déité représentée par ce marbre : elle porte l'égide et un casque, sur lequel des griffons sont sculptés. Suivant *Homère,* la tête de la *Gorgone* était gravée sur la redoutable égide de *Minerve* : Virgile ajoute qu'elle l'était aussi sur sa cuirasse, à l'endroit qui couvrait la poitrine de la Déesse. L'artiste auquel on doit ce médaillon s'est conformé à la tradition conservée par le poète latin, et le devant de la cuirasse est orné de la tête de *Méduse*, et des serpens qui s'enlaçaient dans ses cheveux. Le plus grand des lyriques grecs, Pindare, dit que *Minerve*, qui secondait *Persée* lorsqu'il combattait contre *Méduse* [1], fut étonnée de la mélodie que formaient les gémissemens des *Gorgones* et les sifflemens de leurs serpens, et que, trouvant un certain charme dans le mélange de ces accens lugubres, elle voulut en retracer l'idée, en inventant une flûte qui les imitait, et, qu'en faisant allusion à ce qui en avait été le premier modèle, elle appela les divers sons que l'on en tirait, une harmonie à plusieurs têtes.

157. Les divers médaillons qui décoraient la *Villa* découverte à Martres, n'ont pas tous été retrouvés : de nombreux fragmens recueillis dans les fouilles n'ont pu être ajustés de nouveau; mais les principaux sont disposés de manière à ne point priver le public de leur vue. Ainsi une belle tête qui, par l'ajustement des cheveux et l'agrément répandu dans les traits, pourrait être prise pour celle de *Vénus*, a été unie à un buste moulé sur celui de *Junon*. Un diadême orne cette tête qui, sous le rapport de l'art, paraît préférable à celle des autres médaillons dont on a déjà parlé.

158. Cet autre médaillon n'offre d'antique que la tête de Déesse qui y a été adaptée.

159. *Vulcain*, nommé *Ephaistos* par les Grecs [2], était toujours

1 La tête de *Méduse* paraît sur les boucliers représentés dans les bas-reliefs qui décorent les arcs de triomphe. On la voit ornant les boucliers sculptés sur les frises encastrées dans les murs des portes de Béziers et de Perpignan à Narbonne; sur les bas-reliefs de Valcabrère, etc. Nous donnons ces divers monumens dans l'*Archéologie pyrénéenne*.

2 Ἡφαιστος.

représenté, comme ici, avec une barbe épaisse, et portant un bonnet rond ou *pileus*. Souvent il a un vêtement qui ne descend que jusqu'au dessus du genou. Les tenailles qu'il porte dans sa main gauche ont, dans ce médaillon, été figurées près de sa tête. Le torse appartient à un autre monument ; mais les proportions ne diffèrent pas d'une manière essentielle, et le travail large et facile de ces deux morceaux paraissant indiquer qu'ils sont l'ouvrage du même sculpteur, on a cru pouvoir les réunir et en former un ensemble. Des restaurations pareilles ont quelquefois été pratiquées dans les temps anciens, et ont encore lieu chaque jour dans les grandes collections formées en Europe, et où l'on a senti le besoin d'utiliser des restes précieux qui pouvaient, par leur rapprochement, acquérir un plus grand prix.

160. On n'a point retrouvé les têtes qui auraient complété les bustes sculptés dans ces trois médaillons, dont les proportions sont un peu moins fortes que celles des précédens.

161. *Sérapis* est, dit Millin, une Divinité obscure et difficile à expliquer dans la mythologie égyptienne. Suivant saint Augustin [1], *Sérapis* aurait été un roi d'Argos qui, ayant passé en Egypte, y mourut [2], et qui fut adoré ensuite sous le nom de *Sarapis*. Mais, suivant quelques autres, on peut fixer au règne de Ptolémée Philadelphe l'introduction du culte de ce Dieu en Egypte. Ce fut ce prince qui envoya chercher la statue de *Sérapis* à Sinope. Ce monument sacré fut placé dans un faubourg d'Alexandrie nommé Rhacotis, et on lui éleva ensuite, sous le titre de *Serapeum*, un magnifique temple. Ce Dieu dont Ptolémée fit ainsi recevoir le culte, n'était d'abord connu que sous le nom de *Pluton*, et ce fut en Egypte qu'il reçut celui de *Sérapis*. Le Dieu de l'*Amenthi*, ou Enfer Egyptien, était *Osiris*; *Pluton* ou *Sérapis*, présidant au même lieu, fut confondu avec lui, et c'est peut-être par cette raison que l'on doit expliquer la facilité avec laquelle le nouveau culte pénétra dans toutes les parties de l'Egypte, où on éleva quarante-deux temples à *Sérapis*. Diodore [3] dit que,

1 *De Civitate Dei*, lib. XVIII, c. 5.
2 *Clement. Alex.*, *Strom.* lib. I.
3 *Diod. Sic.* lib. I, c. 35.

suivant les uns, il ne différait point d'*Osiris*, de *Bacchus*, de *Pluton ;* que suivant d'autres il était *Jupiter, Pan, Ammon*, et que sous le nom de *Sérapis* on reconnaissait en lui le *Pluton* des Grecs. Martianus Capella annonce que *Sérapis* est le même que le *Soleil*, puisque, dans son hymne à cet astre, il lui dit qu'il était adoré sous le nom d'*Osiris* et de *Sérapis*, sur les rives du Nil et à Memphis ; que dans les fêtes d'hiver on l'appelait *Mythras, Pluton*, le barbare *Typhon ;* qu'on le révérait sous le nom de bel *Atys*, de l'*Enfant chéri de la charrue*, d'*Ammon* et d'*Adonis*. L'Empereur Julien consultant l'oracle d'*Apollon* pour savoir en quoi ce Dieu différait des autres, reçut pour réponse que *Jupiter, Sérapis* et *Pluton* étaient la même Divinité. Pour mieux indiquer qu'il ne différait point de *Pluton*, les anciens plaçaient près de lui le chien des enfers, *Cerbère*. Suivant Porphyre [1], cet animal tricéphale qui accompagne *Sérapis* désigne les trois points de la route du soleil sur l'horizon, le Levant, le Midi et le Couchant, et ce serait une nouvelle preuve que ce Dieu ne différait pas du *Soleil*. Il s'appuyait quelquefois sur un bâton autour duquel s'entortillait un serpent, ce qui le rapprochait d'*Esculape ;* souvent il tenait une *haste pure*, comme *Jupiter*. Le rhéteur Aristide [2] assure que *Sérapis* était dépositaire de toutes les forces de la nature ; qu'il exauçait tous les vœux que l'homme pouvait former ; que tous les biens dont on jouissait sur la terre étaient des émanations de ce Dieu, qui réunissait à lui seul la puissance de tous les autres immortels ; qu'il était à la fois le plus doux et le plus redoutable d'entr'eux ; que les villes, et leurs places publiques, et les ports, tout était plein de monumens qui retraçaient le souvenir des prodiges opérés par ce Dieu bienfaisant. Son culte fut porté à Rome, et le Sénat permit de lui élever un temple hors des murs. Le peuple construisit cet édifice sacré près des murailles, mais dans l'intérieur de la ville : cette infraction dans l'exécution du décret irrita le Sénat qui fit détruire le temple. Dans la suite Publius Victor plaça dans le cirque de Flaminius un autel dédié à *Sérapis*, et bientôt un temple magnifique remplaça ce monument provisoire et prit le nom de *Sera-*

1 *Euseb. Præpar. Evang.* lib. III, c. 11.

2 *Orat. in Serapim.*

peum, comme celui d'Alexandrie. Quelques villes d'Italie imitèrent cet exemple, et de là le culte de *Sérapis* gagna de proche en proche jusque dans les Gaules. On y voit cependant peu de figures de ce Dieu, et celle qui a été découverte à Martres est la seule que nous ayons trouvée dans les lieux où nos recherches se sont étendues.

Ce bas-relief, en marbre blanc de *Luni*, est d'un assez bon travail; il a 1 mètre 84 centimètres de haut, sur 80 centimètres de large; la tête est couverte du *modius* ou boisseau, que nous avons déjà vu sur celle d'*Isis* [1]; il tient du côté gauche une corne d'abondance pleine de fruits, indication des bienfaits qu'il répand sur la terre. A ses pieds, du côté droit, est le chien tricéphale ou *Cerbère*.

Il manquait à cette figure une partie du bras droit. La main ne tenait ni la *haste pure*, ni un bâton pareil à celui d'*Esculape*; le haut des jambes n'a pas été retrouvé. Les pieds sont antiques.

162. Les artistes ont souvent représenté les mythes d'*Hercule*. Les nombreuses aventures de ce héros devaient en effet fournir à la glyptique et à la statuaire un grand nombre de sujets, mais presque toujours terribles. Les anciens aimaient à embellir leurs demeures de ces sortes de compositions, et il paraît que dans l'une des somptueuses habitations découvertes dans les champs de Martres, on avait représenté tous les travaux du fils d'*Alcmène*. Nous n'avons encore pu rajuster qu'une partie des fragmens de ces bas-reliefs, qui ont été mutilés très-anciennement. Ils avaient environ 1 mètre 52 centimètres de haut sur 95 centimètres de large; un cadre environnait chacun d'eux.

En suivant l'ordre ordinaire dans lequel les mythologues placent les douze travaux d'*Hercule*, il aurait fallu mettre sous ce numéro *Alcide* triomphant du Lion de Némée; mais le bas-relief qui représentait cet exploit n'a pas été retrouvé, et c'est le combat contre l'Hydre de Lerne qui commence ici la série de ces bas-reliefs.

Ce monument a souffert beaucoup de mutilations. La cuisse gauche ainsi que la jambe du même côté ne subsistent plus; le bras droit, qui était armé de la massue, manque aussi. On con-

---

1 *Suprà*.

naît le mythe de l'*Hydre*. Ce monstre vivait dans un marais, près de Lernæ, en Argolide. Pausanias dit que Pisander, de Camirus, fut le premier qui le représenta avec plusieurs têtes : on a beaucoup varié dans l'indication du nombre de celles-ci, car les uns en comptent sept, quelques-uns neuf, et d'autres cent. L'*Hydre* était née de l'union d'*Echidna* et de *Typhon*. Elle était sur une colline, près de la fontaine Amymone, lorsque, accompagné de *Jolaüs*, *Hercule* l'attaqua. Les flèches ardentes qu'il lui lança d'abord ne produisirent d'autre effet que de l'obliger à sortir de son gîte. Hercule combattit contre elle, soit avec la *Harpa*, ou épée ensiforme, suivant les uns, soit avec sa massue, selon quelques autres. Mais à peine avait-il abattu une des têtes du monstre que deux autres naissaient et se dressaient avec furie ; l'*Hydre* enlaça même les jambes du héros. *Jolaüs* vint à son secours, et apportant des branches enflammées, il empêcha par l'action du feu la reproduction de ces têtes terribles. Dans ce bas-relief, l'*Hydre* entortille, soit de sa queue, soit du cou de l'une de ses têtes, la jambe droite d'*Hercule*, comme sur un des bas-reliefs de la *Villa Albani*. Le demi-Dieu maîtrise avec sa main gauche les mouvemens du monstre, afin de le frapper avec plus d'assurance de la massue dont son bras droit est armé. Dans le haut du bas-relief, on voit *Jolaüs* qui dirige une torche vers l'*Hydre*, et qui en embrase la portion déjà frappée par *Hercule*.

163. Un bas-relief représentant la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, poursuivie par *Hercule*, et se réfugiant près de *Diane*, avait sans doute été mis près de celui qui vient d'être décrit ; mais ce monument n'a pas été retrouvé, et l'on n'a même découvert que la partie inférieure du bas-relief suivant où l'on voyait *Hercule* apportant à *Eurysthée* le sanglier d'Erymanthe. Cet animal monstrueux désolait l'Arcadie ; *Alcide* le prit et le soutenant sur ses épaules parut devant *Eurysthée ;* celui-ci, effrayé, fut se cacher dans un tonneau d'airain. L'artiste à qui nous devons le fragment de bas-relief placé sous ce numéro, a montré *Eurysthée* à moitié renfermé dans la cuve d'airain ; il n'y a aucune proportion entre cette figure et celle d'*Hercule ;* mais on a supposé qu'*Eurysthée* était sur un plan très-reculé : d'ailleurs, sur les monumens antiques, on voit souvent la principale figure ayant une taille beaucoup plus élevée que celle des personnages secondaires.

Les médailles de Géta, frappées à Périnthe, dans la Thrace, celles de Probus, et des médaillons de Gordien, ont leurs revers ornés d'une composition où *Hercule* est représenté, portant le sanglier d'Erymanthe sur ses épaules, et *Eurysthée* qui s'est réfugié dans un tonneau.

Pour sixième travail, *Eurysthée* avait ordonné à *Hercule* de nettoyer les étables d'*Augias*. On n'a pas retrouvé à Martres le bas-relief qui, sans doute, représentait ce sujet. Mais celui qui venait immédiatement après et qui offrait la chasse des oiseaux du Stymphale, a été conservé en grande partie.

164. Des oiseaux de proie, nommés *Stymphalides*, du Lac *Stymphalus*, en Arcadie, près duquel ils habitaient, dévoraient les hommes et les animaux; ils avaient la taille des grues; leurs plumes étaient d'airain et ils pouvaient les lancer comme des flèches. Apollodore [1] dit qu'*Alcide* les chassa avec un instrument bruyant qui lui fut donné par *Minerve*. Pausanias assure que ce héros les tua à coups de flèches. C'est cette dernière tradition qui a été suivie par l'auteur de ce bas-relief : *Hercule* est debout; il est vêtu de la peau de lion, dont les pattes se croisent sur sa large poitrine; la même dépouille couvre sa tête; un carquois est sur son dos; il tenait son arc. On voit un des oiseaux percé par une flèche et tombant; un autre paraît un peu plus bas. On n'a pas retrouvé le pied droit et la jambe gauche d'*Alcide*.

165. Un taureau furieux qui, selon quelques-uns, était le même sur lequel *Europe* passa de la Phénicie dans la Crète, ou qui, suivant d'autres, n'était pas différent de l'animal que *Neptune* fit sortir de la mer lorsque *Minos* promit de sacrifier à ce Dieu le premier objet animé qu'il rencontrerait, répandait au loin le ravage et l'effroi. *Eurysthée* ordonna à *Hercule* de le lui apporter, et le héros accomplit ce septième travail. On peut douter que le fragment, placé ici, ait pu faire partie d'un monument qui aurait représenté cet exploit. On voit en effet

---

[1] *Argonaut.* lib. II.

Sed neque ut Arcadiam petiit vis Herculis arcu
Ploidas inde Lacu Volucres Stymphalidas ullâ
Pellere vi potuit : namque hoc ego lumine vidi,
Ast idem ut manibus Crotalum pulsavit in altâ
Existens speculâ prospectans, protinus illæ
Cum clamore procul linquentes littus ierunt.

une lutte, un combat entre un homme et un taureau, et le premier saisissant avec force une des cornes de l'animal. On pourrait croire plutôt que l'artiste avait montré seulement *Alcide* combattant *Achéloüs*. Epris des charmes de *Déjanire*, fille d'*OEnée*, roi de Calidon, *Achéloüs* comptait *Hercule* au nombre de ses rivaux. Ils combattirent, et *Achéloüs*, d'abord vaincu sous la forme humaine, prit celle d'un immense serpent ou d'un dragon, et enfin se transforma en taureau. *Hercule* le saisit alors par les cornes, en arracha une, le força de lui abandonner *Déjanire* et d'aller se cacher dans le fleuve Thoas qui reçut le nom d'*Achéloüs*. Ce mythe a beaucoup de rapport à ce que paraît indiquer le fragment placé sous ce numéro.

166. Ce cheval vu à moitié, ainsi que la tête placée sous le même numéro, a pu faire partie d'un bas-relief où l'on aurait représenté *Hercule* accomplissant le huitième travail, ou amenant à *Euristhée* les chevaux de *Diomède*. Ces fragmens proviennent peut-être aussi d'un bas-relief dans lequel on voyait le combat d'*Hercule* contre les Amazones. Alors ils pourraient se rattacher au morceau suivant.

167. Le mythe des Amazones a été diversement raconté. Apollodore dit qu'*Hippolyte*, fille de *Mars* et d'*Otréra*, reine des Amazones, portait la ceinture de *Mars*. La fille d'*Eurysthée* voulait l'avoir, et *Hercule* reçut l'ordre de s'en emparer. Il descendit à Thémiscyre avec *Thésée* et quelques autres guerriers. *Hippolyte* lui promit cet objet précieux; mais *Junon*, sous les traits d'une Amazone, excita les autres à s'opposer au Héros qui voulait, disait-elle, enlever la reine. *Hercule* voyant accourir de toutes parts ces femmes guerrières, se crut trahi : il attaqua *Hippolyte*, il la tua, mit les Amazones en fuite, et porta la ceinture à *Eurysthée*. Quelques auteurs racontent que *Ménalippe* était reine des Amazones, et qu'*Hippolyte*, l'une d'entr'elles, refusa de donner la ceinture que demandait la fille d'*Eurysthée*. Un combat eut lieu; les plus vaillantes Amazones furent tuées, et *Ménalippe* ne recouvra sa liberté qu'en livrant la ceinture d'*Hippolyte*, qui devint l'esclave de *Thésée*.

Ce fragment représente une Amazone à cheval et fuyant; la partie supérieure manque. On a placé sous le n.° 168 un

autre fragment qui représente la *pelta*, sorte de bouclier que l'on donne aux Amazones.

169. Fragment d'un bas-relief en marbre blanc, découvert dans la Garonne, à Toulouse, entre la ville et le faubourg Saint-Cyprien. Ce bas-relief qui avait de grandes proportions, était formé de plusieurs blocs très-épais. Celui-ci représente deux femmes. La nudité d'une mamelle, le costume, l'épée que tient l'une de ces femmes, l'attitude de sa compagne, l'homme traîné devant celle-ci, ou abbatu sous les coups qu'il a reçus, tout se réunit pour faire reconnaître ici un combat d'Amazones, soit contre les Atlantes, soit contre les Arabes, les Thraces, ou les Athéniens. Peut-être ce bas-relief représentait-il un épisode de la guerre de Troie, alors que Penthésilée vint avec ses valeureuses Amazones défendre la ville de Priam, contre les attaques des Hellènes.

Le travail de ce bas-relief est très-beau, et l'on regrettera toujours que Lafaille, auteur des Annales de Toulouse et syndic de la ville, ait, vers la fin du 17.me siècle, fait jeter dans les fondemens du mur du quai un grand nombre d'autres blocs de marbre sculptés et qui faisaient partie d'un somptueux édifice dont les ruines avaient été retrouvées alors dans le lit du fleuve.

170. Cet autre fragment, aussi en marbre blanc, provient du même édifice et paraît avoir fait partie du bas-relief colossal dont le numéro précédent offre un débris.

On doit la conservation de ces deux objets, à Jean-Pierre Rivalz, ingénieur et peintre habile, qui a laissé dans le Languedoc les plus honorables souvenirs.

171. Geryon, fils de Chrysaor et de Callirhoé, était roi d'Espagne, ou des Baléares, ou de l'île d'Erythea, qui, selon quelques-uns, serait l'île de Gadir ou de Gadès. Il avait des troupeaux de bœufs couleur de pourpre : *Eurysthée* chargea *Hercule* de les enlever. Le géant *Eurysthion* en était le gardien, et avait avec lui un chien à deux têtes, nommé *Orthrus*, né de *Typhon* et d'*Echidna*. *Hercule* tua d'abord l'un et l'autre. Alors *Geryon* s'avança pour le combattre sur les bords du fleuve Anthémus. La fable donne à ce Roi trois têtes, trois corps, six bras et six jambes ; *Junon* le protégeait : il fut ce-

pendant vaincu et tué par *Alcide* qui amena ses bœufs à *Eurysthée.*

Les artistes ne pouvaient guère dessiner avec succès ce géant ayant trois corps et ce grand nombre de bras et de jambes : ils ont le plus souvent présenté de profil un groupe de trois guerriers attaquant *Alcide ;* mais l'auteur du bas-relief que nous possédons a seulement donné trois têtes à *Geryon.* Il est cuirassé; sa main droite tenait une épée : son bras gauche soulevait un bouclier. La coiffure de chaque tête ressemble au *Corno* phrygien, seulement à celle du milieu ce bonnet est attaché sous le menton. Ici *Geryon* est terrassé par *Hercule.* Cette figure est presqu'entière. On n'a conservé que la partie supérieure de celle du héros.

Ce bas-relief a été découvert à Martres, sous mes yeux, le 21 septembre 1826. Sa hauteur est, comme pour les précédens, de 1 mètre 52 centimètres sur environ 95 centimètres de largeur.

172. Le onzième travail imposé à *Hercule* était l'enlèvement des pommes d'or des *Hespérides.* On sait que sous le nom d'*Hespérides* on désignait des Nymphes , filles d'*Hespérus*, frère d'*Atlas* , selon quelques-uns ; d'*Atlas* et d'*Hespérus* suivant d'autres; de l'*Érèbe* et de la *Nuit*, ou de *Phorcys* et de *Céto*, d'après le Scholiaste d'Apollodore et Hygin. Elles habitaient des jardins célèbres dans l'antiquité, et où croissaient des pommes d'or qui étaient consacrées à *Vénus. Eurysthée* voulut avoir ces fruits, et *Hercule* en fit la conquête. Dans des mythes bien différens, les anciens racontent les circonstances de cette entreprise. Vainqueur du dragon à cent têtes qui gardait les pommes d'or [1], *Alcide* apporta ces fruits merveilleux à *Eurysthée.*

L'avant-bras gauche placé sous ce numéro a dû faire partie d'un monument qui représentait *Hercule* rapportant les pommes d'or qu'il tenait dans sa main. Ce bas-relief était peut-être plus grand que ceux que nous avons décrits, et qui représentent les autres travaux d'*Alcide.* Les proportions paraissent avoir été à peu près semblables à celles du grand bas-relief de *Sérapis*, n.° 161. Le bras droit, placé sous le même numéro, a peut-être fait partie du même objet.

---

1 Il était né de *Typhon* et d'*Echydna* ou de la *Terre*, et fut nommé *Ladon*.

173. *Hercule* fut initié aux petits mystères sur les bords de l'Ilissus, et, suivant Aristides [1], cette sorte d'initiation fut instituée en faveur d'*Hercule*, que sa qualité d'étranger excluait de la grande initiation pratiquée à Eleusis. Dans ces mystères, le *Calathus*, la *Ciste sacrée* et le *Van*, objets formés en osier, qui renfermaient des objets sacrés, et d'où s'échappait quelquefois un serpent, étaient montrés aux regards de ceux que l'on admettait à l'initiation.

Dans le bas-relief dont on voit un fragment sous ce numéro, *Hercule* appuie le pied droit sur une *Ciste* ou sur un *Calathus*, et l'on a pu croire que l'on a voulu représenter ainsi ce demi-Dieu admis à la connaissance des mystères de l'initiation. D'autres fragmens du même bas-relief ont été retrouvés et se rajustent avec celui-ci, mais seulement par quelques points, et l'on n'a pas encore tenté la restauration de ce morceau. On croit que la tête placée sous le n.° 178 appartient à ce monument.

174. *Calagorris* des *Convenæ* a fourni, ainsi qu'on l'a vu, et près de 200 ans avant mes recherches, des monumens d'un haut intérêt, et sans doute on doit déplorer la perte d'un grand nombre d'autres qui auront péri, inconnus aux savans et aux artistes. J'ai vu en 1809, à Rieux, devant l'Eglise cathédrale, une belle statue drapée, haute de près de six pieds; depuis je l'ai recherché en vain. Des inscriptions sépulcrales romaines provenant du cimetière de *Calagorris* ont aussi disparu de l'orangerie du palais épiscopal où elles avaient été réunies [2]. Deux têtes d'empereurs ont échappé presque seules à la destruction, pendant ce long intervalle. De trois têtes mythologiques qu'un particulier avait emportées à deux lieues de Martres et placées comme ornement dans un mur de clôture, une seule a été retrouvée. Elle a fait sans doute partie des bas-reliefs qui représentent les travaux d'Alcide. Le demi-Dieu est représenté la tête couverte de la dépouille du lion de Némée. Cette tête me fut donnée en 1824, deux années avant les fouilles, par M. Victor Cazes, qui habitait alors le lieu de Mont-d'Avezan.

---

1 *Orat. in Hercul. id. in Leuctric.*

2 L'une d'elles a été citée par MM. de Lamoignon de Basville et Lancelot, *Mémoires sur le Languedoc*, et *Histoire et Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions.*

Il existait dans une ferme appartenant à M. Bellecour un beau torse qui avait fait aussi partie des travaux d'Hercule. Le propriétaire s'est empressé de l'offrir avec cette générosité dont il a donné tant de preuves pendant les fouilles de Calagorris.

175. Un autre torse d'un beau travail, auquel la tête est encore unie, a été découvert durant les fouilles qui ont été exécutées dans les champs de M. Thébé, ancienne propriété de la famille de Sarrieu, qui possédait autrefois la seigneurie de Martres : il représente Alcide [1].

176. Tête qui a fait partie d'un bas-relief représentant l'un des mythes d'*Hercule;* elle représente ce héros encore dans l'adolescence. Ce morceau provient, comme les précédens, des champs de Martres.

177. Autre tête d'Alcide, couverte de la dépouille du lion de Némée, elle a, de même, appartenu à un des bas-reliefs qui représentaient les exploits d'*Hercule*, et a été aussi découverte dans les ruines de *Calagorris*.

178. Tête barbue d'*Hercule*, elle a fait partie du bas-relief placé sous le numéro 173.

179. On ne peut déterminer à quelle aventure d'*Alcide* a rapport ce fragment, qui n'offre qu'une main vigoureuse, saisissant une tête barbue, coiffée comme celles de *Geryon*. L'artiste a-t-il voulu montrer le héros terrassant *Erginus*, ou *Mygdo*, ou *Halcyoneus*, ou *Eurythus*, ou *Sarpedon*, ou *Busiris*, ou *Alebio*, ou *Dercimus*, ou *Croto*, ou *Cacus*, ou *Cycnus*, ou *Euryte*, ou *Tauriscus*, tyran qui régnait dans les Gaules? Le nombre des exploits du demi-Dieu, fils d'*Alcmène*, est si grand, que, ne trouvant ici aucun symbole, aucune indication particulière, on ne peut même tenter une explication de ce fragment.

180. Découvert près des débris des divers bas-reliefs que l'on vient d'examiner, ce morceau, où l'on remarque le même système de travail, a pu faire partie d'un monument qui représentait *Hercule* combattant les *Centaures*.

---

1 Feu M. Thébé avait permis à la ville de Toulouse d'exécuter des fouilles dans son domaine, et il a offert en don au Musée plusieurs objets précieux.

181. Les fragmens placés sous ce numéro ont fait partie des bas-reliefs qui représentaient les mythes d'*Hercule.*

182. Cette tête, en bas-relief et d'un très-bon style, a fait partie d'un monument d'une assez forte dimension. Le travail n'a point d'analogie avec celui de la plus grande partie de ceux qui offrent les mythes d'*Alcide*, et il ressemble beaucoup à celui du bas-relief de *Sérapis*, et lui est supérieur peut-être. La forme de la barbe, et les bandelettes qui pressent les cheveux, donnent à cette tête beaucoup de ressemblance avec celle de *Jupiter.* Peut-être ne doit-on y retrouver qu'une tête de Bacchus indien. Le *Credemnon,* ou bandeau, qui forme plusieurs enroulemens et qui retient la chevelure, serait une indice que l'artiste a représenté ici ce Dieu dont les images ont si souvent été répétées par les anciens.

183. Ce bas-relief représente deux Faunes, de sexe différent et assis. L'état de mutilation de ce petit monument excite des regrets. On peut croire qu'il en existait un autre où l'on voyait aussi des Faunes, car on a trouvé dans les fouilles quelques débris qui l'indiquent.

184. Cette tête d'un jeune Faune, ou Faunisque, a fait aussi partie d'un bas relief. Elle est très-remarquable comme objet d'art. Nous plaçons une autre tête barbue sous ce numéro.

185. Fragment d'un bas-relief représentant *Minerve.* Il est probable qu'il faisait partie de l'un des monumens où l'on avait retracé les aventures d'*Hercule.* Nous savons en effet que ce héros, forcé de combattre contre *Pluton*, fut aidé par *Minerve* [1], et c'est peut-être ce trait que l'artiste avait offert dans l'un de nos bas-reliefs. Il aurait pu aussi retracer *Minerve* donnant à *Alcide* l'instrument de cuivre avec lequel il effraya les oiseaux du Lac Stymphale, ou tuant le Cancre qui voulait secourir l'*Hydre* de Lerne.

On ne peut mieux faire connaître l'importance de la collection des bas-reliefs qui viennent d'être décrits qu'en rapportant ce passage du savant conservateur du Musée royal des antiquités :

« Le *Musée des antiques de Toulouse*, dit M. de Clarac,

---

1 Pausan. in Eliac.

parmi les nombreuses et belles antiquités trouvées en 1826, près de Martres, dans l'emplacement, dit-on, de l'ancienne *Calagorris*, possède de très-curieux bas-reliefs, en marbre, des travaux d'Hercule. Ce sont les plus grands qui existent... Ils sont précieux en ce que les sujets offrent dans leur composition des particularités importantes que ne présentent pas les autres bas-reliefs connus des travaux d'Hercule [1]. »

186. Bas-relief en marbre blanc, d'un travail très-médiocre, représentant le *Sommeil*, ou le Dieu *Somnus* [2]. Ce monunument a été découvert près d'Avignonet, petite ville du département de la Haute-Garonne.

187. Autre bas-relief presque semblable au précédent et découvert dans le pays des *Onobusates*. On retrouve le Dieu *Somnus* représenté de la même manière sur quelques autres monumens antiques.

MONUMENS HISTORIQUES.

BUSTES ET BAS-RELIEFS, PORTRAITS INCONNUS ET INSCRIPTIONS.

Le savant Visconti a recherché, dans le beau discours qui précède son *Iconographie grecque*, tout ce qui était relatif à l'antiquité des portraits. L'art du dessin a dû sa naissance, selon cet archéologue, au désir naturel de conserver les traits des personnes qui ont été un objet d'estime ou d'affection. Ce ne fut d'abord qu'un contour extérieur indiqué par l'ombre ; telle a été la première ébauche de la délinéation et de la plastique. La ronde-bosse, imaginée ensuite, fixa les traits d'une manière plus heureuse. Les Grecs, dit Millin [3], faisaient remonter l'art du portrait jusqu'aux temps héroïques. Selon eux, Dédale avait exécuté la statue d'Hercule encore

1 *Description du Musée royal des Antiques du Louvre*, pag. 186.
2 *Monumens religieux*, 322, pl. VI, n.° 26.
3 *Magasin encyclopédique.*

vivant. Les temples des Dieux devinrent bientôt les dépositaires des portraits des hommes illustres, et ils y étaient conservés alors même que le personnage représenté devenait un ennemi de la patrie. On a retrouvé, de nos jours, en Egypte, les statues d'une foule de ses rois, dont l'histoire avait à peine conservé les noms. Lorsque les Romains eurent réuni sous leur empire toutes les contrées entre l'Euphrate et les Colonnes d'Hercule, ceux qui ne pouvaient obtenir de faire mettre leurs images dans le Forum ou dans le Capitole, cherchaient à se faire décerner cet honneur par quelque ville de province, et souvent ils en payaient eux-mêmes les frais. Plusieurs riches Romains faisaient élever eux-mêmes leurs statues dans les cours de leurs maisons par les cliens dont ils étaient environnés. Les magistrats obtenaient ces distinctions dans les villes qu'ils administraient. La statuaire fut souvent ainsi employée à faire des portraits; on en trouve un grand nombre non-seulement à Rome, mais dans toutes les provinces de l'Empire. La Novempopulanie en a fourni sur-tout un grand nombre. Les portraits des particuliers décoraient leurs monumens funéraires, et on y mettait sur-tout des *bustes*. Visconti [1] a très-bien établi que ce mot dérive de *bustum*, qui, dans la basse latinité, signifiait un tombeau. On sait que les familles romaines distinguées conservaient des images en cire de leurs aïeux, qu'on les faisait paraître dans les cérémonies funèbres, et que cet usage devint un droit des familles qui avaient exercé les premières magistratures de la république.

Dans la suite, les statues et les bustes des Empereurs et des membres de leurs familles se multiplièrent sur toute la surface de l'Empire : on en décorait le principal édifice, le *Capitole* de chaque colonie, la *Basilique* de chaque municipe, et il a été conservé un assez grand nombre de portraits de ces princes dans des lieux très-reculés, parce que la proscription qui frappa quelquefois leurs images à Rome ne s'étendit point, ou ne fut pas adoptée dans des villes éloignées de la capitale de l'Empire. Les palais des Gouverneurs ou des Préfets des provinces renfermèrent aussi les statues et les bustes des souverains, et on dut sur-tout les placer en grand nombre

---

1 *Museo Pio-Clement. VI.* Pref. X.

dans les demeures occupées par ces Empereurs, qui, durant les derniers temps de la puissance romaine en Occident, habitèrent dans les Gaules.

L'édifice, dans les ruines duquel nous avons retrouvé une grande partie des images historiques qui vont être décrites, fut peut-être ou la Basilique du municipe de *Calagorris* des *Convenæ*, ou plutôt l'un de ces palais dont nous venons de parler. Nous savions qu'on y avait trouvé autrefois deux belles têtes représentant Didius Julianus et Caracalla; des recherches ultérieures, puissamment secondées, de 1826 à 1830, par l'administration de la ville de Toulouse, ont procuré la découverte de ceux qui vont être indiqués; monumens précieux, à l'aide desquels on a pu composer une de ces collections que les anciens nommaient *Pinacothèques* ou *Galeries de Portraits*.

C'est en comparant avec les médailles, et les autres monumens antiques, les images des Empereurs trouvés dans les champs de Martres, que l'on est parvenu à en reconnaître le plus grand nombre; mais il est resté des doutes sur plusieurs, et quelques-uns de ces monumens représentent des personnages actuellement inconnus.

188. Le premier de ces portraits est celui d'Auguste. Il suffit de le comparer à plusieurs autres bustes conservés dans les collections les plus célèbres, pour y reconnaître une des nombreuses reproductions d'un original dont le travail était sans doute très-remarquable, puisque les copies qu'on en possède sont elles-mêmes d'une grande beauté.

Caïus Octavius Cæpias, si connu, plus tard, sous le nom d'Auguste, naquit à Velletri, l'an 691 de Rome (63 avant J. C.), de Caïus Octavius, préteur de Macédoine, et d'Atia, fille de Julie, sœur de Jules-César. Héritier de celui-ci et adopté par lui, il quitta Apollonie et vint à Rome, après le meurtre de son grand-oncle. Il prit alors les noms de Caïus Julius Cæsar Octavianus. Accueilli par le Sénat qui voulait l'opposer à Antoine, il obtint la puissance consulaire. Dans la bataille de Modène, où Antoine fut vaincu, les deux consuls Hirtius et Pansa, qui commandaient l'armée, furent tués, et il demeura seul à la tête des troupes. Antoine ayant été joint par Lépide, la politique rapprocha Octave de ses deux rivaux. Ils s'unirent ensemble et formèrent cette associa-

tion si connue sous le nom de *Triumvirat.* Il jurèrent la perte de tous leurs ennemis, et abandonnèrent mutuellement à la vengeance de chacun d'eux, les parens, les amis qui devaient leur être les plus chers. Ainsi, les têtes de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépide furent données à Octave, en échange de celle de Cicéron. Trois cents sénateurs, deux mille chevaliers furent égorgés. Un citoyen qu'on menait au supplice par l'ordre d'Octave, le prie de permettre qu'on rende à son cadavre les honneurs de la sépulture : « *Ne t'en inquiète pas,* lui répondit Octave, *les corbeaux en prendront le soin.* » Accompagné par Antoine, il vainquit, en 712, dans les plaines de Philippe, les meurtriers de César, Brutus et Cassius. Six ans après, il remporta une victoire navale décisive sur Sextus Pompée. Pour satisfaire à ses engagemens envers les légions, il chassa les habitans de diverses contrées pour en donner les terres aux soldats. Antoine ayant partagé avec lui l'empire du monde, eut l'Orient : Octave demeura en Italie, et, lorsque sous des prétextes plus ou moins spécieux, ce dernier rompit avec Antoine, on put prévoir qu'avant peu le monde n'aurait plus qu'un maître. La bataille d'Actium, livrée en 723, fixa les destins des deux rivaux. Octave resta seul, et la république fut, par le fait, changée en monarchie. En 725, le sénat salua Octave du titre d'*Imperator,* titre qui, ainsi que le dit M. Mionnet, lui servit dès-lors de prénom pour marquer sa souveraine puissance, et passa depuis à ses successeurs dans l'empire. Deux ans après, le sénat lui donna le nom d'*Auguste,* et la flatterie ne put faire plus pour lui dans la suite qu'en lui rendant les honneurs réservés aux Dieux. Lyon lui consacra un autel et la colonie de Narbonne l'invoqua comme une divinité. Le surnom de *père de la patrie*, que ses successeurs portèrent, quels que fussent leurs vices ou leurs crimes, lui fut décerné en 752. Il mourut à Nola, ville de la Campanie, en 767. Peu de temps avant d'expirer, il dit à ceux qui l'entouraient : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* et sur leur réponse affirmative, il ajouta en se servant des termes qui terminaient ordinairement les comédies : *Battez donc des mains, la pièce est finie.*

189. Ce n'est que d'après des conjectures plus ou moins probables, mais légères, que j'ai avancé autrefois que ces deux bustes étaient ceux des fils d'Agrippa et de Julie, qui furent

adoptés par Auguste [1]. Le premier, *Caïus César*, déclaré Prince de la jeunesse et Consul désigné à l'âge de 14 ans, commanda les légions romaines en Arménie, et donna des preuves d'une grande valeur et de talens précoces; mais blessé en trahison, il mourut à l'âge de 18 ans : le buste placé sous ce numéro représente bien un jeune homme de cet âge. C'est pour ce prince, qui partait pour l'Arménie, où il allait trouver et la gloire et la mort, qu'Ovide écrivit ces vers :

Ecce parat Cæsar domito quod defuit orbi
Addere, nunc oriens ultime noster eris.
Parte dabis pœnas, Crassi gaudete sepulti,
Signaque barbaricas non benè passa manus.
Ultor adest, primisque Ducem profitetur in annis',
Bellaque non puero tractat agenda puer.
Parcite natales timidi numerare Deorum,
Cæsaribus virtus contigit ante diem.

190. *Lucius César*, frère du précédent, et qui est peut-être représenté par ce buste, fut aussi Consul désigné et prince de la jeunesse. Envoyé pour commander en Espagne avec le titre de Proconsul, il mourut n'ayant pas encore 16 ans, et l'on peut remarquer que le buste placé ici indique à peu près cet âge. Il fait pendant au précédent. Le marbre est de même qualité; le travail indique que ce monument est dû au même artiste.

Plusieurs savans, dont l'estime m'honore, ont paru craindre que ces deux bustes, qui sont de même hauteur et du même marbre, où l'on remarque le même travail, et dont la disposition est telle, que l'un sert, comme je l'ai dit, de pendant à l'autre, auraient bien pu appartenir à d'autres princes qu'aux fils adoptifs d'Auguste.

Examinons ici quels sont ceux de ces princes auxquels on pourrait les attribuer.

Serait-ce Tibère et Agrippa Postume? Tous deux furent adoptés par Auguste, l'an 757, après la mort de Caïus et de Lucius. Agrippa avait alors 15 ans, étant né en 742 de Rome, et le buste dans lequel j'ai cru retrouver Lucius César, indi-

1 *Notice des monumens antiques et des objets de sculpture conservés dans le Musée de Toulouse*, in-8.°, 1828, pag. 59, 60.

que à peu près cet âge. Mais Tibère naquit en 712; il avait donc 45 ans à l'époque de son adoption, et le buste qu'on pourrait lui attribuer ici, celui que j'ai désigné sous le nom de Caïus César, n'annonce tout au plus que l'âge de l'adolescence, environ 18 ans. Les traits n'ont d'ailleurs aucun rapport avec les traits bien connus de Tibère.

Le seul examen de nos monumens me paraît repousser l'idée qu'ils représentaient Néron et Drusus, fils de Germanicus et d'Agrippine, nommés sur les médailles NERO ET DRVSVS CAESARES. Le premier naquit en 760. Le second reçut le jour en 761. Nos bustes indiquent évidemment entre l'âge de ceux qu'ils représentent, une différence bien plus grande que celle d'une seule année.

Pourrait-on reconnaître ici Néron et Britannicus ? Fils de Claude et de Messaline, né en 795, Britannicus mourut empoisonné, l'an 808, âgé de 13 ans. Le buste n.º 189 pourrait lui convenir, car il représente un enfant qui a à peu près cet âge. Néron naquit en 790, et fut adopté par Claude en 803. Il monta sur le trône en 807, et l'année suivante il fit empoisonner Britannicus. Il avait alors 18 ans, et le buste auquel j'ai donné le nom de Caïus, pourrait lui convenir. Il y a même entre les traits des deux bustes, la différence que l'âge devait mettre entre ceux de Néron et de Britannicus. Mais ces traits rappellent-ils bien ceux de ces princes, connus par les médailles et par d'autres monumens? C'est ce que l'examen de ces objets, comparés à nos marbres, pourra seul décider.

On ne saurait retrouver ici Titus et Domitien. Il n'y a aucune ressemblance entre les portraits des fils de Vespasien et nos bustes. Vespasien monta sur le trône en 822; Titus, né en 794, avait alors 28 ans, Domitien en avait 18, étant né en 804. Il n'y a pas entre l'âge indiqué par les bustes, la différence qui se trouvait entre celui de ces princes lorsque leur père fut proclamé Empereur.

Il est impossible de donner à ces bustes les noms d'Annius Verus et de Commode. Le portrait authentique du premier, conservé dans la galerie, le prouverait suffisamment. Né en 916, il mourut en 923; or, celui de nos bustes dont les formes sont les plus juvéniles, indique un âge plus avancé. *Commodus*, dont nous possédons d'ailleurs l'image, était né en 914; il n'avait donc que 9 ans lorsqu'Annius mourut en 923. Il ne saurait donc être représenté par celui des bustes qui an-

nonce l'adolescence ou le commencement de l'âge viril. Ainsi ces monumens n'appartiennent pas à ces princes.

Mais ne serait-ce point Caracalla et Géta son frère? Je ne puis le penser. Il n'y a point de ressemblance entre les traits que retracent ces deux bustes et ceux des fils de Septime Sévère. Dailleurs Caracalla naquit l'an 941, et Géta l'année suivante. Il y aurait donc dans ces bustes très-peu de différence entre l'indication de l'âge s'ils représentaient ces princes; et comme ici cette différence est grande, il faut en conclure, en outre des autres preuves, qu'ils n'ont aucun rapport à Caracalla et à Géta.

Les mêmes motifs m'empêchent de chercher dans ces images celles d'Elagabale et d'Alexandre Sévère, d'ailleurs si différentes de nos monumens. Elagabale était né en 958 ainsi qu'Alexandre.

Peut-être suis-je trop descendu dans la série des Césars, qui auraient pu être représentés par ces marbres, dont le travail annonce évidemment le premier et le commencement du second siècle de l'empire, et non les époques où la sculpture commençait à dégénérer, où l'on marquait les prunelles, où on ne retrouvait plus ce faire aisé, noble et gracieux de la sculpture grecque, qui jusqu'alors avait produit tant de chefs-d'œuvres. Je croirais donc que ces deux bustes ne peuvent représenter que Caïus et Lucius, ou Néron et Britannicus; mais pour ces derniers, il faudrait comparer, comme je l'ai dit, les monumens antiques et les médailles avec nos marbres, avant de se prononcer pour l'affirmative.

L'un de ces bustes porte une barbe légère. Aux premiers temps de l'Empire, on n'avait plus ces barbes longues et épaisses des vieux Romains des siècles de la république: *Barba horrida, quam in statuis antiquis et imaginibus videmus* [1]. Ce fut vers l'an 454, que P. Titius Mena, revenant de Sicile, conduisit à Rome les premiers barbiers qu'on y ait vus, et bientôt la mode fut de se faire raser. Les premiers Empereurs qui reprirent la barbe sont: Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle.

Le jour où l'on se faisait couper la barbe pour la première fois, était un jour de réjouissance. Juvénal [2] parle des gâteaux que l'on envoyait en cette occasion:

---

1 *Cic. pro Cœl.*
2 *Sat.* III. 186.

Ille metit barbam, crinem hic deponit amati :
Plena domus libis genialibus.

C'était, selon Macrobe [1], après le troisième septénaire écoulé, ou à l'âge d'environ 22 ans, que l'on se faisait raser. Jusque-là les jeunes gens coupaient, avec des ciseaux, leur barbe naissante; on l'appelait *barbula*, et les jeunes gens *barbatuli*. Auguste cependant ne se fit raser qu'à l'âge de 25 ans, Caligula à 20, et Néron à 21 ans. Ce dernier offrit sa première barbe à Jupiter Capitolin, en la renfermant dans un coffret d'or enrichi de perles [2]. Les jeunes gens présentaient de même leur première barbe à une Divinité, et, selon Pétrone, aux Dieux Lares [3]. Le buste que j'ai désigné sous le nom *Caïus César*, représente un jeune homme qui n'a point encore offert ce signe de virilité aux Dieux. Caïus n'avait que 18 ans lorsqu'il mourut; il ne devait donc pas avoir fait cette cérémonie. Néron avait le même âge à l'époque de la mort de Britannicus. Il n'avait pas encore envoyé dans une riche boîte, comme le dit Suétone, sa première barbe au temple de Jupiter Capitolin.

191. L'inscription dont nous allons nous occuper doit, selon toute apparence, être rapportée au règne de Tibère, et c'est par ce motif que nous l'avons placée sous ce numéro, afin d'observer une sorte d'ordre chronologique.

Cette pierre a été trouvée à Rome, au pied du mont *Cœlius*. dans la partie qui regarde le mont Palatin. La partie supérieure a été très-anciennement mutilée; le reste était d'une belle conservation lorsqu'elle fut portée à Toulouse, et donnée à l'Académie des Sciences de cette ville par M. l'abbé Capmartin de Chaupy. Transportée dans le Musée en 1795, elle fut brisée, et plusieurs fragmens n'ont pas été conservés; nous avons cependant pu la rétablir d'après deux copies exactes faites par MM. Capmartin de Chaupy, et de Montégut. Ce

---

1 *Somn. Scip.* I. 6.

2 *Sueton.* Ner. c. 12. *Barbam primam posuit, et conditam in auream pixidem, et pretiosissimis margaritis adornatam Jovi Capitolino consecravit.*

3 *Prætereà grande armarium vidi in angulo, in cujus ædicula Lares argentei positi, Venerisque signum marmoreum, et pixis aurea non pusilla, in qua barbam ejus conditam dicebant.* c. 29.

monument contenait sept lignes. Il ne reste de la première que deux lettres entières L V et une partie de la lettre C. Il ne paraît pas possible de déterminer la vraie signification de ces trois lettres, placées à des distances inégales. Peut-être cette ligne offrait-elle les noms des Consuls sous l'administration desquels le monument fut érigé.

La seconde ligne exprime le titre des magistrats sous l'inspection desquels l'ouvrage a été fait.

La troisième énonce la loi en vertu de laquelle ils avaient été nommés.

Les quatrième, cinquième et sixième lignes contiennent les noms de ces officiers.

La dernière marque le prix que cet ouvrage a coûté. Je pense que l'on peut, en négligeant la première ligne, lire ainsi cette inscription :

CVRATORIBUS VIARVM
E LEGE VISELLIA DE CONLEGIO SENATORVM
CNEIO CORNELIO QVINTO MARCIO PVBLIO HOSTILIO
CAIO ANTONIO GALERIO FVNDANIO CAIO POPILIO
MARCO VALERIO CAIO ANTISTIO QVINTO CAECILIO
OPVS CONSTAT N |∧| ⩓ ⋂ LX X II

Il paraît par la forme de cette pierre, dont les côtés sont grossièrement taillés, et dont le derrière est brut, qu'elle était encastrée dans un mur. Ce mur faisait sans doute face sur la rue que l'on avait fait réparer, et celle-ci, selon le plan de l'ancienne Rome dessiné par Ligorius, d'après les historiens, les monumens et les ruines encore existantes [1], conduisait à l'espace qui se trouve entre le mont *Cœlius* et le mont *Palatin*, et qui aboutit du *Septizonium* à l'arc de triomphe de *Constantin*.

L'inscription, à en juger par l'égalité et la forme des caractères, paraît être du haut empire. M. Capmartin de Chaupy, correspondant de l'Académie de Toulouse, en fixait l'époque au règne de Tibère. M. de Montégut, dans une note sur ce monument, adopta l'opinion de M. Capmartin.

L'histoire [2] nous apprend que sous ce prince, l'an 775 de

---

1 *Antiquités Romaines expliquées dans les Mémoires du comte de B.*, 222.

2 *Tillemont*, tom. 1, 93 et suiv. *Crevier*, tom. 1, 56.

Rome, et le 22.e de l'ère chrétienne, *Lucius Visellius Varro*, et *Sextus Cornelius Cethegus*, étant consuls, on promulgua une loi appelée *Visellia*, du nom de *Visellius* son auteur. On ne dit point quelles en étaient les dispositions. Notre inscription semble annoncer que cette loi avait pour objet l'entretien et la réparation des rues de Rome; qu'elle avait fixé à neuf le nombre des magistrats qui en étaient chargés, et qu'ils étaient pris dans l'ordre des sénateurs : *Curatoribus viarum è lege Visellia de conlegio senatorum.* Sous les premiers Empereurs, le mot *collegium* s'écrivait quelquefois *conlegium*. On lit sur un monument de Néron : *Sacerdos cooptatus in omne conlegium suprà numerum.*

Le soin des rues et des grands chemins fut confié aux censeurs [1] : les édiles exercèrent ensuite cette partie de l'administration publique. La ville ayant successivement augmenté, il fallut nommer des magistrats uniquement destinés à veiller à son entretien et à son embellissement [2]. On en créa même pour chaque grande route en particulier : ils sont désignés sous le titre de *Curator viæ Appiæ*, *viæ Flaminiæ*, etc.

Le nombre des magistrats connus sous le nom de *Curatores viarum* ne fut pas d'abord limité. L'étendue et la durée de leur commission dépendait des circonstances. Le sénat les réduisit au nombre de 4. On lit dans Suétone [3] et dans Tacite [4] qu'Auguste en fit des officiers perpétuels, auxquels il attribua les plus grandes marques de distinction, notamment le droit de faire graver leurs noms sur les monumens publics. C'est aussi ce que nous apprend Petiscus [5]. *Curator viarum vocabatur qui Romæ sternendis reparandisque viis erat præfectus; cùm enim ædiles qui ad hoc censoribus erant creati, aliis negotiis occupati, huic muneri sufficere non possent, ex S. C. quatuor viri fuere creati... Augustus hunc magistratum ordinarium fecit, ipsorum nomina lapidibus incisa præfigebantur.*

Ursatus [6] rapporte que les Quartumvirs, rendus perpétuels

---

1 *Roma illustrata.* — *Trésor des Antiquités Romaines*, 795.
2 Vid. *Petiscus*, *Rosinus*, *les Lois du Code*, *etc.*
3 *In August.*, c. 27.
4 *Annal.*, lib. 3. Voyez aussi *Juste Lipse.*
5 *Lexicon Antiquitatum Romanarum*, Verb. *Curatores viarum.*
6 *De Notis Romanorum.*

par Auguste sous le nom de *Curatores viarum*, ne pouvan suffire à l'entretien des rues de Rome, leur nombre fu augmenté.

Rosinus [1] raconte de la même manière l'origine de ce magistrats, dont il est fait, dit-il, très-peu mention dans le anciens historiens. Il cite le jurisconsulte Pomponius Flaccu Florentinus, et Barnabé Brisson. Il ajoute, d'après ces auteurs que l'on créa cinq autres commissaires pour servir d'adjoint aux Quartumvirs; il dit qu'on les distingua par le titre de *Quinque viri cils et uls Tiberim*, c'est-à-dire, *citrà e ultrà Tiberim*. Par cet ordre, le nombre des *Curatore viarum intrà urbem* se trouva fixé à neuf. On retrouve ce même nombre dans l'inscription qui nous occupe en cet instant. Les historiens n'ont point donné l'époque de cette nouvelle création; elle est postérieure au règne d'Auguste qui avait seulement rendu la magistrature des Quartumvir perpétuelle. C'est sans doute à la loi *Visellia*, faite sous Tibère, son successeur, que nous devons la rapporter.

Rosinus fait mention d'une loi *Visellia*, qui fut publiée sous le règne de Claude, et sous le consulat de *Visellius Varro* et de *Fonteius*. Elle est énoncée dans le titre 21 du livre 9 du Code, qui a pour titre : *Ad legem Viselliam.* d'après cette loi, l'Empereur prononce certaines peines contre les affranchis qui, cachant la vérité, se faisaient nommer aux charges publiques avant d'avoir acquis le droit de porter l'anneau d'or. La Glose observe que cette loi a été tantôt appelée *Visellia*, tantôt *Misœlla* ou *Miscellia;* il est évident, d'après la date qu'on lui donne et les dispositions qu'elle renferme, qu'elle est différente de celle énoncée dans l'inscription.

Suétone nous apprend que vers la fin de la douzième année du règne de Tibère, il y eut un incendie considérable à Rome au quartier du mont *Cœlius*, et que ce prince avare ne donna que mille sesterces pour réparer le dommage causé par les flammes.

Tacite rapporte la même anecdote.

En rapprochant le fait historique de la circonstance prise du lieu où le monument qui nous occupe a été trouvé,

---

1 *Antiq. Rom.*, lib. 7, cap. 29.

c'est-à-dire au pied du mont *Cœlius*, du nombre des neuf *Curatores viarum* qui, avant Tibère, était fixé à quatre, et des noms de ces magistrats, tous de familles consulaires, on peut raisonnablement présumer que ce monument a été érigé dans la douzième année du règne de Tibère, l'an 778 de la fondation de Rome, et qu'il fut destiné à consacrer la mémoire des réparations faites au quartier du mont *Cœlius* par les soins des magistrats établis en vertu de la loi *Visellia*. Cette inscription est d'autant plus intéressante, qu'elle nous apprend plusieurs choses que l'histoire nous avait laissé ignorer; savoir, qu'il existait une loi *Visellia* différente de celle énoncée dans le Code, et qui avait été faite pour augmenter le nombre des magistrats préposés à l'entretien des rues sous le nom de *Curatores viarum*; que ces officiers étaient au nombre de neuf, qu'ils étaient pris dans le collége des sénateurs, qu'ils avaient le droit de faire graver leurs noms sur les monumens qu'ils élevaient; enfin, qu'ils instruisaient le peuple de la somme qui avait été employée à l'entretien et à la réparation des rues.

On voit encore que l'inscription a été placée pour conserver la mémoire d'une réparation faite d'autorité des magistrats à une rue du mont *Cœlius*, puisque c'est en ce lieu qu'elle a été découverte.

Elle offre une singularité frappante dans la forme des caractères qui expriment la somme employée à cet ouvrage, et dont plusieurs avaient jusqu'à présent échappé à nos recherches. Il paraît d'abord assez difficile de les expliquer, et je n'offrirai à ce sujet que de simples conjectures.

Eisenschmit, dans une savante dissertation sur la valeur des monnaies romaines, rapporte ce qu'ont écrit sur ce sujet Budée, Agricola, Hotoman, Scaliger, Saumaise, Gronovius, etc. Ils s'accordent à dire que, pour les sommes peu considérables, les nombres tracés sur les monumens publics exprimaient la quantité des sesterces d'argent. *Summus minores numerabant per sestercios, scilicet nummos, quorum singuli duos asses et semis æris gravis valebant.* [1] Eisenschmit ajoute qu'on y trouve d'ordinaire la note du sesterce à laquelle est jointe la lettre N. qui désigne *nummum*.

1 Ch. 4, sect. 4, pag. 125.

Les mots *denarius*, *quinarius*, *sestertius*, ne sont que des adjectifs du mot *nummum*, qui est toujours sous-entendu.

Le *nummus* était chez les Romains le nom d'une pièce de monnaie, nommée aussi *sestertius;* on l'appelait quelquefois *nummus sestertius ;* et *decem millia nummorum* et *decem millia sestertium*, était la même somme.

On trouve dans Gruter un grand nombre d'inscriptions où la lettre N. précède le signe du sesterce qui est formé des lettres H et S réunies par un trait ; ce qui signifie *nummorum sestertiorum*. Dans l'inscription rapportée ici, le premier caractère est une N, le second une note composée de deux lignes perpendiculaires inégales, séparées par un crochet I^I. Cette note peu connue doit sans doute signifier le sesterce, puisqu'elle n'est point du nombre des notes numérales, et qu'elle suit immédiatement la lettre N qui désigne le mot *nummorum :* ces deux caractères peuvent donc être interprétés *nummorum sestertiorum*. Le troisième caractère est composé de trois lignes réunies à leur extrémité supérieure. Les deux lignes latérales ont chacune une branche à leur extrémité inférieure, ce qui forme cinq lignes réunies ⩓. Ce signe est différent de ceux qui se trouvent dans les tables que nous avons des notes numérales des Romains. Le P. Frœlich, qui en a donné une très-exacte, rapporte un signe approchant, c'est-à-dire, de cinq lignes réunies par le haut ⩓ et qui expriment le nombre dix mille. On retrouve le même caractère dans les tables d'Eisenschmit, et dans les inscriptions publiées par Gruter.

Le quatrième caractère a la forme d'une M gothique ᗰ. Ce signe se trouve assez ressemblant à celui rapporté par le P. Frœlich pour désigner le nombre mille ∞.

Les cinquième et sixième caractères sont une L et une X, ils expriment le nombre soixante.

Les septième, huitième et neuvième, plus petits que les précédens, sont un X et deux II exprimant le nombre douze.

Ces caractères réunis paraissent former la somme de onze mille soixante douze *nummus* ou sesterces.

L'intérêt qu'inspire cette inscription, depuis longtemps publiée en Allemagne, et que l'on croyait perdue, nous a forcés de dépasser les bornes ordinaires, afin d'en présenter une explication. Nous en avons envoyé une copie à l'Académie des Belles-Lettres.

192. Cette petite tête, placée sur un buste en stuc, a été découverte à l'*Estelle*, village situé sur la voie *ab Aquis Tarbellicis Tolosam*, entre *Lugdunum* et *Calagorris*. Le nom de ce lieu est aussi celui de beaucoup d'autres points placés sur nos routes antiques. Il provient de *stela*, στήλη, pierre sur laquelle on gravait une inscription. Ici c'était la distance itinéraire. L'arrangement des cheveux indique le haut Empire et rappelle à cet égard les médailles d'Antonia, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur d'Auguste. Le travail de cette tête est très-médiocre, et sa conservation et son antiquité peuvent seules lui donner quelque importance.

193. Appelé au suprême pouvoir après la mort de Caligula, assassiné par un tribun des gardes prétoriennes, Claude (*Tiberius Claudius Drusus*), né à Lyon, en 744 de Rome (10 avant J. C.), mourut empoisonné par sa femme Agrippine, en 807, après avoir régné environ 13 ans.

Cette tête colossale, qui a beaucoup souffert, a des rapports de ressemblance avec les portraits connus de Claude I. Sur le sommet, le marbre forme une protubérance aplatie, au milieu de laquelle existe encore un tenon en fer. Je crois reconnaître à ces indices la place du *limbe* ou *nimbe*, cercle qu'Horapollon nomme Βασιλεῖον τῆς κεφαλῆς, parce que les Empereurs Romains l'avaient adopté comme une marque de leur dignité. Trajan le porte sur les médaillons de l'arc de Constantin. La tête d'Antonin Pie en est ornée sur une de ses médailles [1]. On trouve aussi le nimbe sur celles de Fausta et de Constantin. Ses successeurs et les Empereurs grecs en firent orner leurs images [2]. Servius [3] décrit le nimbe ou limbe de cette manière : *Propriè nimbus est qui Deorum vel Imperantium capita quasi clara nebula ambire videtur.* Claude est le premier dont on ait conservé une tête ornée du limbe [4]; le monument du Musée de Toulouse, qui est

1 *Visel. Thes. Num. Tab.* 67, 1.

2 *Morel.*, *Specim. Tabul.* 4, n. 4. tab. 7, n.° 1. — *Disquisitio de Nimbis antiquorum, imaginibus Deorum, imperatorum olim, et nunc Christi, Apostolorum, à Joann. Nicolaï.*

3 *Æneid.* 11. 590.

4 M. Mongez, *Iconographie latine.*

assurément du haut Empire, supportait un ornement pareil; et comme il ne représente pas un Dieu et qu'il n'a de ressemblance avec aucun autre Empereur de cette époque qu'avec Claude, on pourrait presque affirmer que ce monument représente le successeur de Caligula.

194. La haine publique, excitée par les décrets du sénat, proscrivit les images des méchans princes; mais l'admiration et l'amour multiplièrent celles de Trajan, d'Antonin et de Marc-Aurèle. Ces monumens révérés seraient même parvenus jusqu'à nous, sans avoir souffert de notables mutilations, si la barbarie des peuples qui renversèrent l'empire romain ne s'était pas exercée sur eux avec un acharnement inoui. C'est à cette unique cause qu'il faut peut-être attribuer les dégradations qu'a éprouvées le buste placé sous ce numéro, et qui représente Trajan. La tête a été séparée du monument, le front a été brisé ainsi que l'épaule gauche, et l'on a dû restaurer ces diverses parties.

Trajan (*Marcus Ulpius Crinitus Trajanus*) naquit à Italica, en Espagne, l'an de Rome 806 (53 de J. C.). En 850, il fut adopté par Nerva et associé à l'empire. L'année suivante, il succéda à Nerva et prit le titre d'Auguste. Son père, issu d'une famille ancienne, originaire de la Péninsule, avait été créé consul, et avait obtenu les honneurs du triomphe sous Vespasien. « Cet Empereur fut, dit Montesquieu, le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur qui le portait au bien, un esprit éclairé qui lui montrait le meilleur, une âme noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, et à représenter la divine. »

Nerva ayant succédé à Domitien, le commencement de son règne, selon Pline, fut l'époque du retour de la liberté. Il sut allier, suivant Tacite, deux choses que l'on croyait communément incompatibles, l'autorité suprême d'un seul et la liberté de tous. Une de ses maximes était que *la bonne conscience vaut un royaume*. Se sentant proche de sa fin, il adopta Trajan, et ce ne fut pas le moindre de ses bienfaits

envers le peuple romain. L'Empereur désigné était absent lorsque Nerva mourut. Les armées de la Germanie et de la Mœsie le reconnurent, et l'année suivante il fit son entrée à Rome. Revêtu de toute la puissance, maître du monde, il ne se regarda que comme le premier magistrat de l'empire. Le guerrier n'était pas moins grand en lui que le prince, et peut-être aucun Empereur romain n'a fait de conquêtes plus difficiles. La mort le frappa à Sèlinunte, nommée depuis Trajanopolis, vers le commencement du mois d'août de l'an 870 de Rome, 117 de notre ère. Il était alors âgé d'environ 65 ans. Sous sa domination, les peines les plus sévères poursuivirent les délateurs, qui s'étaient multipliés à Rome, et il abolit tous les prétendus crimes de lèse-majesté. « O temps heureux, s'écrie le sévère Tacite, en parlant du règne de ce sage empereur ; ô temps heureux, où l'on n'obéit qu'aux lois, où l'on peut penser librement, et dire librement ce qu'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince, et où sa vue seule est un bienfait ! »

195. Ce monument représente aussi Trajan, et provient de Martres comme le précédent. La tête est antique ainsi que les épaules. On remarque sur le côté droit des entailles légères pratiquées dans le marbre, sans doute pour y fixer une chlamydc en bronze ou en marbre de couleur. Le buste est presqu'entièrement moderne.

196. Autre monument qui représente Trajan. La tête a été adaptée sur un buste antique revêtu d'une cuirasse et trouvé aussi à Martres.

197. L'agencement des cheveux et les contours de la figure donnent à la tête antique, en marbre grec, placée sous ce numéro, quelque ressemblance avec les portraits de Matidie, nièce de Trajan et belle-mère d'Hadrien. La partie antérieure de la coiffure est moderne, mais a été indiquée par l'état du marbre sur lequel on avait adapté autrefois un diadème en cheveux. Cette parure était mobile, ainsi qu'elle le fut sur ce marbre. C'était une portion de faux cheveux et non une perruque, comme le *Corimbyon* ou touffe de cheveux postiches qui tenaient lieu des cheveux noués sur le front

des vierges et qui portait ce nom [1]. On a trouvé à Gardouch, lieu situé sur les bords du canal du Midi, une tête antique de femme qui est encore ornée du diadême qui manquait à celle du Musée.

Ce monument, découvert à Saint-Jean de Magreperbeyre sur la route de Castres à Lautrec, a été donné au Musée par M. de Foucaut.

198. Hadrien (*Publius Ælius Hadrianus*) naquit à Rome selon les uns, et suivant d'autres à Italica en Espagne, l'an 829 (76 de J. C.) Grand guerrier, homme d'esprit, éloquent il combattit avec valeur et aima tout ce qui agrandit la pensée. Tant qu'il résida dans Rome, son palais fut le temple des sciences et des arts. Les gens de lettres aimaient sa conversation; mais il y rappelait sans doute quelquefois qu'il était empereur. Le philosophe Favonius disputait souvent avec lui et quoiqu'il eût raison, il était assez bon courtisan pour lui céder toujours. Ses amis lui reprochèrent cette basse complaisance; Favonius leur répondit : *Il est dangereux d'avoir raison avec un homme qui a trente légions pour réfuter vos argumens.*

Hadrien parcourut toutes les provinces de l'Empire, et les médailles frappées sous son règne ont consacré le souvenir de ses voyages. On y lit *Adventui Aug. Africæ, Alexandriæ, Arabiæ, Asiæ, Bithyniæ, Britanniæ, Ciliciæ Galliæ, Hispaniæ, Italiæ, Judææ, Macedoniæ, Mauritaniæ, Mæsiæ, Phrygiæ, Siciliæ, Thraciæ.* Les arts du dessin jetèrent un grand éclat sous le règne d'Hadrien. Ce Prince aimait à élever des monumens. La nouvelle Athènes lui dut son établissement, et l'on put inscrire sur l'un de ses portiques ces mots si connus : *C'est ici la ville d'Hadrien et non pas la ville de Thésée.* Le soulèvement des Juifs lui fournit l'occasion de détruire « ce que Titus avait laissé debout dans l'ancienne Jérusalem; il éleva sur les ruines de la cité de David une autre ville à laquelle il donna le nom d'*Ælia Capitolina;* il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et il fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisait à Bethléem. » On connaît les vers légers qu'il fit dans ses derniers momens. Ils prouvent qu'il vit arriver sans émotion la fin de son existence.

1 *Petron.*

Ce beau buste est en marbre de Luni, et a conservé tout le brillant, tout l'éclat du polissage primitif. Hadrien est nu, à la manière héroïque, comme il est représenté par les deux monumens conservés à Paris dans les *Salles du Héros combattant* et *de la Pallas*. Les cheveux sont un peu usés : le reste est d'une conservation parfaite ; le nez seul a dû être restauré. Hauteur, 0,84[c]

199. Julia Sabina, fille de Matidie, fut mariée à Hadrien, l'an de Rome 853 (100 de J. C.). Elle mourut vers l'an 890. Son mari cessa de vivre l'année suivante. Sur le revers de ses médailles on voit, Junon reine, Vesta, Cérès et Vénus Victorieuse. Le monument que possède le Musée est bien assurément le portrait de cette princesse ; mais le marbre qui le forme a beaucoup souffert. Hauteur, 0,58[c]

200. On avait cru reconnaître dans ce buste Ælius César, fils adoptif d'Hadrien. Le nez et une partie de la bouche étaient entièrement détruits. Ce personnage porte la tunique, et pardessus une chlamide ornée de franges. « Ælius estoit doué, dit le bon Tristan de Saint-Amant [1], d'une grâce naturelle, pleine de majesté et gravité royales, jointe à une grande douceur et maintien fort agréable. De plus, il estoit fort éloquent, et son discours estoit sublime et relevé, et il faisoit bien des vers..... du reste non incapable de gouverner un grand empire. Toutesfois sa forme de vivre le faisoit estimer homme mol et trop sujet à ses plaisirs. Sa femme mesme se plaignant de ses infidélités, il lui respartit qu'elle devait souffrir qu'il prist ses divertissemens plus libres avec celles qui ne luy estoient de rien ; parce, disoit-il, que le titre de femme estoit un nom de dignité seulement et non de volupté : *Patere me per alias exercere cupiditates meas, uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis.* » Ce prince mourut avant d'être parvenu à l'empire. Hadrien, pour honorer la mémoire de celui qu'il avait choisi pour successeur, lui fit élever des statues colossales dans tout l'Empire, et consacrer plusieurs temples. Hauteur, 0,71[c]

201. Après la mort d'Ælius César, Antonin (*Titus Ælius Hadrianus Antoninus Pius*) fut adopté par Hadrien, et il lui

---

1 *Commentaires historiques.*

succéda dans la suite. Antonin naquit à Lanuvium, en Italie l'an 839 de Rome (86 de J. C.), et mourut à Lorium, e Etrurie, l'an 914 (161), âgé de 75 ans. Sa famille était ori ginaire de Nîmes. « Qu'on se représente Socrate sur le trône dit Lacombe [1], et on se formera une idée du règne d'Antonin Ses sujets admiraient sur-tout en lui une justice inflexible « toujours attentive à rendre à chacun ce qui lui était dû, so habileté à discerner les cas qui admettent l'indulgence de ceu qui exigent la sévérité, sa disposition à écouter quiconque pou vait lui donner un avis utile, son amour pour le travail, s bonté et sa douceur envers tous ceux qui l'approchaient. Asse grand par lui-même pour mépriser tout hommage servile il ne souffrait point les flatteries indécentes, qui déshonorer autant ceux qui les reçoivent que les esclaves qui les donnen Nul faste ne l'environnait, et son exemple est une preuve qu'u prince vertueux n'a besoin, pour se faire respecter, ni d gardes, ni d'habits magnifiques, ni de tout le luxe extérieu Sans caprice, sans passion, retenu en tout et agissant tou jours avec réflexion, il était, ainsi que Socrate, capable d jouir et de s'abstenir des choses dont le vulgaire des homme n'a ni la force de se priver, ni la sagesse de bien user. S taille était grande, majestueuse, son air de tête annonçai toute la beauté de son âme, et ses sujets, en le voyant, éprou vaient cette satisfaction qu'inspire la présence d'un père ten dre et chéri. »

Le surnom de *Pius*, qui fut donné à Antonin par le sénat ne peut être facilement traduit dans notre langue : il désign l'assemblage de toutes les vertus. Pausanias a dit que cet Em pereur ne méritait pas seulement cet honorable titre de *Pius* mais encore celui qu'on avait donné à Cyrus, de *Père de hommes*. Lorsqu'il mourut, en 161, il fut pleuré par ses su jets comme le meilleur des princes. On a remarqué que se successeurs prirent son nom pour se rendre agréables au peu ple, et que ce nom, après avoir été déshonoré par Caracalla était néanmoins en si grande vénération, que l'empereu Macrin le fit prendre à Diaduménien son fils, de peur qu ceux qui le portaient ne s'en prévalussent pour se révolte contre lui.

Le portrait d'Antonin, placé sous ce numéro, est san

1 *Dictionnaire des Portraits historiques*, I, 83.

doute l'un des plus beaux de ceux qui sont encore conservés. Le travail des cheveux et de la figure, la facilité du ciseau et la correction du dessin, tout se réunit pour faire admirer ce morceau de sculpture. La tête a été ajustée sur un buste, antique aussi, et qui porte une cuirasse à écailles : on sait que les cuirasses de ce genre se nommaient *Loricæ Pinnatæ*. Le piédouche, en marbre, est moderne ainsi que ceux de la plupart des autres bustes conservés dans la galerie. Haut.r, 1,02c

202. Ce beau buste de femme est bien assurément du temps d'Antonin Pie ou de ses premiers successeurs. La tête est couverte d'une perruque, par dessous laquelle s'échappent quelques mèches de cheveux naturels. Hauteur, 0,71c

203. On peut placer parmi les monumens de la même époque, cette tête de femme chargée d'une coiffure postiche, formée de tresses qui s'enroulent autour. Le buste qui la supporte est moderne. Hauteur, 0,62c

La mode de porter des chevelures fausses était à Rome bien antérieure au siècle des Antonins. Ovide [1] les mentionne plusieurs fois, et il dit que les perruques blondes, si recherchées de son temps, venaient de la Germanie :

Nunc tibi captivos mittet Germania crines :
Culta triumphatæ manere gentis eris.
O quam spem sæpè, comas aliquo mirante, rubebis :
Et dices : empta nunc ego merce probor !

On en portait encore du temps de Tertullien, qui parle avec force contre les énormes perruques dont les femmes de son siècle couvraient leurs têtes [2].

204. Cet autre buste de femme inconnu est très-beau, il représente une Dame romaine dont les cheveux s'enroulent autour de la tête en tresses plates et élégantes. L'extrémité du nez a été refaite. Ce monument provient aussi des fouilles de Martres. Hauteur, 0,62c

---

1 *Femina procedit densissima crinibus emptis ;*
Proque suis alios efficit ære suos.
Art. amand. III. 1.

2 *Affigitis nescio quas enormitates sutilium capillamentorum, nunc in galeri modum, quasi in vaginam capitis, et operculum verticis, nunc in cervicem retrò suggestum.*
De Cultu Femin. c. VII.

205. Marc-Aurèle (*Marcus Aurelius Antoninus Augustus*) est représenté très-jeune sur plusieurs médailles, où il ne porte encore que le nom d'*Aurelius* et le titre de *César*. On le voit sur ces monumens, ayant, comme le dit Tristan de Saint-Amant dans son vieux langage, « le menton couronné d'un léger poil follet, qui le rend fort agréable comme entrant dans la première saison de la jeunesse au sortir de l'adolescence. » Il a été représenté ici de cette manière par le buste placé sous ce numéro. L'extrémité du menton et celle du nez ont seules été restaurées. Le reste du buste est antique, ainsi que le piédouche. Hauteur, 0,76c

206. Cet autre buste représente Marc-Aurèle beaucoup plus âgé. La conservation de ce beau monument est parfaite. L'Empereur porte une cuirasse, sur le devant de laquelle on voit la tête de Méduse. La foudre est représentée sur l'une des bretelles qui supportent la cuirasse. Le piédouche est moderne. On trouverait difficilement dans les collections qui ont la plus grande célébrité un plus beau portrait de cet Empereur. Hauteur, 0,90c

Né à Rome, en 874, le 26 avril de l'an 121 de J. C., Marc-Aurèle fut les délices du peuple. La peine la plus forte qu'il imposait à ses ennemis déclarés était le bannissement. Son humanité, sa douceur, éclataient même dans les choses qui auraient été indifférentes à beaucoup d'autres. Dion Cassius nous apprend en effet qu'il voulut que les gladiateurs ne combattissent qu'avec des épées sans pointe et des dards sans fer. « Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, dit Montesquieu, que Marc-Aurèle qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet Empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes. »

207. *Lucius Verus* fut adopté, étant très-jeune, par Marc-Aurèle. « On remarquoit en son visage, dit Tristan de Saint-Amant, un air jovial, et d'un homme qui aimoit son plaisir. Il avoit les yeux médiocres et bleus, non à fleur comme Marc-Aurèle, mais un peu plus cachés, le nez grand, toutefois bien fait, et le visage assez long. Du reste, il est remarquable qu'il portoit la barbe fort longue, et qu'il

poudroit sa perruque, qu'il avoit blondorée naturellement, de limailles d'or, pour la faire paroître rayonnante au soleil ; ce qui lui donnoit sans doute beaucoup de grâce dans le rencontre, car ayant les cheveux frisés, comme on le voit dans ses monnoies, cet artifice le faisoit paroistre plein de majesté singulière. » Il épousa Lucille, fille de Marc-Aurèle, et ne partagea la puissance souveraine avec ce grand homme que pour mieux goûter tous les plaisirs. Né à Rome, l'an 883 (130 de J. C.), il prit les noms de *L. Céjonius Ælius Aurelius Commodus*, après l'adoption de son père *Ælius* par Hadrien. En 891 (138 de J. C.), il fut adopté par Antonin en même temps que Marc-Aurèle. Il fut associé à l'empire par celui-ci, immédiatement après la mort d'Antonin ; et dès-lors, désigné par les noms de Lucius Ælius Aurelius Verus. Il mourut, selon quelques-uns, d'apoplexie, et, suivant d'autres, empoisonné par sa femme, à Altinum, en l'année 922 de Rome ou 169 de J. C. Il nous reste beaucoup d'images de Lucius Verus. Dans le monument placé sous ce numéro, la tête seule est antique. Elle ressemble parfaitement aux plus beaux portraits de cet empereur. Hauteur, 0,88c

208. On doit vivement regretter que ce rare portrait d'*Annius Verus* ait été si cruellement mutilé. Il a été trouvé sous nos yeux près du beau buste de Marc-Aurèle, à Martres. La tête a été ajustée sur un buste antique qui provient du même lieu.

Fils de Marc-Aurèle et d'Annia Faustine, Annius Verus cessa de vivre à l'âge de sept ans. *Capitolinus* dit à ce sujet : *Filium nomine Verum Cæsarem execto sub aure tubere, septennem amisit, quem non plus quinque diebus luxit, consolatusque etiam medicos, actibus publicis se reddidit.* Marc-Aurèle fit élever des statues à ce fils chéri, sitôt ravi à l'amour paternel, et il voulut que son image en or fût portée aux pompes du Cirque.

On a quelques médailles, soit grecques, soit latines, où l'on voit la tête d'*Annius Verus*. Sur l'une d'entr'elles, rapportée par Vaillant [1], on voit d'un côté la tête de cet enfant, et on lit autour cette légende : ANNIVS. VERVS CAESAR. ANTONINI. AVG. FIL.

1 Numismata. 1. 87.

Sur le revers est la tête de Commode son frère, avec cette autre légende : COMMODVS. CAES. ANTONINI. AVG. FIL. H.[r], 0,58.

209. Cet autre buste représente Commode (*Marcus Ælius Aurelius Commodus*) ; il naquit à Lanuvium, l'an 914 de Rome (161 de J. C.). Il fut déclaré *César* en même temps qu'*Annius Verus* son frère. Son association au pouvoir suprême, mais avec le seul titre d'*Imperator* et la puissance tribunitienne, eut lieu en 929 (176 de J. C.). Le titre d'Auguste lui fut donné l'année suivante, et en 933 il succéda à son père. Une de ses concubines l'empoisonna et l'étrangla en 945 (192 de J. C.), après avoir régné environ 12 ans et 9 mois.

La tête seule de ce buste est antique. Hauteur, 0,88[c]

« Jamais, dit l'antiquaire Saint-Amant [1], l'impureté, la volupté, la brutalité, la cruauté et l'injustice ne furent mieux logées qu'elles se rencontrèrent estre dans Commode, qui véritablement estoit doué d'une parfaite beauté (ainsi qu'Hérodien le fait voir), et comme l'aspect de sa monnoie nous le confirme..... Mais cette exquise beauté se trouva par succession de temps étouffée soubs la bouffissure enflammée d'un sang aduste et bilieux, nageant en crapule..... » Le même ajoute : « A la vérité, il n'y eut jamais homme plus perdu de desbauches que luy, estant...., en toutes choses, semblable au détestable Néron, sinon qu'il ne se trouva avoir pu se rendre coupable de l'action la plus noire et plus impie que Néron commit, car il ne put tuer sa mère, qui estoit décédée avant qu'il fust *Auguste.* »

210. Elevé sur le trône du monde par le sénat et par les soldats prétoriens, l'an 945 de Rome (192 de J. C.), Publius Helvius Pertinax ne régna que 87 jours. Les mêmes soldats qui l'avaient élu l'assassinèrent, et, encore couverts du sang de ce grand homme, ils mirent la dignité impériale à l'encan. Didius Julianus, qui avait gouverné l'Afrique sous Commode, obtint alors le titre d'Auguste en offrant une plus forte somme que les autres aspirans au suprême pouvoir; mais soixante-six jours après, il fut mis à mort par ordre du Sénat. Ses images en marbre sont très-rares, et la tête, placée sur le buste moderne que l'on voit sous ce numéro, n'est pas

---

1 *Commentaires historiques*, 553.

une des moindres curiosités de nos collections. Elle fut trouvée à Martres en 1760, et achetée d'abord par M. de Saint-Elix ; du cabinet de celui-ci, elle a été successivement dans ceux de MM. Lucas, Dastarat et de Cologne ; ce dernier l'a cédée au Musée de Toulouse. Hauteur, 0,75c

211. On avait cru retrouver quelques traits de ressemblance entre ce buste et les portraits d'Albin (*Decimus Clodius Septimius Albinus Augustus*). Né à Adrumette, en Afrique, il se distingua par sa bravoure sous le règne de Marc-Aurèle. L'Empereur Commode lui donna le gouvernement de la Grande-Bretagne. Dans la suite, peu content de n'être qu'associé à l'empire avec Septime-Sévère qui lui avait donné le titre de *César* pour se l'attacher, et qui, plus tard, ne lui accordait plus même ce titre et paraissait en vouloir à sa vie, il prit la pourpre, passa avec son armée dans les Gaules, l'an 949 de Rome (196 de J. C.), et fut vaincu et tué le 19 février 197, par son rival, qui n'épargna pas même les restes inanimés de ce redoutable adversaire. Hauteur, 0,77c

212. Septimius Severus, avec les portraits duquel ce buste a une entière ressemblance, se fit proclamer Empereur par les légions d'Illyrie et de Pannonie, en avril ou au commencement de mai de l'an 193 de J. C. (946 de Rome). Il marcha de suite vers la capitale, et le sénat le reconnut. Vainqueur d'Albin près des murs de Lyon, il souilla son triomphe par la proscription de tous ceux qui avaient été amis de son rival. Il mourut de maladie en 209, âgé de 65 ans 9 mois. Ayant fait, peu de temps avant d'expirer, apporter devant lui l'urne qui devait recevoir ses cendres, il lui adressa ces paroles : « Tu renfermeras celui que n'a pu contenir l'univers. »

Ce beau buste cuirassé est surmonté d'une tête qui y a été adaptée dans les temps anciens. Sur le cartouche qui est antique, on voit les traces d'une inscription tracée avec une pointe extrêmement fine, mais on ne peut plus lire que la fin d'un nom,..... NINUS ; sans doute ce buste représentait d'abord l'un des Antonins.

Hauteur, 0,85c

213. On a cru pouvoir placer encore sous le nom de Septime Sévère, ce beau buste découvert aussi à *Calagorris*. La tête est couverte de la couronne civique. Les traits ont plus de maigreur que dans le buste précédent, et le nez est moins grand. Néanmoins il y a dans l'ensemble général beaucoup de ressemblance avec le monument précédent.

Hauteur, 0,96c

214. Fils de Septime Sévère et de Julia Domna, Bassianus naquit à Lyon l'an 941 de Rome, ou 188 de J. C. Déclaré César par son père, en 949, il prit alors les noms de Marcus-Aurelius Antoninus. Il fut associé à l'Empire et décoré du titre d'*Auguste* en 951 (198). Après avoir succédé à son père, conjointement avec Géta son frère, il égorgea celui-ci dans les bras de Domna leur mère. Lui-même fut assassiné en 970, au moment où il se préparait à faire la guerre aux Parthes.

La tête seule du buste placé sous ce numéro est antique, le nez est moderne. Ce portrait incontestable de *Caracalla* est remarquable en ce que la position de la tête n'est pas la même que dans la plupart des autres images de cet Empereur. Ce monument, trouvé à Martres en 1760 avec une tête à peu près de même proportion qui représente Julien I. (Didius Julianus [1]), fut aussi donné à M. Fr. Lucas, sculpteur toulousain, par M. de Saint-Elix. Vendue à M. Dastarat, mise ensuite dans le cabinet de M. Berot de Cologne, à Auch, elle a ensuite été rachetée à ce dernier, pour le Musée de Toulouse. Hauteur, 0,85c

215. Ce buste, d'une très-forte dimension, et remarquable par la bonté du travail, l'est encore plus par une circonstance particulière que l'on observe rarement dans les monumens de cette espèce; car il avait les bras et les mains. Ce monument, en marbre de Paros, ressemble beaucoup aux portraits authentiques de Plautilla (*Justa Flavia Plautilla Augusta*), fille de Plautien et femme de Caracalla. Elle porta une dot considérable à son époux; mais son caractère impérieux irrita celui-ci, qui la menaça de lui faire subir le sort le plus triste lorsqu'il serait maître de la souveraine puissance. Plautien, instruit des projets de Caracalla, conspira contre ce prince

1 *Suprà*, 118.

et contre l'Empereur même; mais son complot fut découvert, et sa mort assura le trône du monde à son gendre. Plautille et Plautius, son frère, furent relégués dans l'île de Lipari, et après sept années d'abandon et de malheur, ils furent immolés par ordre de Caracalla. Ce ne fut pas même assez pour ce monstre, il fit périr aussi une fille qu'il avait eue de Plautille, et qui avait suivi sa mère dans l'exil.

Ce monument a 87 centimètres de hauteur.

216. Macrin, Préfet du Prétoire, fit assassiner Caracalla en 970, à l'instant où celui-ci allait faire la guerre aux Parthes. Ce meurtre valut à Macrin l'empire du monde. Il était né dans la Mauritanie, de parens très-obscurs. L'année suivante, il fut vaincu par Elagabale, et tué après avoir seulement régné 14 mois. Son fils, *Marcus Opelius Diadumenianus*, né en 961 (208 de J. C.), avait reçu le titre de *César* et le nom d'*Antonin*. Peu après il fut déclaré *Auguste*. Mais son père mourut, vaincu par les soldats d'Elagabale, et le jeune Empereur ne devait guère survivre à l'auteur de ses jours. Il fut tué aussi l'an 971 (218 de J. C.), n'étant encore âgé que d'environ 10 ans.

Ce buste authentique est précieux, et comme objet d'art et comme monument historique. Enfant, qui ne fut revêtu pendant quelque temps de la pourpre impériale que pour tomber égorgé, Diadumenien ne vit point multiplier à l'envi ses images; et si les médailles qui le représentent en costume guerrier, et sur lesquelles il prend le titre de *Prince de la jeunesse*, et celles où il est désigné comme l'espoir de l'Empire, se retrouvent dans les cabinets, le plus grand nombre d'entr'elles sont aussi classées parmi les rares monumens de la numismatique romaine. Hauteur, 0,76c

217. La ressemblance de cette tête avec plusieurs portraits authentiques d'Alexandre Sévère, peut justifier la dénomination sous laquelle on l'a placée.

Alexien, cousin de Marcus Antoninus Augustus, plus connu sous le nom d'Elagabale, était fils de Gessius Marcianus et de Mamea. Il naquit dans la ville d'Arca en Phénicie, en 958 (205 de J. C.), et aima les lettres et les armes. Elagabale, qui n'avait que 13 ans, adopta son cousin qui avait le même âge, et il lui fit prendre le nom d'Alexandre. Vicieux, il voulut pervertir ensuite l'innocence de cet enfant. Ses desseins n'ayant

pas réussi, il lui voua la haine la plus forte, et chercha à s'en défaire en secret : il annonça ensuite ouvertement le projet de le faire périr, et s'il se réconcilia en apparence avec lui, ce ne fut que pour mieux le frapper. Mais les Prétoriens le massacrèrent et proclamèrent Alexandre, alors âgé de 17 ans. Il fut aussitôt reconnu par le sénat. Il mérita le titre de maître du monde par sa bonté, par sa justice, par son humanité. Hérodien dit que jamais il ne fit répandre le sang innocent, chose bien rare à Rome, où des tyrans livraient aux bourreaux tous ceux qui n'étaient coupables que d'avoir déplu au souverain ou d'avoir des vertus. Le sénateur Ovinius Camillus avait conspiré contre lui; il le fait venir : Je vous remercie, lui dit-il, de la bonne volonté avec laquelle vous vous offrez pour vous charger d'un fardeau bien pesant pour moi..... Il le conduit au sénat, l'associe à l'empire, et lui fait partager les fatigues attachées à la souveraine puissance. Ce fut la seule vengeance qu'il tira d'un attentat qui, sous tout autre prince, aurait coûté la vie à Ovinius. Sévère Alexandre fut libéral et bienfaisant : il honorait la mémoire des grands hommes, et vénérait la vertu partout où il croyait la trouver. Il méritait les respects et l'amour de la terre, mais l'ambition lui suscita des ennemis. Selon Victor et quelques autres, *Uranus, Antoninus, Taurinus* prirent la pourpre, mais ils furent vaincus; et le triomphe d'Alexandre sur Artaxercès semblait lui annoncer une suite non interrompue de victoires. Plein de confiance, il marcha contre les Germains, qui menaçaient les Gaules, et c'est pendant cette expédition qu'il fut assassiné à l'instigation de Maximin, l'un de ses généraux, l'an 988 (235 de J. C.).

Hauteur, 0,87.

218. Cette tête en marbre noir a beaucoup de ressemblance avec les portraits connus de Julia Mamea, mère d'Alexandre Sévère. Si on ne la reconnaissait point dans cette image, on ne pourrait cependant, d'après la manière dont les cheveux sont disposés, ne pas retrouver dans ce monument une femme qui vivait à peu près à la même époque, et ce motif seul nous engagerait à placer ici l'indication de cet objet, afin d'observer autant que possible l'ordre chronologique dans la série des monumens romains que nous possédons. Hauteur, 0,57c

219. Ces deux fragmens d'inscriptions, découverts à Elusa,

métropole de la Novempopulanie, sont relatifs à Alexandre Sévère et à Julia Mamea. Malheureusement elles ont beaucoup souffert, et l'on n'a pu les restituer en entier.

220. Monté sur le trône après l'assassinat d'Alexandre et la mort de la mère de ce prince, Maximin (*Caïus Julius Verus Maximinus*), reconnu Empereur en l'an 988 de Rome (235 de J. C.), conserva la souveraine puissance jusqu'en 991. Alors déclaré ennemi de la patrie par le sénat, qui approuva le choix que les légions d'Afrique avaient fait de Gordien, il fut massacré, avec son fils, devant Aquilée.

Gordien (*Marcus Antonius Gordianus*), surnommé *Africanus I*, naquit à Rome, vers l'an 911 (158 de J. C.), d'une famille illustre. Il avait mérité l'estime générale, et fut proconsul en Afrique sous Alexandre Sévère et sous Maximin. Il était âgé de 80 ans lorsqu'il fut salué Empereur par les légions placées dans son gouvernement. Ayant envoyé une armée contre Capellianus, Préfet de la Mauritanie, sous le commandement de son fils, qui avait aussi été reconnu Empereur, il apprit en même temps et la mort de ce fils et la défaite de ses troupes. Il aurait pu chercher à se venger en allant en Italie, où le sénat l'appelait. Mais il aima mieux se donner la mort. Son règne n'avait duré qu'environ quarante-cinq jours. Trompeuses, comme elles le sont si souvent, quelques-unes de ses médailles portent les types de la *Sécurité* [1], de la *Concorde* [2] et de la *Victoire* [3]. Ses portraits doivent être très-rares. Et c'est sur-tout la ressemblance que l'on a cru remarquer entre la tête du buste indiqué sous ce numéro, et les médailles de cet Empereur, qui a pu engager à lui marquer la place qu'il occupe dans la galerie; on ne peut d'ailleurs douter que cette tête ne soit du temps de Gordien ou de celui de Philippe; elle a même une sorte de ressemblance avec les portraits de celui-ci. Mais ces rapports ne proviennent peut-être, en grande partie, que de la manière dont les cheveux et la barbe sont disposés. Hauteur, 0,70c

221. Ce buste est un portrait authentique de Pupien (*Marcus Clodius Pupienus*) qui, né vers l'an 917 de Rome (164 de

---

1 Secvritas Avg. *vel* Avgg.

2 Concordia Avg.

3 Victoria Avgg.

J. C.). fut élu Empereur avec Balbin, en 991. Il était d'une basse naissance, et sa valeur l'éleva seule aux premières dignités de l'armée. Il se proposait de porter la guerre chez les Persans, lorsqu'il fut massacré par les soldats de la garde prétorienne. Son règne fut court, et sa mort excita des regrets unanimes, parce qu'il aimait la vertu et qu'il était doné d'une grande douceur. Ce buste a été restauré en grande partie avec les fragmens épars que l'on a retrouvés dans les champs de Martres en 1827. Hauteur, 0,65c

222. La tête placée sur ce buste cuirassé a été aussi découverte en 1827 près de celle de Pupien, à Martres, dans la *Villa* impériale qui nous a donné de si précieux restes. Cette tête ressemble beaucoup aux portraits et aux médailles de Gordien III (*Marcus Antonius Gordianus*), connu vulgairement sous les noms de *Gordianus Pius*. Il naquit vers l'an 975 de Rome (222 de J.C.) Le sénat ayant élu Balbin et Pupien Empereurs, en 991, donna en même temps le titre de *César* au jeune Gordien; il avait 16 ans alors, et c'est bien l'âge qu'annonce notre monument. Il fut assassiné en 997, d'après les ordres secrets de Philippe, Préfet du Prétoire, qui lui succéda sur le trône du monde. Hauteur, 0,68c

223. Ce buste, en marbre d'Italie, n'a d'autres restaurations que la partie postérieure de la tête et l'extrémité du nez. La tête, quoique détachée très-anciennement du buste, est bien la sienne. Ce monument représente Philippe (*Marcus Julius Philippus*), d'abord Préfet du Prétoire. Il était né à Bostra dans la Trachonite, et si l'on en croyait l'*Epitome* de Victor, son père était chef d'une troupe de brigands. On a cru, trop légèrement, sans doute, que Philippe était chrétien. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que son élévation à la charge de Préfet du Prétoire, lui fit concevoir l'espérance de monter sur le trône. Il parvint à se faire nommer, par les soldats, collègue et tuteur de l'Empereur Gordien. Bientôt il fit périr celui-ci, et s'attribua en entier la souveraine puissance. Il écrivit au sénat que le jeune prince était mort de maladie; il rendit les plus grands honneurs à la mémoire de celui dont il recueillait l'héritage, et lorsque cet Empereur infortuné eut été mis par le sénat au rang des immortels, Philippe offrit des sacrifices à celui qu'il avait assassiné. Ce fut au commencement du mois de mars de l'an 244 que Philippe devint seul maître de l'empire

par la mort Gordien. Dans la même année, il nomma *César* son fils (*Marcus Julius Severus Philippus*), âgé de sept ans. Après s'être assuré de Rome et des provinces, il marcha contre les Carpiens, et les vainquit. On sait qu'il célébra les jeux séculaires, en 248 de J. C., l'an 1000 de la fondation de Rome. Sous son règne, Jotapien fut proclamé Empereur en Syrie, Marinus en Mœsie, et Pacatien, peut-être dans les Gaules; mais tous trois périrent bientôt. *Decius* prit aussi la pourpre, et, plus heureux que ceux que nous venons de nommer, il vainquit Philippe, qui fut tué, soit dans les champs voisins de Vérone, soit dans cette ville même, l'an 249 de J. C. (1002 de Rome). Hauteur, 0,88[c]

Une inscription gravée sur une colonne milliaire que j'ai retrouvée près de *Lugdunum Convenarum*, non loin du point où la voie *ab Aquis Tarbellicis Tolosam*, jetait un rameau vers les Thermes Onésiens, ou Bagnères-de-Luchon, est consacrée à l'Empereur Philippe, à *Marcia Otacilia Severa*, sa femme, et au jeune Philippe leur fils.

Trajan Dèce (*Caïus Messius Quintus Trajanus Decius*), périt en combattant contre les Goths en 1004 (251 de J. C.). Herennius Etruscus l'un de ses fils, qu'il avait déclaré *César* et *Auguste*, périt avec lui. *Hostilien*, son autre fils (*Caïus Valens Hostilianus Messius Quintus*), qui avait aussi été déclaré *César*, fut adopté et associé à l'Empire par Trébonien (*Caïus Vibius Trebonianus Gallus*), qui avait succédé à Trajan Dèce. Il mourut quelques mois après, soit de la peste, soit empoisonné par Trébonien. Ce dernier fut tué environ trois ans après par ses propres soldats, à l'instant où il allait combattre Emilien (*Marcus* ou *Caïus Julius Æmilius Æmilianus*), que les légions de la Mœsie avaient salué Empereur.

224. Cette tête antique, placée sur un buste moulé en plâtre pour compléter le monument, a beaucoup de ressemblance avec les portraits empreints sur les médailles de *Caïus Volusianus*, fils de *Caïus Vibius Trebonianus Gallus*. Associé par son père à l'Empire et déclaré *Auguste*, Volusien marcha avec lui, en 254 de J. C. ou 1007 de Rome, contre Emilien qui avait levé l'étendard de la révolte. Les deux armées se rencontrèrent près d'Interamnum, aujourd'hui Terni, en Ombrie, et les soldats de Gallus et de Volusien massacrèrent alors ces Empereurs, qui n'avaient régné qu'environ trois années. Hauteur, 0,77[c]

225. On ne peut douter que ce beau buste ne représente l'Empereur Gallien (*Publius Licinius Gallienus*). La partie supérieure de la tête a été ajoutée très-anciennement, parce qu'il paraît qu'il y manquait un peu de marbre ; mais on n'a point retrouvé ce morceau. L'extrémité du nez seule avait été mutilée. Le piédouche est antique. Hauteur, 0,84c

« Jamais prince n'est monté sur le trône, dit Crévier, avec une plus belle réputation que Valérien, père de Gallien. » Il fut proclamé, en 254 (1007 de Rome) ; Emilien, qui avait succédé à Trébonien Galle et à Volusien, ayant été tué par ses propres soldats. Le sénat nomma Gallien *César*, et son père lui décerna le titre d'*Auguste*. Il fit plus en lui donnant l'honorable, mais difficile emploi, d'aller commander dans les Gaules, et de les préserver des invasions des Germains. Guidé par Postume, habile guerrier, qui ensuite prit la pourpre dans les mêmes contrées, Gallien obtint des succès : des médailles lui donnent même à ce sujet le titre de *Germanicus Maximus*. Valérien s'avança contre les Perses, resta long-temps en Orient, et enfin, ayant été défait par Sapor, et fait prisonnier dans une entrevue avec ce prince vers l'an 260, Gallien ne fit rien pour retirer son père de la captivité ou pour le venger. « La seule marque d'attention qu'il lui donna, fut de le mettre au rang des dieux sur une fausse nouvelle de sa mort. » Il quitta les Gaules et entra en Italie, d'où, par les soins du sénat, les Scythes et les Goths venaient d'être chassés. Brave dans les combats, on le vit marcher avec résolution contre les tyrans qui usurpèrent la pourpre impériale ; mais il fallait que la nécessité l'arrachât aux délices, aux divertissemens, à la nonchalance, et dès que l'aiguillon d'un intérêt personnel ne le piquait plus, il retombait par son propre poids dans son indécente mollesse et dans ses honteux plaisirs. Sous sa domination, l'Empire fut désolé par les guerres étrangères et les guerres civiles, par la famine et par la peste. Tous les fléaux fondaient à la fois sur Rome et sur les provinces, et cependant Gallien se plongeait dans les plus infâmes débauches, et montrait une insensibilité stupide. Lorsqu'on vint lui annoncer que l'Egypte s'était révoltée : Eh bien, dit-il, est-ce que nous ne pouvons pas nous passer du lin d'Egypte ? L'Asie était ravagée par les tremblemens de terre et par les courses des Scythes; Gallien remarqua seulement qu'il faudrait à l'avenir se priver de cette sorte de nitre qu'on en retirait, et

qui servait pour les blanchissages, pour les bains et pour la composition du verre. La Gaule venait d'être arrachée à sa domination; il se mit à rire, et dit : La république est-elle donc ruinée, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras? Sa cruauté égalait sa nonchalance. Il régna quinze ans, si l'on compte de l'époque où il reçut le titre d'*Auguste*, ou seulement huit, depuis la captivité de son père. Il fut tué sous les murs de Milan, au mois de mars de l'an 268, et mis au nombre des Dieux par ceux mêmes qui l'avaient immolé, ou qui avaient succédé à son pouvoir. Ainsi, la flatterie et la politique, qui avaient en quelque sorte fatigué Gallien pendant sa vie, s'attachèrent à son tombeau : mais sa déification même, qui n'était qu'une vaine cérémonie à laquelle on était accoutumé, ne marqua pas autant la bassesse des Romains que cette inscription, gravée pendant sa vie sur l'arc de triomphe qui lui fut consacré, et où on osa dire que sa valeur invincible n'avait pu être surpassée que par sa piété : *Cujus invicta virtus solâ pietate superata est.*

Postume (*Marcus Cassianus Latinius Postumus*) fut le plus recommandable parmi ceux qui prirent la pourpre durant le règne de Gallien. Il était né Gaulois. Valérien disait que Postume était l'homme qu'il aimait et admirait le plus. Il fut proclamé Empereur par ses légions, victorieuses des Germains, en l'an 1011 de Rome ou 258 de J. C. Son règne dura un peu plus de neuf années. La dixième était commencée lorsqu'il fut tué, l'an 1020 (267 de J. C.). Sur ses médailles, il prend dix fois le titre d'Empereur : IMP. X. COS. V [1], et il paraît avoir été revêtu dix fois aussi de la puissance tribunitienne TR. P. X. COS. V. [2]. D'après ces monumens, il paraît assuré que les années de sa puissance tribunitienne furent les mêmes que celles de son règne, mais qu'il ne fut que cinq fois consul. Cette dignité n'ayant pas été apparemment inoccupée dans les Gaules pendant cinq années, durant le règne de Postume, il ne faut, sans doute, attribuer qu'à la négligence des écrivains, qui n'ont point donné des détails

---

1 M. Mionnet, *de la Rareté et du prix des Médailles romaines*. II, 62. — Victoire debout, tenant une longue palme.

2 *Ibid.*, 63. P. M. TR. P. X. COS. V. P P. l'Empereur debout. Même épigraphe et Victoire debout, le pied sur un globe, tenant un bouclier, sur lequel on lit : VO. XX.....

sur l'administration de l'Empire sous Postume, et aussi à l'absence de monumens de cette époque, le manque des noms des consuls qui furent les collègues de Postume, et de ceux des sénateurs qui occupèrent cette haute fonction pendant les cinq années durant lesquelles cet Empereur n'en fut pas revêtu. Il est assuré d'ailleurs que Postume avait près de lui un Sénat. Il nous en reste des monumens irrécusables parmi les médailles de ce guerrier. Plusieurs portent en effet la marque du Sénatus-consulte en vertu desquelles elles furent frappées, et l'on ne pourrait croire que Postume, homme grave, eût laissé empreindre sur ses monnaies l'indication d'un Sénatus-consulte, s'il n'y avait pas réellement eu un Sénat dans la portion de l'empire dont il avait usurpé la souveraineté. Celui-ci aura pu être formé par Postume lui-même, des sénateurs qui, employés sous son commandement, se déclarèrent pour lui lorsque l'armée le proclama Empereur, et encore de ceux qui, nés dans les provinces soumises à son autorité, le reconnurent aussi; enfin, on y aura vu des hommes dévoués à sa cause et qu'il aura honorés de ce titre. M. Mionnet cite trois médaillons de bronze de Postume, où l'on trouve l'indication du Sénatus-consulte ou du décret en vertu duquel ils furent frappés [1].

Ayant été tué à Mayence, par ses propres soldats, en 1020, l'un de ses généraux, Marcus Piavvonius Victorinus, qu'il avait, à ce qu'on croit, associé à l'Empire en 1018 de Rome, 265 de J. C., lui succéda; il était fils de la fameuse Victoria, ou Victorine, que les soldats avaient décorée du titre d'*Auguste* et de *Mère des armées*. Le règne de Victorin fut court; ses soldats le massacrèrent à Cologne.

Marius (*Marcus Aurelius Marius*) fut proclamé Empereur par les légions des Gaules après l'assassinat de Victorin. Selon Aurelius Victor [2] et Eutrope [3], il n'aurait régné que

---

1 *Ibid.*, 65. P. M. TR. P. COS. III. P. P. S. C. l'Empereur debout tenant la haste et un globe.

VICTORIA AVG., *vel* VICTORIAE AVG. S. C. Deux Victoires attachant un bouclier à un arbre, au pied duquel sont deux captifs.

VIRTVS. AVG. S. C. figure militaire debout.

2 *Hist. Romanæ Compendium.*

3 *Hist. Romanæ Breviarium.*

deux jours. Trebellius Pollion [1] lui en accorde un de plus.

Les Empereurs qui régnèrent dans la ville éternelle ou dans les provinces révoltées, depuis l'intronisation de Gallien, ont laissé peu de monumens en marbre, et l'on n'en trouve point dans la collection du Musée. Les arts dégradés, les révolutions fréquentes, les incursions des peuples barbares, tout se réunissait pour enlever à l'Empire Romain cette gloire monumentale dont il avait autrefois paru si jaloux. La numismatique même tomba dans l'avilissement le plus profond, et souvent les graveurs de médailles ignorèrent jusqu'aux véritables formes des caractères des diverses légendes placées sur ces monumens.

226. La tête mise sur ce buste antique est d'un très-bon travail, mais on ne sait quel est le personnage qu'elle représente.

227. Cette autre tête, qui provient de Martres, comme la précédente, est d'un grand caractère. Elle a malheureusement souffert beaucoup de mutilations et a dû être restaurée. Elle est placée, comme la précédente, sur un buste en stuc.

228. Parmi les têtes inconnues que fournit l'antique *Climberris*, il faut distinguer celle-ci, non sans doute comme objet d'art, mais comme spécimen de l'un de ces portraits que l'on retrouve si souvent dans la Novempopulanie. Le nez avait très-anciennement été mutilé.

229. On n'a point retrouvé la tête qui appartient à ce petit buste cuirassé. Outre les différentes recherches qui ont eu lieu à Martres avant les fouilles suivies qui ont été faites pendant trois années sur ce point, il est probable que les travaux agricoles ont fait retrouver en différens temps des marbres qui ont été perdus, et la tête que nous aurions voulu placer sur ce buste est peut-être du nombre de ces objets.

230. Cette tête colossale en marbre blanc, placée, comme celle de Claude I, sur un cippe en marbre rouge de Languedoc, provient aussi de *Calagorris*. Le travail annonce la fin du troisième siècle ou la première moitié du quatrième. Elle a des rapports de ressemblance avec les portraits de Maximien Hercule, conservés par les médailles. Si cette opinion, que je

1 *Triginta tyranni.*

soumets à la critique des savans et des artistes, était adoptée, ce monument aurait un grand intérêt, car les images impériales, en marbre, deviennent très-rares pour l'époque que je crois pouvoir assigner à cette tête. Maximien Hercule (*Marcus Aurelius Valerius Maximianus*, vel *Maximianus Hercules*), né en Pannonie, en l'année 1003 de Rome (250 de J. C.), fut associé à l'empire par Dioclétien, en 1039. Après avoir abdiqué deux fois, il reprit la pourpre à Arles, en 1062, ou 309 de notre ère. Vaincu par Constantin, son gendre, il conspira de nouveau contre lui; condamné à mort, on lui laissa le choix de son supplice, et il s'étrangla, l'an 1063 de Rome.

231. Cette autre tête, découverte aussi à Martres, est d'un travail barbare. Cependant on ne peut l'attribuer au moyen âge, et peut-être faut-il lui assigner les derniers temps de la domination romaine dans les Gaules.

232. On a placé sous ce numéro quelques autres têtes antiques, en marbre blanc, provenant de *Lugdunum Convenarum* et de la cité des *Consoranni*, ou d'*Austria*.

233. Placée sur un buste en stuc, cette tête juvénile est d'un aspect agréable et d'un travail facile. C'est bien assurément un portrait, mais le personnage représenté est inconnu.

234. Colonne milliaire en granit. Elle fut découverte sur la voie romaine qui de Toulouse conduisait à Narbonne. Elle est placée dans le jardin, en face de la *Galerie des Empereurs*. On y lit facilement l'inscription suivante, déjà publiée [1]:

IMP
CAES. FLA
VAL. CONS
TANTINO. N
OB. C. DIVI. CO
NSTANTI PII
AVG. FILIO
XVIIII

M. de Montégut l'avait lue ainsi :

IMP*erante* CÆS*are* FLA*vio* VAL*erio* CONSTANTINO, NOB*ilissimo* *cæsari*, DIVI CONSTANTI PII AVG*usti* FILIO XVIIII.

1 Du Mège, *Monumens religieux des Volces*, etc., 69.

Constance Chlore, ou Constance I (*Flavius Valerius Constantius*), naquit dans la Mœsie vers l'an de Rome 1003 (250 de J. C.). Il fut adopté et déclaré *César* par Maximien Hercule, en même temps que Galerius Maximianus était adopté et nommé *César* par Dioclétien, en 1045, ou 292 de notre ère. On lui confia l'administration des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne. Proclamé *Auguste* à Milan, en 1058, il mourut l'année suivante à *Eboracum*; il avait nommé *César* son fils Constantin (*Flavius Galerius Valerius Constantinus* vel *Constantinus Magnus*). Ce Prince était né à Naïsse en Dardanie, l'an de Rome 1007. Il fut proclamé *Auguste*, en 1061, et trois ans après (311 de notre ère), il se convertit au christianisme. Il mourut en 1090 de Rome (337 de J. C.).

235. Autre colonne milliaire, placée aussi dans le jardin, en face de la *Galerie des Empereurs*. Elle provient du même lieu que la précédente; le granit dont elle est formée, est d'une couleur qui empêche de distinguer d'abord avec facilité les caractères qui y sont gravés. Elle est chargée de deux inscriptions, la première est ainsi figurée :

D. N
FLAVIO
CONSTAN
TINO
NOBI. CAES
C. T. XVIIII
LIBERTATI

Elle peut être lue ainsi : D*omino* N*ostro* FLAVIO CONSTANTINO NOBI*lissimo* CAES*ari*. C*ivitatis* T*olosæ*. XVIIII. LIBERTATI. Le mot qui termine cette inscription commence aussi la suivante; on a peut-être voulu indiquer par là que l'une est la suite immédiate de l'autre :

LIBERTATI
RES. FA.V DEORVM
MERCE.S R... N... IS
PACIFICVM
AVGVRIVM
PRINCIPIS
N
FAVSTAE FILII.

Voici, je le crois du moins, de quelle manière cette inscription doit être lue : LIBERTATI RES*titutæ* FAVOR*e* DEORVM MERCE*dibus* RENO*vat*IS. PACIFICUM AUGURIUM PRINCIPIS NO*stri* FAVSTAE FILII.

Ces inscriptions sont consacrées à *Flavius Claudius Julius Constantinus*, fils de Constantin-le-Grand et de Fausta. Ce Prince, né à Arles l'an de Rome 1069 (316 de J. C.), fut déclaré *César*, en 1070, par son père. Dans le partage de l'Empire, qui eut lieu en 1088 (335 de J. C.), il obtint l'administration de la Gaule ; il fut proclamé *Auguste* après la mort de Constantin-le-Grand, en 1090, ou 337 de l'ère chrétienne. L'une des inscriptions gravées sur notre colonne, ne lui donne que le titre de très-noble César (*Nobilissimo Cæsari*), et la seconde indique évidemment qu'il gouvernait les Gaules lorsque ce monument fut érigé. Il faut donc placer la date de celui-ci, entre l'an 1088 (335), et l'année 1090 de Rome (337). Le mot *Libertati*, répété deux fois, annonce cette liberté, cette sorte d'indépendance nationale, dont les habitans des Gaules étaient si jaloux, et qu'ils recouvraient en quelque sorte par l'institution d'un Prince qui leur était spécialement destiné. Le reste de la seconde inscription nous apprend qu'il rétablit le commerce, et que son avénement à la dignité à laquelle son père l'avait élevé, était l'augure assuré de la paix et de la félicité publique [1].

Les lettres C. T, (*civitatis* TOLOS*æ*), et la note numérale XVIII indiquent le *Fines* de la cité de Toulouse et la distance qui séparait cette limite du centre même de la ville.

236. Inscription qui paraît relative à un tribut perçu à *Lugdunum Convenarum*, sous la domination des Romains.

237. La tête placée sur ce buste en hermès, est en marbre grec; elle représente Socrate. L'extrémité du nez a été restaurée ainsi que l'oreille gauche. Hauteur, 0, 48 c.

Né à Athènes, l'an 469 avant J. C., Socrate fut élevé dans l'atelier de marbrerie de Sophronisque son père. Il cultiva d'abord l'art du statuaire avec succès ; mais il abandonna bientôt la profession qu'il avait embrassée, pour étudier les lettres et la philosophie. Il démasqua les faux sages ; il railla

1 Du Mège, *Monumens religieux*, 68, 69.

les mauvais poètes et les déclamateurs qui alors s'érigeaient en maîtres de la république. Il enseigna la morale la plus pure et il montra du mépris pour les superstitions du paganisme. Ses ennemis se réunirent. On porta contre lui une accusation d'impiété, et il fut condamné à perdre la vie. On sait qu'il but la ciguë, sans que le calme de son âme parût troublé un seul instant. Sa mort eut lieu l'an 399 avant notre ère.

« Si le portrait de Socrate n'était point parvenu jusqu'à nous, on pourrait le restituer, dit l'illustre Visconti [1]. En prenant l'ensemble d'une tête de Silène, et lui donnant, outre le nez camus, essentiel à ce caractère de figure, des yeux à fleur de tête, de grosses lèvres et le haut du front presque chauve, nous aurions un portrait de Socrate bien ressemblant. »

Visconti dit ensuite [2] que les images de Socrate, en hermès, en bas-reliefs, en médailles, sur-tout en pierres gravées, sont fréquentes dans les collections et dans les livres d'antiquités. « Quelques antiquaires, ajoute ce savant, en ont encore multiplié le nombre ; en s'autorisant de la ressemblance remarquée par les anciens entre les traits de Socrate et ceux de Silène, ils ont cru reconnaître l'image du philosophe dans une multitude de monumens qui ne nous offrent que des assemblages bizarres de masques siléniques et bachiques. »

On peut affirmer que le monument placé sous ce numéro est réellement un portrait antique de Socrate. La pose, bien en face de la tête, la tranquillité de l'expression, l'agencement des cheveux et de la barbe, tout rappelle ici les images les moins contestées du philosophe Athénien ; mais, comme objet d'art, ce monument est médiocre.

238. Un Musée formé à 200 lieues de la Capitale ne peut guère posséder ces longues séries d'antiquités d'une même nature, qui étonnent autant par leur nombre que par leur importance artistique et monumentale. Rome, Naples, Turin, Florence et d'autres cités, offrent, comme je l'ai dit, dans une même patrie Italienne, des collections immenses, rivales l'une de l'autre, et que des Princes différens enrichissent à l'envi. En France, il n'y a qu'une seule ville où, selon les idées

---

1 *Iconographie grecque*. I, 79, 80.

2 *Loc. cit.*

vulgaires, on doive former une réunion complète de monumens des arts. Aussi, pour ajouter encore à tout ce que renferment, en ce genre, les somptueuses salles du vieux palais des Valois, on explore en même temps et la France et les contrées étrangères; tandis que, dans les départemens, on ne peut obtenir qu'avec peine la conservation du portail gothique de l'église du chef-lieu, et, comme une haute faveur, celle d'un cloître pittoresque, aux pieux et poétiques souvenirs. Alors donc que nous retrouvons quelques rares monumens venus de la Grèce ou de l'Egypte, on ne doit en attribuer la présence qu'à un heureux hasard.

C'est en effet le hasard qui, joint à un peu de zèle, a procuré à la ville de Toulouse une partie des objets que renferme son Musée, et entr'autres, la tête qui est indiquée ici.

Cette tête est en marbre grec, et date peut-être de l'époque de la domination des Lagides en Egypte. Sa conservation laisserait peu de chose à désirer si la partie supérieure de la tête n'avait pas été brisée. On n'y voit plus qu'une zone de cheveux, au-dessus desquels s'élevait peut-être un diadême. Ce monument, qui a 52 c. de hauteur, a été trouvé dans la Basse-Egypte et vendu au général Dugua, alors qu'il commandait au Kaire. Doit-on reconnaître ici l'une des épouses des Lagides ? Mais les traits n'ont pas de ressemblance marquée avec ceux du petit nombre d'images qui nous restent de ces princesses; ainsi cette tête, précieuse en ce qu'elle vient d'une contrée où les productions de l'art grec sont peu communes, ne représente peut-être qu'une femme inconnue.

239. Parmi les monumens les plus rares du Musée de Toulouse, il faut placer, sans aucun doute, cette tête en marbre blanc de Luni. Elle a été découverte dans les ruines de *Calagorris;* les traits n'offrent point cette ligne gracieuse qui dessine les figures grecques et romaines; les pommettes sont très-saillantes et l'on voit bien que l'artiste a voulu donner un air étranger à cette tête. Une coiffure orientale ajoute encore à l'intérêt qu'inspire ce monument, trouvé au milieu de tant de beaux restes de la sculpture antique. Elle ne porte point la *Cidaris,* « telle que nous la voyons figurée sur les médailles des Rois, car elle était de forme conique et

terminée en pointe. » [1] Ce n'est pas la Mitre et ce n'est point non plus la Tiare, à moins qu'on ne suppose celle-ci arrondie par le haut. Dans la *Villa* du cardinal Albani, on voyait sur un marbre, dit M. Mongez [2], une Cérès coiffée avec une Tiare. Il paraît que cette coiffure ronde et élevée *en forme de turban* est le πιλεών. » Il faut reconnaître ici une sorte de *turban* qui couvre la tête en entier et ne laisse apercevoir que très-peu de cheveux. « Les anciens Perses, dit encore M. Mongez [3], et probablement aussi les Orientaux leurs voisins, attachaient, en guise de bonnet, une toile fine autour de leur tête, comme les Orientaux le pratiquent aujourd'hui pour leurs turbans. » C'est en effet un *Turban* que porte cette tête, et l'on sait qu'il existe encore à Nîmes des figures coiffées, à peu près, comme la nôtre, et que Ménard désigne sous le nom de *figures persiques*.

240. Cette belle frise en marbre des Pyrénées est divisée en quatre blocs qui se rajustent entr'eux, mais auxquels il manque, sur-tout du côté gauche, un ou deux blocs pour former un ensemble complet. Des armes romaines et barbares, des trophées, sont sculptés en bas-relief sur ces blocs, que l'on avait fait servir, ainsi qu'un grand nombre d'autres, à la construction de l'église antique de Saint-Just et de Saint-Pasteur, à Valcabrère, sur le sol même de la ville basse de *Lugdunum Convenarum* [4].

Sur l'un des blocs, qui sans doute était au milieu des autres, s'élève un trophée. Au pied de cet insigne de la victoire est un captif, les mains liées derrière le dos; ses cheveux flottent sur ses épaules. Il portait ces longues chausses qui, sur les monumens, indiquent presque toujours ceux que les Romains nommaient des barbares. Ce captif se retourne pour regarder avec douleur, de l'autre côté du trophée, une femme, captive aussi, et qui tient sur ses genoux un enfant.

Il est probable que ces bas-reliefs ont fait partie des décorations d'un arc de triomphe. Mais à quel prince ce monument

---

1 Pellerin, *Lettre* 11 *sur diverses médailles*.

2 *Dictionn. d'Antiq.* V. 639.

3 *Ibid.* I. 479.

4 Ces marbres ont 3,80c de long. Leur hauteur est de 0,54c

a-t-il été élevé ? C'est ce que l'on ne saurait déterminer. Quelques inscriptions impériales ont bien été découvertes à *Lugdunum*, mais quelle est celle que l'on doit rapporter à cet arc, dont nous possédons en partie les décorations ? A Saint-Bertrand, au-dessus de la Porte de la Cabirole [1], on trouve un fragment d'inscription qui a fait partie d'un monument consacré à un Empereur par la cité des *Convenæ*.

IMP. XXVI COS
V . P . P
CIVITAS CONVEN

M. Lancelot, qui a donné cette inscription [2], prétend que le monument élevé par la cité des *Convenæ*, ne peut appartenir qu'à Tibère : « En effet, dit-il, son adoption est du mois de juin 757 de la fondation de Rome, et son cinquième consulat répond à l'an 784, ce qui fait les vingt-six ans et quelques mois qu'il y a de différence entre les deux époques. » Si donc on croyait que cette inscription est celle de l'arc de triomphe dont nous possédons les fragmens placés sous ce numéro, ce monument serait de l'an 784 de Rome, ou 31 de J. C. Mais ces bas-reliefs peuvent bien avoir fait partie d'un monument différent de celui que la cité des *Convenæ* érigea, selon M. Lancelot, à Tibère.

Les portes de la ville étaient quelquefois décorées de frises où l'on voyait des armes groupées et même des trophées. Le grand nombre de fragmens de bas-reliefs dans le genre des nôtres, et que l'on voit à Narbonne dans les murs actuels, employés comme simple matériaux, annonce que cette ville célèbre avait plusieurs arcs de triomphe, ou des portes ornées de ces symboles guerriers [3]. Un trophée au pied duquel on

1 Nommée ainsi d'un fragment de bas-relief sur lequel on croit reconnaître une chèvre.

2 *Histoire et Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. VII.

3 On connaît les vers de Sidonius Apollinaris, sur Narbonne :

Salve, Narbo, potens, salubritate,
Urbe et rure simul bonus videri,
Muris, civibus, ambitus, tabernis,
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus............

Je publie dans l'*Archéologie Pyrénéenne* tout ce qui subsiste encore des anciens monumens de cette ville.

voit des captifs, décorait l'une des portes de la forteresse romaine, connue à Toulouse sous le nom de *Château Narbonnais*[1].

241. Les proportions des fragmens de frises en pierre, placés sous ce numéro, et ornés aussi d'armes antiques, de métopes et de feuilles d'acanthe, que l'on a trouvées dans la *Tour de Rigaud*, démolié depuis environ quatre ans, et qui faisait partie de l'enceinte romaine de Toulouse, peuvent indiquer que ces fragmens n'ont fait partie que d'un très-petit édifice.

Ici se termine la série de nos monumens historiques. Si elle est plus nombreuse qu'en aucun autre Musée des provinces du Royaume, il faut peut-être l'attribuer à un zèle qui ne s'est pas démenti pendant plus de vingt années, aux soins actuels de la Société Archéologique, et souvent aux secours de l'autorité municipale, qui a senti ce qu'elle devait aux vieux souvenirs et à la gloire de l'ancienne capitale du royaume d'Aquitaine.

RESTES DE SCULPTURES ET DE MONUMENS ARCHITECTURAUX.

242. Justin[2], dit que les Grecs dépouillèrent les Gaulois des contrées méridionales de leur manière de vivre sauvage et barbare. « Ils leur enseignèrent, les premiers, à cultiver les champs, à tailler la vigne, et à planter des oliviers; ils leur apprirent aussi à entourer leurs villes de murailles ;....... en un mot ils leur communiquèrent si bien leurs mœurs, qu'on eût dit que ce n'était point la Grèce qui était passée dans cette partie des Gaules, mais que c'était plutôt cette contrée des Gaules qui avait été transportée dans la Grèce. » L'établissement des colonies romaines dut encore accroître la civilisation des habitans. Le génie des arts éleva, dans la Gaule méridionale, des monumens qui ne le cédèrent pas en magnificence aux plus beaux monumens de l'Italie. Fréjus, Arles, Nîmes, Narbonne et une foule d'autres lieux, conservent encore de pré-

---

1 Noguier. *Histoire Tolosaine.*

2 *Lib.* XLIII. *c.* 4.

cieux restes de ces somptueux édifices, et chaque jour la charrue et la houe en mettent d'autres à découvert.

Toulouse, cette ancienne métropole des Tectosages, et à laquelle le consul Ausone [1], donnait la quinzième place parmi les plus célèbres villes de l'Empire, avait dans sa vaste enceinte de murs de brique [2], des édifices dont l'architecture était à la fois et grandiose et riche. Les auteurs ne disent rien de cette somptuosité. Mais de rares débris, des tronçons de colonnes, de gracieux chapiteaux, des frises, des corniches élégantes, arrachés à la terre, retirés du sein du fleuve qui baigne les habitations, nous redisent ce que furent autrefois ces édifices, et l'ordre suivi, et les proportions des monumens. Je n'ai pu réunir qu'un petit nombre de ces débris; ils formeraient à eux seuls un Musée, si nos prédécesseurs avaient senti combien la conservation de ces objets importait à la gloire de la cité.

243. J'ai déjà mentionné [3] deux fragmens de grands bas-reliefs en marbre, découverts dans le lit de la Garonne, avec beaucoup d'autres qui furent jetés dans les fondemens des murs du quai. On a retiré au-dessous de la chaussée du Bazacle, en 1833, cet autre fragment de bas-relief très-fruste et où l'on voit la partie inférieure d'une figure qui devait avoir près de deux mètres de proportion. Dans cette partie du lit de la Garonne, on a retrouvé en même temps l'indication d'un ancien édifice; il était décoré de colonnes cannelées en pierre blanche, ayant 80 centimètres de diamètre.

244. Tronçon de figure en marbre et drapée, d'un très-bon style, retrouvée de même dans la Garonne pendant le 17.me siècle. On a placé au-dessus une tête, antique aussi. Ce monument est dans le Jardin.

245. Fragment de base découvert dans la Garonne, au-dessous de la chaussée. La forte dimension des moulures indique toute la grandeur de l'édifice d'où cette base a été détachée.

246. Ce tronçon de colonne cannelée, en marbre blanc, a été retiré de l'ancien édifice romain, autrefois connu à Toulouse

1 *Clar. Urb.*

2 *Coctilibus muris quam circuit ambitus ingens.*

3 *Suprà*, n.ºs 169, 170.

sous le nom de *Château Narbonnais*. Le diamètre a environ 0,55c; il supporte les débris d'un beau chapiteau corinthien en marbre blanc qui provient aussi du même lieu. La beauté du travail de ce chapiteau est une nouvelle preuve du talent, si distingué, qu'ont déployé les sculpteurs ornemanistes durant la domination romaine dans nos contrées.

247. Entablement en marbre blanc, retiré aussi des ruines du Château Narbonnais. Ce bloc est sculpté sur les deux faces. Hauteur, 0,95c; longueur, 1,20c

248. Ces trois fragmens de corniche, différens entr'eux, et de la plus grande richesse, proviennent aussi du *Château Narbonnais* de Toulouse.

249. Ce beau chapiteau corinthien, aussi en marbre blanc, a été trouvé dans la cour de l'ancien palais archiépiscopal de Toulouse, presque à la surface du sol. Hauteur, 0,70c

250. Une église, peu élégante dans son architecture, et dont les ornemens les plus remarquables consistaient dans les clefs de ses voûtes, formait, presqu'en entier, l'une des faces du vaste cloître de la cathédrale de Toulouse. Elle était dédiée sous le vocable de Sainte Anne et de Saint Jacques. Mais ce cloître, dont les murs couverts d'inscriptions sépulcrales, ressemblaient au rouleau d'Ezechiel, *qui était écrit d'un bout à l'autre*, avait été abattu en 1810 : et lorsque, deux ans plus tard, l'Eglise de Saint Jacques fut elle-même détruite, en arrachant les briques et les cailloux qui formaient les piliers, on s'aperçut, non sans étonnement, que deux d'entr'eux renfermaient une cavité, et qu'une colonne en marbre noir antique, posée sur sa base et couronnée de son chapiteau en marbre blanc et à feuilles d'olivier, était enfermée dans l'une d'elles; l'autre ne recelait que les deux tiers du fust d'une colonne semblable.

Des blocs de marbre blanc, dans lesquels on remarquait encore les entailles qui contenaient autrefois les crampons en fer ou en bronze qui unissaient ces blocs entr'eux, furent aussi retrouvés dans la maçonnerie romaine. J'arrivais alors d'au delà des Pyrénées, et j'obtins que la première colonne serait transportée au Musée. Le tronçon de la seconde avait déjà été acheté par un marbrier. La colonne conservée est actuellement au centre du jardin. La base, le fust et le chapiteau ont en totalité 5,07c de haut.

251. En recherchant quelques indications au milieu des ruines de cette église de Sainte Anne et de Saint Jacques, et après avoir fait transporter au Musée, où on les conserve dans la *Galerie de la Renaissance*, les bas-reliefs des clefs de voûte, je retrouvai la frise élégante et délicate, placée sous ce numéro. Elle est en marbre blanc et d'un excellent travail.

252. Ce chapiteau corinthien en marbre blanc a été trouvé dans les murs du cloître de la Daurade, où il avait été employé comme les autres matériaux de construction. Hauteur, 0,46c

253. On doit la conservation de cet admirable reste d'un pilastre ou de montant de porte, en marbre blanc, à feu M. Virebent, architecte de la ville de Toulouse [1]. Il servait d'imposte à une fenêtre dans le quartier de Saint-Saturnin. C'est un excellent modèle que nos sculpteurs ornemanistes doivent souvent consulter. Hauteur, 1,25c; largeur, 0,41c

254. Des écrivains sans critique ont avancé que l'ancienne église de Notre-Dame de la Daurade était un ancien temple d'Apollon. Lorsque les Bénédictins firent, vers le milieu du 18.me siècle, démolir cet édifice, on trouva dans les murs, des figures et des bas-reliefs antiques, rejetés, mutilés, parce qu'ils avaient appartenu au polythéisme : on les avait employés comme simples matériaux pour construire cette église. Mais quelle était l'origine de celle-ci? Jean Chabanel [2] avait bien essayé de montrer qu'elle devait ses embellissemens aux rois Visigots de Toulouse; mais il était reservé à M. le Marquis de Castel-

---

1 M. Lange, de Toulouse, statuaire, restaureur des antiquités du Musée royal du Louvre, vient d'élever dans l'église de Saint-Jérôme, un monument en marbre blanc à la mémoire de M. Virebent, son ami. Voici l'inscription gravée sur ce cénotaphe :

J.s P.l VIREBENT *Tolosæ architectus*
Urbis ornatus designavit :
Artem suam præclarè docuit et tractavit ;
Scholas Artium prosperè direxit;
Laborum Academiæ Scientiarum et Litterarum consors ;
Vir scientissimus, pietate et castimonia notus ;
Ædes sacras eversione eripuit et ornavit gaudens.
In Domino quievit XIII *mensis Augusti* MDCCCXXXI.
Ætatis LXXXVI.

B.dus LANGE *monumentum pietatis erexit*
Æquè ac desiderio conjugis filiorumque
Perenne.

2 *Antiquités de l'Eglise de Notre-Dame de la Daurade, en Tolose.*

lane, président de la Société Archéologique [1], de montrer que cet édifice datait réellement de l'époque où ces princes possédèrent Toulouse, et vraisemblabtement de 452 à 466, temps où Théodoric II régna sur les vastes états soumis par ses prédécesseurs, ou conquis par lui.

Les quatre petites colonnes, à cannelures torses et en marbre des Pyrénées, placées sous ce numéro, proviennent de l'hémicycle intérieur de l'église de Notre-Dame de la Daurade. Les chapiteaux sont des imitations plus ou moins heureuses, plus ou moins grossières, de chapiteaux corinthiens et composites.

255. A l'extrémité de la *Villa* impériale découverte à Martres, sur les bords même du fleuve, une colonnade légère s'étendait en ligne droite dans une étendue d'environ 80 mètres. J'en ai retrouvé les indications, et deux bases étaient encore en place. Le propriétaire ayant voulu démolir la petite portion de mur qui les supportait, elles ont été recueillies et placées dans nos collections.

256. Cette autre base était à la droite du montant d'une porte qui donnait entrée dans un long corridor de la même *Villa* impériale [2]. En général, à *Calagorris*, les colonnes étaient formées en marbre vert et rouge de Campan, ou en marbre gris à veinures blanches. Les premières ont résisté à l'action destructive du temps; dans les autres, les parties constituantes se sont désagrégées avec tant de facilité, qu'il n'a pas été possible d'en conserver un seul tronçon.

257. Les quatre chapiteaux placés sous ce numéro, furent découverts à *Calagorris*, ou Martres, en 1829.

258. Parmi les restes précieux qui, en 1826, ont indiqué de nouveau les richesses archéologiques du bourg que je viens de nommer, il faut distinguer particulièrement les deux beaux jambages ou pilastres conservés sous ce numéro. D'un culot, admirablement dessiné, sort une tige qui s'enroule et se replie avec une élégante facilité, couvrant de ses rinceaux, de ses feuilles recourbées, la face du pilastre. Le cadre est lui-même

---

1 *Mémoires de la Société Archéologique*. II, 121 *et seqq.*

2 Du Mège, *Histoire et Mémoires de l'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*. Nouvelle série, II partie, planch. II.

convenablement décoré, et contribue à la richesse de l'ensemble. La grandeur, le goût exquis, l'exécution ferme et savante, tout se réunit pour faire un objet constant d'étude de ces marbres si heureusement rendus à l'archéologie et aux arts.

Les chapiteaux placés au-dessus de ces pilastres, sont formés des débris retrouvés à Martres. La tête placée dans le haut est composée de feuillages. On a d'autres exemples de masques semblables. Hauteur générale, 3,54ᶜ; largeur, 0,63ᶜ

259. Cet autre pilastre n'est pas complet comme le sont les précédens. Le cadre qui environne la tige d'acanthe qui monte et se développe avec grâce, est sans ornement. Mais cette nudité du bandeau est loin de nuire à l'effet général. Hauteur, 1,82ᶜ; largeur, 0,60ᶜ

260. Un goût différent, plus simple et non moins grandiose, a présidé à la création de cet autre pilastre, riche décoration de l'une des habitations de *Calagorris*. Ici l'artiste a suivi un système différent de celui qui inspira la composition des autres pilastres. Le travail est digne d'éloges. On doit vivement regretter qu'il ne nous reste plus que le culot d'ornement de ce pilastre, dont les proportions devaient être d'ailleurs très-fortes. Hauteur de ce fragment, 0,93ᶜ; largeur, 0,65ᶜ

261. Petit pilastre ou jambage dessiné et exécuté dans le même système que le précédent. Hauteur, 1,40ᶜ; largeur, 0,41ᶜ

262. Cet admirable fragment a fait partie d'un pilastre d'une grande dimension, puisque, en essayant de le rétablir, on reconnaît qu'il avait environ 1,01ᶜ de largeur. Le dessin et le travail rappellent les pilastres du n.º 258; mais ici il y a plus de fermeté, plus d'assurance dans le ciseau. Ce fragment et les autres sculptures d'ornemens que nous venons de décrire, tiendraient une des premières places dans toutes les collections. Ils montrent d'ailleurs en partie le luxe architectural des édifices bâtis dans nos contrées à l'époque romaine; et, pris pour objet de comparaison, ils montrent combien nos constructions modernes sont en général pauvres et mesquines dans leurs détails.

263. Le principal édifice de *Calagorris*, le palais impérial qu'on y a retrouvé, a-t-il été terminé, ou certaines de ses parties

sont-elles demeurées inachevées? A-t-on rejeté des sculptures à peine commencées, ou enfin a-t-on été forcé d'entreprendre la restauration d'une partie de ces sculptures? Ces questions se présentent naturellement à la pensée, en voyant ce beau chapiteau pilastre qui y a été retrouvé à peine ébauché, et un buste colossal dont le marbre n'est pas encore *mis à point*. Ce buste est dans le jardin.

264. Toulouse et Martres nous ont offert d'admirables morceaux de sculpture monumentale; *Lugdunum Convenarum* a aussi payé dignement son tribut au Musée.

A Valcabrère, sur le sol même de la ville où furent, dit-on [1], rassemblés les débris fugitifs des légions de Sertorius, dans une plaine nivelée, que limitent, d'un côté l'Ourse, de l'autre la Garonne et les montagnes, existe une église antique. Eloignée des habitations, elle s'élève au milieu d'un vaste cimetière. Au loin brille la cime escarpée du Pic de Gar et les montagnes de la Barousse; à droite, la cathédrale de Comminges dresse sa tour colossale, et montre ses fenêtres en ogive allongée. Les vains bruits du monde n'ont point de retentissement dans cet asile de repos et de paix. Des inscriptions romaines annoncent cependant que l'on est sur une terre historique. Une porte monumentale se dessine sur le côté gauche du saint édifice. Cette porte est à plein cintre. Dans le tympan, un bas-relief en marbre blanc représente le Christ élevant la main droite pour bénir, et environné des symboles des quatre Evangélistes. Quatre statues en marbre remplacent les colonnes qui devaient soutenir et les chapiteaux et les arcs. L'artiste du neuvième, ou dixième siècle, a représenté saint Just, saint Pasteur, saint Etienne, et une pieuse princesse. Les chapiteaux que portent ces statues sont remarquables par les sujets représentés et par les idées de l'artiste. Si on regarde les murs, on s'aperçoit qu'ils sont formés de dalles, de beaux marbres blancs taillés de diverses épaisseurs : on voit des fragmens de bas-reliefs, et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que cette église a été bâtie avec des débris de monumens romains. Parvenu dans l'intérieur, on remarque autour de l'abside, des colonnes en marbre blanc qui ne sont point

1 *S. Hieron. adv Vigil.*

rattachées à la construction, qui sont là comme un souvenir des vieux temps; à droite, près de la chaire, est encore l'extrémité d'une frise romaine, d'un très-beau travail et d'une bonne conservation. Ce bout de bas-relief est la continuation de la frise très-remarquable conservée sous ce numéro, et qui est si digne d'estime, et par le dessin et par la manœuvre du ciseau. On a dû renoncer à obtenir ce fragment, qui compléterait le marbre que nous possédons, parce qu'il y aurait lieu de craindre pour la solidité de cette partie de l'église, si on en retirait ce bloc, qui n'a été placé là que comme une simple pierre de construction.

265. A l'extrémité de l'abside, en dehors de l'église de Valcabrère, dans le mur, paraissait cette belle corniche; exposée à l'action des agens destructeurs, elle avait déjà beaucoup souffert. Près de là étaient aussi les bas-reliefs n.° 240, qui représentent des armes entassées et des trophées élevés avec les dépouilles des ennemis. Longueur, 1,74^{c}.

266. En faisant l'extraction des bas-reliefs dont je viens de parler, on aperçut dans l'épaisseur du mur quelques autres blocs de marbre blanc sculptés, et l'on en retira celui-ci.

Le masque scénique qu'on y remarque, indique peut-être qu'il a fait partie d'un ancien théâtre. C'est un monument analogue à quelques-uns de ceux que l'on voit çà et là, dans les bastions et les courtines de Narbonne, et qui, selon Lafont, antiquaire de cette ville, étaient des images de *Circius*, de ce vent si violent dans la province narbonnaise, et auquel Auguste éleva un temple pendant son séjour dans les Gaules. Longueur, 1,25^{c}; hauteur, 0,53^{c}; épaisseur, 0,35^{c}

267. Ces deux masques scéniques, en marbre blanc, proviennent de *Calagorris*. L'un, par ses traits, exprime la douleur; c'est un masque tragique. Le second représente une figure riante; c'est un masque comique.

On doit mettre aussi au nombre des masques, mais appartenant au culte de Bacchus, les têtes en marbre, retirées autrefois de *Calagorris*, et que l'on avait placées dans les murs de l'orangerie du palais épiscopal de Rieux. Chacune d'elles est creusée par derrière; on a néanmoins laissé de ce côté une protubérance percée d'un trou destiné à recevoir un boulon,

qui devait rattacher ces têtes à un fond plat, peut-être formé d'un marbre d'une autre couleur.

268. Ces deux premières têtes, sous le même numéro, sont celles dont Lebret a parlé, et qui, selon lui, représentent Bacchus.

269. Si ces deux autres têtes juvéniles, du même genre que les précédentes, ne sont pas extrêmement remarquables comme travail d'art, elles le sont par leurs dimensions. On retrouve dans leur partie postérieure le trou destiné à recevoir le morceau de métal destiné à les suspendre.

270. On n'a plus que la face de cette autre tête bachique en marbre et qui représentait sans doute un Faune. Elle était de même destinée à être fixée à une surface unie.

271. Cette tête, retrouvée à Rieux, dans les ruines du palais épiscopal, est d'un meilleur style que les précédentes; c'est encore celle d'un Faune ou suivant de Bacchus.

272. Ces feuilles de vigne et de lierre, en schiste vert, et ces raisins en schiste noir, ont été retrouvés à *Calagorris* et ont peut-être fait partie des ornemens de l'édifice où les têtes des suivans de Bacchus étaient placées.

273. L'Hermès à deux têtes, en marbre pentélique, placé sous ce numéro, représente aussi deux suivans de Bacchus. Ces figures accolées sont remarquables sous le rapport du travail et aussi sous celui de leur conservation presqu'entière; elles représentent : 1.° une Bacchante, reconnaissable au bandeau qui ceignait sa tête et aux feuilles de lierre dont elle était couronnée. 2.° Un Faune ou Satyre dont la tête est ombragée de feuilles de lierre, parmi lesquelles sont des grappes de corymbe. Une large bandelette descend sur sa poitrine; à l'extrémité, on remarque un serpent. Ce petit monument a été découvert à Toulouse, il y a environ 20 ans, dans l'un des murs du Collége de Saint-Martial.

274. On a retrouvé sous mes yeux, à *Calagorris*, à *Lugdunum Convenarum*, et à *Climberris* ou Auch, plusieurs hippocaustes. Quelques-uns subsistent encore, recouverts par les terres et les débris. La surface inférieure des salles était pavée de

grandes briques qui étaient supportées par des piliers en maçonnerie ; la chaleur d'un foyer placé en dehors de ces salles pénétrait sous ces larges briques. Quelquefois, pour élever la température des salles, on ouvrait un pertuis qui était recouvert par une petite brique à poignée, comme celles qui sont placées sous ce numéro. Quelquefois, cette brique ou carreau de terre cuite entrait dans une rainure et fermait à volonté l'ouverture pratiquée dans le pavé. Le troisième carreau conservé ici était de cette espèce. Tous les trois proviennent des hippocaustes de Martres. Le quatrième a été trouvé près de l'église de Sainte-Anne à Toulouse, au milieu des ruines indiquées précédemment.

275. A *Calagorris*, sous une petite chambre dont le sol était recouvert d'une mosaïque d'une très-petite épaisseur, on avait établi des lignes parallèles de tuyaux communiquant entr'eux, et qui aboutissaient extérieurement à un foyer où l'on a retrouvé une assez grande quantité de charbons et de cendres. La mosaïque était affaissée, détruite en grande partie et depuis long-temps, et on n'a pu retirer que quatre de ces tuyaux qui sont très-minces, et qu'enveloppait une couche de mortier ou de ciment très-blanc. Longueur, 0,32^{c}; largeur, 0,22^{c}

276. Ces piliers ronds, en terre cuite et percés dans toute leur longueur, proviennent aussi des hippocaustes de *Calagorris*.

277. Fragmens de briques guillochées, retrouvées aussi dans les ruines des édifices antiques, à Martres.

278. Rien n'est plus commun que de découvrir des fragmens de ces briques à rebords qui indiquent, par leur présence, l'ancienne existence d'une construction romaine ou gauloise. Mais il est assez rare d'en avoir d'aussi bien conservées que celles qui, au nombre de cinq, sont placées sous ce numéro. Hauteur, 0,50^{c}; largeur, 0,38^{c}; épaisseur, 0,02^{c}

279. A ces larges briques de toiture, il faut joindre celles, bien plus rares, formées en canal creux, comme nos tuiles actuelles, et qui servaient à recouvrir les rebords des premières. Celles qui sont placées ici ont été retirées des ruines d'un édifice situé à l'ouest de la *Villa* impériale qui nous a offert tant de richesses artistiques.

280. Ces fragmens de briques romaines, empreints des noms des fabricans, proviennent, 1.° Des vieux remparts de Toulouse, démolis de 1826 à 1830, dans la partie qui s'étendait de la *Porte de Villeneuve* à la *Tour de Rigaud*. 2.° Des bains romains, qu'un habitant de Toulouse a fait détruire il y a peu de temps, et qui étaient connus sous le nom de *Bans de la Regino*. Sur les premières, on lit : CARINI — SPARACI — et sur les autres : IVNVI . . .

281. Ces trois *antéfixes* ou *antafissa*, comme disent les Italiens, sont en marbre blanc des Pyrénées. On les plaçait aux deux faces latérales des toitures. Ordinairement les *antéfixes* avaient la forme d'une tête humaine, surmontée comme ici par une palmète.

282. Nous avons réuni dans une même section tous les détails relatifs aux restes de nos monumens, et aux matériaux que le Musée possède. On a eu pendant quelque temps l'espoir d'y placer de belles mosaïques découvertes dans des lieux voisins de Toulouse. C'est sur l'une des mosaïques de Martres, dans le jardin de Sabaté, qu'a été retrouvé le beau torse du Bacchus jeune placé dans la *Galerie de la Vénus*. C'est sans doute aussi dans un lieu décoré avec magnificence qu'existait le grouppe de Lutteurs dont le torse conservé sous ce numéro a fait partie. C'est l'un des plus beaux restes de la sculpture antique en France ; et ce monument n'y a pas été transporté de nos jours. Il fut découvert dans l'Aude, et acheté par le Chevalier Rivalz, dernier rejeton de cette famille d'artistes qui a cultivé avec tant de succès la peinture dans Toulouse. M. de Caulet-Gragnague avait le premier rassemblé quelques monumens antiques; le Chevalier Rivalz fit une collection plus importante. En mourant, il laissa ses inscriptions à l'Académie des Sciences, et il donna ce torse à l'Académie des Arts, fondant en même temps un prix pour l'élève qui, chaque année, aurait le mieux dessiné d'après le modèle-vivant. Hauteur, 0,65^{c}.

283. « Tous les environs d'Elusa, aujourd'hui Eause, sont, dit M. L. Ducos [1], couverts de débris de monumens qui

---

1 *Mémoires de la Société Archéologique*. I. 371 *et seqq.*

attestent l'ancienne splendeur de la capitale de la Novempopulanie.

» M. l'Abbé Bizard, Curé de Magnan, arriva assez à temps, il y a quelques années, pour sauver les deux fragmens placés sous ce numéro. Quelques heures plutôt, il aurait conservé l'entier pavé, qui était d'une grande étendue et n'avait subi aucune dégradation. Le plus petit de ces fragmens a environ 60^{c} dans sa plus grande largeur; l'autre a 1^{m} 30^{c} de long, sur 1^{m} de large. Ils représentent, l'un un bouton de rose; le second, un cep de vigne, auquel sont attachées de larges feuilles et de belles grappes de raisins; l'on y a aussi figuré un oiseau. »

284. Le pavé de cette petite chapelle est formé en partie de fragmens de mosaïques retirées de l'une des habitations de *Calagorris*, au N. E. de la *Villa* impériale. Le dessin n'en est pas extrêmement délicat, les cubes sont gros et assez mal taillés.

285. Une autre mosaïque, trouvée aussi à *Calagorris*, a été transportée entière et placée sous l'arc ogive qui conduit dans la chapelle. Plus délicate que celle qui vient d'être indiquée, elle pavait une très-petite chambre dont les murs s'élevaient encore de quelques centimètres au-dessus du sol. C'est l'une de celles marquées H, dans le plan que j'en ai publié en 1830 [1].

En enlevant quelques moëlons d'un mur de séparation, on s'aperçut que l'on avait pratiqué sous cette mosaïque une excavation. C'était dans l'un des angles. Elle était recouverte par une voûte plate, qui depuis long-temps s'était en partie affaissée. Là existait un petit caveau sépulcral, dont les murs étaient peints de manière à imiter un marbre à larges veines rouges. Dans le fond paraissaient les restes d'un enfant, une lampe brisée et en terre cuite, plusieurs osselets, quelques jetons en ivoire colorés en vert, et le squelette assez bien conservé d'un passereau. Cette découverte inattendue a sans doute révélé le secret d'une mère, car quelle autre qu'une mère aurait dérogé aux coutumes générales, aux habitudes des peuples de l'antiquité en faveur d'un enfant ? Enlevé par une mort prématurée, il ne fut pas cependant entièrement

---

1 *Histoire et Mémoires de l'Académie de Toulouse*. Nouvelle série, II. Seconde partie. pl. II.

séparé de celle qui lui avait donné la vie. Le bûcher ne consuma point ses formes délicates ; son tombeau fut placé dans la demeure de sa mère : avec lui furent ensevelis, et les jouets de ses premières années et l'oiseau qui voltait autour de lui, qui recevait de lui sa nourriture. Au-dessus du caveau, une mosaïque étendit ses élégans rinceaux, ses rosaces de couleurs variées, et, seule peut-être, celle qui avait fait construire ce sépulcre, connaissait la place exacte où reposait son enfant.

MONUMENS DIVERS EN BRONZE, EN FER, EN PLOMB, EN VERRE ET EN TERRE CUITE.

Plusieurs collections d'antiquités ont été formées à Toulouse durant le 18.me siècle, et quelques habitans de cette ville étudièrent alors, avec des succès non contestés, la numismatique et les monumens des différens âges. Tandis que Dom Pont faisait un cours de Littérature biblique et un autre de Littérature Grecque, dans l'hôtel de l'Académie des Sciences, M. le P. Caulet-de-Gragnague, élève de Rollin, formait une belle suite de médailles impériales, et M. Clément de Saint-Amand ajoutait chaque jour aux richesses de son cabinet. Plus de 4,000 médailles en or, en argent et en bronze, étaient acquises par lui et décrites dans un savant catalogue que nous possédons encore [1]. Des hasards heureux [2] lui procurèrent des objets d'une grande rareté ou d'un prix assez élevé. C'est ainsi que deux Pacatiens à revers dif-

---

1 *Catalogus veterum numismatum quæ Tolosæ collegit Carolus Clemens Martin de Saint-Amand, ab anno* 1747, *tres series continens* : 1.^{am} *consularem argenteam.* 2.^{am} *Imperialem argenteam.* 3.^{am} *Imperialem æream primi moduli* ; 2 vol. in-fol., Mss. Aux suites indiquées dans ce titre, il faut ajouter un grand nombre de médailles de moyen et de petit bronze qui, depuis la mort de M. de Saint-Amand, sont entrés dans sa collection encore conservée.

2 Quelques découvertes eurent lieu près de Toulouse pendant la vie de M. de Saint-Amand. Le trésor antique que l'on trouva près de Foix enrichit sur-tout sa collection. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans la préface du *Catalogue*.... « *Sed quod finem omnem excedit, nec ulli antiquario contigit unquàm, aut fortè continget, sexaginta numismatum argenteorum millia, recèns ex humo effossa, mihi credita fuerant ut ex his quidquid*

férens, une *Tranquillina Augusta*, une *Cornelia Supera*, et d'autres médailles non moins rares, entrèrent dans ses collections.

Il rassembla aussi quelques bronzes antiques. A sa mort, ses collections furent achetées par l'Académie des Sciences.

Les médailles romaines rassemblées par M. le Marquis de Gardouch de Bélestat ont été dispersées.

La collection de M. de Carbon a de même été perdue pour Toulouse.

M. le Marquis d'Aignan d'Orbassan, retiré dans le château de ce nom, près d'Auch, y porta ses médailles et ses marbres antiques.

Le beau cabinet de M. de Montégut, formé principalement de monumens découverts dans Toulouse et dans les lieux voisins de cette ville, a été vendu et emporté à Paris. Le médailler de M. Magi a de même été, dit-on, transporté dans la Capitale.

Je n'aurai à indiquer ici que le reste des collections de l'Académie et le petit nombre d'objets rassemblés par M. Bibent.

BRONZES.

286. « Il n'y a pas de monumens plus rares que les roues des chars des anciens, si ce n'est les chars mêmes, disait M. Magi [1]. On n'en connaissait qu'une au Vatican et une autre à Berlin, dans le cabinet du Roi de Prusse. Le cabi-

---

liberet in Museum meum defferrem. Sic se res habuit, quam, ut inauditam juvat narrare.

» *Agricola quidam in pago Fuxensi, dum agrum purgat, et spinas radicitùs evellit, testaceum dolium in terra sepultum ictu ligonis rumpit, et inde innumeros argenteos nummos scaturisse miratur; quos ad unum collectos domum lœtus defert.*

» *Tanti gaudii impatiens agricola fortunam suam jactanter, sed sub fide silentii, quibusdam amicis et vicinis revelat. Inde rumor Tolosœ percrebuit, in pago Fuxensi thesaurum inventum fuisse; nec mora, prœfectus et judices monetœ hanc pecuniam rati gallicano, veterem, lege abrogatam, et ideo monetœ, ut mos est, adjudicandam, satagunt de ea è manibus rustici extrahendâ, et Tolosam deprehenda : cujus pretium posteà inventori bonâ fide solutum est..... »*

1 *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse.* 1.re série, in-4.°, II, 179.

net de l'Académie de Toulouse est peut-être le seul qui en réunisse deux.

» Un Paysan du village de Fa, diocèse d'Alet, près des bains de Rennes, en labourant un champ de M. de Cayrol, membre de l'Académie, sentit sa charrue arrêtée par un corps qui opposait une forte résistance. Après avoir un peu creusé, il trouva deux roues de bronze, l'une entière et l'autre un peu altérée; ce laboureur les porta chez un marchand de bois d'Espéraza, village voisin de Fa, et les lui vendit pour un écu.

» Ces roues, portées successivement à Limoux et à Carcassonne, furent présentées à divers fondeurs qui refusèrent de les acheter.

» Le propriétaire de ces roues, fatigué de les offrir inutilement, les relégua dans un magasin où elles restèrent pendant cinq ou six ans. M. l'Abbé Bertrand, connu par son goût pour les lettres, conduit par hasard à Espéraza, entendit parler de ces roues : il demanda à les voir; il en connut le prix, et de retour à Toulouse, il en parla à M. de Saint-Amand qui fit proposer au marchand de bois de les lui vendre. Celui-ci se crut trop heureux de s'en défaire pour la somme à laquelle il les avait offertes aux fondeurs. Ainsi, moyennant vingt écus, M. de Saint-Amand obtint ces monumens, dont la valeur intrinsèque était même supérieure à cette somme. Chacun se félicita de son marché.

» M. de Saint-Amand fit placer ces roues dans son cabinet et les fit graver : les planches furent répandues dans l'Europe. Une de ces gravures parvint à Benoît XIV. Sa Sainteté voulut faire l'acquisition des roues pour le Musée Pontifical. On fit des propositions à M. de Saint-Amand, qui répondit que dans le dessein où il était de laisser à sa mort son cabinet à l'Académie, il ne se regardait que comme dépositaire des monumens qu'il renfermait. » Ce savant mourut quelques années après. Les revers que sa fortune avait essuyés n'ayant pu permettre que ses intentions fussent remplies relativement au don du cabinet, l'Académie l'acheta, et les roues en bronze demeurèrent dans la bibliothèque de cette Société jusqu'à l'époque où la Convention ordonna la spoliation des propriétés des corps littéraires. Alors les roues, que l'on voulait briser et jeter dans le creuset, furent sauvées par un homme courageux, et placées dans le Musée. Elles ont

environ 54[c] de diamètre et cinq rais chacune, comme celles du *trige* de la famille *Manlia*. Ces rayons naissent du milieu de l'essieu et sortent chacun d'un ove entouré de plusieurs filets très-bien exécutés. Le moyeu, qui dépasse autant d'un côté que de l'autre, a un peu plus de 38[c] dans toute sa longueur, et est orné d'autres filets. L'ouverture par où passait l'essieu a 7[c] 1/2 à chaque bout. Cette cavité, renflée dans le milieu, sous les rais, laisse un vide dans cette partie, entre le moyeu et l'essieu. Ce vide, communiquant avec celui des rayons, qui sont creux, servait à rafraîchir l'air pendant la rotation. Les jantes de bronze ont 8[c] de hauteur et 3 d'épaisseur; dans celles-ci est une rainure évasée dans toute sa circonférence, qui devait recevoir les jantes de bois. Cette rainure a un peu plus de 2[c] d'ouverture et 6[c] de profondeur; elle se termine en angle aigu, émoussé par un pan arrondi. Les trous des boulons rivés, qui assujettissaient les jantes de bois, sont placés à 1[c] 1/2 du bord; il y en a un correspondant à chaque rais et un autre au milieu.

287. Quarante ans après la découverte de ces beaux monumens, on trouva dans le même champ, à Fa, le bronze qui porte ce numéro. Il représente une lionne attaquant un homme à cheval. Une ouverture profonde de 7 centimètres y existe, et devait recevoir un corps ayant ce diamètre. La forme de l'objet, le lieu où il gisait ignoré, tout se réunit pour faire présumer qu'il décorait la partie postérieure du char auquel appartenaient les deux roues, et qu'un bronze pareil existait autrefois et formait l'ornement de l'autre côté du char. Ce beau morceau, dont la conservation est parfaite, a 40 c. de longueur.

288. Un de ces marchands de curiosités qui apportent souvent dans nos villes ces bronzes contrefaits ou surmoulés qui remplissent les cabinets des amateurs, ayant acheté, à Limoux, il y a 31 ans, le timon antique en bronze, placé sous ce numéro, l'échangea contre des figures en cuivre doré, qui lui furent offertes par M. J. P. Lucas, conservateur du Musée. Des renseignemens pris sur les lieux [1], ont appris

[1] Voyez *Notice des Monumens antiques, etc., du Musée de Toulouse*, in-8.°, 1828, pag. 78. On m'avait trompé en m'annonçant que le marchand italien nommé *Feliciani* avait offert en pur don ce monument au Musée.

qu'un paysan des environs de Rennes, avait apporté ce timon à Limoux, et qu'il le vendit au marchand italien, en présence de M. Béchis et de quelques autres personnes recommandables. Peut-être a-t-il fait partie du char dont nous possédons les deux roues. Il a 44 centimètres de longueur; la partie creuse en a 38. La conservation de ce morceau est parfaite.

289. J'ai déjà dit que l'Académie de Toulouse avait acquis le cabinet de M. de Saint-Amand. Parmi les objets qui y étaient conservés, on distinguait cette lampe en bronze, sous la forme d'un danseur. Je ne saurais affirmer que cet objet est antique. On sait combien en Italie les faussaires ont réussi à imiter les monumens de ce genre. Il s'est établi aussi, depuis plus de 20 années, dans le Midi de la France, des fabriques de statuettes moulées sur l'antique, ou qui sont des copies, en petit, de monumens plus ou moins célèbres. Mais la grossièreté de l'imitation décèle l'imposture. Ici, pour cette lampe, on peut former des doutes, et j'ai cru devoir consigner les miens dans cette Notice.

290. Cette autre lampe en bronze est, selon moi, la copie d'une autre de même grandeur, conservée autrefois, selon Montfaucon, dans le cabinet du duc de Médina-Cœli, et qui a été publiée par ce savant Archéologue [1].

291. L'antiquité des deux lampes placées sous ce numéro, n'est point suspecte. Elles proviennent des environs de Naples, où M. Bibent les avait recueillies.

292. Manche d'un couteau de sacrifice trouvé à Martres, en 1829. Il est d'un excellent travail, et de la plus belle conservation. La tête de cheval qui le forme est couronnée de lierre; sur le cou est représenté en bas-relief le fourreau qui renfermait les couteaux de sacrifices. On les voit sur plusieurs monumens dans un fourreau pareil à celui-ci. C'était, comme on sait, la *Secespita*, le *Culter excoriatorius* et le *Dolabrum*. La lame de ce couteau a disparu, il n'en reste que la fusée qui est en fer.

---

1 *Antiquité expliquée.*

293. Ces deux vases, qui pourraient prendre les noms de *préféricule* et de *patère*, sont extrêmement oxidés; mais les formes sont encore conservées et très-belles. L'anse du préféricule est sur-tout très-remarquable. A l'endroit où elle se rattache à la panse du vase, elle est ornée par un buste de Mercure. La poitrine du Dieu est couverte d'une draperie; deux petites ailes couronnent sa tête; au-dessus est un caducée; plus haut, une sphère; plus haut encore, une bourse. L'anse est terminée, au col du vase, par la partie antérieure d'un taureau. Hauteur du préféricule, 0,20c; diamètre de la patère, 0,22c

294. Anse de vase, d'une très-belle conservation; on voit à sa partie supérieure une tête de lion; une patte du même animal termine l'anse à l'endroit où elle se rattachait à la panse ou partie renflée du vase. Hauteur, 0,12c

295. Autre anse. Elle a un masque de théâtre à sa partie inférieure, et elle se termine par des feuilles d'acanthe. Hauteur, 0,14c

296. Buste de Bacchante; ce morceau paraît avoir fait partie d'un vase. Hauteur, 0,02c

297. Main qui tient un livre. L'antiquité de ce petit bronze est suspecte.

298. Taureau en bronze. Un anneau existant sur le dos de l'animal, indique que cette petite figure était suspendue; il est à croire qu'elle a servi de poids à une romaine. On trouve quelquefois de petites statues de divinités ayant une bélière comme ce taureau. Ces statuettes avaient aussi servi de poids.

299. Un danseur, statuette dont l'antiquité est douteuse.

300. Avec un peu d'enthousiasme, on donnerait à ce monument le nom de patère. Mais peut-être ne faut-il y reconnaître qu'un objet employé à de moins nobles usages qu'à ceux qu'on attribue à un vase destiné à être consacré au service des Dieux. Diamètre, 0,14c

301. Ce compas est d'une assez bonne conservation. On en a découvert de plus beaux dans les ruines de Calagorris, de Climberris et d'autres villes de la Novempopulanie.

302. Ces deux tintinnabules proviennent des environs de Pom-

péi. L'une a de haut 0,12c, et son diamètre est de 0,06c. L'autre a 5 millimètres de moins en hauteur, et son diamètre est un peu plus grand. Cette dernière a conservé son battant.

303. Six gonds de différentes proportions sont placés sous ce numéro. Ils ont été recueillis à Pompéi par M. Bibent, ainsi que beaucoup d'autres bronzes.

304. Devanture de serrure avec huit clous rivés au moyen d'une épinglette. Diamètre

305. Deux autres devantures du même genre.

306. Petit vase cylindrique et ayant un couvercle. L'intérieur était plein d'une matière noire desséchée.

307. Six agraffes destinées à attacher aux murs des revêtemens en marbre ou en pierre.

308. Parmi ces dix-sept anneaux, il en est un à clef.

309. Clous à crochet. Le sommet du plus remarquable est à tête de cygne.

310. Sous ce numéro on a placé un bouton plaqué, des pinces à épiler, comme on en trouve dans toutes les habitations romaines; deux aiguilles, l'une longue de 0,25c, et l'autre, 0,11c; différens objets dont l'usage n'est pas connu, et deux robinets à clef, avec leur rattachement de communication en plomb et en cuivre; le premier a 0,14c de long, et le second, 0,12c

311. Deux pieds de biche, qui ont fait partie d'un même meuble. Hauteur, 0,09c

312. Partie supérieure d'un candelabre à branche.

313. Une balance. Les deux plateaux sont conservés, ainsi qu'une partie de la chaîne et sa flèche.

314. Cuiller trouvée à Toulouse.

315. Cachet ou tessère antique, qui provient de la même ville. Il offre les noms de *Lucius Cœlius Crispinus*. Ce cachet paraît avoir été destiné à être empreint sur la matière encore molle des poteries et des briques.

FER ET PLOMB.

316. Le temps a peu respecté les armes, les ustensiles en fer qui nous sont restés des temps anciens, et, quelquefois, des ressemblances de forme ont fait considérer comme antiques des objets qui ne dataient que de moins de deux siècles. On peut donc douter que la fabrication de ce couteau, à lame de serpette, et dont la longueur est de 0,40[c], remonte à l'époque romaine. Un instrument presque pareil est encore employé dans tout le Midi de la France.

317. Cette lampe à un bec, trouvée à Pompéi, est incontestablement antique.

318. On a placé sous le même numéro ces deux clefs. Elles proviennent aussi de Pompéi, selon les notes laissées par M. Bibent.

319. Parmi ces chevilles, au nombre de six, on en remarque quelques-unes qui ont la tête convexe. Deux de ces têtes sont recouvertes par des boutons en bronze.

320. Débris de ferrures de portes de maisons, provenant de Pompéi.

321. Ces trois poids sont en plomb, de forme oblongue, arrondis par les angles et ayant une plus grande largeur sur leur face supérieure qu'à leur base. Ils ont chacun un manille en fer. La pesanteur de ces trois poids est dans la proportion de deux, neuf et dix. Ils proviennent de Pompéi. On en avait de la même ville qui étaient conservés à Portici. Sur l'un des côtés on voyait ces caractères gravés en relief EME, et sur l'autre HABEBIS.

OS ET IVOIRE.

322. Deux dez à jouer, à six faces.

323. Débris de deux cuillers.

324. Médaillon en relief, ou large bouton.

325. Autre avec une épingle en cuivre et à tête.

326. Fuseaux.

327. Fragmens de flûtes.

VERRES.

A Toulouse, le cimetière de *Feretra* a fourni autrefois de très-beaux vases en verre à M. de Montégut. L'un d'entr'eux, publié par cet antiquaire [1], a été vendu avec tout le cabinet du savant Toulousain. M. le Lieutenant-Colonel Dubarry, membre de la Société Archéologique, en possède un autre qui a été découvert dans le cimetière de *Terre Cavade ;* mais le Musée n'a, en ce genre, rien qui ait été découvert dans le Midi de la France. C'est de l'Italie, c'est de Pompéi, que l'on a retiré les objets de cette espèce qui font partie de nos collections.

328. Il faudrait ici toute l'érudition de M. Panofka, aidée par les conseils de ses doctes critiques du *Journal des Savans ,* pour examiner tous les verres que nous possédons, pour assigner à chacun un nom et pour faire connaître ses usages divers. L'ancien propriétaire s'est contenté, dans son *Catalogue*, de donner le nom commun de *bouteille* aux quatre vases placés sous ce numéro, et de rapporter leurs dimensions. La plus haute a 0,21^{c} centimètres de hauteur, et la plus petite, 0,13^{c}

329. Cette coupe ou verre, à grandes cannelures, est un verre à boire. M. de Clarac en décrit de pareils trouvés, comme celui-ci, à Pompéi. « Ils sont, dit ce savant [2], extrêmement minces, hauts de 6 pouces, larges de deux et demi sur le haut et d'un peu moins sur le bas [3]. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'à un pouce au-dessous du bord, ces verres ne sont plus ronds, et que les côtés ont six renfoncemens très-profonds, comme on en voit à certains vases de terre rouge; ils continuent jusqu'au bas, et leur coupe horizontale serait une étoile à six pointes arrondies. »

Malgré quelques légères différences, on peut s'assurer que notre verre a les plus grands rapports avec ceux que

---

1 *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse.* 1.re série, I. pl. VII.

2 *Fouille faite à Pompéi*, 1813, in-8.o, 11.

3 Le verre du Musée a cinq pouces huit lignes de haut, et de diamètre, à sa partie supérieure, deux pouces neuf lignes.

M. de Clarac a décrits. Les proportions sont à peu près les mêmes et le verre est aussi extrêmement mince.

330. Ce bocal en verre blanc est plein de fruits, dattes, figues, fèves, etc. M. de Clarac [1] dit, en parlant de la fouille d'une maison située à Pompéi, près des murs de la ville : « Le propriétaire ne s'attendait guère à exciter la curiosité de la postérité en renfermant, dans un grand coffre de bois de sapin, sa provision de petites fèves ; et cependant ces fèves, réduites en charbon et parfaitement conservées, ont causé une surprise très-agréable lorsqu'on a découvert ce petit magasin ; elles étaient, pour la plus grande partie, sans adhérence les unes aux autres, mais il y en avait qui s'étaient réunies et qui formaient des masses assez grosses ; d'autres étaient attachées aux planches de la caisse. Au reste, ce n'est pas la première fois que l'on a trouvé des grains et des fruits à Pompéi, et l'on en conserve de toute espèce dans le Musée de Portici. »

331. Les premières cendres ardentes qui tombèrent sur Herculanum et Pompéi rendirent tout noirs les blés et les fruits qui étaient dans les maisons. L'agrégation de grains qui est dans cette coupe en verre blanc et cannelée, a pris cette couleur, ainsi que les fruits qui sont dans le même vase.

332. Parmi les flacons en verre blanc, placés sous ce numéro, deux ont des anses. Le plus élevé a 0,11[c], et le plus petit, moins de 0,06[c]

333. Depuis les doctes écrits de Schæfflin [2] et de Paciaudi [3]; depuis sur-tout les développemens dans lesquels M. Mongez [4] est entré à ce sujet, on ne donne plus le nom de *lacrymatoire* à ces vases ou petites bouteilles, de verre ou de terre, à long col, que l'on retrouve si souvent dans les tombeaux. On sait que ce n'étaient que des vases destinés à contenir des parfums. Ainsi les dix prétendues *lacrymatoires* que nous possédons, n'auront pas tout le mérite que leur auraient

1 *Ibid.*, 49.

2 *Memoire sur la huitième légion*, parmi ceux de l'Académie des Inscriptions. X. 162.

3 *Monumenta Peloponesia.* III. part. 180.

4 *Dictionn. d'Antiq.* III. 406 *et seqq.*

trouvé, après Chifflet [1], Gonthier, Kirchman, Kippin, Baruffaldi et beaucoup d'autres. Ils sont en verre blanc, et leur conservation est parfaite.

334. La chaleur des cendres embrasées qui couvrirent Pompéi a fondu en partie le verre de ces deux coupes plates et les a collées ensemble.

335. La matière de ces deux petits vases, en verre blanc, a été aussi ramollie par l'action de la chaleur; ils ont été unis, comme les précédens, et ne peuvent plus être détachés.

336. Les deux tases ou vases suivans, ont éprouvé le même effet des cendres brûlantes que le Vésuse répandit sur les villes d'Herculanum et de Pompéi, le 24 août de l'an 79 de J. C.

337. Cette coupe a été de même aplatie par l'effet de la chaleur extrême des cendres qui couvrirent Pompéi.

338. Les tasses ou coupes placées sous ce numéro, au nombre de quatre, sont bien conservées. Deux sont en verre blanc et ont des pieds, deux autres sont en verre bleuâtre.

339. Celle-ci est beaucoup plus remarquable. Elle est rayée par une ligne blanche qui se dessine en spirale.

VASES PEINTS, PLATRES, etc.

Alors qu'on ne possède qu'un petit nombre d'objets d'un même genre, on ne saurait disserter sur eux, indiquer les divers systèmes des auteurs à leur égard et baser des idées nouvelles sur l'examen de ces monumens. Ainsi, je ne présenterai pas ici une analyse de ce qui a été écrit dans ces derniers temps sur la question controversée de l'origine des vases peints. Je me contenterai d'indiquer ceux que nous possédons.

340. Ce vase à deux anses a 23^c de hauteur. Deux figures de femme et des ornemens peints en composent la décoration.

---

1 *Lacrymæ prisco ritu fusæ, Diss.*

341. Coupe à deux anses.

342. Autre coupe à deux anses.

343. Coupe à deux anses avec un couvercle, sur lequel sont peintes les têtes de deux femmes.

344. Autre coupe avec son bassin.

345. Ces ornemens, sculptés en plâtre et coloriés, retirés des maisons de Pompéi, nous rappellent les gracieuses décorations de ces demeures, si long-temps ensevelies sous les cendres du Vésuve, et si inopinément rendues à la curiosité publique.

346. Qui n'a pas entendu parler de ces peintures élégantes qui recouvrent les murs d'une partie des maisons de Pompéi? Le fragment placé sous ce numéro a fait partie de l'une de ces peintures; il représente une femme dont les formes sont mêlées aux formes d'un oiseau : caprice du peintre qui a décoré la salle d'où ce fragment a été retiré.

347. La tête peinte, conservée ici, est d'une bonne expression et d'un coloris assez vigoureux : comme les objets précédens, elle provient de Pompéi.

348. Ce pied, en marbre blanc, est un monument très-remarquable. La chaussure dont il est recouvert pourrait porter à croire qu'il a fait partie d'une statue impériale en costume militaire : on a dit aussi qu'il fallait le considérer comme un *pied votif.* Il me paraît assuré que la partie supérieure au-dessus de la cheville est une restauration moderne. Hauteur, 0,21[c]; longueur, 0,38[c]

349. On a vu [1] que les anciens mettaient des boucles d'oreilles aux statues. En Orient, les hommes et les femmes s'en décoraient également. Dans l'Empire romain, cet ornement ne fut qu'assez tard commun aux deux sexes. Saint Augustin s'est élevé avec force contre les hommes de son siècle qui portaient des boucles d'oreilles, *in aures virorum.* Elles étaient ordinairement en or, comme celles-ci, qui proviennent de Pompéi, où elles ont été recueillies par M. Bibent.

---

1 *Suprà.*

TERRES CUITES.

350. Plat avec la marque de la fabrique.

351. Urnule d'une forme très-élégante. Hauteur, 19c.

352. Vase à trois anses. Hauteur, 20c.

353. Fragmens de vases ornés de figures en bas-relief.
On trouve beaucoup de vases de ce genre dans le Languedoc. Les manufactures d'où ils proviennent ont même été découvertes depuis plusieurs années. Elles ont fourni une innombrable quantité de beaux fragmens et de moules : dans le nombre de ces derniers, il en est qui sont entiers.

354. Ce vase, qui vient d'Italie, et même je crois de Pompéi, est d'une forme élégante. Il a un peu plus de 32c de hauteur.

355. Celui-ci n'a que 27c de hauteur ; il a deux anses.

356. Ces trois vases à anses proviennent de Pompéi, l'un d'entr'eux est plein de fruits carbonisés ou noircis par la chaleur des cendres qui engloutirent la ville où on l'a retrouvé.

357. Cet autre vase était destiné à renfermer des parfums.

358. Les sept vases placés sous ce numéro, sont différens de forme et de hauteur. Le plus grand a un peu plus de 8c, le plus petit, 4c.

359. Débris de poteries, provenant de *Vieille-Toulouse*.

360. Poids et autres objets en terre cuite, découverts à *Vieille-Toulouse* et à *Calagorris*.

361. Meule romaine trouvée à Vieille-Toulouse et donnée au Musée par M. Joseph Roques, professeur à l'Ecole spéciale de Peinture, correspondant de l'Institut.

Les *Lampes* sont, parmi les monumens qui nous restent des anciens, les plus communs peut-être. On en a gravé des recueils immenses, et chaque jour on en publie qui n'étaient pas connues. La variété, sinon toujours de leurs formes, du moins de leurs ornemens, est la cause principale qui les fait rechercher. Celles qui sont en terre cuite, ont été moulées dans des creux d'où l'on pouvait tirer un grand

nombre d'épreuves. M. Jallabert, à Narbonne, possède plusieurs moules de lampes, trouvés dans la ville même qu'il habite, et je dois à son obligeance le don de quelques-uns de ces objets.

Le Musée de Toulouse possède une suite assez nombreuse de lampes en terre cuite. Plusieurs sortent du même moule, et cela ne doit pas étonner, car on a retrouvé dans nos contrées des ateliers où on en fabriquait, et des assemblages de ces objets destinés à être vendus.

362. Cette lampe ou lucerne antique est en terre cuite comme les suivantes. Elle a été découverte à Vieille-Toulouse.

363. La lampe placée sous ce numéro provient aussi de Vieille-Toulouse.

364. Autre sur laquelle on voit une femme retenant d'une main une draperie qui s'enroule au-dessus de sa tête, et portant de l'autre deux animaux.

365. Au milieu de celle-ci, on remarque un masque scénique.

366. Une trirème ou vaisseau paraît sur cette lampe. C'est un emblème du voyage de la vie.

367. Deux massues bien noueuses forment l'ornement de celle-ci.

368. On voit deux Dauphins affrontés sur cette lampe. C'est un emblème de la rapidité avec laquelle fuit l'existence. On retrouve souvent des Dauphins représentés sur les tombeaux et sur les lampes sépulcrales.

369. On remarque sur les neuf lampes placées sous ce numéro, une allégorie qui, répétée sur des milliers de monumens pareils, devait avoir un même sens. Un taureau, un sanglier, des chiens, des ours, fuyant, indiquent une idée pareille à celle qu'exprime la lampe précédente : C'est la rapidité avec laquelle fuit la vie.

370. Une tortue modelée sur celle-ci, annoncerait, par la lenteur de la locomotion de cet animal, une idée bien différente de celles qu'expriment peut-être les emblèmes des précédentes; mais elle ne doit pas alors prendre place parmi les lampes sépulcrales.

371. La figure empreinte sur cette lucerne ne peut guère être

déterminée. On pourrait y reconnaître un suivant de Bacchus.

372. Un singe a été représenté sur ces deux lampes qui sortent du même moule.

373. Une épée romaine et un casque sont modelés sur cette lampe.

374. Un glaive courbe, et une tête à barbe pointue, couverte par un casque dont le cimier est formé par une tête d'oiseau, composent le petit bas-relief qui décore les cinq lampes indiquées sous ce numéro, et qui sortent d'un même moule.

375. Une tête coiffée comme celles du numéro précédent, un glaive et un bouclier sont représentés sur cette lampe.

376. Une figure fautastique orne celle-ci.

377. On distingue au milieu du champ de cette lampe un cancre ou un scorpion.

378. On avait cru d'abord retrouver sur ces trois lampes, sorties du même moule, l'image d'une cuirasse, ornée de lambrequins, et autour de laquelle, vers la partie supérieure, le paludamentum était roulé; mais l'indécision de quelques formes peut faire douter que l'on ait voulu représenter ici une cuirasse. Peut-être ne doit-on y voir qu'un vase.

379. Ces six lampes sont en général de grandeurs différentes et de formes variées. Elles n'ont que très-peu d'ornemens, et au dessous de l'une d'elles on trouve la marque du fabricant : Coessi.

380. Cette autre lampe a un ornement formé de quatre lignes circulaires de point ronds, ou de têtes de clous. Dans la partie inférieure est l'empreinte d'une palme. C'est plutôt la marque du fabricant qu'un signe de christianisme.

381. Une coquille décore le milieu de cette lampe.

382. Dans les deux lampes indiquées ici et qui ne proviennent pas du même moule, quoiqu'elles se ressemblent beaucoup, un ornement formé de huit goudrons ou pétales est placé au centre de chacune.

383. Une guirlande ou couronne rattachée par des lemnisques forme l'ornement de cette lampe.

384. Des fleurons, soit à quatre, soit le plus souvent à trois pétales, ou la réunion d'un même nombre de feuilles, font l'ornement de ces six lampes. Trois d'entr'elles proviennent apparemment du même moule.

Toutes ces lucernes, à l'exception des deux premières, ont été acquises par la Société Archéologique du Midi, pour le Musée.

385. Cette lampe à un bec et une anse faisait partie, ainsi que les suivantes, du cabinet de M. Bibent.

386. Autre.

387. Autre.

388. Celle-ci n'a qu'un peu plus de 6 centimètres de diamètre; celle du n.° 385 en a plus de 12.

389. Cette lampe est remarquable à cause de l'anse placée à son centre et qui servait à la suspendre.

390. Les ornemens de celle-ci la font remarquer; elle est à un bec et n'a qu'une anse.

391. Celle-ci est ornée de même.

392. Sur la lampe placée ici, il y a un lion en bas-relief. Ce petit monument ressemble à beaucoup d'autres trouvés dans le Languedoc.

393. Un griffon est modelé sur la lucerne placée sous ce numéro.

394. L'une des deux lampes indiquées par ce numéro est en partie brisée.

395. L'exiguité de celle-ci a fait croire qu'elle n'a servi que comme *ex voto*. Peut-être était-elle dans un laraire domestique.

MONUMENS SÉPULCRAUX.

INSCRIPTIONS.

§ I.er

MONUMENS QUI N'APPARTIENNENT PAS A DES CHRÉTIENS.

Il est peu de provinces qui offrent autant de monumens sépulcraux de l'époque romaine, que cette vaste contrée qui s'étend de l'embouchure de la Garonne jusqu'aux Alpes. Des mausolées admirables ont été retirés de Saint-Médard d'Eyran, près de Bordeaux, de Nîmes et d'Arles. Des ateliers, des manufactures de tombeaux ont été retrouvés dans nos montagnes, et je reproduis, dans l'*Archéologie Pyrénéenne,* les dessins d'un grand nombre de ces objets. Le Musée de Toulouse est peu riche en ce genre, et la description de ce qu'il possède ne remplira pas un grand nombre de pages.

396. Ce marbre grec fut envoyé de Constantinople à M. de Puymaurin, syndic de la province de Languedoc. M. le Baron de Puymaurin, fils de ce magistrat, a donné ce marbre au Musée. C'est un de ces petits monumens funéraires si communs en Grèce. Il est orné de trois figures en bas-relief qui ont environ 24 centimètres de haut. Celle qui paraît être la principale, représente un vieillard assis et donnant la main à un autre personnage qui est placé devant lui : l'artiste a, sans doute, voulu indiquer le dernier adieu. Derrière le vieillard, est une femme élégamment drapée, et qui porte l'index de la main droite sur sa bouche. On lit au-dessus de la figure assise le mot ΣΠΙΝΘΑΡΟΣ, nom de ce personnage ; au-dessus du second on voit celui-ci, ΕΥΒΟΥΛΟΣ : derrière la tête de la femme est le nom ΒΟΥΛΗΤΗ. Ainsi ces figures représentent *Spintharus, Eubulus* et *Bulété.* Dans une dissertation lue à l'Académie de Toulouse, en 1774, M. du Mas cherchant à expliquer ce marbre, passe en revue tous les *Spintharus* et tous les *Eubulus* dont il est fait mention dans les anciens auteurs. Mais pour distinguer précisément ceux que notre marbre représente, il fallait les trouver contemporains,

quoique d'un âge différent, et, de plus, ayant ensemble des relations particulières, afin de répondre à leur attitude.

« Il y avait un *Spintharus* de Tarente, homme distingué, dont Plutarque fait mention trois fois [1], et ce *Spintharus* se plaisait beaucoup à raconter qu'il avait eu occasion de connaître particulièrement Epaminondas à Thèbes : il ajoutait même qu'il n'avait jamais vu de jeune homme qui, sachant plus, parlât moins. Tel est le *Spintharus* adopté par M. du Mas, et qui doit avoir vécu environ 300 ans avant J. C. Il s'agissait de trouver un *Eubulus,* plus jeune, qui eût des relations avec *Spintharus,* et notre antiquaire le rencontre dans cet *Eubulus,* qu'Athénée dit [2] être aussi de Tarente, et qui périt dans l'expédition des Athéniens contre Philippe de Macédoine, lorsqu'ils forcèrent celui-ci à lever le siége de Byzance et celui de Perinthe. Cet événement date de l'an 339 avant J. C. Or cet *Eubulus* était, selon Pausanias [3], fils de *Spintharus.* Rien de plus formel que ces derniers mots. » On pourrait donc reconnaître dans la principale figure sculptée sur ce monument, *Spintharus* de Tarente, qui touche la main à son fils *Eubulus* pour lui faire ses derniers adieux. La femme nommée *Bulété* était peut-être la femme ou la sœur d'*Eubulus.* Si ces conjectures étaient adoptées, et que l'on crût que ce marbre fut placé sur la sépulture de cet *Eubulus,* dans le voisinage de Byzance, où l'on en a fait la découverte, il aurait plus de vingt-un siècles d'antiquité.

397. Les champs voisins de *Vieille-Toulouse*, et les quatre cimetières romains, dont on retrouve des traces près des murs de la ville actuelle, ont fourni un grand nombre d'amphores en terre cuite, pareilles à celles qui sont placées sous ce numéro. Ces amphores ont généralement été employées comme urnes par les anciens habitans de nos contrées. On les trouve toujours pleines de cendres et d'ossemens calcinés.

398. Les Romains n'ont pas constamment placé les cadavres sur le bûcher, et les tombeaux que l'on trouve souvent avec

---

1 *De Audit.*
De Gen. soc.
Vita Pelop.
2 *Lib. IV.*
3 *Attic. c.* 29.

des marques de polythéisme, et qui ont toute la longueur d'un personnage de grande taille, indiquent suffisamment que la coutume de brûler les corps a souffert quelques exceptions. Le monument placé ici fournit à cet égard une nouvelle preuve. Il provient de Valcabrère, village qui, ainsi que nous l'avons annoncé, est bâti sur le sol de *Lugdunum Convenarum*. De petites colonnes décorent les angles du monument; au centre de la face principale est un cadre circulaire, dans lequel on a représenté un personnage tenant d'une main le couteau des sacrifices, et de l'autre renversant une patère ronde sur un autel, ou sur un vase. Le travail est grossier et annonce que l'ouvrier ne connaissait pas le dessin.

399. Urne ou petit tombeau en marbre, sur lequel on a représenté deux époux. Cette sculpture grossière doit être attribuée, ainsi que celle du monument précédent, aux sculpteurs ignorans qui avaient établi, comme je l'ai dit [1], près du lieu où l'on voit maintenant la petite ville de Saint-Béat, sur le flanc de la montagne de Rie (qui est formé presqu'en entier de marbre blanc), un atelier où l'on taillait des autels et des tombeaux. Une partie de cet atelier subsiste encore, et l'on remarque sur le rocher, nommé à cause de cela *Maïl dé las higuros*, des figures faites sans art, et pareilles à celles que l'on voit sur ce monument. On doit à M. Chaton, de Saint-Gaudens, la conservation de cette urne, trouvée près de Valentine.

400. Fragment d'un monument semblable, découvert à Valcabrère.

401. Urne en marbre. L'inscription, en mauvais latin, est ainsi conçue :

DIBVS
MANE
BVS
TAVRIN
PATRI. V. F

402. Cippe sépulcral sur lequel on a représenté en buste deux époux. — Ce cippe vient du village de Burgalaïs.

---

1 *Suprà.*

403. Autre cippe provenant de Boutx, et donné par M. le Maire de cette commune.

404. Cippe sépulcral de *Andus*, fils de *Bilaisis*. Voici l'inscription de ce monument :

ANDVS
BILAISIS
F. H. S. E (*Hic sepultus est*).

405. Marbre sur lequel on lit une inscription qui nous apprend qu'on avait élevé à un particulier nommé *Severus*, fils de *Berhaxis*, un monument funéraire pour lui, pour *Exsorata* son épouse, pour *Secundus* son fils, pour *Anderesenis* sa mère, pour *Silvinus* son fils, et pour *Silvina* sa fille. Ce marbre a été extrait des murs de l'église de Bercugnas, en 1815, par ordre de M. le comte de Remuzat, alors préfet.

Θ. SEVERVS
BERHAXIS. F. SVI..
EXSORATA. CASTIA
Ч. VXOR. ET SECVNDO. ET
ANDERESENI. MATRI. ET
SILVINO ET SILVINA.

406. Fragment d'une inscription sépulcrale trouvée à Toulouse.

407. Inscription sépulcrale découverte chez les *Consorani*.

D. M
CVNDVESE
NI FILI CISON
SENHENNIS
FILIVS PATER

408. Monument consacré par *Hermogènes* aux Dieux Mânes, à *Hermetus* son père, et à *Ævadia Secundina* sa mère. Ce monument vient de Bagnères-de-Luchon ;

D. M
HERMOGENES
HERMETI PA
TRI. AEVADI
Sic A. SECVNDI
NAE MATRI

409. Inscription sépulcrale romaine, découverte à Marignac. Dans des temps modernes, on a gravé une croix sur ce monument et on l'a mutilé, en sorte que l'inscription est peu apparente.

410. Inscription consacrée à *Serana*, par *Primulus* son fils.

411. Cette inscription, en beaux caractères et entourée d'un cadre, est gravée sur une plaque de marbre blanc. Elle provient de l'ancien cimetière de *Calagorris* des *Convenæ*. Je l'ai déjà donnée dans mon Mémoire sur cette ville antique; elle est ainsi conçue :

ANNIVS
DVNNOHOXSIS. F
CALVIA CASSILLI Ч
VXOR ANDERE FILIA
FILI EX TEST

412. Deux bustes sont sculptés sur ce cippe sépulcral. On lit au-dessous cette inscription :

V. PAETVS
SVRI. F
HAHANTENN..
F

413. Cette belle inscription a été donnée au Musée par M. Jallabert, habitant de Narbonne, membre correspondant de la Société Archéologique. Les caractères annoncent par leur forme la fin du second siècle.

L. SERVENIO. L. L
SELEVCO
MVNATIAE. L. L
BENIGNAE. VXORI

414. Monument qui provient de Saint-Just de Valcabrère. L'inscription qu'il contient a déjà été publiée par Gruter :

IVLIA
ANE
SORINI

415. Inscription dédiée à la mémoire d'*Hannarrus*, fils de

Dannorigis, par son épouse. Le *théta* ϴ qui précède le nom d'*Hannarrus* indique que ce personnage avait cessé de vivre lorsque le monument fut élevé.

ϴ HANNARRO
DANNORIGIS. F
MAG. QVATER. ET
QVAESTORI
V. ALDENNI DONNI FIL. VXORI

416. Inscription qui faisait partie d'un monument consacré à *Sextus Julius*.... Préfet des ouvriers, par *Sextus Julius*.... son fils. Ce marbre a été découvert près de l'amphithéâtre de Toulouse. On n'y trouve plus que ces mots :

SEX. IV...
FABRV....
STATVAS
SEX. IVL....

417. Découverte près de Narbonne, il y a peu d'années, cette inscription a été offerte au Musée par M. Jallabert, dont j'ai déjà annoncé un premier don :

L. VERCIO PRISCO
IIIIII VIR AVG
C. I. P. C. N. M. ET AQVIS
SEXTIS
M. AVRVNCEIVS....
AMICO OPTIM....

Le nom de Lucius Vercius Priscus, jusqu'à présent inconnu, doit être, d'après cette inscription, ajouté à la liste des Sevirs Augustaux de Narbonne. Les sigles de la troisième ligne signifient *colonia iulia paterna claudia narbonensis martia*. Le nom de *claudia*, pris par la colonie de Narbonne pour rendre hommage à Claude I.er, indique manifestement que la date de cette inscription ne peut remonter avant l'année 794 de Rome, ou 41 de J. C.

418. Cette autre inscription sépulcrale a aussi été découverte à Narbonne.

419. Pierre sépulcrale que *Silvanobius*, fils d'*Hottaris*, avait

placée sur le tombeau qu'il avait fait construire, pendant sa vie, pour lui et pour *Amœna*, fille de *Sembetennis*, sa femme. Ce monument a été découvert près du village de Boussens. Il a été donné au Musée par M.me V.e Camparan.

VIV
SILVANOBI
HOTARRISF
AMOENAE
SEMBETENNIS F. VX.

420. Pierre sépulcrale que *Cupitus*, fils de *Tolosanus*, avait fait mettre sur un tombeau dans lequel étaient déposées les cendres de son père, de *Cornelia Domestica* sa mère, et de *Julia Graphidis*, sa sœur. Ce tombeau était aussi destiné à *Cupitus*, aux siens et à leur postérité. On a découvert cette inscription à Toulouse, dans les champs de *Feretra*, lieu où il existait un vaste cimetière. Voici l'inscription qu'on lit encore sur cette pierre :

CVPITVS TOLOSANI
FIL. TOLOSANO PATRI CORNEL
DOMESTICAE MATRI
IVLIAE GRAPHIDI
SORORI
SIBI ET SVIS POSTE....
QVE EORV....

421. Marbre qu'*Andostenus*, fils de *Licinus*, avait fait placer sur un monument destiné pour lui, pour *Lexeia* son épouse, fille d'*Ombexonis*, et pour *Julie*, fille d'un *Julius*. Ce monument a été découvert à Cier-de-Rivière.

ANDOSTEN
LICINI F. SIBI
ET LEXEIAE. OM
BEXONIS Ꟶ VXORI
ET IVLIAE IVL. Ꟶ

422. Fragment d'une inscription trouvée à Toulouse. Il paraît qu'elle était placée sur le tombeau qu'un Romain, qui était décoré du titre de Questeur, avait fait construire pour lui et pour les siens.

423. Inscription sépulcrale trouvée dans le pays des *Convenæ ;* elle fut gravée pour le nommé *Narcisse*, affranchi de *Priulus* qui la fit mettre sur le tombeau qu'il avait fait construire pour lui et pour *Julie* sa femme.

VIV
NARCISSVS. PRI
VLI. L. SIBI. ET IVLIAE
VXORI. ET POST....
Θ GISON. CONI. F
H. M. L. S. AB

Gruter a donné cette inscription [1].

424. Autre inscription sépulcrale découverte dans la même contrée.

Θ PROXVMVS. DANNA
DINNIS. F. ROMAE
BONXSVS. FRATER
HERES. FECIT

425. Reste d'une autre inscription, où l'on ne trouve plus que ces lettres OXVMVS, restes du nom d'un *Proxumus*, qui n'est peut-être pas différent de celui de l'inscription précédente.

426. Petits côtés d'un tombeau en marbre blanc. On y a représenté des griffons. Le dessin est d'un bon goût, et l'exécution large et franche. Ces objets proviennent de Narbonne.

427. Fragment d'une inscription sépulcrale trouvée à Narbonne, et donnée au Musée de Toulouse par M. J. Roques, correspondant de l'Institut.

§ II.

MONUMENS SÉPULCRAUX DES CHRÉTIENS DES PREMIERS SIÈCLES.

L'une des opinions les plus accréditées parmi ceux qui sont étrangers aux recherches de l'Archéologie, est, sans aucun doute, celle qui établit, comme une incontestable vérité, que les chrétiens des premiers siècles n'ont jamais peint ou sculpté des images saintes. De nombreux monumens existent cependant encore pour réfuter cette erreur.

---

1 DCCCX. 7.

Si, à l'époque où Constantin se prosterna devant la croix de J. C., les arts du dessin n'avaient pas déjà perdu tout leur charme, toute leur majesté, les nouvelles croyances leur auraient imprimé un mouvement ascensionnel, et d'autres chefs-d'œuvres auraient illustré la sculpture. Mais celle-ci, dégradée, ne se rappelait presque plus les leçons des siècles passés : l'art réduit en général, sous Gallien, à produire plus de bustes que de statues, résista peu à l'envahissement des nouveaux systèmes. Il fallut céder enfin à la barbarie, et lorsque la religion, triomphant des tyrans et de leurs satellites, vint s'asseoir sur le trône des Césars, il n'y eut plus de grands artistes pour reproduire sur le marbre cette suite de faits merveilleux qui constituent l'histoire sacrée. Pour décorer l'arc de triomphe du premier Empereur chrétien, il fallut emprunter les bas-reliefs de celui de Trajan.

Alors que la sculpture officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, tombait de la hauteur où elle s'était jadis élevée, que devait-on attendre des artistes du troisième ordre qui, dans les carrières de l'Italie et de la Gaule, façonnaient des tombeaux ? Ils ne pouvaient produire que des monumens médiocres; et d'ailleurs, comme la plupart étaient faits d'après des dessins pareils, c'était avec l'aide de *patrons*, de *poncis*, qu'ils dessinaient des bas-reliefs sur les blocs qui leur étaient livrés. Ce n'étaient plus, en quelque sorte, que des ouvriers plus ou moins habiles : l'art était nul. Il ne restait plus qu'une imitation éloignée de l'ancien style, comme un souvenir importun qu'on n'avait pu effacer.

En examinant les mausolées chrétiens que possède le Musée de Toulouse, on s'apercevra facilement de la dégénérescence de l'art.

428. Sept personnages vêtus à la romaine, sont placés dans les niches figurées sur la partie antérieure de ce tombeau. Chacun d'eux tient un *volumen* ou rouleau; ce sont les livres des Evangiles, et ceux qui les portent représentent des apôtres. M. de Montégut avait voulu reconnaître en eux les Décurions de la colonie de Toulouse [1]. Ce bas-relief et deux autres dont je parlerai bientôt, servaient à l'encadrement de la porte de l'église antique et pittoresque de Saint-Michel du Touch, près

[1] *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, tom. I, 1.re série.

de l'amphithéâtre. On n'a reconnu que ces marbres n'étaient que des tombeaux, qu'à l'époque où, d'après ma demande, ils ont été retirés de cette église en ruines et placés dans le Musée de Toulouse. Sur l'un des petits côtés actuellement caché par la maçonnerie du socle général, on voyait le sacrifice d'Isaac.

429. Cet autre tombeau, en marbre, comme le précédent, est décoré d'un bas-relief qui couvre la face antérieure et les petits côtés. Sur la première, des niches sont formées par des colonnes à cannelures torses, comme celles indiquées sous le n.° 254. Les arcs qu'elles supportent ne sont pas à plein cintre; ce sont deux lignes droites qui forment un angle, comme ces ouvertures laissées quelquefois dans les murs, et dont le sommet est bâti en encorbellement. On en trouve des exemples à Rome, et entr'autres dans le bas-relief du tombeau de Junius Bassus, retiré du cimetière du Vatican [1]. Ces niches renferment des personnages vêtus à la romaine et tenant aussi des *volumen* ou rouleaux. Au pied de celui qui est placé au centre, et de celui qui est à l'extrémité du côté gauche, on voit le *scrinium*, petite cassette que l'on trouve souvent sur les monumens antiques, et qui servait à renfermer les livres et les papiers. Pour exprimer le vol des écrits de quelqu'un, Horace dit : *Compilare scrinia alicujus*. Ici c'était la capsule, le coffre dans lequel on conservait les livres saints. M. de Montégut dit [2] que cette petite cassette nommée *capsula*, désigne les Duumvirs, images des consuls Romains dans les colonies. Mais d'abord, il est assuré que le *Scrinium* n'indique pas plus un Duumvir que tout autre magistrat, ou qu'un simple particulier, sur les monumens antiques, et d'ailleurs les bas-reliefs dont il est ici question, ne représentent pas les Décurions, ou le sénat de Toulouse, mais seulement les Apôtres.

430. Sur ce monument se trouve placé un couvercle de tombeau, aussi en marbre. La partie antérieure est seule élevée, le reste est plat, et il ne pouvait y avoir de petits côtés. On voit sur le devant un bas-relief divisé en sept portions; au milieu du cadre est une branche de lierre qui forme un ornement courant.

---

1 Bosio, *Roma sotteranea*, 45.

2 *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse*. 1.re série, t. 84.

Les six bas-reliefs particuliers, qui composent trois divisions de chaque côté du bas-relief du centre, contiennent chacun deux hommes. Dans le second, à droite, l'un de ces personnages présente à un autre une corbeille, et celui-ci bénit ce qu'elle renferme. C'est la multiplication des poissons. A l'extrémité, à gauche, un personnage dont la tête paraît juvénile, touche d'une baguette, qu'il tient de la main droite, des corps ronds, marqués d'une croix et placés sur un petit meuble. C'est la multiplication des pains. Dans le bas-relief du centre est un tombeau dont le couvercle est renversé, et dans lequel on remarque un cadavre. Une personne à grande taille touche ce cadavre avec une baguette. L'artiste a représenté ici la résurrection de Lazare. Ainsi ce monument est évidemment chrétien. Placé autrefois dans la partie extérieure du mur de l'église de la Daurade, près du cimetière des Comtes, il était connu sous le nom de *Tombeau de la Reine Pédauque*. Les draperies relevées des deux côtés du bas-relief du centre étaient, selon le peuple, des pieds d'oison, et des légendes singulières expliquaient ce symbole [1].

Selon les idées des chrétiens des premiers siècles, la multiplication des pains et des poissons était un symbole de la bonté de Dieu qui donne à l'homme ce qu'il lui faut pour soutenir cette vie passagère, et qui lui assure ensuite un bonheur éternel dans un autre mode d'existence [2]. Lazare rappelé à la vie par la parole toute-puissante du Fils de Dieu, est une image de la résurrection, selon les Pères de l'église, et sur-tout saint Ambroise [3].

431. Le tombeau en pierre, placé au-dessus du couvercle qui vient d'être décrit, provient du cimetière antique de *Terre Cavade* à Toulouse. Dans le milieu, un cadre circulaire contient le monogramme grec de Jésus-Christ, formé d'un X *Chi* et d'un P *Rho*, premières lettres de Χριστος.

432. Ce tombeau est en marbre. Il fut découvert à Toulouse, dans l'antique cimetière de Saint-Saturnin, nommé, durant le

---

1 Du Mège, *Biographie Toulousaine*, II. verb. *Ranahilde*.

2 *S. Ambros. in Luc. c.* IX.

3 *De Fide resurrect. — Ostendit tibi Dominus etiam in Evangelio (et jam ad exempla veniamus) quemadmodùm resurgas. Non enim unum Lazarum, sed fidem omnium suscitavit. Quid enim sibi vult quod Dominus ad monumentum accessit, magnâ voce clamavit : Lazare, exi foras, nisi ut futuræ resurrectionis specimen præstaret; exemplum daret?...*

moyen âge, le *Cimetière des Nobles.* M. le Comte J. Dubarri le plaça dans son jardin ; plus tard, feu M. le Docteur Ducasse le fit porter dans son domaine de Soleilhavolp, et d'après ma demande, il en a fait don au Musée.

La face antérieure de ce monument est décorée d'un bas-relief divisé en plusieurs portions par des cadres qui ont la forme d'un carré long, et qui renferment les figures des apôtres. Dans la case du milieu, une figure juvénile tient un *volumen.* C'est sans doute le Christ portant le livre sacré ; c'est ainsi qu'il est représenté sur plusieurs autres marbres antiques.

Sur la face du côté gauche est un berger qui, appuyé sur un long bâton, garde ses brebis. C'est une image de J. C. et de l'âme tranquille qui n'est point tourmentée par le péché ou par le remords. On voit une figure pareille et aussi dans l'attitude du repos sur beaucoup de monumens [1]. La face latérale opposée est ornée d'un bas-relief qui représente un homme armé d'un épieu et attaquant un lion : allégorie que nous retrouverons sur un autre monument que nous allons bientôt examiner, et qui rappelle le combat que l'âme chrétienne soutient contre l'ennemi de tout bien ou contre le péché.

Le couvercle à écailles placé sous ce numéro appartenait à un autre monument. Sur le devant, dans un cadre, est le monogramme grec de J. C., cantonné des lettres Α *alpha,* et Ω *oméga,* qui rappellent ces mots du Seigneur [2] : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga, le commencement et la fin ; celui qui est, qui était, et qui sera, le Tout-Puissant.* » Dans le haut du cadre, on voit deux draperies relevées comme sur le bas-relief du numéro 430. Ce sont ce que les bonnes gens de Toulouse, et sur-tout Nicolas de Boisonnade [3], nommaient les *pieds de la reine Pédauque* [4].

433. Ce tombeau est orné d'une arabesque dont le dessin est élégant. Il provient de la porte de l'église de Saint-Michel-du-Touch [5].

---

1 *Roma sotteranea,* 59, 71, 91, etc.

2 *Apocalyps. cap.* v. 8.

3 *Précis de l'Histoire de la Reine Austris de Toulouse.*

4 Une inscription moderne a été gravée sur la face postérieure du couvercle.

5 Du Mège, *Archéologie Pyrénéenne,* Atlas. II planche xc. 1.

434. Des rinceaux de vigne, des pampres, couvrent cet autre tombeau qui, après avoir été retiré du vieux cimetière de Saint-Saturnin, avait été mis dans le cloître de l'abbaye de ce nom. On avait inhumé, au-dessous, plusieurs membres de la famille de du Laurier, et, pour faire allusion au nom de cette famille, l'inscription qui lui était consacrée était environnée d'une guirlande de laurier.

435. Cet autre tombeau est d'une excellente conservation et entièrement couvert de sculptures. La face principale est divisée en deux panneaux. Ceux des extrémités sont décorés de rinceaux de vigne qui sortent d'un culot et qui s'enroulent avec grâce. De petites colonnes à cannelures torses sont dans les angles. Un ornement courant remplit le plat du cadre qui divise les trois panneaux; cet ornement remplit aussi la plinthe et forme à la partie supérieure une sorte de frise. Le panneau du milieu représente une forêt. Deux personnages en tuniques courtes, placés symétriquement, retiennent chacun un cheval. L'un d'eux tient un épieu; l'autre s'appuie sur un bâton. Au milieu, un enfant, ou un personnage jeune et nu, attaque et perce un sanglier. Cette image, que l'on retrouve sur beaucoup de tombeaux chrétiens, sur un fragment placé dans le mur de face de la Chapelle des Comtes, à Saint-Saturnin, et sur le mausolée numéro 432 de ce Musée, indique, comme je l'ai dit, le combat de l'âme vertueuse contre le vice, le péché, le démon, et la victoire du juste sur ses passions.

Le couvercle de ce monument est aussi divisé en trois compartimens. Aux deux bouts, paraissent des branches de vigne chargées de raisins. Dans le grand panneau du milieu, sont deux génies ou deux anges; ils supportent une couronne de laurier d'où pendent des lemnisques, et au milieu de laquelle paraît le monogramme du Christ. Deux branches de vignes qui s'échappent d'un culot serpentent sur le fond du bas-relief.

Les rameaux de vignes et les raisins sont au nombre des emblêmes les plus répétés sur les monumens sépulcraux des chrétiens. On y reconnaissait quelquefois un symbole du peuple d'Israël et de la synagogue, nommée souvent, dans l'Ecriture, *vigne* choisie du Seigneur, comme dans Jérémie : *Ego autem plantavi*, et dans les Psaumes : *Vineam de Ægypto transtulisti, et plantasti eam.* Mais, on crut y reconnaître plus parti-

culièrement le Seigneur qui, dans Saint Jean [1] dit : *Je suis la véritable vigne et mon père est le vigneron* [2] *; il retranchera toutes les branches qui ne porteront point de fruit en moi, et il taillera toutes celles qui porteront du fruit, afin qu'elles en rapportent davantage* [3]. — *Je suis la vigne et vous en êtes les rameaux. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit* [4]. Ce sera la gloire *de mon père que vous rapportiez beaucoup de fruit* [5]. Ce mausolée, chargé de rameaux et de fruits, annonce, par ces symboles, que celui pour lequel il avait été sculpté avait vécu dans le Seigneur, c'est-à-dire, dans l'amour de sa loi, dans l'observance de ses commandemens, dans la pureté de la foi, et que, mûr pour l'éternité, il avait été cueilli pour la gloire céleste.

436. Ce fragment de tombeau a été trouvé, en 1829, dans l'ancien cimetière de Saint-Saturnin, dont l'origine remontait au cinquième siècle. Il est orné de rinceaux, et au milieu paraît le monogramme de J. C.

437. Cet autre fragment, brisé en deux parties, était placé dans la tour des Franciscains ou Cordeliers de Valcabrère; on en a retiré ces marbres lorsque les restes de l'église, l'admirable cloître de ce monastère et même les bâtimens d'habitation, ont entièrement disparu vers la fin de l'année 1808. Ces deux morceaux, d'un même bout de tombeau, étaient jetés à une grande distance l'un de l'autre dans la maçonnerie, et ce n'est que depuis peu de temps qu'on les a réunis, comme ils le furent d'abord. Le bas-relief qu'on y remarque représente les jeunes Hébreux dans la fournaise et un bourreau qui attise le feu allumé pour les consumer. Cette histoire a été souvent représentée sur les tombeaux des vieux chrétiens. On y reconnaissait un symbole des martyrs de la nouvelle loi [6], comme on retrouvait en

---

1 *Evangel. cap. XV.*

2 *Vers.* 1.

3 *Ibid.* 2.

4 *Ibid.* 4.

5 *Ibid.* 8.

6 *Tres pueri prætulerunt figuram sanctorum, qui corpus suum in persecutionem pro Christi nomine obtulerunt. S. Isid. Hispal. Allegor. in Sanc. Script. Vid. Roma sotteranea*, 63, 101, 231, 291, etc.

Nabuchodonosor le modèle des tyrans qui livraient les fidèles aux plus affreux supplices : le courage des martyrs était peint encore par celui des jeunes Hébreux ; et dans leur miraculeuse délivrance, on voyait une annonce, une figure de la résurrection. La fournaise même où ils avaient été placés était, pour les pieux chrétiens des premiers siècles, un type de l'église même [1].

438. L'église dont S. Sylvius fit jeter les fondemens, dans le dessein d'y transférer les reliques de saint Saturnin, ayant été terminée par saint Exupère, aussi évêque de Toulouse et successeur de Sylvius, vers l'an 406, il fut établi, joignant les murs de cet édifice, un cimetière dont j'ai parlé et dont on détruisit les restes en 1829. C'est de là qu'on a retiré une partie des monumens que j'ai décrits, et ce sont encore les fouilles faites dans ce lieu qui ont produit la découverte du fragment placé sous ce numéro.

439. Cette plaque de marbre blanc a fait partie d'un bas-relief sépulcral. Dans le compartiment le mieux conservé, on voit le berger céleste dans l'attitude ordinaire du repos : près de lui, un jeune homme monte sur le dos d'un autre pour cueillir des fruits sur un arbre voisin. Cette allégorie indique le secours dont le chrétien a besoin quelquefois pour atteindre au fruit de vie, à la perfection de son être intellectuel.

440. La partie postérieure de ce tombeau en marbre a été détruite autrefois pour faire servir le reste à des usages domestiques. Il a été donné au Musée par M. de Lacroix, ancien conseiller de préfecture. Les feuillages, les ornemens qui décorent sa face antérieure et ses petits côtés, sont assez bien conservés.

441. Cet autre tombeau, qui provient du cimetière voisin de l'église de Saint-Sauveur, dans le faubourg Saint-Etienne de Toulouse, était depuis long-temps dans la maison d'un particulier; la Société Archéologique en a fait l'acquisition pour le Musée. Le monogramme de Christ est dans le médaillon circulaire que l'on remarque sur la face principale. Des rinceaux ornent ce monument.

---

1 *Erat enim caminus Ecclesiæ typus sanctos habens tripudiantes, non homines tantùm, sed etiam angelos. S. Cyrill. Alex. ep.* XXXVII. *ad Alyp.*

442. Les fouilles faites dans le cimetière de Saint-Saturnin ont aussi procuré la découverte de ce tombeau, ou plutôt de quelques-uns de ses fragmens.

443. C'est dans l'église de Saint-Orens d'Auch qu'existait, avant la révolution de 1789, ce tombeau, connu vulgairement sous le nom de *Tombeau de saint Clair.* On le doit à l'amitié dont m'honore depuis long-temps M. P. Sentetz [1], savant recommandable, qui avait retiré ce marbre du milieu des ruines entassées de cette vénérable église. Cet édifice tirait son nom d'*Orentius*, savant espagnol, qui fut évêque d'Auch en 400 de J. C. et dont il nous reste un poème latin. On y voyait des monumens précieux qui ont tous été détruits; là étaient conservées les reliques de saint Clair, évêque d'Elusa vers l'an 500, et ce tombeau avait, disait-on, renfermé ses restes.

Un bas-relief continu, mais renfermant plusieurs sujets, qui n'ont d'autre liaison entr'eux que de reproduire l'image de quelques histoires saintes, couvre la face principale. Chaque petit côté est décoré aussi d'un bas-relief.

Au centre de la composition paraît une femme voilée et en forme d'*adorante*. Ses bras sont élevés, elle prie, et divers personnages semblent se presser autour d'elle. Je crois y reconnaître une image de l'âme de celui qui reposait dans ce sépulcre. Cette image se retrouve sur le tombeau conservé à Narbonne dans la cour de l'hôtel des postes, précieux bas-relief sépulcral expliqué par M. de Castellane, et aussi sur un grand nombre de monumens conservés à Rome [2]. En commençant par la droite l'examen du bas-relief, on trouve d'abord Abraham prêt à sacrifier son fils et, avec lui,

Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé.

Le glaive est dans la main d'Abraham; les bras liés derrière

---

1 On sait que M. P. Sentetz, Inspecteur des antiquités, Bibliothécaire de la ville d'Auch, etc., réunit au plus haut degré les connaissances archéologiques, philologiques et artistiques nécessaires pour écrire l'histoire du pays qu'il habite. Sa *Notice descriptive et historique de l'Eglise de Sainte-Marie d'Auch*, est le meilleur écrit que l'on ait publié sur les monumens religieux de la Guienne.

2 *Roma sotteranea.*

le dos, Isaac attend le coup fatal. La flamme brille sur un autel à pans coupés élevé près de lui; mais, sur un rocher voisin, paraît un bélier qui seul doit être immolé. Des Apôtres, de saints personnages, tous vétus à la romaine, remplissent ensuite l'espace, et tiennent chacun un *volumen*. Puis on voit le Christ. Trois corbeilles sont à ses pieds : il touche et multiplie les pains et les poissons qu'on lui présente. Vient ensuite la femme suppliante, ou l'image de l'âme; Jésus-Christ paraît de nouveau, une femme voilée est à ses pieds et l'implore. Le Sauveur tient de la main gauche un *volumen* et de la droite une baguette. En face de lui s'élève un monument; deux colonnes en supportent le fronton. Dans le fond paraît l'image d'un mort. Il n'est pas difficile de reconnaître là Marthe implorant le fils de Dieu pour Lazare son frère et J. C. écoutant ses demandes; Lazare va bientôt sortir des ombres du tombeau.

Sur l'un des petits côtés, le sculpteur a représenté Adam et Eve après le péché; le serpent tentateur s'enroule autour de l'arbre de la science du bien et du mal. Sur l'autre face un jeune homme nu, les bras élevés en acte d'adoration, est placé entre deux lions qui détournent la tête : c'est le prophète Daniel.

Ce monument, très-bien conservé, a 1,41ᵉ de long sur 0,41ᵉ de hauteur. Chaque trait historique représenté sur les trois faces sculptées de ce tombeau, rappelaient aux chrétiens non-seulement une anecdote tirée de l'ancien ou du nouveau Testament, mais encore, sous le voile de l'allégorie, de pieuses pensées et de saintes espérances.

On voit ici, en commençant par la droite, Isaac prêt à être sacrifié. Les fidèles des premiers siècles s'apercevant que l'image du Sauveur crucifié était un objet de scandale pour ceux qui étaient encore dans l'erreur, figurèrent, au lieu du Crucifix, un agneau placé au pied de la croix; c'est ce que prouvent beaucoup de peintures anciennes; ils choisirent aussi comme image du sacrifice qui avait racheté les hommes des liens du péché, celui d'Isaac, victime sans tache, qui, pour obéir à son père, marcha vers le lieu où il devait perdre la vie, portant lui-même le bois de son bûcher; ainsi, disaient-ils, le Sauveur, innocente victime, soumis aux ordres du Père éternel, s'est avancé vers le calvaire portant lui-même la croix sur laquelle il devait expirer. Tertullien nous a laissé un très-beau

passage à ce sujet [1]; dans un autre il explique aussi ce que signifie le bélier qui fut immolé à la place du fils d'Abraham [2]. Théophile [3], a dit que, de même qu'Isaac porta le bois du bûcher, J. C. porta aussi la croix, et que de même qu'Isaac fut ravi à la mort et le bélier sacrifié par lui, la sainte humanité souffrit dans le sacrifice du Golgotha, mais que la nature divine ne ressentit ni la douleur ni la mort [4]. Les Saints Pères crurent retrouver aussi dans le sacrifice d'Isaac un symbole de la résurrection [5], et dès-lors on ne doit pas être étonné de voir ce trait représenté si souvent sur le marbre des sépulcres et les peintures des Catacombes [6]. L'Apôtre avait dit aux Hébreux, en leur parlant de la foi, qu'Abraham n'hésita pas à immoler Isaac, parce qu'il pensait bien que Dieu pouvait le ressusciter, et que c'était pour cela qu'il lui fut rendu comme une figure mystérieuse [7].

Lazare rappelé à la vie, est, comme je l'ai dit, une image de la résurrection, et les chrétiens des premiers siècles ont extrêmement multiplié la représentation de ce miracle qui leur rappelait les saintes promesses [8].

---

1 *Et utiquè sacramenta passionis figurari in prædicationibus oportuerat quantoque incredibile, tanto magis scandalum futurum si undè prædicaretur, quantoque magnificum, tantò magis obumbrandum, ut difficultas intellectus gratiam Dei quæreret. Itaque in primis Isaac quum à Patre hostia duceretur, et lignum ipse sibi portaret, Christi exitum jam tunc denotabat in victimam concessi à Patre, lignum passionis suæ bajulantis. Tertull. Advers. Judæos, c.* 10 *et lib. III. advers. Marcion. c.* 18.

2 Tertull. *de ligno Crucis.*

3 *Nam præfigurabat illum Abraham in oblatione Isaac, et arietis sacrificii. Sicut enim ille Isaac, immolatus autem aries, ita et Deus quidem alienus est à passione; in humana autem natura, et carne passus est. Theophyl. in Jo. cap.* 8.

4 *Fortassis sicut illic Isaac dimissus est, et agnus immolatus est, ita et hoc loco divina natura impassibilis mansit; humana autem natura (quæ et agnus dicitur, quia Adæ erraticæ filius) immolatur. Id. in Jo. c.* 9. *et in Epist. ad Hebr. c.* 12.

5 *Vid. S. Epiphan. Impassibil. Dial.* 5. — *S. Jo. Chrys. hom.* 27 *in Epist. ad Hebr.* — *S. Eucher. in Genes. lib.* 2. — *Theophyl. in Epist. ad Hebr.* Origène, *in Genes. cap.* 21. *hom.* 8, dit à ce sujet : *Prodidit ergo nobis cogitationes viri fidelis Apostolus, quod fides resurrectionis jam tunc haberi cœperit in Isaac, Abraham ergo resurrecturum sperabat Isaac, et credidit futurum, quod adhuc non erat factum.*

6 *Roma sotteranea.* 45, 73, 77, 85, 231, 293, etc.

7 *Saint Paul. Hebr. c.* 11.

8 *Roma sotteranea.* 83, 91, 103, 155, 159, 287, 293, 295, etc.

On voit de même très-souvent, comme ici, les images d'Adam et d'Eve sur les sépulcres et dans les peintures anciennes des Catacombes [1]. Les chrétiens voulurent alors exprimer plusieurs choses par ces figures. En montrant le père de toutes les générations, qui, formé de terre selon les saintes écritures, redevint lui-même une terre inanimée et introduisit la mort dans le monde, ils voulaient rappeler la nécessité fatale à laquelle tous les fils d'Adam sont soumis. Ils eurent aussi l'intention, en offrant la figure d'Adam, de nous faire souvenir que de même qu'après le péché Adam fut appelé pour rendre compte de sa transgression à la loi, de même après la fin d'une vie passagère, chaque homme doit paraître devant Dieu, et rendre compte des fautes qui ont souillé sa vie. Les figures d'Adam et d'Eve représentées, comme ici, près de l'arbre autour duquel s'enroule le serpent qui tient la pomme fatale, leur rappelaient que les biens, les plaisirs dont on jouit durant la vie, contre la volonté de Dieu, sortent de la bouche du démon, sont empoisonnés par lui, et donnent la mort, comme le fruit de la science du bien et du mal, offert par le tentateur, donna la mort aux premiers parens.

Les saints Pères voyaient aussi dans Adam et Eve la figure de Jésus-Christ et de l'Eglise [2].

Daniel dans la fosse aux lions et invoquant le Seigneur, est encore une des images que l'on retrouve le plus souvent sur les monumens sépulcraux [3]. Les chrétiens persécutés par les tyrans espéraient qu'ils seraient délivrés de leurs peines, ainsi que, contre toute probabilité, Daniel fut délivré de la fureur des lions auxquels il avait été jeté. Le jeune prophète est ici en prières, les bras élevés, et les fidèles voyaient là un symbole de J. C. les bras élevés sur la croix et priant Dieu pour tous les hommes [4].

---

1 *Ibid.*, 45, 83, 93, 99, 159, 233, 267, 273, 285, 295, etc.

2 *Quia Adam forma erat futuri, et Adam dormivit quando de latere ejus Eva facta est; Adam in figura Christi; Eva in figura Ecclesiæ. Unde est appellata mater viventium. Quando fabricata est Eva? Dum dormiret Adam. Quando de latere Christi sacramenta Ecclesiæ profluxerunt? Cum dormivit in Cruce. S. August. in Psal.* XL.

3 *Roma sotteranea.* 45, 101, 155, 235, 239, 259, 263, 285, 295, etc.

4 *Machar. Crysocefal. Orat. in exalt. S. Crucis.*

MONUMENS DU MOYEN AGE.

Les siècles que l'on désigne sous le nom de *moyen âge*, sont, pour les peuples modernes, ce que furent pour les Grecs les grandes époques illustrées par Homère et par Hérodote. Un culte nouveau et dont la merveilleuse poésie pouvait fournir de plus sublimes inspirations que la mythologie décrépite des Hellènes ; des peuples envoyés pour déblayer le sol, pour détruire la civilisation lâche et efféminée des Romains du Bas-Empire, et pour opérer, sous les bannières de la croix, la rénovation des sociétés ; l'Orient, après avoir donné au monde le divin législateur et le code de paix et d'amour, montrant aux nations le faux prophète de Médine, et marchant à la conquête de l'univers, par la puissance du glaive et la prédication du Koran ; l'Occident alarmé, repoussant, non sans peine, l'Islamisme et reportant enfin la guerre dans les champs de la Syrie, dans la vallée du Nil et sur les bords africains ; la lutte des grands vassaux contre la centralisation du pouvoir, et, dans notre Midi, la liberté des communes, l'extension du commerce, la cultures des sciences théologiques, la foi vive et sincère des peuples et des grands, les dons multipliés de la piété, des héros apparaissant à chaque grand événement ou les faisant naître, voilà le tableau que présente pour nous le moyen âge. Riche de vertus et de souvenirs, il ne lui a pas même manqué des épopées nationales, des *Chansons de gestes*, que des ménestrels, des jongleurs, redisaient de ville en ville, de château en château, comme jadis les Rhapsodes répétaient dans les cités de la Grèce et de l'Ionie, les vers de Mélésigènes.

En aucun temps on ne vit s'élever un aussi grand nombre de constructions. Monastères immenses, cloîtres pittoresques, majestueuses basiliques, tous ces édifices paraissaient surgir comme par enchantement du sol de la France catholique, et leur somptuosité, leur grandeur étaient en un juste rapport avec leur sainte destination. L'Assemblée nationale, excitée, moins par les besoins de l'état que par l'esprit du

siècle, déclara que les biens du clergé appartenaient à la chose publique. C'était prescrire la destruction de ces monumens, que des acquéreurs avides allaient bientôt renverser. En vain elle voulut que l'on fît dans chaque chef-lieu de département un dépôt, une sorte de Musée, des mausolées, des tableaux, des statues que l'on retirerait des églises. Des administrateurs, en général ignorans ou mal intentionnés, éludèrent cet ordre. Elle n'obtint que la dévastation des temples et des monastères, et la violation des autels et des tombeaux.

Toulouse était l'une des villes de France où l'on conservait le plus de ces vieux monumens, et il était facile d'en former un Musée digne du plus haut intérêt. On arracha des églises tous les marbres qui les embellissaient, mais ce fut pour les entasser mutilés et confondus, et pour les livrer ensuite à vil prix, à de grossiers ouvriers. Lorsque, vers la fin de l'année 1795, le Musée de Toulouse fut ouvert, on n'y aperçut point ces mausolées, ces statues sépulcrales, ces épitaphes qui décoraient naguères les bâtimens religieux; ils étaient tous ou brisés, ou relégués dans des réduits obscurs.

Quatre ans après, un enfant ramassa quelques inscriptions dans le cloître de la Cathédrale; il en essaya l'explication, et il les donna au conservateur du Musée. Telle fut l'origine de la collection que Toulouse possède.

Dans le grand nombre de nos monumens, il en est quelques-uns dont l'âge est peut-être incertain. La transition d'un style à un autre est plus ou moins longue et peut laisser de l'incertitude dans les esprits. On a souvent même désigné comme appartenant à l'époque gauloise, des statues, des bas-reliefs, qui ne dataient cependant que du moyen âge. Le docte Montfaucon lui-même n'a pas été à l'abri de ces sortes d'erreurs, et D. Martin a été encore plus loin.

444. Le bas-relief en granit, indiqué ici, remonte-t-il aux temps antiques, ou n'est-ce pas plutôt une de ces figures exécutées par des ouvriers ignorans qui, sans aucune teinture de l'art, croyaient pouvoir cependant s'élever jusqu'à lui ? C'est ce que je ne déciderai point. Il représente une femme nue qui donne au moment même le jour à un serpent. Celui-ci s'attache à la mamelle droite de sa mère.

On connaît plusieurs monumens, assez mal à propos déclarés antiques, qui représentent des femmes nues enlacées par des

serpens, les allaitant, et même ayant un crapaud suspendu à chaque mamelle. La chapelle de Montmorillon en offre deux de ce genre. Montfaucon [1] prenant pour un temple gaulois, la chapelle octogone qui existe encore à Montmorillon, a de même considéré comme gauloise une des figures que l'on y voyait de son temps et qui représente une femme qui allaite deux serpens. D. Martin [2] croit que cette femme est la Lune. Il appuie son explication sur un passage de Julius Firmicus [3], qui dit que les Perses adoraient la Lune sous la forme d'une femme enlacée par des serpens, mais ayant trois visages. M. Siauve [4] a parlé aussi de ces monumens, mais sans les attribuer aux Gaulois. Il voit dans une femme allaitant deux crapauds et qui est derrière l'autre, un emblème de la nuit. Millin [5] rappelle que quelquefois Isis a été représentée allaitant deux crapauds. Mais cette figure, de même que celle qui est enlacée par des serpens, n'est pas une figure gauloise. M. Lenoir [6] voit dans ces figures allaitant les deux serpens, la Nature, parce qu'Apulée montre Isis accompagnée de deux serpens. Au portail de l'église de Sainte-Croix, à Bordeaux, on voit une femme qui allaite deux serpens; mais elle n'est point nue comme dans notre monument, et comme les figures de Montmorillon. Un démon est près d'elle, il lui touche l'épaule, et semble lui parler; c'est peut-être un symbole de la luxure ou du vice qu'inspire le mauvais génie. Sous le porche du portail de l'Eglise de Moissac est une femme nue qui allaite des serpens qui l'enlacent. Un crapaud est placé sur la partie inférieure de l'abdomen. Un démon lui parle, comme sur le bas-relief de Sainte-Croix de Bordeaux. C'est encore apparemment un symbole du vice ou de la luxure. Le bas-relief du Musée de Toulouse échappe à cette explication, et cette figure, qui vient de la plus haute région habitée des Pyrénées, où elle décorait le portail d'une vieille chapelle,

1 *Suppl. de l'Antiq. expliq.* II. 221 *et seqq.*

2 *Religion des Gaulois*, I. 220 *et seqq.*

3 *De Err. Prof. rel.* c. v.

4 *Précis d'un Mémoire sur l'octogone de Montmorillon, connu sous le nom de Temple de Druides.* Utrecht, 1805.

5 *Dissertation sur l'Eglise octogone de Montmorillon, qu'on a cru être un temple de Druides.* Paris, 1805, in-4.° planches.

6 *Mémoires de l'Académie celtique.* III. 28.

ne sera peut-être jamais bien connue. Aussi faudra-t-il répéter à son sujet ce que Millin [1] a dit relativement à des objets semblables : « Les portails des anciennes églises offrent une foule de ces images bizarres qu'on ne peut expliquer. »

445. Bas-relief représentant deux femmes assises, et ayant les jambes croisées. L'une tient un bélier, et l'on voit au-dessus de sa tête les mots SIGNUM ARIETIS. Son pied droit est nu et appuyé sur une tête de lion; le gauche est chaussé et appuyé sur une pierre taillée en forme d'écailles comme le couvercle d'un tombeau. L'autre femme tient un lion ; les mots SIGNUM LEONIS sont gravés au-dessus d'elle. Son pied gauche est nu et repose sur une tête de lion; le droit est chaussé et placé sur la pierre taillée comme le couvercle d'un tombeau.

On a cru retrouver dans ce monument un emblème de l'ascension et de la déclinaison du soleil. Le tombeau, si on en reconnaissait un ici, désignerait la caisse dans laquelle *Osiris* fut enfermé par *Typhon*, à l'époque où le soleil paraît avoir perdu sa force et sa chaleur. La tête de lion ceinte d'un diadème, sur laquelle repose le pied nu d'une des femmes, est l'image du soleil lorsqu'il commence à remonter vers les signes supérieurs, lorsqu'il quitte en quelque sorte le tombeau. Le bélier placé sur les genoux de la première femme représente le soleil dans le signe du bélier, époque à laquelle il r'ouvre en quelque sorte le cercle de l'année, et s'unit à la Nature, ou à *Isis*, pour la féconder. *Isis* est ici désignée par la femme qui porte le bélier. Le lion supporté par une autre femme indique l'époque des chaleurs solsticiales, lorsque le soleil, uni à l'*Isis* qui préside aux moissons, répand des torrens de feu dans l'espace. La tête de lion, dépouillée d'ornemens, sur laquelle le pied nu de cette seconde femme repose, annonce le temps où le soleil, atteignant le terme le plus court de sa carrière diurne, paraît prêt à s'ensevelir dans les ténèbres, ou dans le tombeau. Les pieds chaussés placés sur le cercueil indiquent, peut-être, que lorsque l'hiver fait sentir sa rigueur, lorsque le soleil est en quelque sorte plongé dans l'ombre du cercueil, on est forcé de se couvrir avec soin.

Ce bas-relief était, à ce qu'on croit, placé sur l'ancien portail de l'église de Saint-Saturnin de Toulouse, et au centre d'un calendrier tracé suivant le système de *Jules-César ;* et c'est sans

---

1 *Loc. cit.*

doute pour cela qu'on lit sur ce marbre : HOC FUIT FACTUM TEMPORE JULII CÆSARIS [1]. Dans des temps plus modernes, ce marbre était dans la chapelle du Baptistère de Saint-Saturnin. C'est un des débris de l'ancien portail d'une église, bâtie sans doute avant la construction de celle qui existe. Nous aurons l'occasion d'examiner bientôt les archétypes de quelques autres sculptures, jetées çà et là dans l'église actuelle, et qui doivent provenir d'un édifice plus ancien.

446. Bas-relief placé jadis aussi sur le portail de l'église de Saint-Saturnin. Il représente un épervier ayant une tête humaine environnée d'un nimbe et portant une crinière de lion : il foule aux pieds un monstre fantastique désigné par le nom de Crocodile, *Crocodrilus*, gravé près de sa tête.

Ce monument, entièrement composé dans le système égyptien, annonce peut-être le triomphe du Bon Principe, ou du Soleil, désigné par un épervier, sur le Principe des ténèbres, ou le Mauvais génie, ou *Typhon*, peint dans les temples de l'Egypte sous la forme d'un crocodile. On lisait au-dessus de cette figure, selon Noguier [2], Daydé [3] et quelques autres, ces mots,

Corpus avis, facies hominis, volucri manet isti.

447. Fragment d'un bas-relief représentant *Antonius*, prétendu roi de Toulouse à l'époque où saint Saturnin vint prêcher dans cette ville. Pour réfuter cette opinion, puisée dans les légendaires, il suffit de faire remarquer que lorsque Saturnin rougit de son sang les marches du Capitole de Toulouse, cette ville était sous la domination des Romains, et n'avait point de roi. Mais peut-être a-t-on voulu, sous le titre de roi, indiquer le magistrat romain qui commandait dans Toulouse. Lorsque ce bas-relief était entier, on y lisait ce vers qui formait une ligne perpendiculaire :

Judicat Antonius Rex servum Regis alius.

En face était un autre bas-relief qui représentait saint Saturnin, et une ligne perpendiculaire, gravée sur le marbre était ainsi conçue :

Ecce Saturninus quem miserat ordo latinus.

---

1 *Monumens religieux des Volces*, pag. 242 et suiv.
2 *Histoire Tolosaine.*
3 *Histoire de l'insigne Eglise abbatiale Saint-Sernin.*

Un autre vers indiquait, disait-on, la conférence du saint avec Antonius :

Cùm docet Antonium non timet exitium.

448. Fragment d'un bas-relief qui représentait le martyre de saint Saturnin. Tous ces monumens sont en marbre.

449. L'établissement du christianisme à Narbonne date du 3.e siècle. La cathédrale fut sans doute bâtie après la conversion de Constantin, dans le 4.e Ayant été consumée par les flammes, Rusticus, qui en était Évêque métropolitain, la fit rebâtir en 441, et nous avons encore le marbre sur lequel la dédicace de cette église est inscrite. Une maison voisine du mur dans lequel cette inscription est encastrée recelait le monument décrit ici. C'est un bloc de marbre orné de quatre bas-reliefs. Il n'est point du temps de la consécration de l'église élevée par Rusticus, mais on peut croire qu'il appartient au 8.e ou au 9.e siècle.

Sur l'un de ses petits côtés on voit un saint portant une palme : la face correspondante offre une figure pareille, et l'on croit retrouver là les images des deux martyrs saint Just et saint Pasteur, sous l'invocation desquels l'église cathédrale de Narbonne fut dédiée. Dom Vaissette [1] nous apprend qu'elle fut fondée et bâtie par Charlemagne. On voit en effet dans une plainte de Béranger, vicomte de Narbonne, contre Guifred, archevêque de la même ville, le passage suivant : *Ecclesiam verò illam olim pius rex Carolus fabricaverat, atque in honores sanctorum Justi et Pastoris consecrare fecerat.* Béranger dit encore que Charlemagne avait rapporté d'Espagne les corps de saint Just et de saint Pasteur, dans le dessein de les donner à cette église : *Corpora namque sanctorum Justi et Pastoris, quæ præmemoratus rex Carolus ab Yspania deferens, atque in via carens, in præfata in eorum honore ædificata ecclesia collocare obtaverat*, etc. La charte dont nous tirons ces passages est à peu près de l'an 1059, ce qui prouve qu'au onzième siècle on reconnaissait Charlemagne comme fondateur de l'église de Saint-Just de Narbonne, et c'est un fait qui, par la tradition, a été transmis

---

1 *Histoire générale de Languedoc*. II. preuves, 232.

jusqu'à nous. Cette église était d'abord sous l'invocation de la sainte Vierge, et nous retrouvons l'image de Marie sur l'un des grands côtés ; sur la face opposée est un Roi, assis sur un trône, la tête couronnée et tenant un sceptre dans la main droite. La forme de ce sceptre, celle du trône, le style, tout semble indiquer une sculpture du neuvième siècle, et si l'on adoptait cette idée, le monument dont la forme indique qu'il fut l'un des piliers d'un cloître, serait un reste de celui de l'église de Saint-Just et de Saint-Pasteur, dont les chanoines avaient embrassé la règle de saint Augustin. Le monarque représenté sera le fondateur de l'église, et ce fondateur est Charlemagne. Que si l'on trouve un peu de vague dans les expressions de Béranger, *pius rex Carolus fabricaverat.....* on pourrait croire qu'il s'agit, si ce n'est de Charlemagne, du moins de Charles-le-Chauve, ou d'un autre des Princes Carlovingiens, et ce monument serait toujours, ou du neuvième, ou au plus tard du dixième siècle. Mais la circonstance des reliques de saint Just et de saint Pasteur retirées d'Espagne dans l'intention de les placer dans la cathédrale de Narbonne, paraît indiquer assez bien Charlemagne. Ce serait donc alors ce Prince que l'on aurait, peut-être un peu plus tard, représenté sur ce monument comme fondateur, et l'on sait que l'on manquait peu à la coutume de placer les images des fondateurs et des bienfaiteurs des édifices sacrés à la porte ou dans l'intérieur de ces édifices.

On remarquera peut-être comme une singularité la petite croix placée sur la droite de la poitrine du monarque que ce bas-relief représente. Elle est là comme un ordre, comme une décoration de chevalerie. Hauteur du monument, 1,33c

PORTAIL DU CHAPITRE DE LA DAURADE.

On a vu [1] que, selon toute apparence, il faut faire remonter l'origine de l'église Sainte-Marie *Fabricata* ou de la Daurade, au règne de Théodoric II à Toulouse, c'est-à-dire de 454 à 466. Un monastère était joint à cette église. Ce fut dans celle-ci que, vers la fin du mois d'octobre de l'an 584, Rigonthe, fille de Frédegonde, se réfugia comme dans un asile inviolable. Une charte de Charles-le-Chauve de l'an 843, con-

1 *Suprà.*

firma le monastère de Sainte-Marie, connu depuis sous le nom de la Daurade, dans la possession de ses biens [1].

Au sud de l'Eglise de Notre-Dame de la Daurade, s'étendaient les bâtimens du monastère. Le cloître touchait aux murs de l'Eglise. Lors de la reconstruction de celle-ci, il y a environ soixante ans, on détruisit une des galeries. Les trois autres ont subsisté jusque vers la fin de l'année 1812. A cette époque, le gouvernement plaça dans ce monastère la Manufacture de tabac, et le Fisc, que l'on n'a jamais soupçonné d'un bien grand amour pour les arts, fit abattre les colonnades élégantes qui environnaient encore trois côtés de ce cloître pittoresque et la chapelle du chapitre qui existait du côté de l'est. Déjà plusieurs arcades étaient renversées, lorsque je pus pénétrer dans cette enceinte désolée. Je dessinai les monumens, je pris une coupe du portail du Chapitre et j'en levai le plan. C'est, à quelques ornemens près et qui sont d'ailleurs dans le style de l'époque, le portail que l'on a élevé au fond de l'une de nos vastes galeries. Seulement l'espace n'a pas permis d'employer toutes les sculptures. Huit statues soutenaient les arcs; on n'a pu en retrouver que six. Quatre figures en bas-relief, deux de chaque côté, ornaient l'avant corps, on n'a pu en employer que deux, et les images de David accordant sa harpe, et de la Sainte Vierge tenant le Sauveur sur ses genoux, n'ont pu être placées.

La première statue à droite est en marbre et représente un roi. Il tient de la main droite, un petit vase couvert et rond; on a cru y voir la sainte Ampoule, et dans le monastère de la Daurade, cette statue était toujours désignée par le nom de *Clovis*.

La figure suivante est aussi celle d'un roi; on a retrouvé les indications de sa couronne. Cette statue est en marbre.

Les quatre autres représentent des Prophètes ou des Saints. Leurs têtes ont dû être restaurées. Elles avaient été brisées depuis très-long-temps.

Au milieu de l'avant-corps sont deux bas-reliefs représentant, l'un un roi qui tient un rouleau déployé, l'autre une reine qui tient de même un long rouleau, et qui, de l'index de la main droite, montre le Ciel.

Ces rouleaux déployés, tenus par un roi et une reine,

---

1 *Histoire générale du Languedoc*. I.

indiquent, ainsi que des symboles pareils le faisaient sur d'autres monumens, les fondateurs ou les bienfaiteurs des églises. Le costume et le travail annoncent un temps assez reculé, et comme Toulouse a été entièrement soumise à ses comtes particuliers durant la seconde moitié du neuvième siècle, il faut rechercher avant cette époque pour trouver les noms du roi et de la princesse que nos bas-reliefs représentent. Ce portail ressemble beaucoup à celui de Saint-Germain-des-Prés. Les cheveux de la reine sont tressés ici comme ceux de la reine Clotilde, et je crois que si ces sculptures ne sont point des imitations faites vers le onzième siècle, il faut les attribuer au règne des Mérovingiens qui n'a fini que vers l'an 749.

Si l'on voulait y retrouver les images des souverains particuliers de Toulouse et ayant vécu à l'époque où les Mérovingiens possédaient la France, on pourrait y reconnaître Charibert, roi de cette ville ou de l'Aquitaine. Ce prince était fils de Clotaire II et de Beretrude sa seconde femme. Il était frère de Dagobert, et celui-ci, par un traité fait vers la fin d'avril de l'an 630, céda à Charibert, avec le titre de royaume, une grande portion des contrées qui s'étendent de la Loire jusqu'aux frontières d'Espagne. Ce traité fut à peine conclu, que Charibert se rendit à Toulouse, où il fixa son siége, et rétablit en sa personne l'ancien titre de roi de Toulouse, que les rois Visigots avaient pris autrefois et qui ne subsistait plus depuis cent vingt ans. Il avait épousé Gisèle, fille unique d'Amant, duc de Gascogne, et petite-fille de Serenus, duc d'Aquitaine. Charibert mourut vers la fin de l'an 631. « Il laissa un fils, Chilpéric, qui lui succéda dans un âge encore fort tendre et qui fut reconnu dans le royaume de Toulouse; mais il mourut peu de temps après. Les anciens historiens avouent que, suivant le bruit public, Dagobert le fit empoisonner pour envahir ses états et régner seul sur la France.» Ce n'est pas ce prince, mort encore enfant, que l'on a représenté sur le portail de la Daurade, et si on adoptait l'opinion très-hasardée, je l'avoue, qui donne pour date à ce monument le 7.me siècle, il faudrait peut-être y retrouver et Charibert et la reine Gisèle sa femme. La statue à laquelle on donnait le nom de Clovis n'aurait pas été déplacée dans ce portail, puisque ce prince était le vrai fondateur du royaume des Francs et l'aïeul de Charibert.

450. Ainsi que je l'ai déjà dit, il n'a pas été possible de replacer toutes les portions du portail du Châpitre de la Daurade, et les deux montans ou jambages qui soutenaient l'arc intérieur sont détachés encore. Le premier, ou celui qu'on voyait à droite, représente David assis. Le monarque inspiré, le poète sublime, accorde sa harpe; il va faire entendre ses chants. Cette curieuse figure et la niche qui la contient sont en marbre blanc.

451. Par une sorte de bizarrerie, la niche qui servait de pendant à celle où l'on voit David, affecte des formes différentes. Elle est plus profonde, et l'arc qui en forme la partie supérieure est soutenu par deux petites colonnes; l'une est ronde, l'autre octogone. La sainte Vierge, le front orné d'une couronne, tient sur ses genoux son Fils divin, encore enfant. Ce monument est en marbre et a été peint autrefois.

452. Ce Prophète est placé, ainsi qu'il l'était, dans le côté gauche de l'avant-corps du portail. Il tient un rouleau déployé, et est, comme les autres, dans une niche taillée dans la masse.

453. On n'a pu placer cet autre bas-relief qui fait suite aux précédens. Il représente aussi un saint personnage.

454. Cette autre niche, qui provient du même portail, renferme un saint qui tient de la main gauche un livre qu'il indique de la droite. Tous ces bas-reliefs ont 1,58^{c} de hauteur, y compris la base et le chapiteau.

Les chapiteaux de ce portail sont riches, et, malgré l'état de mutilation de plusieurs d'entr'eux, dignes d'être étudiés avec soin. J'en ferai mention dans le paragraphe destiné à ces sortes d'objets.

ARCHÉTYPES DE DIVERS MONUMENS DE TOULOUSE, DE MARSEILLE ET DE MOISSAC.

S. Sylvius avait jeté, vers la fin du quatrième siècle, les fondemens d'une église qui devait être dédiée sous l'invocation de saint Saturnin, premier évêque et martyr de Toulouse. Saint Exupère acheva cet édifice. Peu de temps après, les Vandales envahirent cette partie des Gaules. C'en était fait de Toulouse; mais cette ville fut préservée par

Exupère [1] et ne tomba pas au pouvoir des barbares. Cependant, comme l'église de Saint-Saturnin était hors des murs, elle a pu souffrir des attaques des Vandales. On savait qu'en 581 elle servit d'asile à la femme de Ragnoalde, duc de Périgord. En 843, Charles-le-Chauve assiégeant Toulouse, logea dans le monastère de Saint-Saturnin, qui touchait à l'église. Ce monastère existait depuis long-temps et même avant Charlemagne, qui l'enrichit de ses dons, et il dut sur-tout atteindre à une grande célébrité, lorsque le trône des rois d'Aquitaine ou de Toulouse, ayant, pour la troisième fois, été relevé, Louis-le-Débonnaire régna dans cette ville. Peut-être même faut-il attribuer à cette époque une reconstruction, plus ou moins complète, de l'église de Saint-Saturnin, et cela expliquerait la présence de tant de sculptures et de fragmens épars, placés quelquefois avec peu de symétrie, dans les murs de l'église actuelle, qui a été bâtie durant le onzième siècle, et que le Pape Urbain II consacra en 1096. L'un des Chanoines de cette église, saint Raymond, contribua puissamment à sa construction. Comme cette église n'a pas été rebâtie depuis [2], on peut en conclure que les fragmens, les bas-reliefs en marbre que l'on retrouve dans ses murs, proviennent d'une époque antérieure; et comme ils ne sont point dans le style du cinquième siècle, on ne saurait les attribuer à l'église que saint Exupère fit édifier [3]: ils appartiendraient donc à l'édifice qui a remplacé celle-ci, et on pourra croire qu'elle fut bâtie sous le règne des Carlovingiens; alors nos bas-reliefs en marbre, déjà cités [4], et ceux dont nous avons réuni les archétypes, dateraient de ce temps, c'est-à-dire, du 8.e ou du 9.e siècle. Mais je n'offre cette opinion

1 *S. Hieronym.*

2 On sait cependant que de grands travaux ont eu lieu pour construire deux clochers aux deux faces latérales de la grande porte, et que l'intérieur du porche a été refait. On n'ignore point aussi qu'au 14.e siècle on a de nouveau travaillé pour bâtir le clocher actuel; mais il n'y a pas eu de reconstruction: on n'a fait que tenter ou terminer de nouvelles appropriations, et ajouter à ce qui existait déjà.

3 Dans les fouilles qui ont eu lieu en 1829, dans l'ancien cimetière, le long des murs, on a retrouvé des fragmens de colonnes en marbre vert de Campan, des angles de chapiteaux en marbre blanc; ces débris appartenaient apparemment à l'église commencée par saint Sylve et terminée par saint Exupère.

4 *Suprà.*

que comme une conjecture qui pourrait être facilement réfutée.

455. Cette figure du Christ, placée dans une gloire ovale, est remarquable par le travail et par les ornemens. Sa tête est décorée d'un nymbe auquel une croix est attachée, et sur les branches de celle-ci, sont les caractères grecs *alpha* et *oméga*. Il élève la main droite pour bénir; la gauche tient un livre ouvert sur lequel on lit PAX VOBIS. Le siége qui porte le Seigneur est dans le même genre que celui des figures qui occupent deux des côtés du monument de Narbonne, où l'on a cru reconnaître Charlemagne, fondateur de l'église de Saint-Just et de Saint-Pasteur.

A la droite du Seigneur est un Ange, vu de profil, et placé dans une niche plate, ornée de colonilles. D'une main cet être céleste tient une croix, de l'autre, un rouleau déployé, sur lequel on lit : ET CLAMANT SANCTVS, *Sanctus, Sanctus*. Sur l'arc que soutiennent les colonilles on lit:

Ad dextram Patris Cherubini stat cuncta potentis.

456. A la gauche du Christ, et en regard du précédent, est un autre être céleste, dans une niche pareille, et tenant aussi une croix et un rouleau déployé, sur lequel on voit les mêmes paroles que sur celui de l'Ange placé à droite. Sur l'arc, audessus de la tête, est le vers :

*Possidet inde sac*ram *Serafin sine fine sinist*ram.

Ces trois figures, si précieuses par leur style et par leur ancienneté, ont été placées comme elles l'étaient sans doute autrefois à Saint-Saturnin. Au-dessous, dans le premier socle, on a introduit les têtes de cinq Apôtres, moulées sur les originaux, dans le cloître de Moissac.

Au-dessous encore est un archétype de cette inscription si remarquable que l'on conserve dans le chœur de l'Église Saint-Pierre et Saint-Paul de Moissac. Elle est gravée sur une plaque de marbre qui a environ 2 mètres de long. Elle est en vers léonins ou rimés :

Idibus octonis domus ista dicata novembris
Gaudet Pontifices hos convenisse celebres.
*Auxius Ostin*dum, *Lactora dedit Raimun*dum,
Convena, Wilelmum, *direxit Aginna* Wilelmum.

13.

Jussit et Eraclium non deesse Beorra Benignum,
Elloreus Stephanum concessit, et Adura Petrum,
Te Duranne suum, nostrumque Tolosa patronum,
Respuitur Fulco Simonis dans jura Cadurco;
Myriades lustris apponens tres duodenis,
Virgineum partum dabat orbi tunc venerandum.
Hanc tibi, Christe Deus, rex instituit Clodoveus
Auxit munificus post hunc donis Ludovicus.

Le beau tailloir, qui sépare les têtes des Apôtres de l'inscription que je viens de rapporter, a été moulé à Saint-Saturnin.

457. Ce qui semblerait indiquer manifestement qu'une église, sous l'invocation de Saint-Saturnin, succéda dans Toulouse à celle que saint Exupère avait terminée au commencement du cinquième siècle, ce seraient, sans aucun doute, ces nombreuses sculptures qui existaient éparses dans les murs, avant la révolution, ou que l'on y retrouve. Ces restes n'appartiennent point à l'édifice consacré en 1096, par Urbain II et qui subsiste en entier. On peut donc ne leur assigner d'autre origine qu'une église qui aura remplacé celle dont saint Sylve avait jeté les fondemens. Les deux grandes figures en marbre dont ces archétypes offrent une fidèle image, proviennent sans doute de cet édifice détruit depuis si long-temps. Elles sont placées, l'une et l'autre, à l'entrée de l'intérieur de l'abside, reposant sur la terre, retenues seulement par des crampons. Elles représentent des Apôtres. Chacune tient un livre, et le mouvement du bras droit étant le même dans l'une et dans l'autre, on peut croire qu'elles n'étaient pas primitivement seules, et que d'autres faisaient le même mouvement dans un sens opposé. Je suis porté à croire que, de même que sur les tombeaux des premiers chrétiens, on voit quelquefois six Apôtres d'un côté et six d'un autre [1], étendant le bras droit vers J. C., placé au centre de la composition, ces figures étaient accompagnées de dix autres qui affectaient la même attitude.

Au-dessous de ces images, dans la plinthe, on a encastré des fragmens d'un des petits côtés du tailloir mentionné plus haut. Cette portion contient des médaillons où paraissent J. C., la Vierge et quelques Apôtres.

---

1 *Roma sotteranea.*

458. L'abbaye Saint-Victor de Marseille a été, durant le moyen âge, l'un des plus célèbres monastères de la catholicité. Une foule d'autres abbayes et de maisons religieuses lui furent ou données ou soumises, et ses chefs jouirent souvent d'un grand pouvoir. L'un des plus connus fut Isarn; il mourut en 1048. Son monument sépulcral, actuellement conservé dans le Musée de Marseille, et dont nous avons placé un archétype sous ce numéro, est peut-être le plus singulier que le onzième siècle ait produit. Une table chargée d'une longue inscription couvre presqu'en entier la représentation d'Isarn; seulement sa tête et ses épaules, la partie inférieure des jambes et des pieds qui sont nus, paraissent; la tonsure est très-apparente; sa crosse est en forme de *tau* et l'on a gravé sur la traverse le mot VIRGA. Une partie de l'épitaphe est inscrite sur le cadre ou bandeau qui entoure les demi-cercles dans lesquels sont renfermés et la tête et les pieds. On lit du coté de ceux-ci :

Cerne, mors quæ lex homini noxa protoplasti,
In me defuncto, lector, inest misero.

et autour de la tête :

Sicque gemens corde dic dic Deus huic miserere. Amen.

Les trois premières lignes et les trois dernières, contenant chacune deux vers, sont divisées à la fin de chacun par trois points mis en triangle. L'inscription est précédée par le monogramme du Christ :

Sacra viri clari sunt hic sita patris Isarni
Membra, suis studiis glorificata piis
Quæ felix vegetans anima provexit ad alta,
Moribus egregiis pacifisque animis
Nam redimitus erat hic virtutis speciebus
Vir Domini cunctis pro quibus est hilaris.
Quæ ferit docuit abbas pius atque benignus
Discipulosque suos compulit esse pios.
Sic vivens tenuit regimen; sed claudere limen
Compulsus vite est acriter misere
Rexit bis denis septemque fideliter annis.
Commissumque sibi dulce gregem Domini
Respuit octobris transacto octavo kalendas,
Et cepit rutili regna subire poli.
Obiit anno MXLVIII, Indict. I, Æpacta III.

459. Une tradition qui n'est appuyée sur aucun document respectable, attribue à Clovis I la fondation d'un monastère dans Moissac, et ce prince y aurait attiré en peu de temps *mille moines ;* mais, comme le prouvent les historiens du Languedoc et un diplome de Pepin, ce monastère reconnaissait pour fondateur, saint Amand, évêque de Mastrick, qui l'établit pendant le 7.me siècle, sous le règne de Clotaire II, ou plutôt sous celui de Dagobert son fils, qui l'avait relégué dans la Vasconie. Saint Didier, évêque de Cahors, en augmenta les richesses, et ses quatre premiers Abbés sont comptés au nombre des Saints.

Il faut avoir vu le portail, si singulier, si pittoresque de l'église de Moissac, évidemment ajouté, au commencement du 12.me siècle, aux vieilles constructions de cette église; il faut avoir étudié, dessiné ces sculptures, où l'artiste, inspiré par les livres saints, par les idées morales qui avaient cours de son temps, s'est livré à la fougue de son génie, à la facilité de son ciseau, pour avoir une idée de ce que la statuaire et la science architectonique, savaient combiner et exécuter il y a six siècles. On trouve plus de délicatesse dans d'autres portails, mais nulle part plus de fougue, plus de poésie, et cependant le nom du créateur de ce monument reste ignoré.... Mais celui de l'Abbé qui conçut le projet de donner à son église cette magique décoration est parvenu jusqu'à nous, car je ne doute point que la même pensée a présidé à l'érection de ce monument et à la construction du cloître, et dans celui-ci le marbre de l'un des piliers nous dit encore qu'en 1100 l'abbé Ansquitillus fit entasser, fit sculpter ces pierres et former ces arcs ogives dont l'aspect peut éclaircir plus d'un doute et déterminer peut-être une des grandes époques de l'art architectural ou chrétien. Pour montrer ce que cet art était au commencement du 12.me siècle, on a rassemblé ici quelques archétypes des ornemens et des bas-reliefs de Moissac; ainsi, dans le soubassement du monument placé sous ce numéro, on a mis l'imposte du grand portail; dans la frise ou les socles des colonnes on a introduit les bustes des figures qui forment le pilier du milieu de celui-ci. Dans la partie supérieure paraît Durand, abbé de Moissac et évêque de Toulouse; nommé *Saint* dans l'inscription qui accompagne son monument :

Sanctus Durannus, episcopus Tolosanus et abbas Moysiaco.

Il porte le costume sacerdotal et élève l'index et le médius de la main droite, pour bénir. A sa gauche est saint Pierre et à sa droite un autre Saint. Ces deux bas-reliefs et celui de l'abbé Durand existent encore dans le cloître de Moissac. L'inscription placée à la gauche de l'Abbé est ainsi conçue :

Anno ab incarnatione Æterni Principis millesimo centesimo, factum est claustrum istud tempore Domini Ansquitilii abbatis. Amen.

Les lettres initiales ou les sigles que l'on trouve à la fin de cette inscription et qui composent quatre lignes, offrent quelques difficultés pour leur interprétation ; doit-on y lire, *Virgo, virginum, veneranda, mater Dei Maria? etc.* C'est ce qu'on n'oserait affirmer.

PORTAIL DE LA CHAPELLE DU CHAPITRE DE SAINT-ETIENNE.

Au sud de l'église cathédrale de Toulouse, existait un cloître sombre et pittoresque ; les piliers qui occupaient les angles et le milieu de chaque galerie étaient en marbre blanc ainsi que le soubassement et les arcs. Des chapiteaux sur lesquels on avait représenté des histoires saintes et de dévotes allégories y couronnaient de légères colonnes byzantines dont le marbre avait été enlevé aux riches carrières des Pyrénées... Des bas-reliefs décoraient les piliers sur toutes leurs faces, et chacun de ces bas-reliefs avait été composé sous l'inspiration d'une pieuse pensée. Les murs étaient couverts d'inscriptions funéraires, ainsi que les larges dalles du pavé et l'espace quadrilatère du vaste préau qu'entourait la colonnade. Là, de grands chevaliers de pierre étaient couchés sur des tombeaux; l'écu des Puibusque et la vieille lance de l'un d'entr'eux, le blason guerrier des Villeneuve, et celui des Varaignes, les épitaphes plus modernes des Dufaur, de Catel, du commentateur de Vitruve [1] et d'un grand nombre d'autres décoraient cette religieuse enceinte. Aujourd'hui il ne reste de tout ce luxe architectural, de toute cette pompe des tombeaux que de légers souvenirs, quelques fragmens arrachés aux sé-

1 Philander. Voyez Catel. *Mémoires de l'Histoire de Languedoc.*

pulcres, et ce portail qui nous a restitué une gloire artistique du moyen âge, et qui est pour nous un précieux modèle de ces décorations, si bien entendues, que prodiguaient nos aïeux dans les monumens élevés par leurs mains.

460. Ce portail formait l'entrée d'une chapelle où jadis le chapitre de la métropole se réunissait. Dans le plan, dans la largeur du portail, dans la hauteur de l'arc, la place et la disposition des figures, on a suivi en entier ce qui existait : c'est une reconstruction de ce monument. Mais, comme le portail de la Daurade, celui-ci formait une saillie, un avant-corps sur le plein du mur, et cette saillie était, de part et d'autre de l'entrée, ornée de deux groupes de figures; il a été impossible d'observer ici en entier cette disposition.

Les figures qui décorent ce portail ne sont point détachées de la masse des blocs qui les forment; ce sont des bas-reliefs qui représentent les Apôtres, soit groupés deux à deux, soit isolés. Comme monument de l'art, ces sculptures doivent être étudiées. La multiplicité des plis, les broderies, les détails des vêtemens, tout annonce dans l'auteur le désir de faire un ouvrage remarquable, et cet auteur, sans doute architecte et statuaire, qualités que l'on réunissait presque toujours durant le moyen âge, a eu le soin de nous apprendre qu'il était satisfait de son travail, qu'il a signé, et qui, échappant à tant de dévastations, est parvenu jusqu'à nous. Cet artiste se nommait Gilabert. Sur la plinthe de la figure de saint Thomas, placée à gauche, on voit ces mots :

GILABERTVS ME FECIT.

Et sur celle de la figure de saint André, on lit encore :

VIR NON INCERTVS ME CELAVIT GILABERTVS.

461. Ces deux groupes d'Apôtres, placés sous le même numéro, ornaient l'avant-corps du portail que je viens de décrire.

STATUES ET BAS-RELIEFS.

Avant la révolution de 1789, il n'y avait peut-être aucune ville en France où, en tenant compte de l'étendue de la surface bâtie, on pût retrouver autant d'établissemens religieux

que dans Toulouse [1]. Au seizième siècle, le zèle iconoclaste des nouveaux sectaires n'avait pu s'exercer que dans un petit nombre d'églises dont ils furent momentanément les maîtres, et l'on a l'assurance qu'ils n'y abattirent même que très-peu d'images. Ainsi, possédant une immense série d'antiquités chrétiennes, on aurait pu étudier, sans sortir de cette ville, les styles divers adoptés en différens temps, se succédant à de longs intervalles, et, ce qui n'est pas sans importance, les époques de transition, et la lutte des anciens systèmes artistiques contre les nouveaux : mais les dévastations ordonnées ou permises, de 1790 jusqu'à nos jours, ont fait disparaître la plus grande partie de ces restes précieux, et ce n'est pas sans avoir éprouvé de longs obstacles que l'on a pu réunir dans le Musée les statues et les bas-reliefs que l'on a déjà décrits ou qui vont être indiqués.

462. L'Annonciation. Ces deux statues en marbre blanc proviennent de l'une des chapelles de l'église des Cordeliers, vaste et somptueux édifice, transformé aujourd'hui en magasin, et où des monumens nombreux, des chefs-d'œuvre de sculpture de la main de Bachelier, formaient un imposant Musée [2]. Ces figures sont du 13.me siècle, et cependant on pourrait croire, si l'on ignorait leur origine, qu'elles sont antérieures à cette époque. Hauteur de l'ange, 1,84c; hauteur de la statue de la Vierge, 1,65c.

463. Notre-Dame des Grâces, charmante Madone en pierre. Elle est assise et tient l'Enfant divin sur ses genoux. Ce groupe a conservé les peintures qu'il reçut sans doute vers la fin du 14.me siècle, ou au commencement du siècle suivant.

464. La Sainte Vierge, portant l'Enfant Jésus. Ce monument, qui provient de Saint-Saturnin, est gracieux dans ses formes.

---

1 On comptait à Toulouse 8 paroisses, y compris la cathédrale et l'abbaye de Saint-Saturnin ;
16 couvens de religieux ;
12 couvens de femmes ;
10 séminaires ou colléges de boursiers ;
4 chapelles de pénitens ;
12 églises ou chapelles où le culte était exercé.

2 Voyez *Notice sur le couvent des Cordeliers*, par *M. L. de Lavergne. Mémoires de la Société Archéologique*, I. 139 *et seqq*.

Comme sur d'autres monumens, J. C. tient un oiseau. La robe de la Vierge était peinte avec goût, avec délicatesse. On a supposé que cette robe était ornée de dessins, et l'on y remarque sur-tout des paons, oiseaux que l'on a représentés aussi dans les catacombes des premiers chrétiens, et qui, selon quelques auteurs, étaient un emblême du démon et des damnés [1], et, selon d'autres, celui des justes et de la résurrection [2]. Hauteur, 1,43^{c}

465. Cette autre Madone est d'une délicieuse expression. Elle est en pierre et sa conservation est parfaite. Donnée à la Société Archéologique du Midi de la France, par M. le Marquis de Castellane, son président, elle a été déposée par celle-ci dans *la Galerie du Moyen âge.*

466. Cette Vierge, autrefois peinte et dorée avec soin, porte sur ses bras l'Enfant divin. Ce monument est en très-beau marbre blanc, et le travail est digne d'éloges. C'est l'un des bons ouvrages de la statuaire du commencement du 15.me siècle. Cette statue, qui provient du Comtat Venaissin, était sans doute conservée, autrefois, dans un oratoire célèbre et décoré avec le luxe le plus grand. A cette époque de foi et d'amour, où, sans abandonner les intérêts de la terre, on aimait tant à parer, à embellir les temples, on dut sans doute décorer avec soin le *sacellum* où cette jolie statue fut placée.

467. Le Sauveur a terminé le sacrifice expiatoire : il est mort sur la croix, et des mains amies ont arraché les clous qui l'y retenaient et l'ont déposé sur les genoux de sa mère. Partagée entre la douleur et l'espoir, Marie contemple ce fils adoré. Près d'elle se pressent, en portant des vases remplis de parfums, et Marie Magdelaine et le Disciple bien-aimé. Telle est la scène touchante qu'un artiste de nos contrées a voulu représenter. Ce groupe, où l'on retrouve une assez grande facilité dans le travail, n'est pas cependant aussi digne d'estime que beaucoup d'autres productions de la statuaire au 15.me siècle. Les figures sont peintes. Ce monument provient de l'église des Récollets.

---

1 *S. August. de Civit. D.* XXI, 4.

2 *Glos. in* 3. *Reg.* 10. *S. Anton. de Pad. Serm.* 5. *Post Trin.*

468. Cette Vierge tenant l'Enfant Jésus est en albâtre et dorée avec soin. Elle est moins ancienne que le monument précédent. Le travail est fin sans être savant ni correct.

469. Combien de fois on a, durant le moyen âge et à l'époque de la renaissance, représenté cette scène simple et sublime! Un envoyé de Dieu, l'Ange Gabriel, annonce à une Vierge pure qu'elle doit enfanter le Sauveur, celui dont les prophètes ont prédit la venue, et qui va renouveler la face de l'univers. Le sujet de l'Annonciation, devenu vulgaire à force d'être répété, est cependant encore l'un des plus touchans, l'un des plus poétiques de notre Histoire sainte. L'auteur des statues placées ici l'avait traité avec bonheur. Mais ce monument a considérablement souffert; le vase mystique, duquel s'élève un lis, emblême de pudeur et de pureté, est orné d'un écusson qui rappelle, en partie, celui des Beccaria Pavie de Fourquevaux. Les statues sont posées sur une très-belle corniche de pilier, provenant de l'église des Récollets, et sur laquelle le même écusson se retrouve. La délicatesse du travail et sa conservation presqu'entière rendent intéressante cette corniche, qui a été peinte et dorée autrefois, ainsi que toutes celles de l'église d'où elle a été arrachée pour faire place à des ornemens modernes.

470. Ce Christ, dont la tête est remarquable par l'expression de douleur et de bonté qu'on y remarque, provient d'une chapelle particulière du Couvent des Cordeliers. Il a été peint comme presque tous les monumens précédens.

471. Il y a eu toujours pour les fidèles, dans les représentations des scènes sublimes ou terribles de l'Histoire sainte, une sorte de prédilection pour celle où l'on voyait la sépulture de J. C. A la vue du Dieu fait homme et mort pour racheter les péchés des hommes, les cœurs les plus farouches s'ouvraient au repentir, à la douleur, et tous les yeux trouvaient des larmes. Aussi, dans le plus grand nombre de nos églises, apercevait-on une chapelle où la sépulture du Christ était offerte aux regards. Sur les côtés, on voyait saint Jean, la Magdelaine et quelques autres, offrant des parfums, tenant un linceul ou portant dans le tombeau le corps du divin Maître. Sur un plan plus reculé, la Sainte Vierge et quelques saintes fem-

mes, apparaissaient dans l'attitude de la douleur ; et, comme le sépulcre couvrait la partie inférieure de ces figures, on n'avait en général sculpté, comme ici, que des bustes ou des demi-statues. Le travail du sculpteur de notre monument est très-digne d'estime. Il y a dans l'expression des têtes, dans le dessin même, un progrès marqué. Ces ouvrages annoncent la renaissance, et ils la devancent même.

472. Ces deux bustes proviennent du même monument.

473. On voit quelquefois saint Jean tenant un calice d'où sort un dragon. C'est une pieuse allégorie. Quelquefois aussi il porte un vase plein de parfums destinés à être jetés sur le corps du Sauveur. C'est, je crois, ce que l'on a représenté ici. Cette figure est très-remarquable comme imitation de la nature.

474. Cette statue de la Madelaine, qui sert de pendant à celle du n.° 473, est bien digne d'arrêter tous les regards. La douceur des traits, la naïveté de la pose, le contour pur et gracieux de l'ensemble, tout se réunit pour lui donner une grande importance. C'est une figure qui rappelle les tableaux du Pérugin. Elle a été, ainsi que celle de saint Jean, copiée ou imitée pour la décoration du chœur de l'église de Sainte-Cécile d'Albi au temps où Joffredi, cardinal d'Arras et ministre de Louis XI, y fit exécuter de grands travaux.

475. Autre statue de saint Jean ; elle est placée sur une colonne, et tient aussi un calice.

476. Ces cinq statues en bois représentent des Apôtres. Elles paraissent dater de la fin du 14.me ou du commencement du 15.me siècle; leurs vêtemens sont peints, chamarrés de fleurs et d'ornemens, ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt qu'inspirent des monumens de ce genre, formés d'une matière qui résiste si peu à l'effort du temps, et qui sont par cela même devenus très-rares. Sept statues semblables décoraient, avec celles-ci, l'une des chapelles de la basilique de Saint-Saturnin.

477. Raphael a représenté plusieurs fois l'archange Michel terrassant le démon. Ce sujet était alors très-repété, et nous le retrouvons près de cent années auparavant, peint sur bois et sur verre, ou représenté en relief. On donnait toujours à

l'archange vainqueur un costume guerrier, et l'auteur du groupe placé ici, n'a pas manqué de se conformer à cette habitude. L'armure du chef de la milice céleste est celle d'un chevalier du 15.me siècle; il perce le démon qui veut en vain lui résister, et une âme, que l'être infernal tenait déjà en son pouvoir, s'échappe, et se place sous la protection du saint libérateur.

478. Jean de la Teyssandière, d'abord Cordelier du couvent de Toulouse, puis évêque de Rieux, avait bâti près de l'abside de la grande église de ce monastère, une délicieuse chapelle, totalement séparée des autres édifices, et ayant son clocher particulier. Il fit peindre les voûtes et les murs par les plus habiles artistes de son époque. Vingt statues de saints ou d'apôtres décoraient les piliers de l'édifice. Les petites chapelles placées des deux côtés étaient revêtues de bas-reliefs. Des vitraux éclatans garnissaient les fenêtres, et dans le chœur, à gauche, on voyait Jean de la Teyssandière, à genoux et la mitre en tête, offrant à Dieu le plan, en relief, du temple qu'il avait bâti; du même côté, Jésus-Christ tenant d'une main le globe, élevait la main droite pour bénir l'évêque de Rieux. A droite et en face existait un mausolée en marbre; il remplissait une chapelle que décorait, dans sa partie la plus élevée, une ogive élégante et découpée en légers festons. Là, sur une dalle de marbre, paraissait couchée la statue sépulcrale de Jean de la Teyssandière. On n'a pu rassembler dans le Musée qu'une partie des sculptures qui décoraient cette magnifique chapelle, et ici sont placées, et la statue de Jésus-Christ et celle de l'évêque à genoux, tenant le plan en relief de l'église qu'il avait fait bâtir et qu'on nommait l'*Eglise de Rieux*.

479. Statue de saint Pierre et de Saint Paul. Il y a dans les draperies, dans les ajustemens, des détails heureux et qui indiquent même l'étude de la nature. Mais presque toutes les têtes sont contournées, parce que l'auteur qui les avait rangées sur la droite et sur la gauche de l'église dans des attitudes à peu près pareilles, avait voulu leur imprimer en quelque sorte une même pensée exprimée par un geste identique.

480. Cette statue de saint Jacques, qui provient aussi de l'église de Rieux, paraît avoir été façonnée d'après un système différent

de celui qui avait été adopté pour les autres figures qui décoraient cette église.

481. On a cru reconnaître dans ces trois figures, sous le même numéro, saint Jean, saint Jude, et saint Barthélemi.

482. L'artiste a voulu représenter ici, ou saint François d'Assise, ou l'un des Saints de l'ordre célèbre qu'il avait fondé.

483. Statue de saint Louis, évêque de Toulouse. Ce prélat était entré dans l'ordre de saint François, et il en porte le costume.

Louis naquit en 1275. Il était fils de Charles II, roi de Naples et de Sicile. Il fut donné, en 1288, en otage, avec ses frères, pour son père, successivement prisonnier de Pierre, d'Alphonse III, et enfin de Jacques II, rois d'Aragon. Louis resta captif jusqu'en 1294: libre alors, au lieu de rechercher les plaisirs et de jouir des droits de sa naissance, il prit l'habit de saint François et reçut les ordres sacrés; c'était en 1296. Boniface VIII le nomma à l'évêché de Toulouse, quoiqu'il n'eût point l'âge requis par les lois de l'église. Ses vertus lui attirèrent l'amour des peuples. Cependant, fatigué des devoirs de l'épiscopat, il voulut rentrer dans son cloître et ne s'adonner qu'à la contemplation et à la prière. Ayant, en conséquence résolu de se démettre entre les mains du Pape, il partit, mais il mourut à Brignoles le 12 août 1298, âgé seulement de vingt-trois ans et demi. Le Pape Jean XXII le canonisa le 7 avril 1317.

Toutes ces statues sont en pierre et coloriées; elles ont 1,84^c de hauteur. Celle de saint Louis, de Toulouse, a été publiée par M. le Marquis de Castellane [1].

484. Le monogramme de Christ, formé d'un X *chi* et d'un P *rho*, cantonné des lettres A *alpha* et Ω *oméga* et placé dans une couronne, comme sur les tombeaux des premiers chrétiens, est sculpté sur ce bas-relief, où deux anges supportent ce symbole. Le style indique assez que ce monument date du moyen âge, il est très-ancien et en marbre; il provient de l'ancienne église de *Mancioux*, village situé sur la voie romaine de *Lugdunum Convenarum* à *Tolosa;* ce lieu remplace une ancienne *Mansio*, et en tire sa dénomination. Les

1 *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, I, 1 *et seqq.*

larges cannelures qui existent sur l'un des petits côtés de ce marbre indiquent qu'avant d'être chargé du bas-relief qu'on y voit aujourd'hui, il faisait partie d'un édifice romain.

485. Ce bas-relief, placé dans le jardin, en face de la *Galerie du Moyen âge,* a beaucoup souffert. Il représente Raymond de Falgar, évêque de Toulouse, offrant à la sainte Vierge, le plan en relief de l'église des Dominicains ou Frères Prêcheurs de Toulouse.

486. Un gentilhomme à cheval et tenant peut-être un oiseau de proie sur le poing, est représenté par ce fragment de bas-relief en marbre qui a été acheté à Narbonne. L'écu sculpté dans la partie inférieure pourrait peut-être faire reconnaître ce seigneur.

487. Nos pères aimaient à déposer leurs peines aux pieds de l'*homme de douleurs*, de Jésus-Christ environné des symboles de sa passion. Dans les grandes joies, on venait lui présenter l'hommage du bonheur que l'on ressentait; dans l'affliction, on se prosternait devant lui pour implorer sa bonté. C'est à ce sentiment religieux que l'on attribue le grand nombre de monumens où le Sauveur, les mains liées, entouré des instrumens d'un horrible supplice, est invoqué quelquefois par des populations entières, d'autres par un seul particulier, souvent par une femme et par son mari. Le bas-relief placé sous ce numéro est du nombre de ces derniers monumens; il date de la fin du 14.me ou du commencement du 15.me siècle, et a conservé la couleur qu'il reçut lors de sa confection. Un écu blasonné est devant chaque personnage; celui du mari est de gueules à l'enclume de sable, ou noir. Je n'oserais affirmer que ce symbole n'est pas une indication parlante, une marque de la profession de ce personnage; nous verrons, parmi les pierres sépulcrales du moyen âge, un serrurier ayant un écu sur lequel paraît une enclume, un marteau et des tenailles. D'autres particuliers, qui, par leur profession, paraissaient appartenir à la classe du peuple, prennent néanmoins sur leurs monumens les insignes de la noblesse. Serait-il donc vrai qu'aux temps de la féodalité, il y aurait eu plus de liberté qu'on ne l'a cru généralement, et moins de division entre les castes qui formaient la société?

Le monument placé sous ce numéro provient de Saint-Saturnin.

488. Cet autre monument votif, composé dans le système du précédent, a été donné au Musée par M. Michaudel. On voit dans le bas la sainte Vierge, puis un saint évêque soutenant un homme à genoux. Sous la figure du Christ est un écu chargé d'une main qui tient une clef; de l'autre côté est une femme à genoux soutenue par sainte Catherine.

489. Bas-relief qui représente la sainte Vierge portant le Christ mort sur ses genoux. On voit d'un côté sainte Catherine tenant une roue et une palme, et saint Jean tenant un livre sur lequel est couché un agneau; de l'autre paraît saint Michel portant un bouclier orné d'une croix, et sous lequel est un enfant dont on n'aperçoit que la tête et les pieds. Un peu plus loin est sainte Barbe, tenant une tour dans sa main gauche et ayant la droite placée derrière la tête d'une femme agenouillée, tandis qu'en regard, sainte Catherine paraît soutenir de même la tête d'un homme à genoux. On voit, dans le fond, la croix et tous les instrumens de la passion.

490. Sept chrétiens furent mis à mort à Ephèse pour la foi de Jésus-Christ; c'était durant le règne de l'Empereur Trajan Dèce. On les nommait : Maximilien, Malchus, Martinianus, Dionysius, Jean, Serapion et Constantinus. Les légendes, en parlant de leur mort glorieuse, avaient annoncé qu'ils s'étaient endormis dans le Seigneur. Comme on retrouva leurs corps en 479, plus de 200 ans après, on dit encore, en style mystique, qu'ils n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient réveillés après ce long sommeil. De là vint l'habitude de les nommer *les Sept Dormans*, et les sectaires de l'Islam, ainsi que les chrétiens, honorent encore leur mémoire. On trouvait à la gauche de la grande entrée de l'église de Saint-Saturnin à Toulouse, une chapelle dont je donnerai ailleurs la description : c'est là qu'existait avant la révolution un grand bas-relief placé sur une table plate, et qui représentait les *Sept Dormans*, armés de toutes pièces et couchés. On n'a pu retirer du milieu des ruines que ce fragment, où l'on voit deux de ces martyrs. On ignore si le chien *Kitmir*, qui, selon les traditions orientales, les auraient suivis dans leur caverne, était aussi représenté par ce bas-relief.

491. Ecusson de M. de Rosergio, ou du Rosier, archevêque de Toulouse.

492. Bas-relief en albâtre représentant J. C. arrêté dans le jardin des oliviers. Le costume des soldats rappelle en entier celui des chevaliers du 15.e siècle.

493. Le Christ en croix; la sainte Vierge et saint Jean.

494. Débris d'un coffre en ivoire sur lequel on a représenté en bas-reliefs plusieurs traits de la vie de J. C. ainsi que sa passion.

495. Douze médaillons ou clefs de voûtes, sur lesquels sont sculptés des Saints, des symboles des quatre Evangélistes, etc.

496. Un saint Abbé. Il est placé sous des arcs dans le style du commencement du 12.e siècle. Sa tête est ornée d'un nimbe ou d'une auréole : deux écus blasonnés sont sculptés sur ce monument, qui provient de Saint-Sernin.

497. Ecussons, ou décorations de clefs de voûtes des chapelles de l'église des Grands-Augustins, changée en salon de tableaux.

498. Médaillon représentant saint Michel.

499. Sur celui-ci on a représenté l'ancien écu de France semé de fleurs de lis sans nombre.

CHAPITEAUX.

Pour ceux qui étudient avec soin les monumens du moyen âge, il y a peu d'objets plus importans que ces chapiteaux à formes si variées, dont les dessins sont quelquefois si bien entendus, souvent si bizarres, mais toujours pittoresques. C'est sur-tout dans les plus anciennes basiliques, dans les cloîtres, dont la construction remonte aux époques les plus reculées, que l'on retrouve les plus importans. L'histoire sainte et les légendaires, l'allégorie et la personnification des vices et des vertus, les productions de la nature et les créations d'une imagination vive et poétique, apparaissent sur ces chapiteaux, où l'on retrouve, peut-être mieux qu'ailleurs, les pensées des artistes, leur manière, et les élémens des annales de la sculpture française à cette époque, sur laquelle on a si peu de documens authentiques. J'ai recherché, il y a plus de vingt ans, l'avantage de former à Toulouse une collection de chapiteaux, et, il faut le dire, j'ai été malheureusement trop secondé

par l'esprit de dévastation, par le vandalisme qui a renversé et qui renverse encore nos vieux monumens. Ceux-ci ont été arrachés, du milieu des ruines, à une destruction qui paraissait assurée. Puissent-ils conserver long-temps dans Toulouse le souvenir de l'ancienne magnificence artistique du Midi de la France !

500. Chapiteau placé au-dessus de l'une des niches qui proviennent du cloître de la Daurade, et qui renferment des figures. On remarque, sur celui-ci, dans des enroulemens de feuillages, un centaure décochant une flèche contre une harpie, un coq dévorant un serpent, et un homme armé d'une lance attaquant des oiseaux.

501. Autre, sur lequel on voit aussi, dans des enroulemens, un chasseur décochant une flèche contre un oiseau d'une taille démesurée ; plus loin paraissent un homme et un cerf.

502. Autre, du même style : on y a représenté une harpie, un satyre armé d'une hache, et un homme armé perçant avec un poignard un dragon sur lequel il est monté.

503. Ces deux autres chapiteaux de niches sont décorés avec goût et dans un système particulier. On ne peut se lasser d'admirer la fécondité des auteurs de ces objets, souvent agréables, quelquefois bizarres, mais toujours variés.

504. Chapiteaux accouplés, sur lesquels on a représenté, en plusieurs panneaux, toute l'histoire de Job. D'abord, riche et puissant, une foule empressée vient implorer sa bonté : mais le démon peut exercer contre lui son pouvoir, et les habitations du patriarche roulent en débris ; ses enfans et ses serviteurs sont écrasés sous les décombres ; ses troupeaux périssent avec leurs pasteurs. Loin de le secourir, ses amis semblent par leurs discours insulter à ses douleurs. Resté seul, un ange vient le visiter ; il lui présente un vase qui renferme sans doute un précieux remède, il le touche et le console. Rien de plus délicat que ces sculptures qui, ainsi que la plus grande partie de celles que nous allons décrire, proviennent du cloître si peu connu du monastère de la Daurade.

505. Sur ces chapiteaux accouplés et qui ont les mêmes proportions que les précédens, on voit un homme essayant de soustraire une femme à un ours qui va la dévorer ; dans les enrou-

lemens, en arrière, un jeune chasseur lève contre cet ours le large épieu dont il est armé. Sur la face opposée, un homme nu tenant aussi un épieu, s'avance contre une sirène et un animal fantastique, qui porte une tête de femme sur le corps d'un quadrupède.

506. Chapiteau sur lequel on voit quatre personnages qui supportent chacun un vase en forme de corne, et d'où s'échappe un torrent. Au-dessus de leurs têtes on lit : PHISON, GEON, TIGRIS, EVFRATES. Ce sont les quatre fleuves qui arrosaient le Paradis terrestre.

507. Chapiteau double, orné d'enroulemens travaillés avec la plus grande délicatesse. Des hommes armés s'élancent ; d'autres se jouent dans les enroulemens. Deux masques dans le genre antique sont sculptés aux angles du tailloir.

508. Chapiteau double, décoré d'enroulemens de feuillages, de figures d'hommes et d'animaux. Il est placé comme le précédent, auquel il sert de pendant, sur des colonnes accouplées.

509. Chapiteau sur lequel on a représenté une histoire sainte.

510. Chapiteau dont le bas-relief offre Daniel dans la fosse aux lions.

511. Autre, où l'on voit d'un côté saint Michel terrassant l'esprit des ténèbres, tandis que les élus, guidés par un ange, marchent vers le palais du Père céleste. On voit de l'autre côté les démons précipitant les réprouvés dans une vaste chaudière environnée par des flammes.

512. Autre, sur lequel on voit des anges sonnant du cor. A ce signal, les morts sortent de leurs tombeaux, le Christ paraît dans sa gloire, et une croix triomphante brille dans les cieux.

513. Chapiteau double sur lequel paraît le Christ parlant à une femme à genoux ; la tête de cette femme est environnée d'une auréole. On aperçoit ensuite les saintes femmes qui vont au tombeau du Seigneur, et qui témoignent leur étonnement en trouvant le sépulcre vide.

514. Autre chapiteau dont les bas-reliefs rappellent différentes circonstances de la vie de Jésus-Christ.

515. Chapiteau double sur lequel on voit le Christ prêchant ; le

Christ lié et emporté par des soldats, puis attaché à une colonne et flagellé.

516. Chapiteau dont le bas-relief représente le Christ porté au tombeau, un saint pleurant, et d'autres figures dans diverses attitudes.

517. Chapiteau double. On y a représenté plusieurs vaisseaux à rames. Dans l'un on remarque un Roi; dans un autre, un Comite qui frappe de verges les rameurs. Dans la partie inférieure, on voit deux dragons.

518. Chapiteau double dont les bas-reliefs retracent plusieurs sujets tirés de la vie de Jésus-Christ.

519. Fragment d'un autre chapiteau sur lequel on a représenté l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, et ensuite le Sauveur arrêté dans le jardin des Oliviers.

520. Chapiteau dont le bas-relief représente saint Michel pesant dans une balance les bonnes et les mauvaises actions d'une âme. On remarque qu'elle est réprouvée; déjà ses pieds sont devenus crochus, et derrière elle un démon étend un rouleau sur lequel on lit : IN IGNEM ÆTERNUM. On retrouve le même sujet au-dessus des portes de plusieurs églises, et notamment à Notre-Dame de Paris, à Arles et à Grisolles.

521. Chapiteau formé par des oiseaux fantastiques, qui s'enroulent entr'eux.

522. Cet autre chapiteau ressemble au précédent.

523. Chapiteau angulaire sur lequel on voit un guerrier combattant un lion.

524. Fragment d'un autre chapiteau : on y a représenté la transfiguration de Jésus-Christ.

525. Chapiteau très-fruste; le bas-relief représente une chasse.

526. Autre chapiteau; il est orné de plusieurs traits de l'histoire sainte, la mort de saint Jean, le festin d'Hérode, la résurrection de Lazare, etc.

527. Chapiteau sur lequel on a sculpté des animaux tenant des instrumens de musique.

528. Fragment de chapiteau sur lequel on voit un musicien.

529. Chapiteau double, d'une petite dimension, et sur lequel une histoire sainte a été représentée.

530. Chapiteau orné de plusieurs bas-reliefs, qui retracent différens traits de l'histoire du Christ.

531. Fragment sur lequel l'artiste s'était représenté lui-même sculptant un chapiteau. On doit regretter que cet intéressant morceau ait été mutilé.

532. Chapiteau placé autrefois dans un angle du cloître des Bénédictins de la Daurade, et formé de feuilles d'acanthe.

533. Autre, dans le même goût.

534. Autre, remarquable par le fini du travail et la finesse du style.

535. Autre, qui doit être consulté comme l'un des types du style byzantin.

536. Autre, sur lequel on a représenté une femme peignant un enfant.

537. Autres chapiteaux angulaires.

538. Chapiteau orné de lions sculptés en bas-relief.

539. Cet autre chapiteau est formé aussi par des lions. On aimait beaucoup à représenter ces animaux, et on les regardait comme un emblême de la force du Tout-puissant.

540. Chapiteau double, orné d'enroulemens.

541. Chapiteau décoré de différens traits de l'histoire sainte; saint Thomas touchant le côté du Seigneur, etc.

542. Tailloir dont les bas-reliefs rappellent différentes scènes de la vie domestique, une école, etc.

543. Autre tailloir sur lequel on a représenté la toilette d'un prince.

544. Les autres tailloirs que l'on a placés sur les chapiteaux sont remarquables par leur variété, et serviront à faire connaître en détail le genre d'ornement adopté dans les compositions

architecturales, pendant les temps où la première et la seconde race régnèrent sur la France.

Tous ces monumens, donnés généreusement au Musée, d'après ma demande, par M. Boyer-Fonfrède, ont été extraits du cloître du couvent des Bénédictins de la Daurade, démoli en 1812 et 1813.

545. Chapiteaux angulaires, provenant de l'abbaye de Saint-Maurin.

546. Ces deux chapiteaux doubles, en marbre blanc, proviennent du cloître de l'ancienne abbaye de Saint-Paul de Narbonne. Curieux par les sujets représentés, ils le sont encore plus par la manière de l'artiste. L'abbaye de Saint-Paul subsistait avec beaucoup de splendeur au 9.me siècle, et les historiens du Languedoc croyaient qu'elle existait déjà sous les rois Visigots.

547. Ce chapiteau est en marbre blanc; il représente sur l'un des grands côtés, le Christ en croix; à la manière ancienne, et comme nous le verrons plus bas, le Sauveur porte un petit jupon ou tonnelet. Des anges sont dans le haut de la composition. Sur l'autre grande face, on voit le Christ dans une gloire.

Ce monument a été retiré des ruines du cloître de l'ancienne abbaye de Saint-Pons de Tomières, en Languedoc, érigée dans la suite en évêché. Elle fut fondée en 936, par Raymond Pons, comte de Toulouse, et l'on peut croire ainsi que ce chapiteau date de cette époque, c'est-à-dire, de la première moitié du 10.me siècle.

548. Cet autre chapiteau, très-mutilé, et aussi en marbre blanc, a fait partie du cloître de Saint-Pons de Tomières.

549. C'est du même cloître que provient cet autre chapiteau.

550. Chapiteaux retirés des ruines du cloître de Saint-Saturnin de Toulouse. On y voit des anges combattant des dragons.

551. Carcassonne, ancienne cité des Tectosages, a joui d'une grande célébrité durant le moyen âge, et l'on vient encore contempler ses vieux remparts où des constructrions romaines se mêlent à des constructions plus modernes. Mais, que sont devenus ses monastères, ses cloîtres? A peine ai-je pu en

retrouver quelques rares débris. Ce chapiteau, remarquable par sa forme, qui imite en entier celle d'une espèce de chou, vient de l'un des couvens de la ville haute.

552. Cet autre chapiteau a été retiré de l'un des cloîtres de Carcassonne.

553. C'est dans un cloître de la même ville que ce chapiteau était autrefois placé.

554. Le même numéro indique quatre petits chapiteaux qui étaient employés dans le cloître supérieur des grands Carmes à Toulouse.

555. On croit que ces deux petits chapiteaux ont été retirés du même monastère. Ils ont été donnés au Musée par M. Vircbent.

556. La ville d'Agde est, comme on le sait, bâtie avec des pierres volcaniques dont la couleur noirâtre donne aux constructions un aspect lugubre qui attriste le voyageur. Son ancienne église cathédrale et le beau cloître qui touche à ses murs, sont aussi formés en pierres volcaniques. Aujourd'hui, les élégantes arcades de ce cloître sont fermées, mais la colonnade est encore assez bien conservée. Seulement, un chapiteau en a été détaché, et c'est celui qui est placé sous ce numéro. Il a été donné par M. S.-Aubin Balguerie. Malgré la dureté de la pierre, les chapiteaux du cloître d'Agde qui, à ce que l'on croit, sont du 14.me siècle, ont été ornés de feuillages et de figures.

557. Fragment de chapiteau sur lequel on a représenté plusieurs saintes femmes. On voit que ce morceau a été peint autrefois.

558. Chapiteau double, orné d'un bas-relief où l'on voit des Saintes et des Saints portant des sceptres terminés en fleur de lis, symbole de pureté. Ce morceau est d'un fini précieux. On remarque que sur l'un des côtés les figures ne sont qu'ébauchées.

559. Chapiteau double, sur lequel on a représenté une femme richement vêtue, recevant d'un homme, somptueusement habillé, quelques pièces d'argent; — un personnage fléchissant les genoux devant un ange qui lui apparaît; — la sainte Vierge tenant son divin Fils sur ses genoux; — une femme très-bien vêtue, et qui paraît étonnée en voyant un vieillard

se soutenant sur une béquille et un jeune homme près d'entrer, suivant l'ordre que leur en donne un ange armé d'une épée, dans un magnifique palais, sur le sommet duquel on aperçoit une croix fleuronnée ; — une femme lavant ses longs cheveux à des torrens qui s'échappent des nuages ; — Magdelaine pénitente et un saint Anachorète ; — un autre Anachorète ou Moine tenant d'une main un marteau, et soutenant de l'autre le corps mort de Magdelaine.

560. Chapiteau double, dont le bas-relief représente Hérode témoignant sa tendresse à Hérodiade ; — un bourreau tranchant la tête à saint Jean-Baptiste ; et l'âme du saint Martyr reçue dans les bras du Père céleste ; — un bourreau remettant la tête du Saint à une suivante ; — celle-ci présentant la tête de saint Jean-Baptiste à Hérodiade, qui la reçoit étant assise à table avec Hérode.

561. Chapiteau placé jadis dans un angle de l'une des chapelles du cloître de Saint-Etienne, et sur lequel on a sculpté un personnage qui a un cornet appliqué à chaque oreille. Des sonnettes sont attachées à ses cheveux.

562. Chapiteau dans le style des précédens.

563. Chapiteau dont le bas-relief représente le départ des trois rois, leur arrivée et les présens qu'ils offrent à la sainte Vierge et à son Fils.

Ces derniers chapiteaux ont été retirés de la chapelle du chapitre de Saint-Etienne. Gilabert est l'auteur du portail de cette chapelle, et à la délicatesse du travail on pourrait croire que ces chapiteaux sont aussi l'ouvrage de cet artiste dont le nom, grâce au soin qu'il avait pris de l'inscrire sur ses ouvrages, est parvenu jusqu'à nous.

564. Archétypes de chapiteaux du cloître de Moissac.

TOMBEAUX, STATUES ET PIERRES SÉPULCRALES.

Les églises, les cloîtres de Toulouse, offraient de toutes parts des mausolées, des tombeaux, décorés quelquefois avec magnificence. Des statues en cuivre doré et ornées d'émaux, existaient dans plusieurs monastères. De nombreuses épitaphes couvraient les murs ; mais, dès les premiers mois de 1790, on profana les tombes pour en retirer le plomb des cercueils,

et, plus tard, tout fut renversé : les temples mêmes furent changés en magasins de fourrage, en écuries ; les terres lessivées pour en retirer du salpêtre, et les ossemens rejetés au loin. Alors, comme l'a si bien dit un illustre poète [1] né à Toulouse :

Digne sujet d'horreur pour les races futures !
Des temples transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris :
Ciel vengeur ! des chevaux pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts. . . .
Les morts ! . . . . . . Ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile ;
Le crime osa forcer ce redoutable asile. . . . . .

En vain on transporta dans les magasins du Musée presque tous ces marbres, tous ces monumens arrachés au sanctuaire ; ils furent, comme je l'ai dit, livrés à de grossiers ouvriers qui les rendirent bientôt méconnaissables, et l'on n'a pu, qu'avec peine, réunir les objets qui décorent la *Galerie des tombeaux*.

565. La face principale de ce monument est ornée de pampres et de deux écussons chargés de six besans. Au centre de la face antérieure et dans un cadre circulaire, on remarque un guerrier à cheval et qui court, l'épée haute à la main. Le bouclier et la housse portent le même blason.

566. Le monument placé ici était autrefois dans l'église de Saint-Jean. C'est un tombeau très-bien conservé et très-orné. Sur la face antérieure, on remarque l'âme du défunt que des anges transportent dans les cieux. La tête placée à la droite de l'âme représente sans doute le père de celui auquel le monument fut consacré. Le buste de gauche doit représenter la mère du défunt Des deux côtés on voit l'écu de la célèbre famille de Lévis-Mirepoix. Ce tombeau est supporté par deux lions.

567. Débris du tombeau de Bertrand du Clusel, chanoine de Saint-Etienne et prieur de Sauvimont. Un écusson est sculpté à chaque extrémité de la face antérieure. Au milieu est une

1 M. Baour-Lormian, *Poëme du Rétablissement du Culte*.

inscription, dans laquelle on donne à cet ecclésiastique le titre de *Monarque* dans le droit civil et dans le droit canon. Nous verrons bientôt dans l'épitaphe d'un archevêque de Toulouse, les mots : *poetarum monarcha ;* les deux épitaphes sont peut-être de la même main. Il est assuré qu'elles datent à peu près du même temps. Voici celle de Bertrand du Clusel :

Clauditur astricto doctor Bertrandus in antro,
Salvimonte prior. Sedis canonicus hujus.
Religione sacer. Cluselli clara propago.
Cujus fama viget scriptis. Legum ille monarcha,
Canonis et sacri. Sed Papæ auditor et annis
Bis denis fulsit. Studii decus ille legendo
Canonis edocuit seriem. Preclara suorum
Nobilitas et fama manet celebranda per orbem.

Le tombeau de B. du Clusel était dans le cloître de l'église de Saint-Etienne ; mais on ne s'était pas contenté de ce monument, on avait, dans la Chapelle de l'invocation de la Sainte-Croix, dressé, à gauche de l'autel, un cénotaphe où l'inscription qu'on vient de lire était aussi gravée. [1] Aujourd'hui, des boiseries et des peintures le recouvrent en entier.

568. Statue sépulcrale en pierre, et armée de toutes pièces, de Bernard IV, comte de Comminges, tué près de Saint-Gaudens en 1150. Ce monument provient de l'église de l'abbaye de Bonnefont. C'est tout ce que l'on a pu conserver de l'un des plus beaux établissemens religieux du Midi de la France. Les Bénédictins, dans leur *Voyage littéraire*, ont parlé de ce monument. Il était alors dans le milieu de l'église; je l'ai retrouvé, en 1807, dans le côté gauche de la croix, et le tombeau sur lequel reposait cette statue était moderne.

569. Statue de Raimond de Falgar ou de Miremont, évêque de Toulouse. Une portion de cette statue, aujourd'hui très-mutilée, était jadis recouverte d'une légère lame de cuivre, de dorures, de peintures et d'émaux. On lisait sous ce monument les vers léonins que voici :

*Cujus erat f*undus *Mirus Mons hinc ori*undus ,
*Verbis fac*undus , *magnus sensusque prof*undus.
*Ordo facit f*ratrem, *fratrum provincia* patrem ,

---

1 M. d'Aldéguier; *Mémoires de la Société Archéologique*. I. 126.

Mons Pessulanus ipsum de fratre priorat,
Sede Tolosanus cathedrali clerus honorat :
Virgo Maria Dei, præsentet hunc faciei,
Ut sic fiat ei dic miserere mei.

Ce fut sous l'épiscopat de Raimond de Falgar, né dans le lieu de Miramont ou de Miremont, que l'inquisition fut établie à Toulouse.

570. Cette statue, si bien conservée, si précieuse par ses détails et même par l'ensemble, provient de l'abbaye de Cassan. On a cru, mais je n'oserais garantir, qu'elle représente Guillaume de Rocozel, d'abord chanoine du monastère de Notre-Dame de Cassan, dans le diocèse de Beziers. Il fut élu en 1188 abbé de Saint-Afrodise, et en 1199 il succéda sur le siége de Beziers à Gaufrid, de Marseille. Ayant refusé de se joindre aux légats du Pape, qui allaient sommer le comte de Toulouse, Raimond VI, de chasser les hérétiques de ses domaines, il fut déclaré suspens, et cette sentence fut confirmée par le Pape le 18 février 1205. G. de Rocozel se retira dans la solitude de Cassan, où il avait pris l'habit monastique, et il y fut assassiné le 22 avril 1205, par deux de ses domestiques. Une petite pierre était placée au-dessus de sa statue sépulcrale dans le cloître de Cassan. Ce monument est aujourd'hi à Pezenas, dans le cabinet de M. Mazel, savant numismate et correspondant de l'Académie de Toulouse. Voici ce que M. de Castellane a lu sur un *fac simile* de cette épitaphe.

Factus in his terris Abbas, Præsulque Bitterris
Transiit in Christo mundum Guillelmus ab isto.
Qui radiis morum cumulans benefacta priorum,
Ecclesia teste, bona fecit, vixit honeste,
Nam pius athleta, quasi Martyr sive Propheta
Abstulit, errores multos patiendo labores
Denique, servorum deceptus fraude suorum,
Corruit in fatum, post cessum pontificatum.
Christe viro parce, summa qui cernis ab arce,
Vivat in æternum translatus adesse supernum
Amen.

Anno Dominico M.CC.V. Decimo kalendas madii, obiit
Dominus Guillelmus de Rocosello, Bitterensis Episcopus.

571. Jean de la Teissandière avait, comme je l'ai déjà dit, son tombeau dans la chapelle ou petite église de Rieux, qu'il avait

fait bâtir à Toulouse. Cette statue, en marbre des Pyrénées, représente ce prélat. Elle est très-remarquable et par l'expression et par le travail des draperies et de la mitre.

572. Pierre de la Jugée ou de la Jugie (*de Judiciis*), était issu de la maison du seigneur du lieu qui portait ce nom dans la province du Limousin et la paroisse d'Errain, près de Rosières. Il fut d'abord religieux de la congrégation de Cluni, puis abbé du monastère de Saint-Jean d'Angeli et de la Grasse, ensuite archevêque de Sarragosse, et de là transféré sur le siége de Narbonne en 1346. Huit ans après, ayant eu quelques différens avec le chapitre de son église, il abandonna celle-ci et Septimian le remplaça pendant environ deux années. Il reprit ensuite possession de l'archevêché. En 1374, le pape Grégoire XI, son cousin germain, le transféra à l'archevêché de Rouen. Au mois de décembre 1375, il fut fait cardinal du titre de saint Clément. « On croit, dit Laffont [1], que ce fut par reconnaissance de ce qu'il devait à ce pontife, fils de Guillaume de Rosières, qui était comme lui Limousin, qu'il joignit à ses armes celles de Sa Sainteté, et ayant pour cet effet parti l'écu de sà famille, il mit à la droite celles de ce pontife (qui portait d'argent à la bande d'azur, accosté de six roses de gueules, trois en chef et trois en pointe, posées en orle), comme les plus honorables, et, à gauche, les siennes, qui étaient d'azur à la fasce d'or, telles qu'on les voit à l'église de Saint-Just sur son tombeau; enfin, continue le même auteur, le cardinal archevêque, Pierre, fit héritier le chapitre de Saint-Just, fonda dans la même église une Messe de morts pour chaque mois de l'année, et suivit le pape Grégoire XI, son parent, en Italie, lorsqu'il y transporta le saint siége d'Avignon à Rome, en 1376. Il mourut en ce voyage, à Pise, le 21 novembre de la même année. Son corps fut rapporté dans l'église de Narbonne, et mis dans le tombeau qu'il y avait lui-même préparé : et de fait on voit encore aujourd'hui du côté de l'épître et près de l'une des portes pour entrer dans le chœur de ce côté-là, son tombeau de marbre, avec ses armes, d'une sculpture admirable, qu'il y fit, comme l'on tient, faire de son vivant et lorsqu'il était archevêque de Narbonne, sur lequel son effigie est pontificalement

1 *Histoire des Archevêques de Narbonne.*

représentée sans pourtant aucune épitaphe. Autrefois était suspendu sur le couronnement de ce beau tombeau, le chapeau rouge du cardinal Pierre; il fut naguère tiré de là et mis dans le petit sacraire de l'église par ordre de feu Monseigneur le cardinal de Bonzi, lorsqu'il fit abattre les pyramides de ce couronnement.»

Le révolution a brisé le mausolée du cardinal de la Jugée; sa statue, sciée en grande partie, a été retrouvée parmi les débris d'un atelier de marbrerie; le couronnement en albâtre et d'un travail si délicat, placé derrière sa tête, avait servi de ruche dans un jardin. C'est, de même, exposés à tous les agens destructeurs, que j'ai retrouvé six portions du bas-relief en albâtre qui décorent le devant de ce tombeau, que l'on a placé au fond de la *Galerie du Moyen âge*, sous l'arc de l'ancienne porte du chapitre de la Daurade. Chacun de ces morceaux représente un évêque placé dans une ogive, décorée de pyramidions; dans la haut et de chaque côté de la niche est un écusson; il est composé, comme Laffont l'indique dans le passage que j'ai cité, parti d'argent à la bande d'azur, acostée de six roses de gueules et d'azur à la fasce d'or.

573. Pierre tombale sur laquelle est sculptée la figure de P. de Cuguran.

574. Autre pierre tombale sur laquelle on voit l'image de Guillaume Jean de Montastruc, décédé en 1360. L'inscription gravée en une seule ligne sur le côté gauche de la pierre doit être lue ainsi :

In nomine Domini. Ista sepultura est Guillelmi Johannis de Monte Astruco, qui obiit anno MCCCLXII, mensis augusti.

575. Pierre sépulcrale de Jean de Cardaillac, archevêque de Toulouse. Il était issu d'une des plus anciennes familles du Quercy. «Il fit à Toulouse ses premières études, et y professa ensuite le droit civil. Il entra, peu de temps après, dans les ordres sacrés, et son mérite attira sur lui les regards de Clément VI, qui le nomma en 1331 évêque d'Orensé en Galice. Il fut transféré, en 1371 à l'archevêché de Braga en Portugal. Grégoire XI lui conféra le titre de patriarche d'Alexandrie, et le fit administrateur du diocèse de Rodez. Cinq ans après, il lui donna l'administration perpétuelle de l'arche-

vêché de Toulouse. » Il mourut le 7 octobre 1390. « Son tombeau, dit Catel, est le troisième en ordre du côté de l'épître. » Voici l'inscription qui y fut gravée et qu'on ne lit plus qu'avec difficulté. *Hic est sepultus in* XPO (*Christo*) *Dominus, Dominus Joannes de Cardalhaco, Dei gratia Patriarcha Alexandrinus, Administrator perpetuus et Archiepiscopatus Tolosani, qui obiit die vij mensis octobris anno domini* M.CCC. XC. *cujus anima requiescat in pace. Amen.*

576. Monument de Pierre de Saint-Martial, archevêque de Toulouse, mort le 1.er décembre de l'an 1401. L'inscription gravée sur cette pierre sépulcrale doit être lue ainsi :

Anno Domini M. CCCC. I. *die prima decembris, obiit Reverendissimus in Christo Pater Dominus Petrus de Sancto Martiale, Archiepiscopus Tolosanus, egregius Doctor, cujus anima in pace requiescat cum..... Dei in perpetuum. Amen. Pater noster et Ave Maria dicant omnes devotè. Amen.*

577. Pierre sépulcrale de Vital de Castelmaur, archevêque de Toulouse, mort dans cette ville le 1.er août 1410. Voici l'inscription gravée sur sa tombe :

Hic jacet sepultus recolendæ memoriæ Reverendissimus in Christo Pater Dominus, Dominus Vitalis de Castro Maurono, decretorum eximius Professor, divinâ gratiâ Archiepiscopus Tolosanus, qui prius fuerat præpositus istius Ecclesiæ, qui obiit I *die mensis augusti anno Domini* M. CCCC. X.

578. Monument sépulcral sur lequel on a représenté (gravé en creux) Pierre du Moulin, archevêque de Toulouse. Ce prélat fut d'abord juge d'appeaux, et maître des requêtes. Il occupa aussi la place de garde du sceau et de vice-chancelier pour le roi en Languedoc, lorsque Charles VII, par son édit daté de Saumur, le 11 octobre 1443, eut établi à Toulouse le parlement, déjà donné à cette province en 1419, et supprimé en 1428. Ce parlement fut installé le 7 avril 1444, par du Moulin et le célèbre Jacques Cœur. Denis du Moulin, frère du premier, avait occupé le siége épiscopal de Toulouse depuis 1422 juqu'en 1439, époque à laquelle il fut nommé évêque de Paris. Son frère lui succéda dans la capitale du Languedoc. Il fit embellir le palais destiné à sa de-

meure, et construire à ses frais le grand portail de l'Eglise Saint-Etienne, où l'on plaça la statue de son frère et la sienne. Ce prélat aimait les lettres, et composa plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il paraît que dans le nombre il y avait quelques poésies. La maladie contagieuse qui ravageait Toulouse en 1451, força ce prélat d'aller chercher un asile dans le château de Balma; mais il y trouva la mort le 3 octobre de cette année. Voici l'épitaphe gravée sur son tombeau :

Hoc quiescit tumulo urbis Tolosæ dignissimus Archipræsul Petrus de Molendino, nobilis genere, artium Magister, utroque jure Licentiatus..... ac linguæ occitanæ Regis vice Cancellarius et poetarum Monarcha, qui anno Domini M. CCCC. LI. *Dominus in* XPO *(Christo) tertia octobris beato fine quievit.*

579. Pierre sépulcrale de Bernard du Rosier ou de *Rosergio,* Archevêque de Toulouse, Comte ès lois, etc. Il naquit dans cette ville selon Nicolas Bertrand, ou au Mas-de-Saintes-Puelles, en Lauraguais, suivant Guillaume Benoît. D'abord chanoine de la métropole, il fut successivement évêque de Bazas en 1448, et transféré en 1450 sur le siége de Montauban. Après la mort de Pierre du Moulin, il fut nommé archevêque de Toulouse par le chapitre de cette métropole. Il composa plusieurs ouvrages qui étaient conservés dans la bibliothèque du chapitre, et engagea frère Etienne de Ganno, religieux cordelier, à écrire l'histoire de Toulouse. Il mourut le 18 mars 1474. L'inscription placée sur son tombeau doit être lue de la manière suivante :

Hic jacet reverendissimus in Christo Pater Dominus Bernardus de Rosergio, Archiepiscopus Tolosanus, utriusque juris Doctor, et in sacra pagina Magister, qui obiit Tolosæ xviij martii anno Domini M. CCCC. LXXIIII, *cujus anima in pace requiescat. Amen.*

580. Statue sépulcrale et couchée d'un Evêque. Ce monument qui n'occupait point sans doute, à une époque reculée, la place où on le voyait naguère dans le chœur de l'église de S. Etienne, n'est accompagnée d'aucune inscription qui puisse faire reconnaître ce prélat. Catel n'a pas fait mention de ce monument dans le chapitre de ses *Mémoires sur le Languedoc*, où il parle des Evêques et des Archevêques de Toulouse. Le

style et le travail indiquent que le monument n'a pu être sculpté que dans le 13.me ou 14.me siècle, et ce ne fut que pour ne laisser aucune recherche à faire à ce sujet, que j'étendis autrefois mon examen même jusque dans le 16.me

Après la mort de Fulcrand, arrivée dans l'année 1200, on sait qu'un schisme divisa l'église de Toulouse, et que deux portions du chapitre nommèrent chacune un évêque. Raymond Arnaud fut bientôt dépossédé ; Raymond de Rabastens fut déposé en 1205. Le célèbre Foulques, qui succéda à ce dernier, reçut les honneurs de la sépulture dans l'église de l'abbaye de Grandselve. Raymond de Falgar a été enseveli dans l'église des Dominicains ou *Frères prêcheurs*. Bertrand II était de la famille des seigneurs de l'Isle-Jourdain, et portait les mêmes armes que les comtes de Toulouse, c'est-à-dire, *de gueules à la croix cléchée, vidée et pommetée d'or* [1]. Hugues Mascaron avait son tombeau dans l'église des Dominicains. Saint Louis de France mourut à Brignoles, et son corps, transporté à Marseille, fut ensuite enlevé par les Arragonnais. Les armes sculptées sur ce monument suffiraient d'ailleurs pour montrer que l'on n'a point voulu représenter cet évêque. Arnaud Roger de Comminges portait l'écu bien connu de sa famille. Le cardinal Pierre de la Capelle-Taillefer passa, vers 1305, du siége de Toulouse à celui de Palestrine. Gaillard de Preissac fut nommé à l'évêché de Riez, qu'il n'accepta pas, lors de l'érection de Toulouse en métropole.

Nous avons épuisé la liste des évêques pendant le 13.me siècle et le commencement du 14.me, et cependant nous n'avons trouvé aucun prélat auquel on puisse attribuer ce monument.

En recherchant parmi les archevêques, bien que les insignes portés par la statue ne paraissent indiquer qu'un évêque, je ne sais si nous serons plus heureux.

Jean de Comminges étant de la même famille que Arnaud II, est par cela même exclu du nombre de ceux pour lequel ce monument aurait pu être fait, puisque les armes que l'on y remarque sont différentes de celles de la maison de Comminges ; d'ailleurs, Jean de Comminges se démit en 1328. Guillaume de Laudun en fit autant en 1345 ; Raymond de Canillac quitta aussi le siége en 1350. Etienne Audebrand ou Aldebrandi vint ensuite, et nous n'avons pu retrouver son écusson.

---

1 *Dictionnaire généalogique et héraldique*, II, 355.

Il en est de même pour Gaudfrid de Vayroles [1]. Nous avons le monument de Jean de Cardaillac, et l'on sait que l'écu de sa famille est *de gueules au lion armé, lampassé et couronné d'or, à l'orle de treize besans d'argent* [2]. François de Conzié renonça à l'archevêché de Toulouse, vers 1392. Nous avons les monumens de Pierre de Saint-Martial et de Vital de Castelmaur. Rien n'indique d'abord que ce soit celui de Dominique de Florence, qui avait cependant un tombeau dans l'église de Saint-Etienne, tombeau sur lequel on lisait une inscription que Catel ne rapporte pas, mais dont il fait mention. Et cependant on doit peut-être s'arrêter à l'opinion que ce monument représente ce prélat. Denis du Moulin fut transféré sur le siége de Paris. Pierre du Moulin, son frère et son successeur, avait une tombe plate que nous possédons encore. Nous avons aussi un monument du même genre consacré à Bernard de Rosergio ou du Rosier. Pierre Dulion, successeur de celui-ci, avait des armes bien différentes de celles qu'on voit sur le monument qui nous occupe. Hector de Bourbon ne peut être compris dans le nombre de ceux sur les signes héraldiques desquels on peut former quelques doutes. Ce prélat ferme la liste des archevêques de Toulouse pendant le 15.me siècle. Le style indique le 14.me, et, faute de mieux, on peut aussi l'attribuer à Dominique de Florence, si ce n'est à un prélat étranger à la ville de Toulouse.

581. Cette autre statue sépulcrale est celle de Jacques Isalguier, issu de cette antique famille qui a joui d'une si grande considération dans Toulouse, et qui entra plusieurs fois dans les charges municipales de cette ville. On a retiré, en 1791, ce monument en stuc qui provient du cloître de la Daurade, du mausolée en forme de chapelle qui appartenait aux Isalguiers. La voûte était peinte en azur et semée d'étoiles d'or. Des bas-relief, aussi en stuc, de l'époque de la renaissance, en couvraient les murs. Jacques Isalguier vivait encore en 1504, et cette année même il fut Capitoul.

582. En démolissant un mur dans la grande église des Augus-

1 Les historiens du Languedoc, qui, à la fin du tome 5 de leur ouvrage, ont donné les sceaux des évêques de la Province, n'ont point rapporté ceux d'Audebrand et de Vayroles.

2 *Dictionnaire généalogique et héraldique*, I. 377-378.

tins pour les appropriations du Musée, on a trouvé, il y a deux ans, cette statue sépulcrale. Elle est en pierre, et représente une femme dans le costume généralement adopté par toutes les dames, dans le Languedoc, vers la fin du 15.me siècle.

583. Statue sépulcrale de Denis de Beauvoir ou de Belveze, d'une ancienne famille de Toulouse.

Denis de Beauvoir mourut pendant le 15.me siècle. Bienfaiteur du monastère des Cordeliers de la grande observance, il fut inhumé dans le chœur de leur église, et la statue placée ici ornait son tombeau. Les religieux Bénédictins, auteurs du *Voyage littéraire*, ont dit, 2.e partie, page 48, que l'on voyait le tombeau d'un Comte de Toulouse dans le chœur de l'église des Cordeliers; mais ils n'y ont vu que celui de Denis de Beauvoir, monument élevé près de deux siècles après l'extinction de la famille des Comtes.

584. Statue sépulcrale, en marbre blanc, de Roger de Sarrieu, mestre de camp général des bandes de l'infanterie française, décédé dans son château de Martres, en 1576.

Roger de Sarrieu, que quelques écrivains du 16.me siècle nomment Sarriou et Sarrion, se distingua par une grande bravoure et par des talens militaires peu communs. Brantôme le vit capitaine des gardes du Roi, avec le titre de mestre de camp. « Ceste charge estoit si honorable, dit cet auteur, que » venant à commander à une autre plus grande, on ne vouloit » jamais s'en démettre. » Lorsque M. de Strozzi partit pour aller au secours de Malte menacée d'un siége par les Turcs, ce colonel des gardes, « après avoir rassemblé tous ses capi» taines, et leur avoir dit l'intention de son voyage et sa vo» lonté pour commander en son absence, il avisa, tant par sa » nomination que par l'élection et par le consentement de » tous ses capitaines, que le capitaine Sarrion, le plus vieux » et plus pratic de tous, commanderoit en son absence, et non » sans raison, car il estoit tel et fort homme de bien et d'hon» neur appartenant à M. le mareschal de Termes. » Dans un autre passage, Brantôme, après avoir vanté la bravoure de du Gouas, ajoute : « Feu M. de Guise l'estimoit fort, comme » M. de Sarrion, autre mestre de camp, lequel, pour estre » parent de M. de Termes, le suivit en Corsegue, et là servit » son roi et son général. A le voir, on l'eust pris pour un

» homme fort rustaud; mais estant en guerre, il sçavoit aussi-
» bien commander, conseiller et exécuter que pas un de ses
» compagnons que j'ai dit ci-dessus, et estoit un très-homme
» de bien et d'honneur. »

Zélé catholique, Roger de Sarrieu fut chargé, pendant plusieurs années, de la défense de cette partie du Comminges dont ses terres étaient voisines, et il en repoussa toujours les protestans. Sa famille subsiste encore, et l'un de ses descendans est officier dans le corps de l'artillerie.

Cette statue décorait le mausolée des Sarrieu dans l'église de Martres. Renversée pendant la révolution, elle avait été recueillie et placée près de l'une des portes du château. Feu M. Thebé, propriétaire du domaine possédé autrefois par Roger de Sarrieu, a fait don de ce monument au Musée de Toulouse, voulant conserver ainsi un monument historique, et consacrer en quelque sorte, dans un lieu public, le souvenir d'une famille qui a mérité par ses services militaires une juste illustration.

Ce monument n'ayant pu trouver place dans la *Galerie de la Renaissance*, a été placé dans celle des tombeaux, et avec toutes les autres statues sépulcrales que le Musée possède.

INSCRIPTIONS.

L'étude de la paléographie ne peut être complète qu'alors qu'on en étudie les monumens. C'est autant pour en faciliter la connaissance que pour conserver des souvenirs, des noms qui se rattachent presque uniquement à ces marbres, que l'on a rassemblé dans le Musée de Toulouse cette longue série d'inscriptions. Elle peut, sans doute, s'accroître encore; on a même ajouté depuis peu à son importance alors que la Société Archéologique a fait mouler, sous nos yeux, presque toutes celles qui existent à Saint-Bertrand de Comminges. En examinant ces archétypes, exécutés en terre blanche, et qui reproduisent entièrement les originaux, on pourra se convaincre qu'ils complètent plusieurs de nos séries [1]. Les douzième, treizième, quatorzième siècles, nous ont fourni les plus nombreux monumens: il y en a aussi, peut-être, quel-

1 Les archétypes sont indiqués ici par un astérisque.

ques-uns qui sont antérieurs au 11.me; mais on n'oserait l'affirmer. J'ai d'abord indiqué celles de ces inscriptions sur lesquelles on ne trouve d'autres dates que celles du jour des ides, des kalendes et des nones; mais il est assuré que plusieurs appartiennent à des époques moins reculées que celles que l'on peut assigner au plus petit nombre. Les inscriptions remarquables de notre collection ont été copiées avec une fidélité scrupuleuse, lues et expliquées par M. le Marquis de Castellane, qui doit nous donner, dans les *Mémoires de la Société Archéologique*, la *Paléographie méridionale*, dont il rassemble les élémens. Je rapporterai ici quelques-unes de ses explications.

585. Le cloître de la petite ville de Saint-Gaudens était par son ancienneté, par ses formes, l'un des plus intéressans monumens de nos contrées. Je l'ai vu en ruines, mais il y existait encore quelques colonnes debout, quelques arcs à plein cintre décorés de sculptures délicates, des tombeaux et des inscriptions; il n'en existe aujourd'hui d'autres restes que deux pierres inscrites que le Musée possède.

Celle qui est placée sous ce numéro, a, dans sa partie supérieure, le monogramme du Christ formé d'un X *Chi*, d'un P *Rho*, et d'un Σ *Sigma*. Les lettres A *Alpha* et Ω *Oméga* que nous avons aussi retrouvées sur les monumens des premiers siècles, paraissent suspendues à l'extrémité des deux branches supérieures du X. On ne lit pas facilement l'inscription gravée au-dessous. La voici :

VI kalendas junii.
Clauditur hoc tumulo Bernardi corpus in antro
Ipsius et anima deerat superna per astra
Parcat parcenda, qui parcet crimina dira,
Omnipotens pastor ne rapiat tortor.

586. C'est du village de Saint-Christau, dans le département du Gers, que provient cette inscription qui a été déposée dans le Musée par les descendans de celui qui la fit graver. Elle est en langue romane :

Peire de Monlaur fe far aquest pilar per l'arme de sie, de so paire e de sa maire et per daquelns de tot so linadge e peis nads e peus a neise.

587. Monument d'Ademard de Argelers, mort le 1.er jour des ides de janvier.

588. Epitaphe de Pons, chapelain, camérier et chanoine de Saint-Saturnin, mort le 7 des kalendes de mars.

589. Inscription sépulcrale de Raimond de Pena [1], chanoine de Saint-Etienne, mort le 10 des kalendes d'avril.

590. Souvenir nécrologique de Bertrand de Bigot, chanoine de Saint-Etienne, 10 des kalendes d'avril.

591. Autre placé sur le tombeau de Galbertus, mort le 4 des ides de juin.

592. Epitaphe de Guillaume de Saint-Félix, chanoine et archidiacre de Saint-Etienne, mort le 2 des ides de juin.

593. Autre d'Athon Coggalnis, du 4 des ides de juin.

594. * Cette inscription nécrologique est dans le cloître de Saint-Bertrand de Comminges; elle est ainsi conçue : XIV. *kalendas julii obiit Forto de Maireja, canonicus et sacerdos.*

595. * Celle-ci, qui provient du même cloître, a été lue ainsi par M. de Castellane : *Sexto nonas, die sabbati, julii, obiit Petrus, archidiaconus de Nistier.*

596. Cette inscription, qui provient du cloître de Saint-Saturnin, doit être lue ainsi :

XII dies kalendas septembris obiit Guillelmus Garcias Levita, nostræ congregationis canonicus.

597. Epitaphe de B. de Gradac, mort aux kalendes d'octobre.

598. Autre d'Arnaud de Samatan, qui cessa de vivre aux ides de décembre.

599. Celle-ci est très-remarquable par la beauté des caractères, mais n'est pas aussi ancienne que beaucoup d'autres que j'ai déjà indiquées; elle provient du cloître de Saint-Etienne et doit être lue de cette manière :

IV Kalendas decembris obiit Guillelmus Petri, præpositus istius loci.

600. Inscription placée autrefois sur la tombe d'un Adalbert de Saint-Daunin et de Bernard son fils.

---

1 Elle est gravée sur une brique.

601. Epitaphe de Pierre, Chapelain et Chanoine de Saint-Etienne.

602. Cette inscription constate que la chapelle de Saint-Jacques, dans l'église des Cordeliers de la grande observance à Toulouse, a été construite aux frais d'un marchand nommé Arnaud Martin.

603. Ce marbre indique aussi que la chapelle de Saint-Barthelemi, de la même église, fut construite aux dépens d'un autre marchand nommé Guillaume ou Garcie Pons.

Ces deux dernières inscriptions sont apparemment du 13.me siècle.

604. On voyait au-dessus de la porte de l'église de Saint-Jean à Toulouse, cette plaque en marbre sur laquelle est sculpté, avec beaucoup de soin, le monogramme de Jésus-Christ, formé d'un X *chi,* d'un P *rho*, d'un O *omicron* et d'un Σ *sigma.* Dans les branches du X *chi* sont les lettres Α *alpha* et Ω *oméga.* L'inscription gravée dans la partie supérieure du monument a été lue ainsi par M. de Castellane.

*Hic Deus or*at *domus ejus et ista vo*cat,
*Huc ergo veni*at *quem conscia culpa fatig*at.

M. de Castellane fait remarquer que la première ligne n'offrant aucun sens et n'étant pas un vers, il faut peut-être lire:

*Hic Deus ora*tur, *domus ejus et ista voca*tur.

Ce qui paraît d'autant plus convenable que la rime existe aussi dans ce vers.

605. Le monument précédent provient d'une église qui appartenait aux Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Celui-ci, où l'on voit aussi le monogramme du Christ, était sur la porte de l'église des Templiers à Valcabrère; il en avait été retiré et placé dans le mur du cimetière de Saint-Just.

606. Le monument placé sous ce numéro est plus moderne; dans les trois écus figurés au bas de l'inscription, on voit, 1.° un palmier, 2.° une tête armée, 3.° une clef et une cuirasse. Cependant, celui pour lequel on a gravé l'inscription était un fabricant de couvertures. Son inscription, en langue romane, que je crois être du 14.me siècle, est ainsi

conçue : *Esta sepultura es den Bernat At , de Gardoh, flessadier.*

607. Sur ce petit monument, Pierre *Gaicies*, a fait sculpter, dans un enfoncement en forme d'écu, un geai, nommé, en langue romane *gaï*, une enclume et un marteau. L'inscription indique la profession du mort; *Peyrre Gaycies , saralhé.*

Ce monument est aussi de la fin du 14.me ou de la première moitié du 15.me siècle.

608. Ce bas-relief indique déjà une amélioration dans les arts du dessin; il doit dater de la fin du 15.me ou même du commencement du 16.me. siècle. Il représente le voile sur lequel, suivant une tradition pieuse, la face de N. S. fut imprimée. Ce voile est soutenu par deux anges. Au-dessus, on lit, aussi en langue romane toulousaine, *Aqeta* (pour *Aquesta*) *sepultura es de M.* (*Mossen*) *Ph. Pitei.* Dans le bas sont ces mots en abrégé : *Jesus-Christus.*

609. Ces deux inscriptions, placées sous le même numéro, sont peu importantes; on y retrouve, seulement à la fin du 15.me siècle, l'usage de la langue romane toulousaine, employée comme langue nationale.

610. Nous commencerons par ce monument la série des inscriptions sépulcrales qui portent la date de l'année où mourut chacun des individus auxquels elles furent consacrées. Celle-ci a souffert dans quelques-unes de ses parties. Elle a été lue par M. de Castellane, et nous rapporterons ici son explication.

Anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo decimo septimo, v idus septembris luna vigesima [1] *prima, obiit Bernardus Sacrista, Canonicus Sancti Stephani.*

Hic sunt in fossa Bernardi corporis, ossa,
Sic *Qui pecüt lite celestis præmia vitæ,*
Quid fuerim, quondam, non quid sim si bene cernis,
Fallitis, o lector, qui Christo vivere spernis,
Est tibi mors lucrum si moriendo socieris,
Feliciter vives iterum.........

---

1 Ces mots *Luna x x*, peu apparens sur le marbre, ont été restitués par M. de Castellane.

611. Comme toutes les autres maisons religieuses, l'abbaye de Saint-Paul de Narbonne a renfermé de grandes vertus qui, bien connues dans son enceinte claustrale, sont demeurées ignorées au-dehors; fleurs dont le parfum suave n'a pas été répandu au loin. Tellcs furent celles de Bernard, grand Sacristain de cette maison, mort en l'an 1051. Gravé sur un marbre qui a plus de deux mètres de long, son éloge fut rejeté parmi des matériaux informes; il a été recueilli par nous en 1833. Ce monument, placé sous ce numéro, contient un édifiant récit de la mort du saint religieux.

Cum Bernardus iste vir honestæ vitæ et magnæ religionis mortem sibi instare cerneret tanquam obitus sui prescius die martis qua decessus ejus futurus erat de illo eodem proprio, quod haberat omnibus suis confratribus ac pauperibus pro curationem fieri instituit ut feliciam qua divinitus diffundebatur eisdem, solita benignitate impertiret qui cum per omnia beatum Geraldum Biterrensem Episcopum quem longo tempore doctorem habuerat immitari satageret decima die in pane et aqua jejunans : non paucis suppliciis corpus suum macerans ita frequens in oratione permanebat ut cum valeret à divino elite nulla tenus abduci posset. Cum autem jam dicta dies advenisset presbiteratum ad se vocans ante ejus præsentiam se prostravit, et licet in gravia peccata minime incidisset, se tamen omnium reum magna animi compunctione, arguebat qui a confessione surgens, cuidam locato innitens ecclesiam petiit flexisque ante venerabile altare beati Joannis genibus, ab eo qui missam celebrabat dominicum corpus accepit, sicque missa celebrata, spem Domino reddidit.

Hunc Narbona virum meruit sibi post Cacianum
Et Maria suum Paulo sociavit alumpnum. (Sic.)

Kalendas maii obiit Bernardus, Sacrista major Sancti Pauli, anno Domini M. C. L. Primo. A + Ω.

612. Epitaphe de Guillaume de Saint-Hilaire, chanoine de Saint-Paul et de Saint-Just, mort le 8 des ides de février (*idus bis quarto februi*), l'an 1174.

613. Ce marbre, retiré du cloître de Saint-Etienne à Toulouse,

n'est pas entier. Il contient trois épitaphes ou trois indications nécrologiques.

La première est celle de Jean-Baptiste Curtasola, chanoine laïque, mort aux kalendes d'avril 1198.

La seconde annonce que Bruno de Garrigiis, autre chanoine laïque, mourut l'an 1199.

Enfin, la troisième est consacrée à un autre Bruno de Garrigiis, mort en 1207.

614. Cette épitaphe d'Alamanda, femme de Guillaume de Chateau-Neuf (*de Castro novo*), est très-remarquable en ce qu'elle prouve que les chanoinesses de la métropole existaient à une époque bien antérieure à celle qu'on assigne pour leur fondation, et aussi, parce qu'Alamanda portait sur son écu la croix de Toulouse. Ainsi on peut présumer qu'elle appartenait à la famille des Comtes de cette ville. Cette noble dame mourut le 6 des kalendes de janvier de l'an 1223.

615. Aux nones de septembre 1204, Géraud Dieucapins (*Diocapinio*), l'un des officiers (*præpositus*) du monastère de Saint-Paul, à Narbonne, fit une fondation pieuse pour le repos de son âme et pour celles des siens. Cette fondation fut gravée sur ce marbre qui a 0,57^c de haut, sur 0,54 de large. Elle est terminée par deux vers léonins ou rimés.

616. Epitaphe de Calven, chanoine de Saint-Saturnin, décédé en 1230.

617. Monument de Raymond de Barthe, grand chapelain, *Capellanus major*, décédé le 6 des ides d'avril 1233.

618. Ce marbre était placé à gauche de la porte qui, de la grande nef conduit dans le cloître. Elle est commémorative de la mort de Raimond de Sellis, prêtre, prieur de Saverdun, chanoine de Saint-Saturnin, mort en 1235. Après cette date, on lit : *Jacet* (*R. de Sellis*), *in prima cisternha*. Sic.

619. Ce petit marbre contient la note nécrologique de Bertrand de Toulouse, chanoine, mort en 1246.

620. Pierre de Prulhac, chanoine laïque, mort en 1250, avait au-dessus de son tombeau le petit moniteur funéraire indiqué ici.

621. * C'est dans le cloître de Saint-Bertrand de Comminges que

fut enseveli Simon de Argenos, archidiacre et sacristain, dont cet archétype retrace l'épitaphe. Il mourut le 16 des kalendes d'octobre, l'an 1251.

622. Pierre de *Thola* ou de *Tholosa*, chanoine et ouvrier (*operarius*) du chapitre de Saint-Etienne, mourut aussi en 1251, selon l'épitaphe conservée sous ce numéro.

623. Le prieur d'Artigat, François de Monts, chanoine, cessa de vivre aussi en 1251. Son épitaphe est placée sous ce numéro.

624. Un chanoine du chapitre de Saint-Saturnin, qui, ainsi que Pierre de *Thola*, est désigné par la qualité d'*operarius*, mourut de même en 1251, aux kalendes de mars. On le nommait Arnaud Rufus ou *le Ros*. Le marbre placé sous ce numéro contient son épitaphe.

625. Dans cette même année qui nous fournit tant de moniteurs funéraires, Bertrand de Villeneuve, l'un des membres de l'illustre famille de ce nom, mourut à Toulouse. Son épitaphe, tirée du cloître de Saint-Etienne, dit qu'il était *familiarius istius loci*.

626. Epitaphe de Raimond Caruger, prêtre et chanoine de Saint-Etienne, décédé en 1255.

627. * J'ai déjà fait connaître toute l'importance de l'abbaye de Saint-Victor; c'est du cloître de celle-ci que provient ce monument. La partie inférieure est divisée en trois portions. Dans celle du centre est une croix entre deux candelabres. La lune et le soleil paraissent dans le haut du bas-relief. La portion de droite représente un autel qui supporte un calice au-dessus duquel est une croix. Un prêtre en costume sacerdotal se retourne vers le peuple. Dans la partie correspondante à gauche, on voit le portail de l'abbaye surmonté de son clocher. L'inscription nous apprend que ce monument fut consacré au sacristain Hugues :

> *Hugo sacrista, quem petra tegit brevis* ista,
> *Congaudet* celis *sanctis socius Michae*lis.
> *Sic* *Universorum flos, et decus mondcorum.*
> *Cultor sanctorum, merito sepelitur,* eorum
> *Templo quod primo quasi totum fecit abymo.*

Depositis membris *octava luce novembris.*
M si jungatur C bis, post L quinque sequatur,
Annus monstratur in quo super astra loquatur.

628. * Cet archétype d'un monument du cloître de Saint-Bertrand de Comminges offre un souvenir de Pierre de Fita, mort le 14 des kalendes de décembre de l'an 1257. Il était chanoine, sacristain et archidiacre.

629. Le chanoine dont cette modeste inscription conserve le souvenir, portait le nom de Roger de Comminges. Appartenait-il aux Comtes de cette petite province? C'est ce qu'on ne peut affirmer; mais, à cette époque, on voyait beaucoup de membres des races les plus puissantes, entrer dans les ordres sacrés, et même vivre obscurément dans la paix du cloître et dans la retraite la plus profonde. Celui dont l'épitaphe est placée sous ce numéro, mourut en 1258.

630. Ce petit monument est aussi consacré à un chanoine, mort la même année que le précédent. Il se nommait Amelius de Sanars.

631. Ce monument a été placé par Roger Bernard, Comte de Foix, sur la tombe de Raimond de Foix, qui fut prieur du couvent de la Daurade, et qui mourut le 6 des kalendes d'août, l'an du Seigneur 1258. Voici l'inscription gravée sur ce marbre :

Dominus Rogerius Bernardi, Comes Fuxi, posuit istum lapidem super fratrem Raimundum de Fuxo, avunculum suum, qui fuit Prior hujus domus sexdecim annis et hobiit (sic) *anno Domini* 1258, *kalendas augusti.*

Le Comte nommé ici est Roger IV, fils de Roger Bernard II. Il succéda à son père en 1241, et mourut en 1265. Son oncle, frère de Roger Bernard II, avait d'abord été destiné à prendre l'habit religieux à Bolbonne. On voit qu'il mourut à Toulouse étant prieur du couvent de la Daurade.

632. Ce monument singulier ne nous donne pas le nom de celui à qui il fut érigé. On ne le trouve qu'en abréviation. Le marbre porte la date de 2 des ides de juin de l'an 1260.

633. Epitaphe de B. de Succo, prêtre, chanoine et ouvrier (*ope-*

rarius) de Saint-Saturnin de Toulouse, mort le 7 des ides de novembre de l'an 1261.

634. Inscription tumulaire de B. de Pont, chanoine, décédé le le 6 des nones d'octobre 1262.

635. * Epitaphe de H. de Gourdan, chanoine, sacristain et archidiacre d'Aure, mort l'an du Seigneur 1263, le 2 des ides du mois de juillet.

636. * Monument sépulcral de Vital de Vaxosion, chanoine, archiprêtre et sacristain de l'église de Comminges et de celle de Saint-Gaudens, mort le 2 des nones de novembre de l'an du Seigneur 1264.

637. Bernard de Crozilles, précenteur et prieur claustral, mort le 8 des ides de septembre de l'an 1265, était enseveli dans un tombeau au-dessus duquel on avait placé cette inscription.

638. Voici encore un membre de la famille de Villeneuve ; il se nommait Bertrand, comme celui du n.° 624, et était chanoine de Saint-Etienne. Il mourut en 1268.

639. Souvent dans le désordre des guerres civiles, les monumens tombent sous les efforts de la haine et de l'ignorance. Rien n'est sacré pour des sectaires fanatiques, et les sépulcres des bienfaiteurs de l'humanité n'obtiennent pas même les respects du pauvre. C'est ainsi que les religionnaires de Castres renversèrent le tombeau de Pierre Dert, fondateur de l'hospice de cette ville. Un heureux hasard déroba l'épitaphe de cet homme de bien à la destruction qui l'avait menacée, et après plus de deux siècles d'abandon et d'oubli, elle a été recueillie pour le Musée de Toulouse. Elle porte la date de l'an 1269, et est ainsi conçue :

Anno incarnationis Domini M. CC. LXVIIII, hic requiescit corpus Petri Dert, qui hedificavit (sic) *et construxit istud hospitale, ad honorem Dei et beatæ Mariæ matris ejus, et beati Jacobi Apostoli.*

640. * Epitaphe d'Atariolus de Saint-Paul, chanoine de l'église de Comminges, mort le 3 des kalendes de mars de l'an 1271.

641. Ce marbre est chargé de trois écus blasonnés, parmi lesquels on voit celui des Rouffiac. Au centre est un espace vide

où sans doute on devait, selon la mode du temps, graver une figure. Il contient deux épitaphes : la première est consacrée à la dame Raimonde, femme de Guillaume de Rouffiac, morte le 5 des nones de juillet l'an 1275. La seconde est celle de Guillaume de Rouffiac, qui décéda le 5 des ides de septembre l'an 1279.

642. Pierre sépulcrale d'Aymeric, chanoine, chancelier et ouvrier, ou maître de l'œuvre, de l'Eglise de Toulouse, mort le 16 des kalendes d'août 1282. On a sculpté sur ce monument le Christ dans une gloire et tenant le globe du monde ; à sa gauche, Aymeric présenté par son ange gardien ; à droite, l'âme d'Aymeric, sous la forme d'un enfant, est offerte au Seigneur par un ange ; dans la partie inférieure du monument Aymeric est étendu dans l'attitude de la mort.

643. * Le tombeau de Pierre de Solario, chanoine, sacristain et chantre de l'église de Comminges, mort le 11 des kalendes de novembre de l'an 1283, est dans le cloître de Saint-Bertrand ; au-dessus est cette inscription.

644. * On lit sur cet archétype : *Anno Domini* MCCLXXXV. XX. *kalendas martii obiit Bernardus de Baledsa. Orate pro eo. Pater noster.*

645. * J'ai déjà rapporté l'un de nos monumens sépulcraux où le nom de celui auquel il fut consacré n'est indiqué que par des sigles : dans celui qui est placé sous ce numéro, il y a une abréviation dans le nom. On peut lire peut-être *Arnaldus de Deusdedit*, ou *de Desdeit*. Ce personnage était prêtre, chanoine, chantre et aumônier de l'église de Comminges ; il mourut l'année du Christ (*anno Christi*) 1292, le second jour des ides d'avril.

646. Epitaphe de Arnaud Ruppé ou de la Roche, chanoine, décédé le 3 des kalendes de septembre 1290.

647. L'inscription gravée sur ce marbre est élégante dans sa forme, et ses ornemens paraîtraient plutôt du 15.me que du 13.me siècle. Il y a quelque chose d'insolite dans les mots ; ainsi à la troisième ligne on lit IC JHACET, pour *hic jacet* ; à la cinquième on trouve le mot *mensis*, écrit *mencis*. Ce monument était au-dessus de la sépulture de Bernard de Caze-

nenve et de Mascarosa sa fille; il porte la date du mois de mars de l'an du Seigneur 1295.

648. * Cette épitaphe, qui ferme la série de nos inscriptions du 13.me siècle, conserve la mémoire de *vénérable homme* M. Guillaume de Aset, diacre et chanoine de l'église de Comminges, et archidiacre de Aran [1], qui mourut le 4 des kalendes d'avril de l'an 1298.

649. * Le quatorzième siècle nous a laissé, particulièrement à Saint-Bertrand de Comminges, une longue suite de ces moniteurs nécrologiques, de ces inscriptions, en général si courtes, qui nous apprennent seulement la date du décès d'un ecclésiastique ou d'un paroissien. Mais ces monumens, où nous retrouvons les élémens de la paléographie de cette époque, ont d'ailleurs l'avantage de former une chaîne entre les temps antiques et les temps modernes, et de fournir quelques documens à l'histoire ecclésiastique. L'inscription placée sous ce numéro, apprend que le lieu de Garin, dans la vallée de Larboust, lieu où j'ai retrouvé des autels votifs et des inscriptions sépulcrales, avait en 1300 un chapelain, qui était prêtre de l'église de Comminges. On le nommait Sancius de Solier.

650. * On remarque sur ce marbre que le nom de celui auquel il fut consacré, n'est pas inscrit en entier; il y a, comme sur d'autres, un signe d'abréviation au-dessus de ce nom. Cet ecclésiastique était sous-diacre, chanoine et archidiacre d'Aure. Il mourut aux kalendes de novembre de l'an 1305.

651. * Epitaphe de Jean Maurice, châtelain de Sauveterre, mort, le 19 des kalendes de février, l'an 1310.

652. Cette inscription était autrefois dans le cloître des Franciscains de Valcabrère; elle est consacrée à Dominique de Orda, mort le 9 des kalendes de septembre 1311. Il paraît pour lui, comme pour bien d'autres, que le nom patronimique était pris du lieu d'où le personnage qui le portait était originaire. Celui-ci tirait sans doute son nom de Ourde, village de la vallée de Barousse, situé à quelques lieues de Valcabrère. La fin de cette inscription est presqu'entièrement

---

1 Sans doute de la vallée d'Aran, qui faisait alors partie du diocèse de Comminges.

formée de sigles ou de mots abrégés. M. de Castellane la rétablit ainsi :

Si tu sentires quo tendis et unde venires,
Nunquam rideres sed in omni tempore fleres.

653. * Pierre de Bernet, objet de cette épitaphe, n'était point engagé dans les ordres sacrés, ainsi que le plus grand nombre de ceux dont on retrouve à Saint-Bertrand et ailleurs la mention nécrologique gravée sur des marbres. Il mourut le 9 des kalendes d'octobre de l'an 1311.

654. * Ce fut le 18 des kalendes d'août que mourut Jean Fabre, prêtre et habitué de l'église de Saint-Just de Valcabrère. On lit à la fin de son épitaphe, qui est placée près du portail si remarquable de cette église antique, ces deux lignes rimées, bien connues par d'autres monumens, et que nous retrouverons dans l'église même de Saint-Bertrand:

Qui tumulum cernis *cur non mortalia sp*ernis,
Tali namque domo *clauditur omnis h*omo.

655. * Cette épitaphe de Géraud de Bageran, sacristain et chanoine, est dans l'église de Saint-Bertrand. Après la dévote mention de la prière à adresser à Dieu pour le défunt, on trouve ces vers, dont les deux premiers sont les mêmes que ceux de l'inscription de Jean Fabre :

Qui tumulum cernis, *cur non mortalia sp*ernis,
Tali namque domo *clauditur omnis h*omo,
*Cum fex, cum l*imus, *cui res vilissima* simus
*Unde superb*imus *ad statum turpe red*imus.

Cette inscription porte la date du 8 des kalendes d'avril de l'année 1314.

656. Cette inscription a été retirée du couvent des Frères Prêcheurs ou Dominicains de Saint-Gaudens; elle porte la date du 4 novembre 1320, et est relative à de pieuses fondations faites par la dame Mileta Asnaba.

657. Epitaphe d'Arnaud Cavalier, chanoine, mort en 1320. Il est représenté sur ce petit monument.

658. * C'est à Bernard de Bise, chevalier et *familier* de l'église de Comminges, mort le 6 des nones d'octobre 1317, que

ce monument fut élevé. Un village éloigné d'environ trois lieues de Saint-Bertrand, porte le nom de Bise.

659. * Epitaphe de maître Jean de Arro, docteur, mort le 6 des kalendes d'octobre 1324.

660. * Inscription sépulcrale de Vital de Panasac, prêtre et prébendier de l'église de Comminges, mort le 12 des kalendes d'octobre 1328.

661. Epitaphe de Bernard de Alava. Ce monument porte la date de 1330.

662. Cet autre monument funéraire est de l'année 1331. Il était placé au-dessus de la tombe de Géraldus de Do....

663. * Le marbre sur lequel a été prise l'empreinte que nous possédons, est placé dans le mur de l'église de Saint-Bertrand. L'inscription est ainsi conçue : *Anno Domini* 1331, *III. idus junii, obierunt femina de Jumeto, et bonus homo de Alo conjux ejus.*

664. * Ce fut en 1334 et le 17 des kalendes de janvier que mourut Vital de Ardengost. Son épitaphe est terminée par deux vers qui ont été copiés de l'épitaphe de la fameuse Rosamonde, maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre. *Anno Domini* 1334, 17 *kalendas januarii obiit Vitalis de Ardengost, clericus et presbiter hujus ecclesiæ, cujus anima requiescat in pace.*

Hic jacet in tumba, Rosa mundi non Rosa munda,
Non redolet sed olet, quæ redolere solet.

665. * C'est je crois vers l'abside de l'église de Saint-Bertrand qu'est placée cette inscription qui commence ainsi : *Anno Domini* MCCCXXXIIII, *VII idus junii obiit Maria de Augeris...*

666. * Aux kalendes de mai 1334 mourut, selon cette inscription, Vital de Quintan, chapelain et chanoine de Valcabrère (*Capellanus et Canonicus Vallis Caprariæ*). Ce monument n'est pas le seul qui nous apprenne que Valcabrère, aujourd'hui chétif village, avait, durant le moyen âge, une assez grande importance.

667. * Bertrand de Bellan n'était, comme le dit cette épitaphe,

que *familier* de l'église de Comminges. Il mourut l'an 1335, le 3 des ides de janvier.

668. *Arnaud S. G. de Bentajore, prébendier de l'église de Comminges, et mort le 2 des ides de juin 1336, repose dans un sépulcre chargé de l'inscription dont l'archétype est sous ce numéro.

669. * Epitaphe d'Arnaud de Solan, prêtre et prébendier de l'église de Comminges et chapelain de *Iso*, mort le 5 des kalendes d'avril 1339. Le lieu de *Iso* ne serait-il pas le village nommé aujourd'hui *Isaut de l'Autel* ou *de l'Hôtel*, comme on l'écrit le plus communément?

670. * Cette inscription, qui porte la date du mois d'octobre de l'an 1348, après avoir donné le nom de celui dont elle conserve le souvenir (*Venerabilis et discretus vir Dominus Bernardus de Lobenchis*), annonce qu'il laissa pour son obit la somme de trente sols toulousains.

671. * Epitaphe de Garcie Arnaud de Cardailhac, chanoine de l'église de Comminges, mort le 13 du mois de novembre 1348. Je ne sais si cet ecclésiastique appartenait à la fameuse maison de Cardailhac, en Quercy, qui donna en 1376, en la personne de Jean de Cardailhac, un archevêque au siége de Toulouse [1].

672. * L'église cathédrale de Comminges, dont les fondemens furent jetés par saint Bertrand, ne fut terminée que vers le milieu du 14.me siècle, par les soins de l'évêque Hugues de Châtillon, qui fit aussi bâtir la chapelle où l'on voit encore son magnifique mausolée. L'inscription qui constate ces faits est reproduite par l'archétype placé sous ce numéro.

673. * On a déjà vu quelques exemples de noms dont plusieurs parties n'avaient pas été gravées sur les pierres sépulcrales de ceux auxquels les monumens avaient été consacrés; on en trouve un autre ici. Un G, avec un signe d'abréviation, indique seulement le nom de celui dont ce monument devait conserver la mémoire. Il était protonotaire, et mourut le 7 des ides d'avril de l'an 1359.

---

1 *Suprà*. Le nom n'est pas gravé en entier sur ce marbre; on y voit seulement CARDLHACO; mais on voit qu'il faut suppléer au manque d'une lettre après la 4.e de ce nom.

674. * Les fondations pieuses, les dons de Pierre de Quercu, habitant de la cité de Comminges ou de Saint-Bertrand, ne sont connues que par le marbre encore conservé dans l'église de ce lieu et par cet archétype. Pierre de Quercu ou du Chêne, mourut le 7 janvier 1361. Sur ce monument paraît un écu chargé d'un chêne de sinople. C'étaient des armes parlantes, *Quercus* étant le nom latin du chêne.

675. Inscription très-fruste, provenant de Narbonne. Elle porte la date de l'année 1365.

676. Inscriptions sépulcrales, sur la même pierre, de B. Molherat, marchand, et de Lombarda de Austur, sa femme. On voit, dans le milieu du monument, J. C. environné des symboles des quatre Evangélistes : en bas, à gauche, le mari à genoux ; près de lui est un écu blasonné. De l'autre côté, et en regard, est aussi Lombarda, à genoux et en prières : derrière elle est un écu blasonné, et entre les deux époux paraît un autre écu, parti des armes du mari, parti de celles de la femme. Ce monument est de l'an 1301.

677. Cette épitaphe de Jean de Malhac, *Burgensis Tolosæ*, est gravée sur un morceau de marbre blanc. Elle porte la date du 19 novembre 1398.

Le quinzième siècle nous a fourni très-peu de monumens.

678. Le premier est celui de Aynard de Bletterens, premier président du Parlement de Toulouse. Il ouvre la liste de ces magistrats. Son épitaphe, qui provient de l'église des Dominicains ou Frères Prêcheurs de Toulouse, n'est pas tout à fait la même que celle qui a été rapportée par divers auteurs. Il fut placé à la tête du Parlement en 1444, et exerça cette charge jusqu'à sa mort, arrivée le 10 janvier 1449.

679. Guillaume *Sarralhe* ou *Sarraille*, qui a pris pour l'une des pièces de son blason une serrure, nommée en langue romane de Toulouse *sarraillo*, mourut en 1464. Huguette, sa femme, reposait dans le même monument.

680. * Cette inscription commence ainsi : *Anno Domini* MCCCCLXXIII, *Bertrandus de Pipalie, die* XXIII *mensis septembris, elegit hic sepulturam suam, et legavit conventui unum obitum pro anima sua et parentum suorum.*

681. * Epitaphe de François *Destencio*, chanoine et sacristain de l'église de Comminges.

682. Ce monument provient du Palais de justice, où il était placé dans un mur qui a été abattu, il y a environ cinq ans. Il constate les grands travaux faits vers la fin du 16.me siècle, pour l'appropriation d'une partie des locaux de l'ancien Château Narbonnais.

Regnant. le. Roy. de. grant. renom
Charles. huitiesme. de. ce. nom
Ce. lieu. fut. fait. et. mis. a. fin
Lors. fut. né. le. noble. Daulphain
Veilhe. Saint. Denis. glorieux
Mil. quatre. cent. nonante. deux.

Cette inscription a déjà été rapportée par Catel. *Le noble Dauphin* est Charles Orland, que le P. Anselme fait naître le 10 octobre 1492. La fête de saint Denis avait lieu le 9 du même mois.

MONUMENS DIVERS.

La ville de Toulouse possède une belle suite de médailles françaises, quelques objets de curiosité, de nombreuses boiseries, de délicates sculptures, toutes choses qui enrichiront bientôt, sans doute, un vaste cabinet, dont la création honorera l'Administration. Alors il faudra rapporter, expliquer toutes les légendes de nos médailles; alors aussi on pourra exposer aux regards beaucoup de précieux monumens indiqués dans cette Notice [1], mais qui ne peuvent, soit à cause de la matière dont ils sont formés, soit à cause de leurs proportions, être placés dans les galeries qui renferment les marbres antiques, les monumens du moyen âge et ceux de la renaissance.

683. Le nom de Roland est l'objet de nombreuses légendes Pyrénéennes, comme celui des chants de quelques grands,

1 Et entr'autres tous les bronzes, les vases en fer, en verre, en terre cuite, les monumens égyptiens en bois, des figures indiennes, etc.

poètes. Qui ne connaît dans nos montagnes l'énorme brèche qu'il ouvrit pour entrer sur les terres des mécréans ? La pierre plate d'un vaste dolmen est, plus loin, le palet qu'il lançait dans ses jeux ; en jetant du haut des remparts de *Lugdunum Convenarum* sa redoutable épée vers Barbazan, il forma les trois montagnes qui sont au-delà du lac de ce nom. Blaye conserve cette épée, et montre le tombeau du vaillant paladin. Toulouse gardait son cor d'olifant parmi les objets les plus précieux du trésor de l'abbaye de Saint-Saturnin, et ce cor est maintenant dans les collections du Musée. On ne saurait nier que cet objet est très-ancien, et il est assuré que depuis plusieurs siècles on le conservait à Saint-Saturnin, avec l'évangélistaire de Charlemagne, ce qui cependant ne prouve pas que ce cor soit du même temps. Les sculptures bizarres dont il est chargé donnent beaucoup d'intérêt à ce petit monument.

684. Cet autre cor est dépourvu de sculptures. Il provient aussi du trésor de Saint-Saturnin, où on avait oublié de lui donner une illustration pareille à celle du cor dont je viens de parler. On sait que l'on trouve des cors semblables dans quelques anciennes églises. A certaines époques de l'année, leur son appelait les fidèles à la prière.

685. Christ en bois, recouvert d'une légère lame de cuivre doré, enrichi d'émaux, de verroteries, etc. Un petit jupon ou tonnelet couvre en partie l'abdomen et les cuisses, comme au chapiteau n.° 547, et l'étoffe, dont on a supposé que ce tonnelet était formé, est couverte d'ornemens. Ce monument provient de l'église de Saint-Saturnin, et a près de 3 mètres de hauteur.

686. L'âme d'un évêque est emportée par deux anges dans les cieux. Ce petit monument est en albâtre et date du 15.e siècle.

687. La Vierge aux Anges, petite statue en bronze. Elle est formée de deux bas-reliefs semblables qui sont accolés, de sorte que des deux côtés principaux, on voit la figure en face.

688. Statue en porcelaine chinoise, représentant une jeune femme tenant un enfant. C'est un don de M. de Castellane.

689. Serrure ancienne et ornée de figures.

690. Clef en fer ; le travail est très-délicat, et elle est ornée de sirènes; c'est un de ces morceaux dont on attribue la confection, soit à Bachelier, soit à l'un des frères de ce grand artiste.

691. Poignard. Le manche est en ivoire et formé par une figure de Moïse, tenant les tables de la loi. Et cependant cette loi défend le meurtre.....

692. Sceau en cire verte. Il représente un Roi de France.

693. Sceau en bronze, des consuls de Valcabrère, petit village qui occupe une partie du territoire de *Lugdunum Convenarum*. M. le Ch.r Gabalda, chef de bataillon en retraite, à Villefranche, en possède un autre, dont la forme est différente, mais où on lit aussi : SIGILLUM COS. VALLIS CAPRARIÆ.

694. Sceau en bronze. Dans la partie inférieure est un moine à genoux devant saint Pierre qui le bénit. Un astre est au-dessus de la tête du moine. Dans la partie supérieure est la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. Autour, on lit : S. ROBERTI OPERARII, ET MONACHI EXCIES. Faut-il voir dans le dernier mot l'indication de l'abbaye d'Eyses, l'ancien *Excisum* des *Nitiobriges* ? Je serais assez porté à le croire, parce que ce petit monument provient de l'Agénais.

695. Ce scel est en bronze; il vient de Puymirol, et a été publié par M. Ainsworth [1] qui dit à ce sujet : « Je regrette beaucoup de ne pas posséder la matrice du scel dont il est question ici; mais, un homme zélé, mon excellent ami, M. de Saint-Amans, qui occupe un rang distingué en France à cause de sa famille et aussi par ses intéressantes publications, m'en a procuré une empreinte prise avec tout le soin possible. Cette empreinte est aujourd'hui déposée au Muséum de la Société des Antiquaires d'Ecosse. » Plus heureuse, la Société Archéologique du Midi a pu acquérir ce monument pour le Musée de Toulouse. L'écu parti de France et d'Angleterre est au centre. Dans les angles, M. Ainsworth croit retrouver les plumes provenant du casque du roi de Bohème, qui, malgré son grand âge et complètement aveugle, combattit, et fut vaincu et tué par le prince

---

1 *Illustrations of the Anglo-French coinage*; London, 1830, in-4.°

tout jeune encore. Le P que l'on voit sur ce monument doit signifier PARVUM. La légende gravée autour de l'écu est ainsi formée : S. DNI. NRI PCIP. AQTANE ADEO TRACT ASSISIAT. GRADIS CASTR. Les premiers mots doivent être lus ainsi : *sigillum* DOMINI NOSTRI *principis* AQUITANIAE. Le reste de la légende peut avoir rapport aux assemblées qui avaient lieu pour établir l'assiète de l'impôt; ces assemblées étaient convoquées dans plusieurs lieux, et l'un d'entr'eux est désigné ici par les mots GRANDIS CASTRI.

696. Une vieille tradition donnait à cette tête en pierre, qui fait une horrible grimace et dont la bouche est ouverte, le nom de *Tête du juif.* Une hostie était peinte sur la langue, et l'on racontait à ce sujet des circonstances que les auteurs qui ont débité tant de fables sur Toulouse n'ont pas même recueillies. Elle était à l'angle des murs d'une maison à l'entrée de la rue des Lois. Elle a été donnée au Musée par M. de Perpessac, propriétaire de cette maison.

697. Livre de Toulouse ou *livra de Tolosa,* poids en bronze qui porte la date de l'an 1516.

698. Deux quarts de livre de Toulouse, *cartaro de livra de Tolosa;* ils portent la date de l'an 1239, l'un d'eux a été donné par M. Médalle.

699. Autre quart de livre de Toulouse. Il est de l'an 1516.

700. Deux demi-quarts de livre, l'un est de l'année 1239, l'autre de 1240.

701. Once de Toulouse; on lit autour *onsa de Tolosa.*

702. Deux bassins en émail de l'ancienne manufacture de Limoges; le premier est décoré de deux peintures principales: l'une montre Moïse présentant au peuple les tables de la Loi, l'autre Aaron offrant un sacrifice.

Le second plat a des peintures plus soignées; elles représentent le jugement de Pâris.

703. Ces longues épées à deux mains étaient autrefois, comme symbole du droit de haute justice, portées devant les Capitouls ou magistrats municipaux, lors des cérémonies publiques.

704. Idoles et monnaies indiennes.

MONUMENS DE LA RENAISSANCE,

SCULPTURES MODERNES, INSCRIPTIONS.

L'une des plus grandes époques de notre histoire est, sans aucun doute, celle qui porte le nom d'époque de la *Renaissance*. A l'extrémité de l'Europe, les Osmanlis s'établissent dans la ville de Constantin, et refoulent vers l'Occident le christianisme et les restes de la civilisation grecque, tandis que, dans la Péninsule hispanique, les *Vieux chrétiens* s'arment déjà pour rejeter jusqu'au delà du détroit et l'islamisme et la civilisation orientale. Un mouvement jusqu'alors inconnu s'empare des esprits : l'imprimerie a donné les moyens de répandre partout les écrits des anciens que l'on recherche avec une avidité toujours croissante; elle multiplie avec promptitude les travaux non moins remarquables des auteurs de ce temps, et les langues modernes ont enfin une littérature. Les débris des monumens antiques, qui recouvrent encore l'Italie, sont mesurés, dessinés; des hommes d'un génie élevé veulent ressusciter l'art dont ils retrouvent chaque jour les productions; mais ils sont trop rapprochés des conceptions du moyen âge, et s'ils atteignent quelquefois à cette pureté que les temps antiques avaient assignée comme la véritable ligne de beauté, il se fait le plus souvent un mélange des deux styles, et de cet accord heureux résultent les plus suaves, les plus gracieuses compositions architecturales. L'art était chrétien; il s'engage dans une autre voie, et, recueillant ce qu'il trouve de mieux dans les différens systèmes, il devient en quelque sorte éclectique. L'histoire sainte et la mythologie, la poésie et l'histoire profane lui fournissent à la fois et d'admirables sujets et de délicieuses allégories.

Les provinces du Midi ressentirent, les premières, en France, les effets de cette révolution artistique. Déjà, comme je l'ai remarqué, nos sculpteurs avaient, par leurs progrès, devancé les premiers temps de la renaissance; et quand Bachelier vint, il n'eut plus qu'à imprimer le sceau de

son génie aussi fécond que sublime à l'ère qui commençait et qui devait s'illustrer par mille chefs-d'œuvre. Auch et ses vitraux éclatans [1] et ses étonnantes boiseries, saint Bertrand de Comminges et ses boiseries si belles, Assier, Castelnau, Montal et leurs légères arasbesques et leurs bas-reliefs précieux, Albi et ses fresques qui n'ont de rivales que dans les loges du Vatican [2], Narbonne et ses maisons monumentales [3], Toulouse et ses palais, car c'est le nom que méritent plusieurs des constructions de cette grande ville, nous rappellent ce que furent nos provinces sous le rapport des arts du dessin, durant ce 16.me siècle, trop célèbre sans doute par des troubles civils, par des guerres cruelles, mais qui montre du moins, comme une palme expiatoire, les travaux de ses architectes, de ses peintres et de ses sculpteurs.

705. Nommer le noble, le vaillant Poton de Xaintrailles, c'est rappeler à la France l'une de ses plus grandes illustrations. Ce vainqueur des Anglais reposait dans un mausolée, élevé dans l'église des Cordeliers de Nérac; mais les Ministres de la nouvelle religion étaient tout-puissans à la Cour de Navarre; ils demandèrent la destruction de tous les temples catholiques, et Jeanne l'ordonna. Rien ne fut épargné : après avoir renversé les autels, on profana les tombeaux; celui de Poton fut détruit et ses restes jusqu'alors révérés, devinrent, comme ceux de tant d'autres, le jouet d'une populace ignorante et fanatique. Plus tard les protestans eux-mêmes gémirent sur ces coupables excès, et l'on montre encore avec vénération, dans une rue de Nérac, la place autrefois occupée par le tombeau du grand capitaine. La plaque de cuivre placée sous ce numéro, offre l'image d'un guerrier à genoux, ce qui ne désigne rien

---

1 Ces vitraux furent achevés en 1513. Voici l'inscription peinte sur ceux de la chapelle du Saint-Esprit : Lo XXV DE JHUN MIL V CENS XIII FON ACABADES LAS PRESENS BERINES EN AUNOUR DE DIEU ET DE NOSTR. Sous la figure de saint Thomas, dans cette même chapelle, on lit le nom de l'auteur de ce magnifique ouvrage, *Arnaud de Moles*.

2 Vid. *Vues pittoresques de la cathédrale d'Alby, par Chapuy, avec un texte explicatif, par* Alexandre du Mège; in-4.º ; Paris, 1829, avec 10 planches lithographiées.

Voyages pittoresques, par Charles Nodier et Taylor, etc.

3 *La Maison des trois nourrices et autres.*

en particulier; mais une autre plaque, qui se rajuste à celle-ci, contient l'écu des Xaintrailles, et comme le costume indique l'époque où vivait Poton, on peut conjecturer que ce monument le représente, ou quelque autre chevalier de sa famille. Ce serait dans le premier cas un reste précieux d'un monument élevé à ce grand homme, dans lequel Marie-Joseph Chenier a trouvé deux capitaines, lorsqu'il a dit :

Lahire cependant donnait force batailles,
Autant faisaient *Poton*, la Trimouille et *Xaintrailles*.

706. J'ai parlé des boiseries d'Auch; on a cru devoir réunir, comme modèles à étudier, comme monumens de l'époque, comme preuves du talent des hommes du 16.e siècle, quelques archétypes de cette immense décoration. On voit ici trois des figures qui s'élèvent au dessus des dossiers des stalles supérieures; ce sont celles de la Charité, de la Force et de la Pénitence. Les culs de lampe qui supportent ces figures, sont des chefs-d'œuvre de patience, d'entente de l'art et de composition. La difficulté d'obtenir des moules des montans et des pyramidions qui séparent les bas-reliefs, et qui sont percés de niches renfermant des statuettes, a forcé de mettre entre chacun d'eux, une demi-colonne ornée d'arabesques, prise au portail du Nord de l'église de Sainte-Marie d'Auch. Rien de plus gracieux que les chapiteaux qui les couronnent.

Ces boiseries portent çà et là des dates : j'ai lu le millésime 1525 et celui de 1527 sur deux stales. C'est au cardinal François de Clermont-Lodève qui monta sur le siége d'Auch en 1507, et qui mourut à Avignon en 1540, que l'on doit et cette boiserie et les vitraux peints par Arnaud de Moles.

707. Cette travée de la boiserie de Saint-Bertrand de Comminges donne une idée assez juste de l'effet qu'elle produit extérieurement. Dans l'intérieur du chœur, chaque stalle haute a, comme à Auch, un bas-relief représentant soit une Vertu, soit les Sibylles, les Prophètes et les Saints. Cette boiserie porte la date de l'an 1533. Elle fut exécutée d'après les ordres de M. de Mauleon, alors évêque de Comminges.

708. L'Annonciation. Cet archétype de l'un des bas-reliefs de la boiserie de Saint-Bertrand, donne une idée avantageuse et du style de celle-ci, et du talent facile de l'artiste. Ce bas-

relief est placé sur un cul de lampe, ou support de l'une des figures des hautes stalles d'Auch.

709. Sainte Catherine. — Autre bas-relief moulé à Saint-Bertrand; la grâce de la pose et la finesse des détails font oublier facilement les légères incorrections que présente cet archétype, placé aussi sur un de ces admirables supports des grandes figures de la boiserie d'Auch.

710. Bas-relief qui était placé au-dessus de l'arc ogive de la porte de Matabiau. Ce monument, qui date de l'époque de la Renaissance, représente deux Anges supportant un médaillon rayonnant, surmonté de la couronne d'épines du Sauveur, et ayant au milieu le monogramme de Jésus-Christ; les pilastres qui soutiennent l'entablement sont ornés des instrumens de la passion, figurés en bas-relief. On voyait des monumens semblables au-dessus des portes de Saint-Michel et de Saint-Etienne. Ils furent tous placés vers l'an 1517.

711. Débris des ornemens d'une porte de l'hôtel de ville. Ces sculptures sont du célèbre Nicolas Bachelier. Des Génies tiennent une guirlande. Ces deux médaillons indiquent le talent facile de cet élève de Michel-Ange.

712. Statue en albâtre de Guillaume Briçonnet, cardinal, ministre d'état et archevêque de Narbonne.

Ce monument est d'un très-bon travail. Arraché, pendant la révolution, de l'église cathédrale, bâtie sous l'invocation de saint Just, il a été acquis pour la ville de Toulouse en 1822, et transporté peu de temps après dans le Musée.

Guillaume Briçonnet naquit à Tours de Jean Briçonnet et de Jeanne Berthelot. Il se maria, étant encore très-jeune, à Raoulette de Beaune, et en eut deux fils. Après la mort de sa femme, il entra dans les ordres sacrés, et fut d'abord évêque de Saint-Malo, puis de Nîmes et archevêque de Reims. Ses talens l'appelèrent à la cour; et ayant acquis la confiance entière de Charles VIII, il engagea ce monarque à entreprendre la conquête du royaume de Naples, expédition glorieuse sans doute, mais imprudente peut-être. Elevé à la dignité de cardinal, sous le titre de Sainte-Pudentiane, il parut avec éclat dans le concile de Pise, et se montra fort opposé aux prétentions de Jules II. Aussi fut-il cité à Rome et privé de la pourpre; mais

Léon X lui rendit cette haute dignité. Il sacra Louis XII à Reims, et fut dans la suite placé sur le siége de Narbonne. Zélé pour la gloire de la France, ami des gens de lettres, et des artistes, il fut loué par tous ceux qui surent apprécier son mérite et ses grandes qualités. Le Feron l'appelle, *Oraculum regis, regni columna.* Il mourut le 4 décembre 1514, et fut inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Just, à Narbonne, où sa famille lui fit élever un tombeau décoré de bas-reliefs en albâtre. La peine que lui causa le triomphe des consuls de Narbonne qui étaient en procès avec lui, et les démonstrations de la joie publique précipitèrent ses derniers instans. Les auteurs remarquent que ses deux fils, qui parvinrent dans la suite, l'un à être évêque de Meaux, l'autre de Lodève, lui servirent, à la messe, l'un de diacre, l'autre de sous-diacre. Le cardinal Briçonnet avait, selon la mode du temps, plusieurs devises. La première, en français, n'avait que trois mots : *L'humilité m'a exalté.* La seconde, aussi courte, était en latin : *Ditat servata fides.*

713. Petite statue en pied du cardinal Briçonnet. Elle provient aussi de l'église de Saint-Just de Narbonne.

En arrière du mausolée s'élève un monument en pierre, ayant trois ouvertures; c'est une partie de la façade de l'hôtel Maynier, nommé plus tard de Lasbordes, qui de toutes parts est couvert de sculptures dues au ciseau de Nicolas Bachelier.

Dans la partie supérieure des arcs, sont des têtes moulées sur celles qui décorent les travées extérieures de la boiserie de Saint-Bertrand.

714. Ce monument en albâtre est l'un des plus précieux objets que renferme la *Galerie de la Renaissance.* Dans une niche demi-circulaire, la sainte Vierge tient le Christ mort sur ses genoux. Dans des nuages les Esprits célestes contemplent cette scène de douleur. A droite et à gauche, sont deux magistrats à genoux. Ce bas-relief était placé dans le chœur de l'église des Carmes de Carcassonne, au-dessus du caveau de la famille de Saint-André. Celui pour lequel ce monument a été érigé est Pierre, premier Président du Parlement de Toulouse, Conseiller du Roi et Président à la Cour de Gênes, sous le Roi Louis XII. Une inscription gravée en très-petits caractères remplit le soubassement du tombeau :

Hic est capella et sepul.ra Nobi.num parentum & major clari simi viri dō Petri D. Sco. Andrea legū Doc.a, Con.su Regii & prim. Prsidētis Parlamēto Thlē ac Psidēt Ianue B, Xpia.mo Do° n.ro Frācor. Rege Ludovico XIImo Do° IANVE & Mediolani duce Quor. aīe Reqiescāt ī pace. Amen.

715. Cet autre monument provient aussi du chœur de l'église des Carmes de Carcassonne. Dans une niche dont l'arc est supporté par des pilastres décorés par de gracieuses arabesques, est représenté, à genoux, un guerrier armé; dans le haut de la niche et dans une masse de nuages, apparait la sainte Face du Sauveur. Au-dessous du guerrier, dans un cartouche, est gravée l'inscription suivante :

Lan mil cccc xxv et le xxij de Févrié au quel jor fut la batalhe davant Pavie morut a ladicte batalhe noble Jehan de Sainct André homme d'armes de la compagnie de Mons. de Tornon, Dieu por sa grace lui face merci.

716. Bas-relief en pierre qui représente la résurrection.

717. Fragmens moulés sur les boiseries de Saint-Bertrand de Comminges et d'Auch.

718. Statues en bois de Constantin et de Charlemagne. C'était une habitude à laquelle on dérogeait peu que de placer dans les anciennes églises les images de l'Empereur qui assura le triomphe de la foi dans l'Empire romain, et du grand homme qui, relevant le trône des Empereurs d'Occident, protégeait de son bras puissant, la religion chrétienne, en même temps qu'il réveillait d'un trop long sommeil les lettres et les arts. Ces deux figures proviennent de la chapelle du Saint-Esprit à Saint-Saturnin.

719. Ce monument en pierre, donné au Musée par M. l'Abbé de Montégut, a été élevé d'après les dessins de Bachelier, qui peut-être même a sculpté les têtes des termes qui décorent ce reste de la façade de la maison de l'ancien Juge-Mage. Dans les fenêtres, qu'il a fallu rétrécir, à cause du peu d'espace que l'on avait à remplir, et qui servent actuellement de niches, on a placé les statues en pierre de sainte Catherine et de saint Nicolas, par Bachelier ou par ses élèves.

720. Cette statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus, est aussi de Bachelier.

721. Le Christ au tombeau, bas-relief de Bachelier. Cet admirable morceau provient de l'église des Cordeliers. Voici ce que dit à ce sujet Dupuy du Grez [1] : « On y distingue (dans » cette église), sur tout le reste, un grand demi-relief de la » naissance du Sauveur, et cette pièce est incomparable pour » le dessin, l'expression et l'ordonnance, et les figures y sont » grandes comme le naturel. Ce n'est pas que tout ce qui est » de lui n'y soit fort beau, et particulièrement les basses-tailles » qui sont sur les trois portes. Il est vrai que *celle qui est* » *dans l'attique du milieu, où la sépulture du Sauveur est* » *représentée, est merveilleuse et d'une expression extraor-* » *dinaire*.... » C'est un fragment de cet admirable bas-relief que l'on voit sous ce numéro. Il a été retiré de Saint-Saturnin, où on l'avait transporté avec d'autres débris de sculpture de Bachelier, non pour les employer comme objets d'art, mais comme simples matériaux. C'est M. l'Abbé Mortier, Vicaire de cette paroisse, qui a bien voulu nous l'indiquer.

722. Ces autres débris de bas-reliefs par Bachelier avaient de même été transportés à Saint-Saturnin comme des pierres bonnes tout au plus à être jetées dans les fondemens d'un édifice.

723. Ces fragmens de bas-reliefs proviennent aussi de l'église des Cordeliers ; on y retrouve tout le talent de Bachelier.

724. Les deux petits Génies qui soutiennent le fragment qui représente le Christ porté au tombeau, sont aussi de l'école de Bachelier.

725. Tête et buste d'un Apôtre. Ce beau morceau, dû aussi à Bachelier, faisait partie des décorations de l'autel de la paroisse Saint-Etienne. Bachelier y avait représenté les derniers instans de la Vierge. Les douze Apôtres, statues grandes comme nature, environnaient le lit de mort de Marie.

726. Autre tête d'Apôtre, qui vient aussi de l'autel de Saint-Etienne.

727. Deux groupes d'Anges qui étaient placés sur l'entablement de ce grand monument.

---

1 *Traité de la Peinture.*

728. Plusieurs têtes, débris de statues, sculptées par Bachelier ou par ses élèves.

729. La Samaritaine, groupe en pierre dans le style de Bachelier.

730. Bas-relief en bois représentant une Sainte. Il est conçu aussi dans le même style.

731. Différens bas-reliefs en bois représentant de saints personnages, des particularités de la vie de J. C., des Martyrs, etc. Tous ces objets proviennent de Saint-Saturnin.

732. Ce buste ou cette demi-statue provient du palais de Bernuy, qui forme aujourd'hui le Collége royal, et où François I.er a logé en 1533. On trouve encore sur les murs de l'une des cours de cet édifice, des fresques représentant un aigle et la salamandre qui, comme l'on sait, faisait partie de la devise de François I.er. Cette demi-statue était dans une niche de la tour : elle porte une cuirasse à l'antique et est couronnée de laurier. Autrefois, on disait qu'elle représentait François I.er; ce qui est très-douteux. Ce monument a beaucoup souffert.

733. Alors qu'on annonça dans Toulouse l'assassinat des Guises à Blois, l'indignation des catholiques égala la douleur causée par cet attentat. Un service solennel eut lieu dans la cathédrale, et sur le catafalque on plaça ces représentations du Cardinal et du Duc, faites à la hâte par Bachelier fils.

734. Un Ange portant les instrumens de la passion, par N. Bachelier.

735. La sainte Vierge, petite statue qui date d'une époque peu antérieure à celle où florissait ce sculpteur.

Descendant d'une famille de Lucques, Nicolas Bachelier, élève de Michel-Ange, nâquit à Toulouse, vers l'an 1485; il vivait encore en 1566. Parmi ses disciples, il faut d'abord compter son fils, et Artus, né aussi à Toulouse, et mort vers 1645, et Guepin qui vivait encore en 1635. Ce dernier forma le talent fougueux de Gervais Drouet, statuaire habile, qui a laissé beaucoup de traces de son passage à Toulouse, à Auch et dans d'autres villes. Ces sculpteurs n'étaient pas les seuls que possédât la capitale du Languedoc, au commencement du 17.me siècle. Claude Pacot, Jean Pacquier, religieux Minime, et quelques autres, ornèrent les églises et les

monumens publics de leurs nombreuses productions. Ambroise Fredeau, religieux Augustin, peintre et sculpteur, créa, vers 1610, une école à Toulouse. Marc Arcis, né près de cette ville, fut l'un de ses élèves; il mourut en 1739, étant directeur de l'Académie de Paris. Il avait formé aussi un grand nombre de sculpteurs, et depuis cette époque jusqu'à nos jours, l'art de la statuaire a toujours été constamment cultivé, non sans succès, dans Toulouse.

736. Le Christ tenant sa croix, statue en pierre, copie du Christ de Michel-Ange, par Guepin.

737. La sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus et foulant aux pieds le démon; groupe en pierre, par Claude Pacot.

738. La sainte Vierge et la Religion, statues par Jean Pacquier.

739. Le prophète Elie.

740. Elisée.

741. Saint Augustin.

742. Saint Albert, patriarche de Jérusalem.

Ces quatre statues colossales montrent le talent de d'Arcis. Son grand bas-relief représentant le *Parnasse*, ses *Vertus théologales*, et tant d'autres objets, conservent honorablement dans Toulouse la mémoire de cet artiste.

743. Ce modèle d'une statue équestre de Louis XIV, est encore de d'Arcis, le soubassement est décoré de bas-reliefs; quatre esclaves enchaînés sont aux angles de celui-ci. Cette statue devait être en bronze et placée devant l'Hôtel-de-Ville de Toulouse. Mais la place qui existe aujourd'hui n'était pas encore dessinée, et la mort surprit Arcis avant l'exécution de ce grand monument.

744. Buste de Louis XIV, par le même. Il décorait, il y a encore peu d'années, la *Salle des Illustres* de l'Hôtel-de-Ville, pour laquelle il a été fait. C'est l'une des plus belles productions de la statuaire à Toulouse, durant le 17.me siècle.

745. Médaillon en marbre représentant Louis XIV; c'est encore un ouvrage de Marc Arcis.

746. Buste en marbre du président de Nupces, par le même. Ce beau portrait a été enlevé, pendant la révolution, à l'église

des Récollets, où l'on voit encore le tombeau et l'épitaphe de François de Nupces, Comte de Montfort, mort à Toulouse en 1703.

747. Les six *modèles* placés sous ce numéro sont ceux des statues colossales exécutées en pierre par d'Arcis, et qui décorent la façade de la cathédrale de Montauban.

748. On retrouve un talent facile dans les deux *modèles* indiqués ici, et qui représentent Diane et Zéphire. Arcis a exécuté en pierre ces deux statues.

749. Buste en marbre de Henri IV, par Guepin, élève de Bachelier.

750. Buste colossal en marbre de Louis XIII, par Artus, autre élève de Bachelier.

751. Buste en marbre blanc de M. le Chevalier de la Forest, Conseiller d'état, chargé, après la soumission de Montpellier, de faire réparer les églises de cette ville. Ce monument était dans celle de *Notre-Dame des Tables*, et consacrait le souvenir d'une tradition religieuse.

752. Buste de Louis XVI, par Vigan, de Toulouse, ancien professeur à l'Ecole spéciale des Arts.

753. Statue en marbre de Louis XVI, par F. Lucas.

754. Buste en marbre de Clémence Isaure, par M.lle Charpentier.

755. Autre buste en marbre de Winkelmann, par Deseine.

756. Buste du célèbre ingénieur Perronet, mort en 1794, par Pajou.

757. Bélisaire, buste par Houdon.

758. Bélisaire, buste par J. F. Moitte, de l'Institut, mort à Paris en 1812.

759. André Bernard, de Toulouse, poète laureat de Henri VII, Roi d'Angleterre; buste par F. Lucas. André Bernard avait pris l'habit monastique dans le couvent des Augustins de cette ville, actuellement le Musée.

760. Philippe Picot de Lapeyrouse, auteur de la *Flore des Pyrénées et de l'Histoire abrégée des plantes de ces Montagnes*. Buste par M. Griffoul-Doval, professeur à l'Ecole spéciale des Arts.

761. M.me de la Popelinière. Buste par Lemoine.

762. Cette tête en marbre a été sculptée, d'après l'antique, par François Flamand; elle a été donnée au Musée par M. Lange.

763. François Philippe Garipuy, fondateur de l'Observatoire de Toulouse. Buste en marbre, par Vigan.

764. Buste de François Lucas, sculpteur statuaire, donné par Vigan, son élève.

765. *Jupiter-Soleil.* Tête en marbre, par M. Lange, de Toulouse, sculpteur du Musée royal des antiques à Paris.

766. Esculape, modèle d'une statue exécutée par le même.

767. Pluton, modèle en terre cuite, par d'Antoine, de Montpellier.

768. Borée et Zéphire, par Pierre Lucas, de Toulouse, mort en 1752, et élève de d'Arcis.

769. Zéphire, modèle, par F. Lucas, fils du précédent.

770. Saint Augustin en prière, terre cuite, par Augustin Pajou. Ce fut son morceau de réception à l'Académie royalc des Beaux-Arts de Toulouse.

771. La Vigilance, modèle, par Dominique Renaud, sculpteur toulousain.

772. Cette statue de Méléagre a été faite à Rome par Schefsauwers, pour l'Académie des Arts de Toulouse.

773. Minerve protégeant la France; groupe en marbre blanc, par M. Romagnesi.

774. Jeu d'enfans, par Ambroise Fredeau. Ces deux bas-reliefs sont remarquables par la facilité avec laquclle ils furent modelés. Les objets suivans sont aussi de ce moine, qui fut aussi pieux qu'habile.

775. Une Bacchanale.

776. La Sainte Famille.

777. La fuite en Egypte et le Massacre des Innocens, grands bas-reliefs.

778. Autre Fuite en Egypte, et le Christ présenté au peuple, bas-reliefs.

779. Le Parnasse. Copie du grand bas-relief qui décore la *salle du Concert*, à Toulouse, par d'Arcis.

780. Jean-Baptiste Julia, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Toulouse, né dans cette ville, y mourut en 1803. Ce fut l'un des meilleurs artistes de cette ville. Ces arabesques modelées en cire, et au milieu desquelles on voit Apollon, forment le morceau de réception de cet artiste à l'Académie.

781. La Sainte Famille, bas-relief ovale, par Labroue, sculpteur, né à Toulouse.

782. Sainte Anne apprenant à lire à la sainte Vierge, autre bas-relief ovale, par Magnac, sculpteur, né à Toulouse, mort dans cette ville en 1785.

783. Des enfans dansant au son du hautbois, bas-relief en marbre blanc, par le célèbre Pierre-Paul Puget. Ce morceau précieux fut donné au Musée par feu M. Clausade, ingénieur en chef du canal du Midi.

784. L'usage des caractères nommés si improprement *gothiques*, n'a cessé qu'assez tard, et, sans sortir des galeries du Musée, on peut se convaincre qu'en 1545 ils étaient encore employés dans Toulouse. La langue romane toulousaine était aussi quelquefois encore celle des inscriptions, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'examen des deux monumens sépulcraux indiqués ici, et qui n'ont d'autre importance que de montrer que la nationalité méridionale était encore chère aux habitans de cette ville, et que la langue de leurs aïeux était la langue la plus généralement usitée.

785. Epitaphe de Mathurin de Villa, recteur ou curé d'Odars, village situé à deux lieues de Toulouse. Ce monument porte la date de l'an 1504.

786. Epitaphe de la dame Cunona Volpilhaga, morte en 1530, hôtesse de l'auberge qui portait pour enseigne *à la Tête noire*.

787. Bénitier, sur la principale face duquel on lit cette inscription en vers :

Vous qui prenez de l'eau benoiste
Avec la main sans lasperson,
Cest une chose deshoneste,
Demandez en à Dieu pardon.

788. Bachelier avait représenté le Saint Sépulcre dans l'église de la Dalbade, à Toulouse, et Dupuy du Grez nous a laissé une description de ce monument qui servait d'autel [1]; mais sous le règne de Louis XV, à cette époque si fatale pour les arts, on renversa cette admirable composition, et il ne nous en reste que l'inscription ainsi conçue :

Vita mori voluit et in hoc tumulo requievit
Morsque vita fuit nostras victrix abolivit
Vincula constregit inferna subique subegit,
Educesque suos validi dux ipse cohortis
Atque triumphator hinc erugit leo fortis
Tartarus ingemuit tristi mors vita recedit.

Icy dedans est le sepulcre en la forme et manière qu'il est en Hierusalem ou Jesus Christ N.re Saulueur fut mis. 1545.

789. Epitaphe de Charles Robond, chanoine, mort en 1567.

790. Epitaphe, en vers français, de M. Faure, prieur de la Roque, mort en 1569 :

Si pour auoir dressé des palais magnifiques
Ou pour instituer des jeux après sa mort
On se rend immortel, combien plus héroicques
Jugerons nous les faits de ce Faure qui dort,
Et combien deus-t-on plus longuement faire bruyre
Son nom par l'uuivers, car, dévot, il laissa
Comme vouloir il eust par ses vertus reluire,
Trois obitz, l'ung au jour propre qu'il trespassa,
L'autre pour tous les jours sur sa tombe pesante,
Le tiers est à chacun samedi en l'honeur
De la Vierge Marie, avec elle presente,
Prierez donc à Dieu qui lui comble son heur.

791. Pierre sépulcrale d'Antoine de Vignaulx, conseiller au Parlement de Toulouse, mort en 1591.

792. Epitaphe de Pierre Mathieu, historien de Louis XIII, mort à Toulouse en 1621.

793. Epitaphe de Guillaume de Catel, auteur de l'*Histoire des Comtes de Tolose*.

---

1 *Traité de la Peinture.*

794. Cette pierre provient du cloître de Saint-Etienne. Elle contient l'épitaphe de Barthélemy Seguela, ecclésiastique toulousain, savant dans les langues Hébraïque, Grecque et Latine.

795. Cette autre pierre était placée sur le tombeau de Jacques-Pierre et Louis Fabre, et de Barthélemy du Solier.

796. Epitaphe du célèbre géomètre Pierre de Fermat, mort à Toulouse le 12 janvier 1665, âgé de 57 ans. Près du monument de ce grand homme, dans la chapelle de Notre-Dame, qui fait partie aujourd'hui de la salle des Plâtres, était le tombeau de Samuel Fermat, son fils, auteur de plusieurs écrits estimés.

797. Epitaphe du docteur L. Queyratz, auteur de plusieurs ouvrages.

798. Cette inscription, en vers latins, fut placée, en 1621, au-dessus de la porte de la salle haute de l'arsenal de Toulouse.

799. Ce marbre noir contient cette inscription si connue, qui avait été placée à Toulouse, au-dessus de la porte de l'amphithéâtre où l'on faisait les démonstrations anatomiques :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ, etc.....

800. Inscription provenant du collége de Saint-Martial de Toulouse.

801. Fragment de l'épitaphe de l'un des membres de la famille de Montcalm-Gozon.

802. Inscription relative à la fondation des jeux d'éloquence et de poésie latine, établis dans le collége de l'Esquille, à Toulouse, en 1593, par Antoine Ortet, qui légua tous ses biens à la ville, à la charge de fournir les prix aux élèves qui les auraient obtenus.

803. Inscriptions sépulcrales des prélats du nom de Bonzi, qui se sont succédés sur le siége épiscopal de Béziers. Ces inscriptions, placées depuis quarante années dans le pavé de l'église de Saint-Nazaire, ont quelques-unes de leurs lignes en partie effacées. Il n'en resterait aujourd'hui plus rien

si la Société Archéologique du Midi de la France ne les avait retirées de la place qu'elles occupaient; des dalles de marbre gris les remplacent maintenant.

804. Cette inscription, gravée sur un marbre gris des Pyrénées, a été consacrée à la mémoire de deux savans recommandables, par Paul Du May, qui a donné son nom à la rue du May, à Toulouse.

Doctiss. virorum. Iac. Cadani et Isaac. Casauboni.

EPICIDION.

Ossa Casauboni semota Britannia condiit
Cui membra effinxit Gallia lacte suo
Hæc etiam justos Cadano solvit honores.
Imo Britannorum quem tulit ora sinus
Scilicet arrisit facundo sudere cœlum
Utrique, et simili sorte beavit eos.
Una recurrentis sua per vestigia mundi
Produxit series, abstulit una simul.
Proh dolor! ast variæ tersus nito ille Camœnæ
Æqualis genio religione minor.
Vicisti tandem fato Cadane superstes
Nam vero Christi numine abis.

Paulus Dumay do. de S.t Aubin et Gamay in supremo Burgundiæ senatu Regis christianissimi consiliarius, præceptoribus suis bene merenti mœrens posuit. Kal. novembr. A. D. 1694.

805. Le siége archiépiscopal de Toulouse a été en général occupé par des hommes d'un profond savoir et d'une haute piété. Les pierres qui recouvraient leurs tombeaux dans le chœur de l'église cathédrale ayant été enlevées ainsi que celles de leurs prédécesseurs indiquées déjà sous les n.os 569, 575, 576, 577, 578, 579, pour faire place à un pavé en marbre, j'ai recueilli ces précieux monumens qui sont consacrés à LL. EE. Charles de Montchal, mort en 1651; d'Anglure de Bourlemont, mort en 1669; de Montpezat de Carbon, décédé en 1687, et de Nesmond en 1727, n.os 805, 806, 807, 808.

809. Secessui et Otio, inscription placée sur la porte de sa maison par le célèbre poète Maynard.

810. Inscription consacrée à Antoine Rivalz, peintre, né à Toulouse.

811. Autre constatant les travaux exécutés aux remparts, aux égouts et à la porte Arnaud-Bernard, en 1772.

812. Monument sépulcral, en marbres de diverses couleurs, de L. de Chalvet de Rochemonteix, chevalier de l'ordre de Malte, commandeur de Raissac, mort en 1746. Ce monument fut consacré par Henri-Louis de Chalvet à la mémoire de son frère.

813. Autre monument sépulcral, fait aussi en marbres rapportés de différentes couleurs, de Charles de Roquefort de Marquein, chevalier, commandeur du même ordre, mort en 1748. Ses neveux, Joseph-Sébastien et Louis-Hippolyte de Varagne-Bélesta de Gardouch, ont consacré ce monument.

814. Mausolée en marbre blanc de M. Dauvet, commandeur du même ordre. La figure du Génie qui élève une urne est de François Lucas, de Toulouse. Ce monument provient de l'église de Saint-Jean. On a placé au-dessous un médaillon représentant Clément-Martin de Saint-Amans, membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres. Ce médaillon est de Parant; il faisait partie du mausolée que trois amis de M. de Saint-Amans lui avaient élevé dans l'église de la Dalbade.

FIN.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE J.-M. DOULADOURE, RUE S.-ROME, N.° 41.








64 T70 1835
Description du musee des antiques d
Fine Arts Library
BAW0676
3 2044 034 567 792


FINE ARTS LIBRARY
3 2044 108 360 678